

III 7

COURS DE LITTÉRATURE FRANÇAISE,

OUVRAGE ÉLÉMENTAIRE, RÉDIGÉ SUR LE PLAN DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE POLONAISE, CONTENANT LES RÈGLES, L'HISTOIRE ET LES MODÈLES DE TOUS LES GENRES D'OUVRAGES EN VERS ET EN PROSE DEPUIS 1630 JUSQU'EN 1823.

PAR

JOSEPH ZIELIŃSKI

PROFESSEUR AU LYCÉE DE VARSOVIE.

TOME I.

A VARSOVIE

CHEZ N. GLÜCKSBURG,

IMPRIMEUR - LIBRAIRE DE L'UNIVERSITÉ ROYALE

Ex Libris Thoma
1823.
P. P. Camille Montaigne

COURS
FRANCAISE
Qu'un censeur, moins fougueux, critique mes écrits,
S'il dit bien, j'en profite; et s'il a tort, j'en ris.

POPE.

Epître dédicatoire

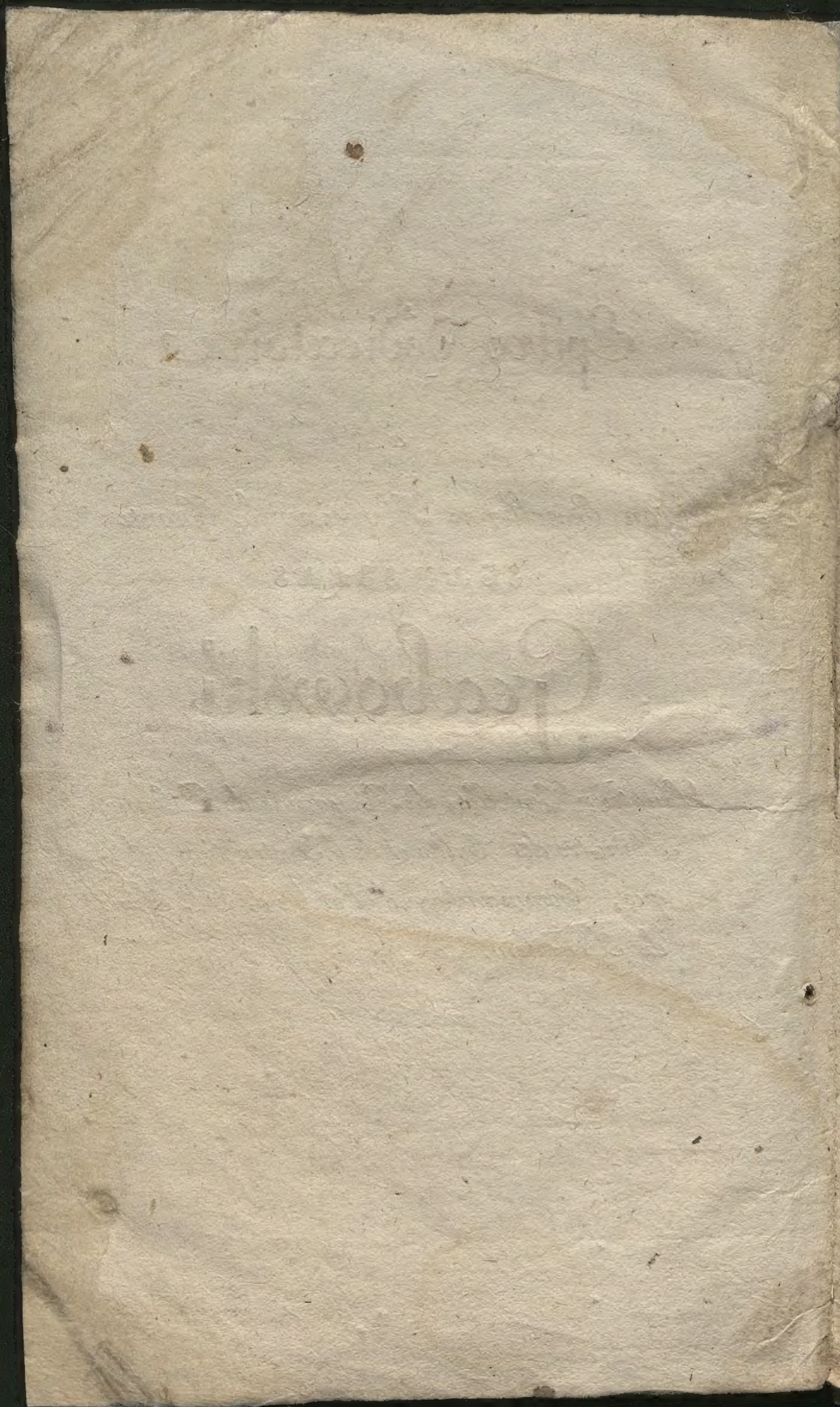
à

Son Excellence Monsieur le Comte

STANISLAS

Grabowski

*Sénateur Castellain du Royaume de Pologne,
Ministre des Cultes et de l'Instruction publi-
que, Commandeur de l'ordre de S^t. Jean
de Jérusalem.*



Monsieur le Comte!

*C'est à Votre Excellence que je dédie
cet ouvrage comme au Chef de l'Instruction
publique et juge éclairé en littérature.*

*A qui pourrais-je plus convenablement
le consacrer qu'à Votre Excellence dont
les vertus, les connaissances étendues, les
talents administratifs, le zèle à favoriser
les progrès de la Religion et des lumières,
commandent l'attention et l'admiration
publique.*

Veruillez bien, Monsieur le Comte,
agréer cet hommage de la vénération et
du profond respect avec lesquels je suis

de Votre Excellence

le très-humble et très-obéissant serviteur

Zielinski.

P R É F A C E.

Le véritable honneur est d'être utile aux hommes,

THOMAS.

Nous avons beaucoup de livres classiques pour l'enseignement de la littérature française; mais tous ces livres étant faits par des étrangers, sont bien loin de remplir les conditions constitutives de notre instruction nationale.

Déterminé par le succès de ma grammaire française comparée, et fort d'une longue expérience, j'ai conçu la pensée de rendre service à la jeunesse polonaise, en composant un livre de littérature conforme à l'esprit du plan de notre éducation.

C'est dans cette vue qu'est fait l'ouvrage que je publie. Tous les objets de littérature y sont traités et divisés par genres, en commençant par le moins considérable, afin d'observer la gradation des objets faciles aux objets difficiles, gradation qui est l'âme de l'éducation publique.

Chacun des chapitres a trois sections.

*

La première présente les règles constitutives du genre. Ici je me suis appliqué à être court et clair, n'insistant que sur les choses indispensables, capables de donner une vraie idée du genre exposé. Cet article a encore cela de particulier qu'il met le lecteur à même de se passer d'une foule de livres relatifs à l'étude des Belles-lettres.

La deuxième section expose l'histoire du genre, son origine, ses progrès. Dans les notices sur les auteurs, je me suis moins arrêté sur les détails peignant l'homme que sur les qualités caractéristiques de l'écrivain, sur le mérite et les défauts de ses ouvrages, pour que les jeunes-gens sachent ce qu'ils ont à rechercher ou à éviter dans l'étude d'un auteur classique. J'ai suivi, à cet égard, Jean Sniadecki, ce d'Alembert polonais, qui, parlant de littérature dans ses savantes dissertations, dit en termes très-expressifs:

» Ecrire le lieu et l'an de la naissance d'un
 » écrivain, les titres et la date de ses livres,
 » indiquer leurs commentaires et leurs différentes versions, est-ce là, je le demande,
 » faire connaître le mérite littéraire de l'auteur ? Ces sortes de notions ont, sans
 » contredit, leur prix et leurs avantages, et
 » servent même à l'ordre chronologique de la pensée, mais on doit se garder de les

» faire passer pour ce qu'elles ne sont pas,
 » car c'est éblouir et décevoir et non pas é-
 » clairer les hommes, car c'est une hypocrisie
 » pour un esprit solide et une légèreté pour
 » un esprit futile et superficiel.» (Traduction
 littérale.)

Je puis encore citer une autre autorité non
 moins respectable, celle de Palissot qui avait
 dit avant Sniadecki:

» J'apprends dans ces prétendues archives de
 » la littérature, combien de fois un homme
 » célèbre a été marié, combien il a eu d'en-
 » fants, les voyages inutiles qu'il a faits, les
 » noms de ses généreux protecteurs et quel-
 » quefois de ses tyrans; je suis accablé de
 » petits détails et je ne sais rien de ce que
 » je devrais savoir.»

La troisième section contient les modèles
 du genre, où j'ai eu soin d'offrir des mor-
 ceaux d'une assez grande étendue, ou, autant
 que possible, des pièces entières, afin que les
 jeunes-gens pussent faire l'application des
 règles à la pratique. Rien ne distrait et ne
 dérouté tant le lecteur que des fragments
 d'une courte proportion, où, en brisant là au
 fort de l'intérêt, on fait perdre de vue la pen-
 sée principale. Rollin, le judicieux Rollin, ne
 recommande-t-il pas expressement de choisir
 des morceaux d'une *longueur raisonnable*. Si

l'on y réfléchit bien, on verra qu'il n'a pas sans doute voulu faire entendre par là des morceaux tronqués, mais des morceaux d'une étendue propre à faire ressortir la physionomie littéraire d'un écrivain et à présenter la totalité des pensées sur une matière. Tous les fragments que je propose à la méditation et à l'analyse des jeunes-gens, sont non-seulement d'une pureté, d'une correction et d'une élégance parfaite, mais même capables d'inspirer l'amour de la patrie, de la vertu et du travail. Outre cela, j'ai scrupuleusement écarté de cet ouvrage tout ce qui est contraire à la Religion, à la Monarchie, aux bonnes mœurs et j'ai évité jusqu'à l'apparence des pensées équivoques ou susceptibles de controverses et de malignes interprétations.

Je crois de mon devoir d'avertir que tout ce que cet ouvrage a de bon, de neuf et de piquant, doit être mis sur le compte des littérateurs français. Tour-à-tour, *Lebatteux*, *Marmontel*, *Domairon*, *Philipon-de-la-Madelaine*, *Palissot*, *Dubois-Fontanelle*, *Hugues Blair*, (traduit par Quénot, Avocat) *La Harpe*, *Chénier*, *Lemercier*, les *Auteurs des célèbres écrits périodiques*, les *Auteurs de la Biographie des contemporains*, les *Auteurs des Rapports de l'Institut de France*, entreront en rivalité pour donner des leçons proportionnées

à l'âge de la jeunesse et pour ne donner que celles qui sont indispensables pour l'intelligence des ouvrages littéraires. On voit donc que cet ouvrage n'est autre chose qu'une rédaction, on peut même l'appeler une compilation, car qu'importe le titre quand on n'a cherché qu'à être utile? D'ailleurs mon autorité ne serait pas une garantie suffisante; et en fait d'enseignement, il faut moins avoir en vue de briller que d'instruire; or, je crois avoir atteint ce but, en faisant parler les écrivains dont les jugements, consacrés par la gloire, sont devenus classiques. Du reste, je ne me suis pas senti assez de force pour faire mieux que La Harpe, Chénier, Lemercier; Lemercier! qui est le dépositaire de tant de connaissances profondes en littérature et qui à cet égard, comme à beaucoup d'autres, jouit de la plus grande estime de ses compatriotes et des littérateurs étrangers.

Cet ouvrage ainsi composé a d'abord été examiné par la société chargée de l'examen des livres élémentaires et jugé digne de l'impression. Ensuite, il a été soigneusement revu par la Commission des Cultes et de l'Instruction publique, qui en a porté le jugement suivant:

» La Commission trouve le présent ouvrage
» bon pour la jeunesse et utile pour les Maî-
» tres de langue et del ittérature française.»

Quoique cet ouvrage semble avoir réuni les suffrages des autorités de l'éducation nationale, j'attends encore le jugement du public et j'accueillerai avec reconnaissance les remarques qu'il voudra bien me faire; mais je resterai toujours fidèle à mon épigraphe:

- » Qu'un censeur, moins fougueux, critique mes écrits;
- » S'il dit bien, j'en profite; et s'il a tort, j'en ris.

LITTÉRATURE FRANÇAISE.

INTRODUCTION.

DÉFINITION ET UTILITÉ DE LA LITTÉRATURE.

LA littérature est l'interprète de toutes les découvertes, de toutes les observations, de toutes les conjectures de notre intelligence, et de plus, de toutes les passions du cœur humain qu'elle console de ses peines, ou qu'elle dirige au bien et à l'utile. La jurisprudence lui doit son lustre et sa dignité; les avocats célèbres en empruntent cet art qui fit de l'éloquence l'effroi du spoliateur et le bouclier du faible.

C'est elle qui proclame en ses poésies les noms des défenseurs militaires de la patrie: les guerriers aiment les poètes, parce que ceux-ci poursuivent comme eux la gloire et qu'ils concourent à la distribuer: les politiques leur sont moins favorables, parce qu'ils ne prisent que cette sorte de gloire attribuée à la puissance et qu'ils sont jaloux de leur propre supériorité. Mais peuvent-ils dissimuler que les plus grands siècles littéraires furent ceux qui produisirent les plus grands hommes, et qui contribuèrent le plus à la civilisation des empires? Les monuments des lettres sont les archives respectables où la vérité, la raison et le courage, ont déposé les registres des anciens honneurs

de la liberté publique. Ce furent les lettres qui l'affermirent chez tous les peuples nés pour la désirer, capables de la conquérir, jaloux de la garder, instruits à la défendre, et, par-là, dignes de la conserver. C'est peu de ces importants services: la littérature charme les loisirs de l'homme, le suit dans ses voyages, l'accompagne en tous lieux, sert d'occupation à l'adolescence, qu'elle distrait des plaisirs funestes, devient le plaisir de la vieillesse, qui n'en goûterait plus d'autres: elle bâtit sans frais à l'indigence un édifice de magiques illusions; elle retire l'opulent du fracas qui suit sa fortune, et lui apprend loin du tumulte à jouir de ses richesses intellectuelles. Elle est la source de l'instruction, de la félicité, de la gloire dont s'enorgueillirent les mémorables nations du monde; et seule enfin, elle développe, la plus vaste, la plus mystérieuse et la plus profonde de nos sciences, *la science du cœur de l'homme.* — N. L. Lemercier.

DE LA POÉSIE EN GÉNÉRAL.

Le principe de la poésie est l'imitation de *la belle nature*. Par *la nature*, on entend tous les objets qui existent et tous ceux qui peuvent exister, c'est-à-dire, auxquels notre imagination peut donner une existence réelle. Par *la belle nature*, on entend ces mêmes objets présentés avec toute la perfection dont ils sont susceptibles. Il faut qu'ils soient parfaits en eux mêmes, pour qu'ils plaisent à notre esprit, voilà *le beau*: qu'ils aient un rapport intime avec nous pour qu'ils intéressent notre cœur; voilà *le bon*.

Un peintre, par exemple, nous offre, sur la toile, un jardin que nous avons vu, et tel que nous avons vu dans toutes ses parties, avec tous ses ornements. Voilà une *imitation de la nature*, c'est-à-dire, une représentation fidèle d'un objet qui existe réellement.

Ce même peintre trace, sur la toile, un jardin qu'il a lui-même entièrement imaginé. Personne n'en a jamais vu de semblable à celui-ci. La forme en est toute singulière; la disposition de ses compartiments est tout-à-fait neuve et originale, sans que pourtant cette forme, cette disposition choquent en rien la raison et le jugement des bons connaisseurs. Voilà encore *une imitation de la nature*, c'est-à-dire la représentation d'un objet qui n'existe pas, mais qui dans l'ordre physique des choses, peut exister.

Supposons que ce jardin existant, ou ce jardin possible, offre, dans sa forme, la plus exacte régularité; dans ses compartiments, l'arrangement le plus convenable et la plus juste proportion, dans les ornements dont il est décoré, la plus riche variété: fleurs, fontaines, cascades, allées, berceaux, grottes, cabinets de verdure, sièges de mousse, etc: rien d'agréable n'y manque; tout y est de la plus grande beauté; tout s'y réunit pour tenir nos yeux dans une espèce d'enchantement. Voilà *une imitation de la belle nature*, c'est-à-dire, une représentation fidèle d'un objet aussi parfait que nous pouvons le concevoir. Voilà *le beau*, qui frappe notre esprit, qui le ravit d'admiration.

Supposons encore que dans ce jardin l'utile se trouve joint à l'agréable. Ici, ce sont des arbres chargés de fruits d'un goût exquis: là, ce sont des herbes odoriférantes et des végétaux qui peuvent nous servir d'aliment: plus loin, ce sont des plantes salutaires dont l'usage peut soulager ou guérir les maux de l'humanité souffrante. Voilà *le bon*, qui a un rapport intime avec nous, qui intéresse notre cœur.

On voit bien que ce que je dis ici du peintre doit s'appliquer à l'écrivain. Ce que le premier fait par les couleurs, le second le fait par l'expression. Si donc un écrivain nous trace le caractère d'un roi

connu dans l'histoire, ou qui n'a pas existé, mais qui a pu exister; il imitera *la nature*. S'il nous peint ce caractère aussi parfait qu'il puisse l'être, il imitera *la belle nature*, il nous montrera *le beau* qui plaira à notre esprit. S'il, ajoute que les actions de ce monarque ont produit le bonheur de ses sujets il nous présentera *le bon* qui intéressera notre cœur. C'est cette dernière opération que fait la poésie: c'est-à-dire, elle ne présente que des objets parfaits.

Pour être vraiment poète il faut *inventer* et *peindre*.

De l'art d'inventer. L'art d'inventer consiste à trouver les objets qui existent et où ils sont, ceux qui peuvent exister et où ils peuvent être; à présenter des actions, des images, des sentiments réels, ou possibles et vraisemblables. Pour y parvenir, le poète rassemble les plus beaux traits de la même espèce, qu'il voit épars dans la nature et qui peuvent former un tout parfait en son genre. Ainsi, le poète veut-il, par exemple, chanter un héros qui a terminé une glorieuse entreprise? Il lui donnera toutes les vertus des grands hommes; et ces vertus seront portées au plus haut degré de perfection, où elles puissent se montrer dans l'homme même.

De l'art de peindre. L'homme inventeur n'est pas toujours poète. Pour en mériter le beau titre, il faut qu'il rende l'objet qu'il a trouvé, aussi sensible à l'esprit et au cœur, que l'est aux yeux du corps un objet présenté sur la toile. Aussi emploie-t-il un langage extraordinaire, qu'on peut appeler le langage des Dieux. Il anime, il personnifie, il divinise même les différents êtres. S'élevant et s'abaissant dans son style, il sait le varier selon les sujets, en un mot, il sait donner à chaque objet le vrai coloris qui lui est propre et dire chaque chose sur le ton qui lui convient. C'est ainsi qu'il imite, qu'il exprime la

belle nature dans toute sa noblesse , dans toute sa vérité, dans toute sa perfection.

Ce que fait le poète pour peindre. Le poète doit donc, pour rendre son style pittoresque, ou, ce qui est la même chose, vraiment poétique, s'attacher au choix des pensées et des expressions. Il faut qu'elles soient toujours nobles , riches, naïves, douces, gracieuses, agréables, selon la diversité des sujets. Le poète doit encore s'attacher au choix des tours. Ils consistent dans le judicieux emploi des métaphores et des figures; enfin le poète doit s'attacher à l'harmonie. C'est cette variété des tons qui charme l'oreille et qui, par l'impression qu'elle fait sur cet organe, parvient à ébranler doucement notre ame et à la plonger dans une espèce de ravissement. Il y a une harmonie imitative, qui consiste à faire si bien concerter les mots avec les chose signifiées, que le son de ces mots imite la nature des choses qu'ils expriment. Les vers suivants sont en ce genre:

»Hé bien, filles d'enfer, vos mains sont-elles prêtes?

»Pour qui sont ces serpens qui sifflent sur vos têtes.

Division de la poésie. Le poète raconte quelquefois une action; quelquefois il la met sous les yeux: d'autrefois il se livre seulement au sentiment: enfin il traite souvent quelque sujet dans le dessein d'instruire: de-là naissent quatre espèces de poésies. Quand le poète raconte une action, c'est la poésie *épique*, Quand il offre aux yeux un spectacle en introduisant des personnages qui parlent et qui agissent, c'est la poésie *dramatique*. Quand, pénétré d'un sentiment, agité d'une passion, il s'y livre tout entier, et les exprime avec le plus vif enthousiasme, c'est la poésie *lirique*. Quand il emploie son langage brillant et figuré, pour établir ou développer une vérité; pour donner des règles et des préceptes, c'est la poésie *didactique*.

Ces quatre genres, quoique séparés l'un de l'autre, peuvent se trouver et se trouvent assez souvent réunis dans un même poëme. Ainsi je ne suivrai point cette division, pour faire connaître les divers ouvrages en vers. Il me paraît plus simple et plus commode de les parcourir tous successivement, en commençant par les moins considérables. — Domairon.

P O É S I E.

C H A P I T R E I.

I.

DE L'APOLOGUE ET DU CONTE.

L'Apologue est un petit poëme spécialement consacré à plaire et à instruire. Il n'est point de genre de poésie qui réunisse autant que celui-ci ce double avantage. Le but du poëte est de corriger les mœurs, en y donnant aux hommes des leçons qu'il couvre du voile de la fiction.

1. *Définition de l'apologue.* L'apologue ou la fable n'est donc autre chose qu'une action qu'on raconte, et du récit de laquelle résulte une instruction utile pour les mœurs, appelée *moralité*. Cette action est attribuée tantôt aux Dieux, tantôt aux hommes, et le plus souvent aux animaux, à des êtres mêmes inanimés qu'on fait agir et parler.

2. *Action de l'apologue.* L'action de la fable doit signifier directement et avec précision la vérité qu'on se propose d'enseigner; et cette vérité est le point où toutes ses parties doivent aboutir. C'est en quoi consiste la justesse et l'unité d'action dans la fable.

Il n'est pas moins essentiel que la vraisemblance s'y trouve, c'est-à-dire, que les animaux ou les différents êtres qui y sont introduits, parlent, agissent selon leurs caractères vrais ou présumés; qu'ils soient toujours peints d'après nature, d'après leurs instincts divers et les inclinations compatibles ou opposées que nous leur connaissons. Or, ce serait pécher contre la vraisemblance que d'attribuer la douceur au Tigre, la cruauté à l'Agneau; que de peindre le Lièvre fier et courageux, l'Ane fin et rusé, etc.

3. *Qualité de l'Apologue.* La brièveté, la clarté, la naïveté sont les principales qualités qui doivent caractériser l'apologue. Ne point prendre les choses de trop loin, ne s'attacher qu'aux circonstances nécessaires, ne rien dire d'inutile à l'action, c'est le moyen d'être court. On sera clair, si, en évitant de surcharger son sujet d'incidents, on met de l'ordre dans les idées et dans les expressions, on n'emploie que des termes, des tours qui soient propres, justes et sans ambiguïté. La naïveté consiste à dire ingénument ce que l'on pense, sans que rien ne paraisse en aucune façon être l'ouvrage de l'art ou le fruit de la réflexion. En voici un exemple dans ce début de la fable des *Femmes* et du *Secret*.

Rien ne pèse tant qu'un secret.

Le porter loin est difficile aux dames.

Je connais même sur ce fait

Bon nombre d'hommes qui sont femmes.

4. *Ornements de l'apologue.* Ces trois qualités essentielles à l'apologue n'excluent point les ornements. Les couleurs les plus brillantes et les plus variées, des figures hardies, un style plein d'énergie et de majesté, en un mot tous les trésors de la poésie n'y seront pas déplacés.

5. *Moralité de l'apologue.* La moralité est de toutes

les parties de l'apologue la plus essentielle. Elle doit naître sans effort, et naturellement du corps de la fable, parce que c'est pour elle que la fable est faite. Il faut qu'elle soit intéressante, courte, claire et vraie. Il est indifférent de placer la moralité avant ou après le récit. *Domairon.*

Du Conte. Nous avons vu l'apologue être une espèce de petit drame dont les personnages sont pris indistinctement partout, chez les hommes, les animaux, les plantes, les êtres vivants et les corps inanimés. Le conte est précisément la même chose, avec cette différence que ces acteurs ne sont ordinairement choisis que dans l'espèce humaine.

C'est un récit en vers qui tient de l'apologue, parce qu'on peut y faire entrer de la morale, et qui en diffère parce qu'il est susceptible de badinage, de finesse et même de libertinage, ce qui est assez le genre général, celui qu'ont adopté de préférence la plupart des conteurs modernes. *Dubois Fontanelle.*

II.

POÈTES FABULISTES.

Le genre de l'apologue est porté, chez les Français, au plus haut degré de perfection. *Jean de Meun*, poète du quatorzième siècle est un des premiers qui ont écrit des fables: plus tard, *Fran: de Habert*, *Pontus du Thyard* et *Et: Perret*. Les productions de tous ces poètes n'ont rien qui soit digne d'attention. Mais le poète, qui, dès l'entrée de cette carrière, a perfectionné la fable au point qu'elle lui est restée en propre, et qui a surpassé tous ses successeurs, est:

JEAN DE LA FONTAINE né le 8 Juillet 1621 à *Château-Thierry* en *Champagne* où son père était maître des eaux et forêts, mort à *Paris* en 1695. On peut

l'appeler le poète de tous les âges. Il amuse l'enfance, il instruit l'âge mûr et fait encore les délices de la vieillesse, parce qu'il tient de plus près à la nature que tous les autres poètes. (a). Une Ode de Malherbe qu'on lut devant lui, fit jaillir les premières étincelles de son feu qui dormait. Dès lors, il se sentit poète et il le fut en effet. Nourri de la lecture de *Malherbe*, de *Rabelais*, de *l'Arioste*, il composa ses fables auxquelles il a tellement imprimé son caractère de bonhomie qu'il s'est fait des amis de tous les lecteurs. (b). *Racine* et *Boileau* s'égayaient sur son compte, en l'appelant *le bon homme*; *Molière* seul le jugeait et leur disait souvent: *Laissez le bon homme tranquille, il ira plus loin que nous tous*—(c). Il réussit au plus haut degré dans l'art de narrer la plume à la main; mais ce conteur si aimable n'était rien dans la conversation. De-là, ce mot plein de sens de Me. la Sablière. » En vérité, mon cher Lafontaine vous seriez bien bête si vous n'aviez pas tant d'esprit. » La délicatesse, l'enjouement, la naïveté, la simplicité, la précision et l'élégance, sont les traits caractéristiques de ses fables, dont sur près de trois cent, il y a deux cent cinquante qui sont des chefs-d'œuvre (d). On a dit de lui:

» Il peignit la nature et garda les pinceaux. »

Quoique l'épithète d'inimitable justement donnée au bon *La Fontaine* semble éloigner toute concurrence dans la même carrière, un grand nombre de rivaux ont voulu marcher sur ses traces. Les plus heureux ont été:

ANTOINE HOUDART DE LA MOTTE. Né philosophe, il voulut être poète. C'est avec sa philosophie qu'il a illuminé d'une couleur fausse et vague ses fables si laborieusement rimées, en y introduisant une foule de

(a) Pallissot. (b) La Harpe. (c) Dubois Fontanelle.

(d) La Harpe.

personnages allégoriques, tels que: *Dom Jugement*, *Demoiselle Imagination*, *Dame mémoire*. Sa manière d'écrire en général, est dure, embarrassée, et dénuée, de ces aimables saillies dont un poëte doit embellir ses productions.

HENRI RICHER a évité, à quelque égard, les défauts que nous venons de critiquer. Son style est plus correct, sa manière plus simple et plus naturelle, mais il n'est pas toujours heureux dans l'invention et l'application de la morale.

JEAN AUBERT fut le premier qui quitta la manière de la *Fontaine* et essaya de revêtir des fictions de la fables, des vérités de la philosophie. Ses fables sont estimées. L'auteur y déploie un esprit vif et agréable et le talent de raconter à un degré supérieur. Il est le seul qui ait écrit des fables vraiment philosophiques. Les poëtes suivants retournèrent à l'imitation du fabuliste par excellence: *Claude Joseph Dorat*, *Boisard*, *Pierre Ganeau*, *Barthelemy Imbert*, *Pierre Didot*, *Le Monnier*. Leurs fables ne sont pas sans mérite. Dans le Conte, se sont rendus célèbres: *Grécour*, *Jeacques Vergier*, *J.B. Rousseau*, *Alexis Piron*, le *Chevalier Boufflers*.

Mais de tous les fabulistes, ceux qui méritent à juste titre d'être placés à côté de *La Fontaine*, sont:

JEAN PIERRE CHARLES DE FLORIAN, né en 1755, mort en 1794, membre de l'Académie française et de celles de Madrid et de Florence. Cet aimable auteur fut victime de la tyrannie de Robespierre. Ami de la liberté, il eut le malheur de déplaire au tyran: les mauvais traitements qu'il avait éprouvés lui percèrent le cœur; il mourut après un affaiblissement de quinze jours. L'élégance, la grace et la correction de style forment le caractère de ce fabuliste (a).

(a) Palissot.

2. *Les deux Pigeons.*

Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre:

L'un d'eux, s'ennuyant au logis,

Fut assez fou pour entreprendre

Un voyage en lointain pays.

L'autre lui dit: Qu'allez-vous faire?

Voulez-vous quitter votre frère?

L'absence est le plus grand des maux:

Non pas pour vous, cruel! Au moins, que les travaux,

Les dangers, les soins du voyage,

Changent un peu votre courage.

Encore, si la saison s'avance davantage!

Attendez les zéphyr: qui vous presse? un corbeau

Tout-à-l'heure annonçait malheur à quelque oiseau.

Je ne songerai plus que rencontre funeste,

Que faucons, que réseaux. Hélas! dirai-je, il pleut:

Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut,

Bon soupé, bon gîte, et le reste?

Ce discours ébranla le cœur

De notre imprudent voyageur:

Mais le désir de voir et l'humeur inquiète

L'emportèrent enfin. Il dit: Ne pleurez point;

Trois jours au plus rendront mon ame satisfaite:

Je reviendrai dans peu conter de point en point

Mes aventures à mon frère;

Je le désennuierai. Quiconque ne voit guère

N'a guère à dire aussi. Mon voyage dépeint

Vous sera d'un plaisir extrême.

Je dirai: J'étais là; telle chose m'advint:

Vous y croirez être vous-même.

A ces mots, en pleurant, il se dirent adieu.

Le voyageur s'éloigne: et voilà qu'un nuage

L'oblige de chercher retraite en quelque lieu.

Un seul arbre s'offrit, tel encor que l'orage

Maltraita le pigeon en dépit du feuillage.

L'air devenu serein, il part tout morfondu,

Sèche du mieux qu'il peut son corps chargé de pluie;

Dans un champ à l'écart voit du blé répandu,
 Voit un pigeon auprès; cela lui donne envie,
 Il y vole, il est pris: ce blé couvrait d'un lacs

Les menteurs et traîtres appas.

Le lacs étoit usé; si bien que, de son aile,
 De ses pieds, de son bec, l'oiseau le rompt enfin:
 Quelque plume y périt; et le pis du destin
 Fut qu'un certain vautour à la serre cruelle,
 Vit notre malheureux, qui, traînant la ficelle
 Et les morceaux du lacs qui l'avait attrapé,

Semblait un forçat échappé.

Le vautour s'en allait le lier, quand des nues
 Fond à son tour un aigle aux ailes étendues.

Le pigeon profita du conflit des voleurs,
 S'envola, s'abattit auprès d'une mesure,

Crut pour ce coup que ces malheurs

Finiraient par cette aventure:

Mais un frippon d'enfant (cet âge est sans pitié)
 Prit sa fronde, et du coup tua plus d'àmoitié

La volatille malheureuse,

Qui, maudissant sa curiosité,

Trainant l'aile, et tirant le pié,

Demi-morte, et demi-boiteuse,

Droit au logis s'en retourna:

Que bien, que mal, elle arriva

Sans autre aventure fâcheuse.

Voilà nos gens rejoins: et je laisse à juger

De combien de plaisirs il payèrent leurs peines.

3. *Parole de Socrate.*

Socrate un jour fesant bâtir

Chacun censurait son ouvrage:

L'un trouva les dedans, pour ne lui point mentir,

Indignes d'un tel personnage;

L'autre blâmait la face, et tous étaient d'avis,

Que les appartements en étaient trop petits.

Quelle maison pour lui ! l'on y tournait à peine.
 Plût au ciel que de vrais amis,
 Telle qu'elle est, dit-il, elle pût être pleine !

Le bon Socrate avait raison.
 De trouver pour ceux-là trop grande sa maison.
 Chacun se dit ami, mais fou qui s'y repose:
 Rien n'est plus commun que ce nom,
 Rien n'est plus rare que la chose.

4. *Le Paysan du Danube.*

Il ne faut point juger des gens sur l'apparence.
 Le conseil en est bon; mais il n'est pas nouveau.
 Jadis l'erreur du souriceau
 Me servit à prouver le discours que j'avance:
 J'ai, pour le fonder à présent,
 Le bon Socrate, Esope, et certain paysan
 Des rives du Danube, (homme dont Marc Aurèle
 Nous fait un portrait fort fidèle.
 On connaît les premiers: quant à l'autre, voici
 Le personnage en raccourci.
 Son menton nourrissait une barbe touffue;
 Toute sa personne velue
 Représentait un ours, mais un ours mal léché:
 Sous un sourcil épais il avait l'œil caché,
 Le regard de travers, nez tortu, grosse lèvre.
 Portait sayon de poil de chèvre,
 Et ceinture de joncs marins.
 Cet homme ainsi bâti fut député des villes
 Que lave le Danube. Il n'était point d'asyles
 Où l'avarice des Romains
 Ne pénétrât alors et ne portât les mains.
 Le député vint donc et fit cette harangue:
 Romains, et vous Sénat assis pour m'écouter,
 Je supplie avant tout les dieux de m'assister:
 Veillent les immortels, conducteurs de ma langue,

Que je ne dise rien qui doive être repris !
 Sans leur aide il ne peut entrer dans les esprits
 Que tout mal et toute injustice :
 Faute d'y recourir on viole leurs lois.
 Témoin nous que punit la romaine avarice :
 Rome est, par nos forfaits, plus que par ses exploits,
 L'instrument de notre supplice.
 Craignez Romains, craignez que le ciel quelque jour
 Ne transporté chez vous les pleurs et la misère,
 Et mettant en nos mains, par un juste retour,
 Les armes dont se sert sa vengeance sévère,
 Il ne vous fasse, en sa colère,
 Nos esclaves à votre tour.
 Et pourquoi sommes-nous les vôtres ? Qu'on me die
 En quoi vous valez mieux que cent peuples divers.
 Quel droit vous a rendus maîtres de l'univers ?
 Pourquoi venir troubler une innocente vie ?
 Nous cultivions en paix d'heureux champs ; et nos mains
 Étaient propres aux arts ainsi qu'au labourage.
 Qu'avez-vous appris aux Germains ?
 Ils ont l'adresse et le courage :
 S'ils avaient eu l'avidité,
 Comme vous, et la violence ,
 Peut-être en votre place ils auraient la puissance,
 Et sauraient en user sans inhumanité.
 Celle que vos prêteurs ont sur nous exercée
 N'entre qu'à peine en la pensée.
 La majesté de vos autels
 Elle-même en est offensée ;
 Car sachez que les immortels
 Ont les regards sur nous. Grâce à vos exemples ,
 Ils n'ont devant les yeux que des objets d'horreur,
 De mépris d'eux et de leurs temples,
 D'avarice qui va jusques à la fureur.
 Rien ne suffit aux gens qui nous viennent de Rome :
 La terre et le travail de l'homme
 Font pour les assouvir des efforts superflus
 Retirez-les : on ne veut plus

Cultiver pour eux les campagnes.
 Nous quittons les cités, nous fuyons aux montagnes;
 Nous laissons nos chères compagnes,
 Nous ne conversons plus qu'avec des ours affreux,
 Découragés de mettre au jour des malheureux,
 Et de peupler, pour Rome, un pays qu'elle opprime.
 Quant à nos enfants déjà nés,
 Nous souhaitons de voir leurs jours bientôt bornés:
 Vos préteurs au malheur nous font joindre le crime.
 Retirez-les: ils ne nous apprendront
 Que la mollesse et que le vice;
 Les Germains comme eux deviendront
 Gens de rapine et d'avarice.
 C'est tout ce que j'ai vu dans Rome à mon abord.
 N'a-t-on point de présent à faire,
 Point de pourpre à donner; c'est en vain qu'on espère
 Quelque refuge aux lois, encor leur ministère
 A-t-il mille longueurs. Ce discours un peu fort
 Doit commencer à vous déplaire.
 Je finis. Punissez de mort
 Une plainte un peu trop sincère.
 A ces mots, il se couche: et chacun étonné
 Admire le grand cœur, le bon sens, l'éloquence
 Du sauvage ainsi prosterné.
 On le créa patrice; et ce fut la vengeance
 Qu'on crut qu'un tel discours méritait. On choisit
 D'autres préteurs; et par écrit
 Le sénat demanda ce qu'avait dit cet homme,
 Pour servir de modèle aux parleurs à venir.
 On ne sut pas long-tems à Rome
 Cette éloquence entretenir.

5. *Le Vieillard et les trois jeunes Hommes.*

Un octogénaire plantait.
 Passe encor de bâtir; mais planter à cet âge!
 Disaient trois jouvenceaux, enfants du voisinage:

Assurément il radotait.

Car, au nom des dieux, je vous prie,
Quel fruit de ce labeur pouvez vous - recueillir ?
Autant qu'un patriarche il vous faudrait vieillir.

A quoi bon charger votre vie,
Des soins d'un avenir qui n'est pas fait pour vous ?
Ne songez désormais qu'à vos erreurs passées :
Quittez le long espoir et les vastes pensées ;
Tout cela ne convient qu'à nous.

Il ne convient pas à vous-mêmes,
Repartit le vieillard. Tout établissement
Vient tard et dure peu. La main des parques blêmes
De vos jours et des miens se joue également.
Nos termes sont pareils par leur courte durée.
Qui de nous des clartés de la voûte azurée
Doit jouir le dernier ? Est-il aucun moment
Qui vous puisse assurer d'un second seulement ?
Mes arrière-neveux me devront cet ombrage :

Hé bien ! défendez-vous au sage
De se donner des soins pour le plaisir d'autrui ?
Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui :
J'en puis jouir demain, et quelques jours encore ;
Je puis enfin compter l'aurore

Pas d'une fois sur vos tombeaux.

Le vieillard eut raison : l'un des trois jouvenceaux
Se noya dès le port, allant à l'Amérique ;
L'autre, afin de monter aux grandes dignités,
Dans les emplois de Mars servant la république,
Par un coup imprévu vit ses jours emportés ;

Le troisième tomba d'un arbre

Que lui-même il voulut enter :

Et pleurés du vieillard, il grava sur leur marbre
Ce que je viens de raconter.

6. *Le Rat de ville et le Rat des champs.*

Autrefois le rat de ville
Invita le rat des champs,

D'une façon fort civile,
A des reliefs d'ortolans.

Sur un tapis de Turquie
Le couvert se trouva mis.
Je laisse à penser la vie
Que firent ces deux amis.

Le régal fut fort honnête ;
Rien ne manquait au festin :
Mais quelqu'un troubla la fête
Pendant qu'ils étaient en train.

A la porte de la salle
Ils entendirent du bruit :
Le rat de ville détalé ;
Son camarade le suit.

Le bruit cesse, on se retire
Rats en campagne aussitôt ;
Et le citadin de dire :
Achevons tout notre rôt.

C'est assez, dit le rustique :
Demain vous viendrez chez moi.
Ce n'est pas que je me pique
De tous vos festins de roi :

Mais rien ne vient m'interrompre ;
Je mange tout-à-loisir.
Adieu donc. Fi du plaisir
Que la crainte peut corrompre.

7. *Le Meunier, son Fils et l'Ane.*

J'ai lu dans quelque endroit, qu'un meunier et son fils,
L'un vieillard, l'autre enfant, non pas des plus petits,
Mais garçon de quinze ans, si j'ai bonne mémoire,
Allaient vendre leur âne, un certain jour de foire.
Afin qu'il fût plus frais et de meilleur débit,
On lui lia les pieds, on vous le suspendit

Puis cet homme et son fils le portent comme un lustre.
 Pauvres gens ! idiots ! couple ignorant et rustre !
 Le premier qui les vit de rire s'éclata :
 Quelle farce, dit-il, vont jouer ces gens-là ?
 Le plus âne des trois n'est pas celui qu'on pense.
 Le meunier à ces mots, connaît son ignorance :
 Il met sur pied sa bête, et la fait détalier.
 L'âne qui goûtait fort l'autre façon d'aller,
 Se plaint en son patois. Le meunier n'en a cure ;
 Il fait monter son fils, il suit, et d'aventure,
 Passent trois bons marchands. Cet objet leur déplut.
 Le plus vieux au garçon s'écria tant qu'il put :
 Oh là ! oh ! descendez, que l'on ne vous le dise,
 Jeune homme qui menez laquais à barbe grise !
 C'était à vous de suivre, au vieillard de monter.
 Messieurs, dit le meunier, il vous faut contenter.
 L'enfant met pied à terre, et puis le vieillard monte.
 Quand trois filles passant, l'une dit : C'est grand'honte
 Qu'il faille voir ainsi clocher ce jeune fils,
 Tandis que ce nigaud, comme un évêque assis,
 Fait le veau sur son âne, et pense être bien sage,
 Il n'est, dit le meunier, plus de veaux à mon âge :
 Passez votre chemin, la fille, et m'en croyez.
 Après maints quolibets coup sur coup renvoyés,
 L'homme crut avoir tort ; et mit son fils en croupe.
 Au bout de trente pas, une troisième troupe
 Trouve encore à gloser. L'un dit : Ces gens sont fous
 Le baudet n'en peut plus ; il mourra sous leurs coups.
 Hé quoi ! charger ainsi cette pauvre bourrique !
 N'ont ils point de pitié de leur vieux domestique ?
 Sans doute qu'à la foire ils vont vendre sa peau.
 Parbleu ! dit le meunier, est bien fou du cerveau
 Qui prétend contenter tout le monde et son père.
 Essayons toutefois si par quelque manière
 Nous en viendrons à bout. Ils descendent tous deux :
 L'âne se prélassant marche seul devant eux.
 Un quidam les rencontre, et dit : Est-ce la mode
 Que baudet aille à l'aise, et meunier s'incommode ?

Qui de l'âne ou du maître est fait pour se lasser ?
 Je conseille à ces gens de le faire enchâsser.
 Ils usent leurs souliers, et conservent leur âne !
 Nicolas, au rebours : car, quand il va voir Jeanne,
 Il monte sur sa bête ; et la chanson le dit.
 Beau trio de baudets ! le meunier repartit :
 Je suis âne il est vrai, j'en conviens, je l'avoue ;
 Mais que dorénavant on me blâme, on me loue,
 Qu'on dise quelque chose, ou qu'on ne dise rien,
 J'en veux faire à ma tête. Il le fit et fit bien.

8. *Le Lion et le Rat.*

Il faut autant qu'on peut obliger tout le monde :
 On a souvent besoin d'un plus petit que soi.
 De cette vérité deux fables feront foi,
 Tant la chose en preuves abonde.
 Entre les pattes d'un lion,
 Un rat sortit de terre assez à l'étourdie.
 Le roi des animaux, en cette occasion,
 Montra ce qu'il était, et lui donna la vie.
 Ce bienfait ne fut pas perdu.
 Quelqu'un aurait-il jamais cru
 Qu'un lion d'un rat eut affaire ?
 Cependant il advint qu'au sortir des forêts
 Ce lion fut pris dans des rets,
 Dont ses rugissements ne le purent défaire.
 Sire rat accourut, et fit tant par ses dents,
 Qu'une maille rongée emporta tout l'ouvrage.
 Patience et longueur de temps
 Font plus que force ni que rage.

9. *Le Loup et le Chien.*

Un loup n'avait que les os et la peau.
 Tant les chiens faisaient bonne garde :
 Ce loup rencontre un dogue aussi puissant que beau,
 Gras, poli, qui s'était fourvoyé par mégarde.

L'attaquer, le mettre en quartiers,
 Sire loup l'eût fait volontiers,
 Mais il fallait livrer bataille;
 Et le matin était de taille
 A se défendre hardiment.
 Le loup donc l'aborde humblement,
 Entre en propos, et lui fait compliment
 Sur son embonpoint qu'il admire.
 Il ne tiendra qu'à vous, beau sire,
 D'être aussi gras que moi, lui repartit le chien,
 Quittez les bois, vous ferez bien:
 Vos pareils y sont misérables,
 Cancres, hères et pauvres diables,
 Dont la condition est de mourir de faim.
 Car, quoi ! rien d'assuré ! point de franche lipée !
 Tout à la pointe de l'épée !
 Suivez-moi, vous aurez un bien meilleur destin.
 Le loup reprit : que me faudra-t-il faire ?
 Presque rien, dit le chien : donner la chasse aux gens
 Portant bâtons, et mendiants;
 Flatter ceux du logis, à son maître complaire:
 Moyennant quoi votre salaire
 Sera force reliefs de toutes les façons,
 Os de poulets, os de pigeons;
 Sans parler de mainte caresse.
 Le loup déjà se forge une félicité
 Qui le fait pleurer de tendresse.
 Chemin faisant, il vit le cou du chien pelé:
 Qu'est-ce là ? lui dit-il. — Rien. — Quoi ! rien ! — Peu de chose. —
 Mais encor ? — Le collier dont je suis attaché
 De ce que vous voyez est peut-être la cause.
 Attaché ! dit le loup : vous ne courez donc pas
 Où vous voulez ? — Pas toujours : mais qu'importe ? —
 Il importe si bien, que de tous vos repas
 Je ne veux en aucune sorte,
 Et ne voudrais pas même à ce prix un trésor.
 Cela dit, maître loup s'enfuit et court encor.

10. *La Mort et le Bûcheron.*

Un pauvre bûcheron tout couvert de ramée,
 Sous le faix du fagot aussi bien que des ans
 Gémissant et courbé, marchait à pas pressants,
 Et tâchait de gagner sa chaumière enfumée.
 Enfin n'en pouvant plus d'efforts et de douleur,
 Il met bas son fagot, il songe à son malheur.
 Quel plaisir a-t-il eu depuis qu'il est au monde?
 En est-il un plus pauvre en la machine ronde?
 Point de pain quelque fois, et jamais de repos:
 Sa femme, ses enfants, les soldats, les impôts,
 Le créancier et la corvée,
 Lui font d'un malheureux la peinture achevée.
 Il appelle la Mort. Elle vient sans tarder,
 Lui demande ce qu'il faut faire.
 C'est, dit-il, afin de m'aider
 A recharger ce bois; tu ne tarderas guerre.
 Le trépas vient tout guérir;
 Mais ne bougeons d'où nous sommes:
 Plutôt souffrir que mourir,
 C'est la devise des hommes.

11. *L'avantage de la Science.*

Entre deux bourgeois d'une ville
 S'émut jadis un différent.
 L'un était pauvre, mais habile:
 L'autre riche, mais ignorant.
 Celui-ci sur son concurrent
 Voulait emporter l'avantage:
 Prétendait que tout homme sage
 Était tenu de l'honorer.
 C'était tout homme sot: car pourquoi révéler
 Des biens dépourvus de mérite?
 La raison m'en semble petite.
 Mon ami, disait-il souvent
 Au savant,

Vous vous croyez considérable ;
 Mais , dites-moi , tenez-vous table ?
 Que sert à vos pareils de lire incessamment ?
 Ils sont toujours logés à la troisième chambre ,
 Vêtus au mois de Juin comme au mois de Décembre ,
 Ayant pour tous laquais leur ombre seulement.
 La république a bien affaire
 De gens qui ne dépensent rien.
 Je ne sais d'homme nécessaire ,
 Que celui dont le luxe épand beaucoup de bien.
 Nous en usons, Dieu sait ! notre plaisir occupe
 L'artisan , le vendeur , celui qui fait la jupe ,
 Et celle qui la porte , et vous qui dédiez
 A Messieurs les gens de finance
 De méchants livres bien payés.
 Ces mots remplis d'impertinence ,
 Eurent le sort qu'ils méritaient.
 L'homme lettré se tut , il avait trop à dire.
 La guerre le vengea bien mieux qu'une satire.
 Mars détruisit le lieu que nos gens habitaient.
 L'un et l'autre quitta sa ville.
 L'ignorant resta sans asile ;
 Il reçut partout des mépris :
 L'autre reçut partout quelque faveur nouvelle.
 Cela décida leur querelle.
 Laissez dire les sots , le savoir a son prix.

12. *Le Renard et le Buste.*

Les grands , pour la plupart , sont masques de théâtre ;
 Leur apparence impose au vulgaire idolâtre.
 L'Ane n'en sait juger que par ce qu'il en voit.
 Le Renard au contraire à fond les examine ,
 Les tourne de tous sens ; et quand il s'aperçoit
 Que leur fait n'est que bonne mine ,
 Il leur applique un mot qu'un buste de héros
 Lui fit dire fort à propos.

C'était un buste creux et plus grand que nature.
Le Renard en louant l'effort de la sculpture,
Belle tête, dit-il, mais de cervelle point.

Combien de grands seigneurs sont bustes en ce point!

13. *Le Vieillard et ses Enfants.*

Toute puissance est faible à moins que d'être unie.
Ecoutez là-dessus l'esclave de Phrygie (a).
Si j'ajoute du mien à son invention,
C'est pour peindre nos mœurs, et non point par envie:
Je suis trop au-dessous de cette ambition.
Phèdre enchérit souvent par un motif de gloire:
Pour moi, de tels pensers me seraient mal-séants.
Mais venons à la fable, ou plutôt à l'histoire
De celui qui tâcha d'unir tous ses enfants.
Un Vieillard prêt d'aller où la mort l'appelait,
Mes chers enfants, dit-il, (à ses fils il parlait)
Voyez si vous rompez ces dards liés ensemble:
Je vous expliquerai le nœud qui les assemble.
L'ainé les ayant pris et fait tous ses efforts,
Les rendit en disant: Je le donne aux plus forts. (b)
Un second lui succède et se met en posture.
Mais en vain. Un cadet tente aussi l'aventure.
Tous perdirent leur temps, le faisceau résista:
De ces dards joints ensemble un seul ne s'éclata.
Faibles gens! dit le père; il faut que je vous montre
Ce que ma force peut en semblable rencontre.
On crut qu'il se moquait, on sourit, mais à tort;
Il sépare les dards, et les rompt sans effort.
Vous voyez, reprit-il, l'effet de la concorde:
Soyez joints mes enfants, que l'amour vous accorde:
Tant que dura son mal, il n'eut autre discours.
Enfin se sentant près de terminer ses jours;

(a) Esope. (b) Donner aux plus forts c'est à d. je le laisse
aux plus forts qui ne réussiront pas mieux que moi.

Mes chers enfants, dit-il, je vais où sont nos pères;
 Adieu: promettez-moi de vivre comme frères;
 Que j'obtienne de vous cette grâce en mourant.
 Chacun de ses trois fils l'en assure en pleurant.
 Il prend à tous les mains: il meurt; et les trois frères
 Trouvent un bien fort grand, mais fort mêlé d'affaires.
 Un créancier saisit, un voisin fait procès:
 D'abord notre trio s'en tire avec succès.
 Leur amitié fut courte autant qu'elle était rare.
 Le sang les avait joints, l'intérêt les sépare.
 L'ambition, l'envie avec les consultants,
 Dans la succession entrent en même temps.
 On en vient au partage, on conteste, on chicane:
 Le juge sur cent points tour-à-tour les condamne.
 Créanciers et voisins reviennent aussitôt,
 Ceux-là sur une erreur, ceux-ci sur un défaut.
 Les frères désunis sont tous d'avis contraire;
 L'un veut s'accommoder, l'autre n'en veut rien faire,
 Tous perdirent leur bien; et voulurent trop tard
 Profiter de ces dards unis, et pris à part.

II. LA MOTTE.

I. *Les Sacs des Destinées.*

On n'est pas bien dès qu'on veut être mieux.
 Mécontent de son sort, sur les autres fortunes
 Un homme promenait ses desirs et ses yeux,
 Et de cent plaintes importunes
 Tous les jours fatiguait les Dieux.
 Par un beau jour, Jupiter le transporte
 Dans les célestes magasins.
 Où, dans autant de sacs scellés par les Destins,
 Sont par ordre rangés tous les états que porte
 La condition des humains.
 « Tiens, lui dit Jupiter, ton sort est en tes mains:
 Contentons un mortel une fois en la vie;
 Tu n'en es pas trop digne et ton murmure impie

Méritait mon courroux plutôt que mes bienfaits,
Je n'y veux pas ici regarder de si près.

Voilà toutes les destinées;

Pèse et choisis; mais, pour régler ton choix,

Sache que les plus fortunées

Pèsent le moins: les maux seuls font le poids.»

» Grâce au seigneur Jupin, puisque je suis à même,

Dit notre homme, soyons heureux. »

Il prend le premier sac, le sac du rang suprême,

Cachant les soins cruels sous un éclat pompeux.

» Oh ! oh ! dit-il, bien vigoureux

Qui peut porter si lourde masse :

Ce n'est mon fait. » Il en pèse un second,

Le sac des grands, des gens en place :

Là gisent le travail et le penser profond,

L'ardeur de s'élever, la peur de la disgrâce,

Même les bons conseils que le hasard confond.

» Malheur à ceux que ce poids-ci regarde !

Cria notre homme, et que le ciel m'en garde,

A d'autres. » Il poursuit, prend et pèse toujours

Et mille et mille sacs, trouvés toujours trop lourds :

Ceux-ci par des égards et la triste contrainte;

Ceux-là par les vastes désirs ;

D'autres par l'envie ou la crainte ,

Quelques-uns seulement par l'ennui des plaisirs.

» O ciel, n'est-il donc point de fortune légère ?

Disait déjà le chercheur mécontent ;

Mais quoi ! me plains-je à tort ? J'ai, je crois, mon affaire :

Celle-ci ne pèse pas tant. »

» Elle pèserait moins encore ,

Lui dit alors le Dieu qui lui donnait le choix :

Mais tel en jouit qui l'ignore ;

Cette ignorance en fait le poids. »

» Je ne suis pas si sot ; souffrez que je m'y tienne ,

Dit l'homme. » » Soit ; aussi bien c'est la tienne ,

Dit Jupiter. Adieu, mais là-dessus,

Apprends à ne te plaindre plus. »

III. HENRI RICHER.

1. *Le Miroir.*

Jadis un père de famille
 Eut un fils beau comme le jour;
 Il eut au contraire une fille
 Sans nuls attraits, vrai remède d'amour.
 Ces enfants badinaient comme font d'ordinaire
 Ceux de leur âge; et, trouvant un miroir
 A la toilette de leur mère;
 Le Narcisse nouveau prit plaisir à s'y voir.
 Devenu tout à coup amoureux de lui-même,
 Il vanta ses attraits, vanité dont sa sœur
 Ressentit un dépit extrême,
 Croyant à chaque mot qu'il taxait sa laideur.
 Elle n'entendait pas là-dessus raillerie;
 Quoique fort jeune encor, l'amour-propre et l'envie
 S'en étaient emparés. Elle va promptement
 Trouver son père à son appartement.
 « Mon petit frère a la manie
 De se mirer, dit-elle; il se croit un soleil,
 Et son orgueil est sans pareil.
 Défendez-lui, mon père, je vous prie.
 Le père, loin de le gronder,
 Les embrasse tous deux, tour-à-tour les caresse;
 Et leur partageant sa tendresse,
 « Mes chers enfants, dit-il, je veux
 Que vous vous miriez tous les deux:
 Vous, mon fils, afin que l'image
 De la beauté dont Dieu prit soin de vous parer
 Vous donne horreur du vice et du libertinage
 Qui pourrait la déshonorer;
 Et vous, ma fille, afin qu'en cette glace
 Apercevant votre disgrâce,
 Et que vous n'avez pas ces attraits enchanteurs
 Dont brille souvent la jeunesse,
 Vous répariez ces défauts par vos mœurs:
 Rien n'est si beau que la sagesse. »

IV. JEAN AUBERT.

1. *Le Livre de la Raison.*

Lorsque le ciel, prodigue en ses présents,
 Combla de biens tant d'êtres différents,
 Ouvrages merveilleux de son pouvoir suprême,
 De Jupiter l'homme reçut, dit-on,
 Un livre écrit par Minerve elle-même,
 Ayant pour titre *la Raison*.
 Ce livre, ouvert aux yeux de tous les âges,
 Les devait tous conduire à la vertu ;
 Mais d'aucun d'eux il ne fut entendu,
 Quoiqu'il contint les leçons les plus sages.
 L'enfance y vit des mots, et rien de plus ;
 La jeunesse, beaucoup d'abus ;
 L'âge suivant, des regrets superflus ;
 Et la vieillesse en déchira les pages.

2. *Le Miroir.*

Un miroir merveilleux et d'utile fabrique,
 Où se peignait par art le naturel des gens,
 Attirait, au milieu d'une place publique,
 Les regards de tous les passants.
 J'ignore chez quel peuple ; il n'importe en quel temps.
 Chacun glose à l'envi sur ce tableau fidèle.
 Arrive une coquette : elle y voit traits pour traits
 Ses petits soins jaloux, et ses penchants secrets :
 Sans mentir, voilà bien le portrait d'Isabelle !
 Présomption, désirs, mépris d'autrui : c'est elle,
 C'est son esprit tout pur, je la reconnais là.
 Le joli miroir que voilà !
 Et combien je m'en vais humilier la belle !
 Un petit maître succéda ,
 Et la glace aussitôt présente pour image
 Beaucoup d'orgueil, et fort peu de raison.
 Parbleu ! je suis ravi que l'on ait peint Damon,
 S'écrie, en se mirant, l'important personnage ;

Et je voudrais que, pour devenir sage,
 De ce miroir malin il prît quelque leçon.
 Après ce fat vint un vieil Harpagon
 D'une espèce tout-à-fait rare.
 Il tire une lunette, et se regarde bien;
 Puis ricanant d'un air bizarre:
 C'est Ariste, dit-il, ce vieux fou, cet avare,
 Qui se ferait fouetter pour accroître son bien;
 J'aurais un vrai plaisir à montrer sa lésine,
 Et paîrais de bon cœur cette glace divine,
 Si l'on me la donnait pour rien.
 Mille gens vicieux, sur les pas de cet homme,
 Tour-à-tour firent voir la même bonne foi;
 Chacun d'eux reconnut dans le brillant fantôme,
 Qui l'un, qui l'autre, jamais soi.
 Tout homme est vain, tout homme aime à médire:
 On rirait moins des traits de la satire,
 Si la présomption dont naquit le dédain
 Entre eux et nous ne mettait le prochain.

V. BARTHELEMY IMBERT.

1. *Le Paysan et son Fils.*

Qui vient de loin, peut mentir, c'est l'usage.
 Grand voyageur,
 Et grand menteur
 Marchent ensemble. En mon dernier voyage,
 Vous dira-t-il, j'ai vu, vu de mes yeux.
 Eh! qu'opposer à pareil témoignage?
 Si l'on dispute, aussitôt sur les lieux
 Il vous renvoie. Un enfant de village,
 Epais de corps, et d'esprit davantage,
 Lucas usait du droit du voyageur.
 Une fois en sa vie, aux gages d'un seigneur,
 Il avait fait un court pèlerinage;
 C'était assez: à peine jouvenceau
 A-t-il perdu de vue et le natal rivage,

Et le clocher de son hameau,
 Qu'il se croit un grand personnage.
 De retour chez son père il avait toujours prêt
 Un vieux conte qu'il habillait
 Du titre de nouvelle histoire.
 Un jour surtout allant en foire,
 Il ne tarissait plus : chaque nouvel objet
 Avertissait sa fertile mémoire.
 Tout allait bien, lorsqu'à deux pas
 Passe un gros chien : tenez, mon père,
 S'écria-t-il, vous ne m'en croyez pas ;
 Rien n'est pourtant plus vrai, je suis sincère,
 J'ai vu dans mon voyage un chien . . .
 Chut, attendez : c'était tout près de Rome . . .
 Sur le chemin de Paris. — Soit ; eh bien ? —
 Eh bien donc, ce chien-là, je veux être un vaurien,
 S'il n'était pas plus grand qu'un grand cheval de somme.
 Diable ! quel chien ! Je m'étonne en effet ;
 J'en crois à peine mes oreilles,
 Dit le vieillard. Au reste, chacun sait
 Que tout pays a ses merveilles,
 Nous, par exemple, en peu de temps
 Nous allons trouver sur la route
 Un pont funeste à bien des gens ;
 Pour le passer, quelquefois il en coûte !
 On croit que c'est un sort. Tu vas le voir, mon fils ;
 Nous devons y passer. Or voici le mystère.
 Celui qui dans le jour a dit en quelque affaire
 Un seul mensonge, un rien, une misère,
 Crac, sur le maudit pont, quelques soins qu'il ait pris,
 Heurte contre un pavé, tombe et le pauvre hère,
 Avec un bras cassé, s'en retourne au logis.
 Le drôle à ce récit se trouble, délibère ;
 Eh ! comme vous courez, dit-il — le pont n'est rien —
 Mais pour revenir à ce chien,
 Combien vous ai-je dit qu'il était gros, mon père ? —
 Comme un cheval. — Ah ! c'est trop ; j'exagère.
 A présent donc, je m'en souviens

Il n'avait que six mois, mais je gagerais bien
 Qu'il était aussi grand au moins qu'une génisse.
 Cependant on s'avance, et le pauvre Lucas,
 Rêvant au bras cassé, chancelle à chaque pas,
 Et semble marcher au supplice.

Bientôt il voit un pont, sur un faible ruisseau ;
 Il regarde son bras, veut avancer et n'ose :

Ah mon père, avouez que ce chien était beau !

Et grand surtout ! car je suppose :

Que j'aye encore outré la chose ;

Il était bien au moins de la hauteur d'un veau.

Enfin tous deux au pont arrivent en silence.

Eh bien, Lucas, pauvre Lucas,

Comment sortir d'un aussi mauvais pas ?

Le père le premier s'élance ;

Mais Lucas se retient : oh ! ça de bonne foi,

Mon père, vous sentez, je croi,

Que je n'ai jamais vu de tels chiens en ma vie :

Car s'il faut dire vrai, là-bas, dans la prairie,

Vous en avez pu voir un grand comme cela ;

Eh bien, le mien, je le parie,

Était tout justement de cette grandeur-là.

VI. MANCINI DE NIVERNOIS.

I. *La Mort et le Vieillard.*

Un jour en feuilletant son redoutable livre,

La mort se trouvait en retard

Au sujet d'un certain vieillard

Que par mégarde elle laissait trop vivre.

Tout aussitôt elle prend dans ses mains

Cette faux qui moissonne à son gré les humains,

Et s'en va droit à la demeure

Du pauvre vieux. Il faudra bien qu'il meure

Pour cette fois, dit elle ; me voici

A la maison : heurtons ici.

Elle frappe à ces mots. Le bon homme en personne
S'en vient ouvrir. Que voulez-vous, ma bonne ?

— Ce que je veux ? Vois cette faux ;
Connais la mort et sois dispos
A me servir ainsi que je l'ordonne.

Je viens chercher un vieux sorcier
Qui loge ici. Montons à son grenier
Et dépêchons, le temps me presse,
Six médecins m'appellent chez un roi.

Eh bien ! je suis tout prêt, Déesse ;
Vous pouvez disposer de moi,
Dit le vieillard. Non, non, rassure-toi,
Reprit la mort, je n'en veux qu'au vieux rêtre
De ce logis. Il m'a fraudé, le traître !

Je veux qu'il déloge aujourd'hui ;
Mais je n'en veux ici qu'à lui.
J'entends fort bien, repartit le bon homme ;
Il faut aller s'endormir du grand somme.

Encore un coup, je suis prêt au départ ;
Car enfin je suis ce vieillard

Dont le grand âge vous ennuie.

Bon, dit la mort, quelle folie !

Et ce teint frais, ces cheveux et ces dents,
Cette marche ferme et hardie,
Où les prends-tu donc, je te prie ?

Comment conserve-t-on à quatre-vingt-dix ans
Tant d'apanages de la vie ?

C'est quelque secret, je parie ;

Garde-le bien, je t'en saurai bon gré ;

Je veux qu'il soit à jamais ignoré :

Mais j'en veux savoir la recette.

Elle est facile à retenir,

Dit le vieillard ; et la voici complète.

De l'heure où vous devez venir

Je n'eus jamais aucune inquiétude ;

Jamais crainte de l'avenir

Ne m'a troublé ; ma seule étude

Fut de prendre le temps comme il vient ; d'en jouir

Sans passion et sans sollicitude,
 Emportement ni repentir.
 J'ai pris de tout avec mesure,
 Et je n'ai de rien abusé:
 Toujours le corps sain, l'âme pure;
 Je n'ai jamais, à la nature
 Rien demandé ni refusé.

2. *Le Fou du Roi.*

Un monarque du temps passé
 Avait un fou; c'était la mode.
 Nos rois n'ont plus cette méthode
 Est-ce mieux fait ? par ma foi je ne sai;
 Je serais bien embarrassé
 S'il me fallait résoudre ce problème.
 Les courtisans ne pensaient pas de même,
 Le fou leur était odieux:
 Il dérangeait tout leur système,
 Les connaissait, les démêlait au mieux:
 Car le drôle avait de bons yeux;
 Bon bec aussi, la langue bien pendue,
 Sans peur de rien, et toute honte bue.
 Tels animaux sont dangereux.
 Et puis, il amusait le prince;
 Il obtenait par-ci par-là
 Quelque petit bienfait; c'était toujours cela,
 La faveur même la plus mince
 Fait ombrage en ce pays-là.
 Le fou vint à mourir. Grand sujet d'allégresse;
 Et tout d'un temps on va trouver le roi.
 Sire, dit-on, supprimez un emploi
 Qui vous avilit et nous blesse.
 Le supprimer, dit le prince; eh ! pourquoi ?
 Qu'y peut-on trouver à redire ?
 J'y trouve moi plus d'une utilité.
 Ce pauvre fou me faisait rire,
 Et cela doit être compté;

Mais il avait une autre qualité
 Que doit chérir tout mon empire;
 Il me disait la vérité
 Que les sages n'osent me dire.

VII. JEAN FLORIAN.

1. *L'Aveugle et le Paralytique.*

Aidons-nous mutuellement,
 La charge des malheurs en sera plus légère;
 Le bien que l'on fait à son frère,
 Pour le mal que l'on souffre est un soulagement;
 Confucius l'a dit: suivons tous sa doctrine.
 Pour la persuader aux peuples de la Chine,
 Il leur contait le trait suivant:
 Dans une ville de l'Asie
 Il existait deux malheureux,
 L'un perclus, l'autre aveugle, et pauvres tous les deux.
 Ils demandaient au ciel de terminer leur vie;
 Mais leurs vœux étaient superflus:
 Ils ne pouvaient mourir. Notre paralytique,
 Couché sur un grabat dans la place publique,
 Souffrait sans être plaint: il en souffrait bien plus.
 L'aveugle, à qui tout pouvait nuire,
 Était sans guide, sans soutien,
 Sans avoir même un pauvre chien
 Pour l'aimer et pour le conduire.
 Un certain jour il arriva
 Que l'aveugle à tâtons, au détour d'une rue,
 Près du malade se trouva;
 Il entendit ses cris, son âme en fut émue.
 Il n'est tels que ces malheureux
 Pour se plaindre les uns les autres.
 « J'ai mes maux, lui dit-il, et vous avez les vôtres;
 Unissons les, mon frère, ils seront moins affreux. »
 — « Hélas ! dit le perclus, vous ignorez, mon frère,
 Que je ne puis faire un seul pas;
 Vous-même vous n'y voyez pas :

» A quoi nous servirait d'unir notre misère ? »

— A quoi ! répond l'aveugle ; écoutez : à nous deux
Nous possédons le bien à chacun nécessaire ;

J'ai des jambes, et vous des yeux ;

Moi, je vais vous porter ; vous, vous serez mon guide ;

Vos yeux dirigeront mes pas mal assurés ,

Mes jambes, à leur tour, iront où vous voudrez.

Ainsi, sans que jamais notre amitié décide

Qui de nous deux remplit le plus utile emploi ,

Je marcherai pour vous, vous y verrez pour moi. »

2. *Le Château de Cartes.*

Un bon mari, sa femme, et deux jolis enfants ,
Coulèrent en paix leurs jours dans le simple héritage

Où, paisibles comme eux, vécurent leurs parents.

Ces époux, partageant les doux soins du ménage ,

Cultivaient leur jardin, recueillaient leurs moissons ;

Et le soir dans l'été, souplant sous le feuillage ,

Dans l'hiver, devant leurs tisons .

Ils prêchaient à leurs fils la vertu, la sagesse,

Leur parlaient du bonheur qu'elles donnent toujours :

Le père par un conte égayait ses discours,

La mère par une caresse.

L'aîné de ces enfants, né grave, studieux,

Lisait et méditait sans cesse ;

Le cadet, vif, léger, mais plein de gentillesse,

Sautait, riait toujours, ne se plaisait qu'aux jeux.

Un soir, selon l'usage, à côté de leur père,

Assis près d'une table où s'appuyait la mère,

L'aîné lisait Rollin : le cadet peu soigneux

D'apprendre les hauts faits des Romains et des Parthes,

Employait tout son art, toutes ses facultés ,

A joindre, à soutenir par les quatre côtés ,

Un fragile château de cartes.

Il n'en respirait pas, d'attention, de peur.

Tout-à-coup voici le lecteur

Qui s'interrompt; » Papa, dit-il, daigne m'instruire
Pourquoi certains guerriers sont nommés conquérants,

Et d'autres fondateurs d'empire ?

Ces deux noms sont-ils différents ?

Le père méditait une réponse sage,
Lorsque son fils cadet, transporté de plaisir,
Après tant de travail, d'avoir pu parvenir

A placer son second étage,
S'écrie: » Il est fini ! » Son frère, murmurant,
Se fâche, et d'un seul coup détruit son long ouvrage;
Et voilà le cadet pleurant.

» Mon fils, répond alors le père,

Le fondateur, c'est votre frère,

Et vous êtes le conquérant. »

3. *Le calife Almamon.*

Autre-fois dans Bagdad, le calife Almamon:
Fit bâtir un palais plus beau, plus magnifique,
Que ne le fut jamais celui de Salomon.
Cent colonnes d'albâtre en formaient le portique :
L'or, le jaspe, l'azur, décoraient le parvis;
Dans les appartements embellis de sculpture,
Sous des lambris de cèdre on voyait réunis,
Et les trésors du luxe et ceux de la nature,
Les fleurs, les diamants, les parfums, la verdure,
Les myrtes odorants, les chefs-d'œuvre de l'art,

Et les fontaines jaillissantes,

Roulant leurs ondes bondissantes

A côté des lits de brocard.

Près de ce beau palais, juste devant l'entrée,
Une étroite chaumière, antique et délabrée,
D'un pauvre tisserand était l'humble réduit.

Là, content du petit produit

D'un grand travail, sans dette et sans soucis pénibles,

Le bon vieillard, libre, oublié,

Coulait des jours doux et paisibles,

Point envieux, point envié.

J'ai déjà dit que sa retraite
 Masquait le devant du palais.
 Le Visir veut d'abord, sans forme de procès,
 Qu'on abatte la maisonnette:
 Mais le Calife veut que d'abord on l'achète.
 Il fallut obéir: On va chez l'ouvrier,
 On lui porte de l'or. Non gardez votre somme,
 Répond doucement le pauvre homme;
 Je n'ai besoin de rien avec mon atelier:
 Et quant à ma maison, je ne puis m'en défaire;
 C'est là que je suis né, c'est là qu'est mort mon père,
 Je prétends y mourir aussi.
 Le Calife, s'il veut, peut me chasser d'ici,
 Il peut détruire ma chaumière;
 Mais s'il le fait, il me verra
 Venir chaque matin, sur la dernière pierre,
 M'asseoir et pleurer ma misère:
 Je connais Almamon, son cœur en gémira.
 Cet insolent discours excita la colère
 Du Visir, qui voulait punir le téméraire,
 Et sur le champ raser sa chétive maison.
 Mais le Calife lui dit: Non,
 J'ordonne qu'à mes frais elle soit réparée;
 Ma gloire tient à sa durée.
 Je veux que nos neveux, en la considérant,
 Y trouvent de mon règne un monument auguste.
 En voyant le palais, ils diront: Il fut grand;
 En voyant la chaumière, ils diront: Il fut juste.

4. *Le Rossignol et le Prince.*

Un jeune prince avec son gouverneur
 Se promenait dans un bocage;
 Et s'ennuyait suivant l'usage;
 C'est le profit de la grandeur.
 Un rossignol chantait sous le feuillage:
 Le prince l'aperçoit, et le trouve charmant;
 Et, comme il était prince, il veut dans le moment
 L'attraper et le mettre en cage.

Mais pour le prendre il fait du bruit,
Et l'oiseau fuit.

Pourquoi donc, dit alors son altesse en colère,
Le plus aimable des oiseaux

Se tient-il dans les bois, farouche et solitaire,
Tandis que mon palais est rempli de moineaux ?

C'est, lui dit le Mentor, afin de vous instruire
De ce qu'un jour vous devez éprouver :

Les sots savent tous se produire ;
Le mérite se cache, il faut l'aller trouver.

5. *La Sauterelle.*

C'en est fait, je quitte le monde ;
Je veux fuir pour jamais le spectacle odieux
Des crimes, des horreurs, dont sont blessés mes yeux

Dans une retraite profonde,

Loin des vices, loin des abus,

Je passerai mes jours doucement à maudire.

Les méchants de moi trop connus.

Seule ici bas j'ai des vertus :

Aussi pour ennemi j'ai tout ce qui respire ;

Tout l'univers m'en veut ; homme, enfants, animaux,

Jusqu'aux plus petits des oiseaux,

Tous sont occupés de me nuire ;

Eh ! qu'ai-je fait pourtant ? ... Que du bien. Les ingrats !

Ils me regretteront, mais après mon trépas.

Ainsi se lamentait certaine sauterelle,

Hypocondre, et n'estimant qu'elle.

Où prenez-vous cela, ma sœur ?

Lui dit une de ses compagnes :

Quoi ! vous ne pouvez pas vivre dans ces campagnes,

En broutant de ces prés la douce et tendre fleur,

Sans vous embarrasser des affaires du monde ?

Je sais qu'en travers il abonde :

Il fut ainsi toujours, et toujours il sera ;

Ce que vous en direz grand'chose n'y fera.

D'ailleurs, où vit-on mieux ? Quant à votre colère,
Contre ces ennemis qui n'en veulent qu'à vous,

Je pense ma sœur, entre nous,
Que c'est peut-être une chimère,
Et que l'orgueil souvent donne ces visions.
Dédaignant de répondre à ces sottes raisons,
La sauterelle part et sort de la prairie,

Sa patrie.

Elle sauta deux jours pour faire deux cents pas.
Alors elle se croit au bout de l'hémisphère,
Chez un peuple inconnu, dans de nouveaux états;

Elle admire ces beaux climats,
Salue avec respect cette rive étrangère.

Près de là des épis nombreux
Sur de longs chalumeaux, à six pieds de la terre,
Ondoyants et pressés se balançaient entre eux.

Ah! que voilà bien mon affaire!

Dit-elle avec transport: Dans ces sombres taillis
Je trouverai sans doute un désert solitaire!

C'est un asile sûr contre mes ennemis.

La voilà dans le blé. Mais dès l'aube suivante,

Voici venir des moissonneurs:

Leur troupe nombreuse et bruyante
S'étend en demi-cercle; et, parmi les clameurs,

Les ris, les chants des jeunes filles,
Les épis entassés tombent sous les faucilles,

La terre se découvre, et les blés abattus

Laissent voir les sillons tous nus.

Pour le coup, s'écriait la triste sauterelle,

Voilà qui prouve bien la haine universelle

Qui partout me poursuit: à peine en ce pays

A-t-on su que j'étais, qu'un peuple d'ennemis,

S'en vient pour chercher sa victime.

Dans la fureur qui les anime,

Employant contre moi les plus affreux moyens,

De peur que je n'échappe ils ravagent leurs biens:

Ils y mettraient le feu, s'il était nécessaire.

Eh! messieurs, me voilà, dit-elle en se montrant;

Finissez un travail si grand,
Je me livre à votre colère.

Un moissonneur, dans ce moment,
Par hasard la distingue: il se baisse, la prend,
Et dit, en la jettant dans une herbe fleurie,
Va manger, ma petite amie.

VIII. ANTOINE ARNAULT.

Le Fleuve.

Un grand fleuve parcourt le monde:
Tantôt lent, il serpente entre des prés fleuris,
Les embellit et les féconde ;
Tantôt rapide, il s'enfle, il se courrouce, il gronde,
Roulant, précipitant au milieu des débris
Son eau turbulente et profonde.
A travers les cités, les guérets, les déserts,
Il va, distribuant à mesure inégale,
Aux avides humains dont ses bords sont couverts,
Les trésors de son urne avare et libérale.
Ainsi, tandis que l'un, dans son repos,
Bénit la main de la nature,
Qui dans son héritage a fait passer leurs flots,
On les lui donne pour ceinture ;
L'autre maudit le sol dont les flancs déchirés
Reproduisent sans cesse et le roc et la pierre,
Indestructible digue, éternelle barrière,
Assise entre le fleuve et ses champs altérés.
Mais le plaisant de cette histoire,
C'est de voir certain compagnon,
Plongé dans l'eau jusqu'au menton ;
Plus il a bu, plus il veut boire.
Infatigable, et dans son bain,
Cent fois moins heureux et moins sage
Qu'un homme qui tout près, sans désirs, sans dédain,
Regardant l'eau couler, n'en prend pour son usage
Que ce qui peut tenir dans le creux de sa main.

Homme rare, sur ma parole !
 Avec moi vous en conviendrez ,
 Mes bons amis, quand vous saurez
 Que notre fleuve est le Pactole.

IX. LOUIS GINGUENÉ.

1. *La Conversation des Oiseaux.*

L'hiver, dans les greniers d'un curé de village,
 Parmi le grain, les fruits, ample provision,
 S'étaient réfugiés des oiseaux de tout âge,
 Toute couleur, tout ramage
 Et toute condition.

Pour ceux même de haut parage,
 Dans ce temps de disette et de destruction,
 Grenier plein fut un lieu de bénédiction.
 Avant, après le réfectoire,
 En cercle réunis librement ils jasaient;
 D'affaires, non: d'amour, de printemps ils causaient
 Et chacun disait une histoire.

Une alouette vint qui fit un long discours
 Sur ses voyages de long cours;
 Le lendemain autant; depuis son arrivée,
 En un mot, chaque aurore à peine était levée
 Qu'elle prenait le dé, pour le tenir toujours.
 C'étaient des régions et des peuples barbares
 Qu'elle avait vus: des mœurs, des usages bizarres
 Qu'elle avait observés: c'étaient des plantes rares
 Qu'elle apportait; des animaux

De forme, de plumage ou de poil tout nouveaux
 Qu'elle leur décrivait: c'était une tempête
 Qui sous ses yeux avait englouti des vaisseaux,
 Et qu'elle avait en vain prédite aux matelots:

C'était une brillante fête,
 Qu'en un pays lointain le peuple des oiseaux
 Lui donna l'an passé, pour faire sa conquête,
 La retenir captive et lui tourner la tête:

Mais à tous leurs plaisirs, vers le natal séjour,
Comme Ulysse, elle avait préféré son retour.

C'étaient toutes choses très-belles;
Mais l'auditoire peu savant
Ne s'en souciait nullement.
Au beau milieu de ces nouvelles,
Les becs se cachaient sous les ailes;
Et l'on dormait profondément.

Quelque temps on souffrit, sans lui faire avanie,
Cette assommante tyrannie.

Mais à la fin on murmura:

Des moineaux pétulants l'humeur se déclara:

Oh! la sotte! Oh! la radoteuse!

Entendrons-nous cette conteuse

Tout le reste de la saison?

Non, non, tous les oiseaux répétèrent: non, non.

Ce fut une insurrection.

Elle parlait toujours. — Non, non;

Dehors, dehors! — Enfin la havarde chassée

Alla finir ailleurs son Odyssée.

On respira; mais la corrigea-t-on?

J'en doute fort: du reste, la leçon

Est bonne quoiqu'un peu sévère.

Dans le monde voulez-vous plaire?

Ne parlez à chacun que de sa propre affaire,

De ses besoins, de ses projets;

Des autres rarement, de vous-même jamais.

2. *Le Peintre, le Connaisseur et le Fat.*

Lorsqu'Athènes brillait de l'éclat des beaux arts,

Un peintre séparé de la tourbe commune,

Travaillant pour la gloire et non pour la fortune,

Fit un grand tableau du dieu Mars.

Dans l'atelier du noble artiste

Les curieux font leur devoir:

Tel qui sait tout au plus que le blanc n'est pas noir,

Lui démontre à lui-même en quoi son art consiste.

Tel qui chaque matin fait son esprit du soir,
Pour dire seulement je l'ai vu, va le voir.

Un connaisseur y vint; l'artiste l'interroge,
Veut qu'il parle sincèrement.

Il n'a point, on le sait, l'orgueil impertinent
Qui croit que le talent déroge

A suivre les avis du goût, du sentiment.

Le connaisseur modestement
D'une saine critique assaisonne l'éloge;
Enfin dans ce tableau, tout compliment à part,
Trouve à l'art un défaut, c'est qu'on y voit trop l'art.

Le peintre qui d'esprit abonde,
Se défend, argumente, explique du moral,
De ce beau qu'on nomme idéal
La doctrine vague et profonde.

Le connaisseur insiste et sur le même point.

Habile à manier ces questions savantes,

Il dit des choses excellentes,

Mais qui ne persuadent point.

Un jeune fat survient: il regarde il s'exte:

Quel chef-d'œuvre! grands dieux! quel suave pinceau!

Vous compteriez, je le parie,

Les cheveux de la tête et les trous de la peau.

Que cette jambe est fine! et par quel art nouveau,

Sous ces ongles divins, la chair paraît rougie

D'un sang pur et céleste! Oui c'est un Mars vivant.

Le casque ciselé, la cuirasse d'argent,

L'élégant bouclier, tout respire la vie:

Tout est d'un fini surprenant.

A ce bruyant caquet, l'artiste loin de compte,

Baisse les yeux, rougit de honte,

Et dit au connaisseur; vous me voyez confus;

Vous aviez trop raison, je ne me défends plus.

Dès que mon jeune fat eût levé la séance,

Pour aller faire au loin briller son éloquence;

Sans appel, sans délai, d'implacables ciseaux

Mirent le dieu Mars en lambeaux.

Si le goût éclairé refuse

Ses suffrages à nos travaux,
 Apprenons à douter des fruits de notre muse;
 Mais plus d'illusion, de retard, ni d'excuse,
 S'ils sont applaudis par les sages.

X. FRANÇOIS ANDRIEUX.

I. *Le Rat de Ville et le Rat des Champs.*

Certain rat de campagne, en son modeste gîte,
 De certain rat de ville eut un jour la visite !
 Ils étaient vieux amis: quel plaisir de se voir !
 Le maître du logis veut, selon son pouvoir,
 Régaler l'étranger: il vivait de ménage,
 Mais donnait de bon cœur, comme on donne au village.
 Il va chercher, au fond de son garde-manger,
 Du lard qu'il n'avait pas achevé de ronger,
 Des noix, des raisins secs. Le citadin à table
 Mange du bout des dents, trouve tout détestable.
 » Pouvez-vous bien, dit-il, végéter tristement
 Dans un trou de campagne, enterré tout vivant ?
 Croyez-moi, laissez là cet ennuyeux asyle,
 Venez voir de quel air nous vivons à la ville:
 Hélas! nous ne faisons que passer ici-bas;
 Les rats petits et grands, marchent tous au trépas.
 Ils meurent tout entiers, et leur philosophie
 Doit être de jouir d'une si courte vie,
 D'y chercher le plaisir: qui s'en passe est bien fou.»

L'autre, persuadé, saute hors de son trou.
 Vers la ville à l'instant ils trottent côte à côte;
 Ils arrivent de nuit: la muraille était haute;
 La porte était fermée: heureusement nos gens
 Entrent sans être vus; sous le seuil se glissant,
 Dans un riche logis nos voyageurs descendent;
 A la salle à manger promptement ils se rendent.
 Sur un buffet ouvert trente plats desservis
 Du souper de la veille étalaient les débris.
 L'habitant de la ville aimable et plein de grâce,
 Introduit son ami, fait les honneurs, le place;

Et puis, pour le servir, sur le buffet trottant,
Apporte chaque mets, qu'il goûte en l'apportant.

Le campagnard, charmé de sa nouvelle aisance,
Ne songeait qu'au plaisir et qu'à faire bombance,
Lorsqu'un grand bruit de porte épouvante nos rats.

Ils étaient au buffet, ils se jettent en bas,
Courent, mourant de peur, tout autour de la salle:
Pas un trou!..... De vingt chats une bande infernale
Par de longs miaulements redoublent leur effroi.

— Oh ! oh ! ce n'est pas là ce qu'il me faut, à moi,
Dit le bon campagnard: mon humble solitude
Me garantit du bruit et de l'inquiétude;
Là, je n'ai rien à craindre; et, si je mange peu,
J'y mange en paix du moins, et j'y retourne....Adieu (a).»

2. *Les Jugements de la multitude.*

Dans Capoue autrefois, chez ce peuple si doux,
S'élevaient des partis, l'un de l'autre jaloux:
L'ambition, l'Orgueil, l'Envie à l'œil oblique,
Tourmentaient, déchiraient, perdaient la république.
D'impertinents bavards, soi-disant orateurs,
Des meilleurs citoyens ardents persécuteurs,
Excitent à dessein les haines les plus fortes;
Et, pour comble de maux, Annibal est aux portes.
Que faire et que résoudre en ce pressant danger?
Tu vas tomber, Capoue, aux mains de l'étranger!
Le sénat effrayé délibère en tumulte;
Le peuple soulevé lui prodigue l'insulte;
On s'arme, on est déjà près d'en venir aux mains.
Les meneurs triomphaient; pour rompre leurs desseins,
Certain Pacuvius, vieux routier, forte tête,
Trouva dans son esprit cette ressource honnête:
« Avec vous, sénateurs, je fus long-temps brouillé;
De mon bien, sans raison, vous m'avez dépouillé

(a) Voyez la Fontaine page 18.

Leur dit-il; mais je vois, dans la crise où nous sommes,
 Les périls de l'État, non les fautes des hommes.
 On égare le peuple, il le faut ramener;
 Il est une leçon que je veux lui donner :
 J'ai du cœur des humains un peu d'expérience;
 Laissez-moi faire enfin; soyez sans défiance:
 La patrie aujourd'hui me devra son salut.»

La peur en fit passer par tout ce qu'il voulut.
 Il prend cet ascendant et ce pouvoir suprême...
 Quand chacun consterné tremble et craint pour soi-même,
 S'il se présente un homme au langage assuré,
 On l'écoute, on lui cède, il ordonne à son gré;
 Ainsi Pacuvius, du droit d'une âme forte,
 Sort du sénat, le ferme, en fait garder la porte,
 S'avance sur la place, et son autorité
 Calme un instant les flots de ce peuple irrité:
 « Citoyens, leur dit-il, la divine justice
 A vos vœux redoublés se montre enfin propice;
 Elle livre en vos mains tous ces hommes pervers,
 Ces sénateurs noircis de cent forfaits divers.
 Dont chacun d'entre vous a reçu quelque offense:
 Je les tiens renfermés seuls, tremblants, sans défense;
 Vous pouvez les punir, vous pouvez vous venger,
 Sans livrer de combat, sans courir de danger.
 Contre eux tout est permis, tout devient légitime;
 Pardonner est honteux, et proscrire est sublime.
 Je suis l'ami du peuple, ainsi vous m'en croirez;
 Et surtout gardez-vous des avis modérés.»

L'assemblée applaudit à ce début si sage,
 Et par un bruit flatteur lui donne son suffrage.
 Le harangueur reprend: « Punissez leurs forfaits;
 Mais ne trahissez pas vos propres intérêts:
 A qui veut se venger, trop souvent il en coûte.
 Votre juste courroux, je n'en fais aucun doute,
 Proscrit les sénateurs, et non pas le sénat.
 Ce conseil nécessaire est l'ame de l'État,
 Le gardien de vos lois, l'appui d'un peuple libre:
 Aux rives du Vulturne, ainsi qu'au bord du Tibre.

On hait la servitude, on abhorre les rois.
 Tout le peuple applaudit une seconde fois.
 « Voici donc, citoyens, le parti qu'il faut suivre.
 Parmi ces sénateurs que le destin vous livre,
 Que chacun à son tour, sur la place cité,
 Vienne entendre l'arrêt qu'il aura mérité.
 Mais avant qu'à nos lois sa peine satisfasse,
 Il faudra qu'au sénat un autre le remplace;
 Que vous preniez le soin d'élire parmi vous
 Un nouveau sénateur, de ses devoirs jaloux,
 Exempt d'ambition, de faste, d'avarice,
 Ayant mille vertus sans avoir aucun vice,
 Et que tout le sénat soit ainsi composé;
 Vous voyez, citoyens, que rien n'est plus aisé. »

La motion aux voix est d'abord adoptée;
 Et, sans autre examen, soudain exécutée;
 Les noms des sénateurs qu'on doit tirer au sort
 Sont jetés dans une urne et le premier qui sort
 Est au regard du peuple amené sur la place.
 A son nom, à sa vue, on crie, on le menace.
 Aucun tourment pour lui ne semble trop cruel,
 Et peut-être de tous c'est le plus criminel.
 — « Bien, dit Pacuvius, le cri public m'atteste
 Que tout le monde ici l'accuse et le déteste.
 Il faut donc de son rang l'exclure, et décider
 Quel homme vertueux devra lui succéder.
 Pesez les candidats, tenez bien la balance:
 Allons, qui nommez-vous ? » — Il se fit un silence.
 On avait beau chercher; chacun, excepté soi,
 Ne connaissait personne à mettre en cet emploi.
 Cependant, à la fin, quelqu'un de l'assistance
 Voyant qu'on ne dit mot, prend un peu d'assurance,
 Hasarde un nom, encor le risqua-t-il si bas,
 Qu'à moins d'être tous près, on ne l'entendit pas.
 Ses voisins, plus hardis, tout haut le répétèrent.
 Mille cris à la fois contre lui s'élevèrent.
 Pouvait-on présenter un pareil sénateur !
 Celui qu'on rejetait était cent fois meilleur.

Le second proposé fut accueilli de même ,
Et ce fut encor pis quand on vint au troisième.
Quelques autres encor ne semblèrent nommés
Que pour être hués, conspués, diffainés.....

Le peuple ouvre les yeux, se ravise; et la foule,
Sans avoir fait de choix, tout doucement s'écoule.
De beaucoup d'intrigants ce jour devint l'écueil.

« Le bon Pacuvius qui suivait tout de l'œil :
» Pardonnez-moi, dit-il, l'innocent artifice
Qui vous fait rendre à tous une exacte justice.
Et vous, jaloux esprits, dont les cris détracteurs
D'un blâme intéressé chargeaient nos sénateurs,
Pourquoi vomir contre eux les plaintes, les menaces?
Eh ! que ne disiez-vous que vous vouliez leurs places?
Ajournons, citoyens, ce dangereux procès;
D'Annibal qui s'avance arrêtons les progrès;
Éteignons nos débats ; que le passé s'oublie,
Et réunissons-nous pour sauver l'Italie. »

On crut Pacuvius, mais non pas pour long-temps :
Les esprits à Capoue étaient fort inconstants.
Bientôt se ranima la discorde civile ;
Et bientôt l'étranger, s'emparant de la ville ,
Mit sous un même joug et peuple et sénateurs.
Français, ce trait s'appelle un avis aux lecteurs.

3. *Un trait de Louis XII.*

Il sut qu'un grand seigneur, peut-être une Excellence ,
De battre un laboureur avait eu l'insolence ;
Il mande le coupable, et sans rien témoigner
Dans son palais un jour le retient à dîner.
Par un ordre secret que le monarque explique,
On sert à ce seigneur un repas magnifique,
Tout ce que de meilleur on peut imaginer,
Hors du pain, que le roi défend de lui donner.
Il s'étonne, il ne peut concevoir ce mystère ;
Le roi passe et lui dit: vous a-t-on fait grand'chère ?

— On m'a bien servi, sire, un superbe festin ;
Mais je n'ai point dîné ; pour vivre, il faut du pain :
— Allez, répond Louis, avec un front sévère ,
Comprenez la leçon que j'ai voulu vous faire ;
Puisqu'il vous faut, monsieur, du pain pour vous nourrir ,
Songez à bien traiter ceux qui le font venir.

FIN DU GENRE DE L'APOLOGUE ET DU CONTE.



CHAPITRE II.

L

DE L'ÉGLOGUE OU DE L'IDYLLE.

Définition de l'Églogue. L'imitation de la vie et de mœurs champêtres est la définition qu'on a donnée de la poésie pastorale et celle qui convient à l'églogue et à l'idylle. Voici comment se fait cette imitation.

Une vie agréable et tranquille, des mœurs simples et innocentes, des plaisirs purs, des passions douces doivent être l'objet ou la matière de la poésie pastorale. Mais il n'est guère possible qu'on la trouve cette matière, dans les événements qui se passent entre les habitants de nos campagnes. Leur condition réelle ne peut fournir que le sujet des tableaux tristes désagréables et affligeants. Ce n'est donc pas l'état présent de la vie champêtre que le poète doit peindre. C'est la vie champêtre avec tous les agréments qu'elle peut avoir. Il faut donc que le poète remonte à ces temps heureux auxquels l'histoire ou la fiction a donné le nom d'âge d'or. Alors les bergers dociles aux sages lois de la simple nature, ignoraient le crime et l'artifice, occupés du soin de leurs troupeaux, de la culture de leurs fruits, et de leurs innocentes amours ils coulaient des jours dignes d'envie dans l'abondance et dans la liberté.

Qu'on ne s'imagine cependant pas que leur bonheur fût inaltérable et sans aucun mélange. Le ciel, sous lequel ils vivaient, n'était pas toujours serein: leur champs n'étaient pas à l'abri des vents pernicioeux, de la grêle, des orages: il arrivait quelquefois qu'un souffle mortel desséchait leurs fruits, que des maladies contagieuses frappaient leurs troupeaux. Il était donc naturel qu'ils se plaignissent entr'eux des ravages de ce

fléau, et qu'ils célébrassent par des fêtes le retour de la paix. C'est dans ces divers états de la vie champêtre, c'est dans les différentes causes de leur joie et de leurs plaisirs, ou de leurs peines et de leur douleur, que doit être choisi le sujet d'une églogue ou d'une idylle.

Langage des Bergers. Dans leurs entretiens, point de ces disputes vives où l'aigreur domine, point de reproches amers et mordants, point de paroles injurieuses et grossières. Leur langage doit être toujours poli, mais jamais raffiné : le raffinement et la grossièreté sont deux excès qui s'éloignent également de l'objet de la poésie pastorale. Les bergers peuvent montrer de l'esprit, mais un esprit toujours naturel, ennemi de l'affectation et de tout ce qui peut paraître recherché. Cet esprit peut même être orné de certaines connaissances, mais toutes relatives à l'art champêtre, à la culture des terres et des fruits, aux maladies des troupeaux, à la qualité des pâturages, à l'influence des vents et des astres. On les suppose toujours payens ; et il est bien naturel qu'on les suppose en même temps instruits de leur religion.

Domairon.

Ce qui peut distinguer l'églogue de l'idylle. L'idylle rentre dans l'églogue, avec cette différence que celle-ci demande plus de mouvement et d'action et que celle-là n'a besoin que de récits, d'images et de sentiments. Dans l'une ce sont des bergers qui expriment leurs vœux, leurs passions, leurs peines, leurs plaisirs. Dans l'autre, c'est le poëte lui-même qui transporté à la campagne, ému des scènes riantes et variées qu'elle offre de toutes parts à sa vue, peint avec feu avec grâce, les diverses affections qu'elles lui font éprouver, compare la vie paisible des champs à la vie agitée des villes, moralise sur lui-même et sur ses semblables. Une philosophie douce et simple doit ani-

mer ce genre de composition. Il faut qu'il respire le sentiment qui l'inspire. *Dubois Fontanelle.*

II.

POÈTES BUCOLISTES.

De tous les genres de poésie il n'en est peut-être point dans lequel les français aient moins réussi que dans celui-ci. Il est vrai qu'ils ont cultivé la poésie pastorale dès les plus anciens temps, mais toutes leurs productions ne remplissent pas véritablement les conditions constitutives du genre. La raison en est, observe *Dubois Fontanelle*, que les poètes français puisent moins leurs tableaux dans l'état actuel des campagnes que dans leur imagination. Ils se créent donc des modèles de fantaisie : ils remontent au siècle d'or ou à celui qui s'en approche et leurs peintures les plus fidèles présentant des mœurs qui n'existent pas avec quelques-unes de celles qui existent, tirent un nouvel intérêt de ce mélange.

Les Troubadours ont chanté des pièces nommées *Pastourelles*, mais ni les peintures, ni les sujets, ni les expressions ne sont convenables à ce genre. Les pastourelles de Froissard ne sont pas meilleures que celles des Troubadours.

C'est CLÉMENT MAROT, poète du seizième siècle qui est regardé comme le créateur de ce genre de poésie. On a de lui quatre églogues, qui sont toutes allégoriques. Une de ces églogues est l'application de celle de Virgile intitulée *Pollio* à la naissance du Dauphin ; dans une autre un berger chrétien se plaint au Dieu *Pan* des misères de la vie.

REMY BELLEAU et ANTOINE COUTEL, ont fait aussi des poésies bucoliques, qui contiennent quelquefois un sen-

timent doux et tendre, mais sans montrer ni caractère ni mœurs champêtres.

PIERRE RONSARD (mort en 1585) un des poètes les plus enflés de vanité et les plus empoulés, chargeait son style de mots et de phrases grecques et latines. Ses poésies pastorales sont intitulées : *Bocage Royal*. Il y fait entrer les matières les plus élevées, telles que les louanges des princes et de la France; et presque tout le pastoral de ces églogues consiste à avoir appelé Henri II. *Henriot*, Charles IX. *Carlin*.

Plusieurs autres poètes, qui se sont aussi essayés dans ce genre de poésie, n'y ont pas mieux réussi. Leurs pastorales n'offrent qu'un jargon plein de fadeur et de mauvais goût. C'était à

HONORAT DE BEUIL, MARQUIS DE RACAN, (né à Roche-Racan en Touraine en 1589, mort en 1670,) qu'il était réservé de trouver une manière plus simple et plus naturelle, telle que la poésie pastorale la demande. Ami de Malherbe et le meilleur de ses élèves, il fut un des premiers membres de l'Académie française. Dans la poésie lyrique, il est demeuré fort au-dessous de son maître; mais comme poète bucolique, il a justifié l'éloge qu'en a fait Boileau :

« Racan chante Philis, les bergers et les bois. »

Il a le premier saisi le vrai ton de la pastorale qu'il avait étudié dans Virgile. Son style, malgré les incorrections et les inégalités que Malherbe lui reprochait avec raison, respire une mollesse gracieuse, et une mélancolie douce; les bons vers ont une élégance heureuse et poétique. Racan forma son goût sur celui des anciens et en emprunta souvent les idées morales sur la rapidité et l'emploi du temps, sur la nécessité de mourir, sur les douceurs de la retraite. S'il imite le naturel des anciens il n'égale pas leur précision.

JEAN RENAUD DE SÉGRAIS est venu après lui. Il s'est distingué particulièrement par ses églogues et par un poème pastoral, sous le titre d'Athis, dans lequel on trouve cette douce et ingénieuse simplicité qui constitue le caractère de ce genre. Le principal mérite de Ségrais est d'avoir bien saisi le ton de la douceur, et du sentiment. Imitateur fidèle, mais faible de Virgile, il fait comme lui rentrer dans ses sujets, les images champêtres, qui leur donne un air de vérité; mais il ne sait à beaucoup près les colorier comme lui. Il donne à ses bergers le langage qui leur convient; mais ce langage manque souvent de cette élégance et de cette harmonie qu'il faut allier à la simplicité. Les autres ouvrages de Ségrais sont médiocres et en général c'est un écrivain qu'on ne lit guère (a).

De tous les poètes de ce temps, aucun n'a mieux saisi le ton qui convient à la poésie pastorale que

ANTOINETTE DE LAGARDE DESHOULIÈRES. Elle a écrit trente ans plus tard que Ségrais et a essayé plusieurs genres, tels que la Tragedie, la Ballade, l'Épître, la Chanson, et l'Ode dans lesquels elle a complètement échoué. C'est dans la poésie pastorale, qu'elle est regardée comme un modèle de naïveté de douceur et de délicatesse. L'esprit y est toujours si bien allié au sentiment qu'ils paraissent fondus, pour ainsi dire, l'un dans l'autre. On trouverait bien difficilement une versification plus aisée et plus coulante, des tours dans les expressions plus heureux, des images plus gracieuses, des détails plus agréables et plus charmants. Mais ces plaintes continuelles sur la faiblesse de la nature humaine, leur donne un air triste et monotone. En général ses vers sont extrêmement prosaïques (b).

(a) La Harpe (b) Palissot.

BERNARD LE BOVYER FONTENELLE, neveu de Corneille, secrétaire de l'Académie des sciences, pendant vingt deux ans, membre de l'Académie française, de celle des inscriptions et de plusieurs autres, naquit à Rouen en 1657 et mourut à Paris en 1753. Cet homme intéressant, qui a brillé comme philosophe presque tout un siècle, avait moins de talent pour la poésie champêtre que pour tout autre genre. Il a écrit neuf églogues et une pastorale intitulée *Indimion* suivies d'un excellent discours sur la nature de l'Églogue. Ses bergers y parlent le langage poli de la cour et leurs discours ne roulent que sur les sociétés et les événements de la capitale. De toutes ses idylles la plus estimée et la plus généralement connue a pour titre *Ismène*. Dans les temps modernes

JEAN BAPTISTE LOUIS GRESSET, né à Amiens en 1709 et mort en 1777, en imitant les anciens, fit époque dans l'histoire de l'Idylle. On a de lui dix églogues calquées sur celles du poète de Mantoue et une pièce originale intitulée *le siècle pastorale*. Elle est regardée comme l'un des chefs-d'œuvre de la littérature française et a une versification douce, qui, respirant la paresse et la mollesse, nous attache en réveillant en nous ces deux sentiments.

Depuis Gresset la poésie champêtre a éprouvé une révolution essentielle. Le succès des Idylles de Gesner l'a opérée et a encouragé de nombreux imitateurs. Les plus distingués sont :

NICOLAS GERMAIN LÉONARD, né à la Guadeloupe en 1744, mort à Nantes en 1793. L'un des premiers écrivains qui aient tenté de remettre en faveur dans la poésie française le genre descriptif. Mais c'est au genre de l'Idylle que Léonard semblait appelé par un goût prédominant et dans lequel il s'est montré très-supérieur, à ses rivaux. En effet ses Idylles offrent

une agréable réunion de pensées délicates , une versification pure , douce et facile , et des vers qui respirent la tendresse et l'aménité ; elles réunissent encore le mérite de l'élégance et celui de la convenance exacte du ton avec le sujet. L'Idylle n'est pas cependant le seul genre où cet écrivain se soit exercé. Il a donné plusieurs ouvrages et a mis en vers le Temple de Gnide de Montesquieu. Il y travailla en concurrence avec Colardeau et les deux ouvrages parurent presque simultanément (a) :

L'Abbé le Monier n'a publié qu'une seule Idylle sous le titre de *l'Enfant bien-corrigé*.

J. B. LE CLERC. Ses poésies pastorales ont pour titre : *Mes promenades champêtres , ou poésies pastorales*.

ARNAUD BERQUIN est aussi heureux dans ses imitations. Il débuta en 1774 par un recueil d'Idylles dont six sont heureusement imitées de l'allemand de Gesner ; onze sont tirées d'autres auteurs et sept sont de sa propre composition ; toutes se font remarquer par l'agrément , la délicatesse des pensées et le coloris du style.

MADAME VERDIER-ALHUT a fait paraître des épîtres , un poème intitulé : *Géorgiques méridionales* et des Idylles. Elles respirent la délicatesse et la grâce. La charmante Idylle sur la *Fontaine de Vaucluse* est regardée comme le chef-d'œuvre du genre.

Les traducteurs les plus marquants sont : HUBER, MILLEVOIE , et LE CHEVALIER DE LANGEAC. Le premier a traduit *Gesner*, et les deux autres, *Virgile*. Leurs versions se distinguent par l'élégance et par la précision.

(a) Palissot.

III.

MODELES DE POESIE CHAMPÊTRE.

I. HONORAT MARQUIS DE RACAN.

I *Douceurs de la vie champêtre.*

Tircis, il faut songer à faire la retraite:
 La course de nos jours est plus qu'à demi-faite:
 L'âge insensiblement nous conduit à la mort:
 Nous avons assez vu sur la mer de ce monde,
 Errer au gré des vents notre nef vagabonde;
 Il est temps de jouir des délices du port.

Le bien de la fortune est un bien périssable;
 Quand on bâtit sur elle on bâtit sur le sable;
 Plus on est élevé, plus on court de dangers:
 Les grands pins sont en butte aux coups de la tempête,
 Et la rage des vents brise plutôt le faite
 Des maisons de nos rois, que les toits des bergers.

O bien heureux celui qui peut de sa mémoire
 Effacer pour jamais ce vain espoir de gloire,
 Dont l'inutile soin traverse nos plaisirs;
 Et qui, loin retiré de la foule importune,
 Vivant dans sa maison, content de sa fortune,
 A selon son pouvoir mesuré ses désirs!

Il laboure le champ que labourait son père:
 Il ne s'informe point de ce qu'on délibère
 Dans ces graves conseils d'affaires accablés:
 Il voit sans intérêt la mer grosse d'orages;
 Et n'observe des vents les sinistres présages,
 Que pour le soin qu'il a du salut de ses blés.

Roi de ses passions, il a ce qu'il désire:
 Son fertile domaine est son petit empire;
 Sa cabane est son Louvre et son Fontainebleau;
 Ses champs et ses jardins sont autant de provinces,
 Et sans porter envie à la pompe des princes,
 Il est content chez lui de les voir en tableau.

Il voit de toutes parts prospérer sa famille,
 La javelle à plein poing tomber sous sa faucille,
 Le vendangeur plier sous le faix des paniers:
 Il semble qu'à l'envi les fertiles montagnes,
 Les humides vallons et les grasses campagnes
 S'efforcent à remplir sa cave et ses greniers.

Il suit aucunes fois un cerf par les foulées
 Dans ces vieilles forêts du peuple reculées,
 Et qui même du jour ignorent le flambeau:
 Aucunes fois des chiens il suit les voix confuses;
 Et voit enfin le lièvre, après toutes ses ruses,
 Du lieu de sa retraite en faire son tombeau.

Tantôt il se promène au long de ses fontaines,
 De qui les petits flots font luire dans les plaines
 L'argent de leurs ruisseaux parmi l'or des moissons:
 Tantôt il se repose avecque les bergères
 Sur des lits naturels de mousse et de fougères,
 Qui n'ont d'autres rideaux que l'ombre des buissons.

Il soupire en repos l'ennui de sa vieillesse,
 Dans ce même foyer où sa tendre jeunesse
 A vu dans le berceau ses bras emmaillotés:
 Il tient par les moissons registre des années,
 Et voit de temps en temps leurs courses enchainées
 Faire avec lui vieillir les bois qu'il a plantés.

Il ne va point fouiller aux terres inconnues
 A la merci des vents et des ondes chenues
 Ce que Nature avare a caché de trésors:
 Il ne recherche point, pour honorer sa vie,
 De plus illustre mort, ni plus digne d'envie,
 Que de mourir au lit où ses pères sont morts.

Il contemple du port les insolentes rages,
 Des vents de la faveur, auteurs de nos orages,
 Allumer des mutins les desseins factieux;
 Et voit en un clin d'œil, par un contraire échange,
 L'un déchiré du peuple, au milieu de la fange,
 Et l'autre en même temps élevé jusqu'aux cieux.

S'il ne possède pas ces maisons magnifiques,
Ces tours, ces chapiteaux, ces superbes portiques,
Où la richesse et l'art étalent leurs attraits ;
Il jouit des beautés qu'ont les saisons nouvelles,
Il voit de la verdure et des fleurs naturelles,
Qu'en ces riches lambris il ne voit qu'en portraits.

Crois moi, mon cher Tircis, fuyons la multitude,
Et vivons désormais loin de la servitude
De ces palais dorés où tout le monde accourt.
Sous un chêne élevé les arbrisseaux s'ennuient,
Et devant le soleil tous les astres s'enfuient
De peur d'être obligés de lui faire la cour.

Après qu'on a suivi sans aucune assurance,
Cette vaine faveur qui nous pait d'espérance,
Fatale à nos desseins, un moment les détruit :
Ce n'est qu'une fumée, il n'est rien de si frêle ;
Sa plus belle moisson est sujette à la grêle,
Et souvent elle n'a que des fleurs pour du fruit.

Agréables déserts, séjour de l'innocence,
Où loin des vanités, de la magnificence,
Commence mon repos et finit mon tourment ;
Vallons, fleuves, rochers, aimable solitude,
Si vous fûtes témoins de mon inquiétude,
Soyez le désormais de mon contentement.

II. JEAN RENAUD DE SEGRAIS.

Fragment d'Uranie.

Sur les rives de l'Orne, un berger amoureux
Songeant aux cruautés de son sort malheureux,
Tourmenté de ses maux, accablé de ses chaînes,
Cherchait une retraite à soupirer ses peines ;
Lorsqu'aveuglé de pleurs, plein de divers soucis,
Tous ses sens de tristesse étouffés et transis,
Et guidé seulement de sa douleur profonde
Il se trouva conduit au plus beau lieu du monde.

Dans un bois écarté, dont les ombrages verts
 Ne sentirent jamais la rigueur des hivers,
 Au pied d'un haut rocher, qui semble dans les nues
 Vouloir cacher l'horreur de ses pointes chênues,
 Est une grotte sombre, où nature fait voir
 Un essai merveilleux de son divin pouvoir;
 Où par mille beautés que sa main libérale
 Dans ces aimables lieux confusément étale,
 Elle a voulu montrer sans étude et sans fard,
 Combien ses ornements sont au-dessus de l'art.

C'est là que le Zéphir a placé son empire,
 C'est dans ce beau séjour que pour Flore il soupire.
 Ni les âpres frimats, ni les grandes chaleurs
 N'y ternissent jamais le bel émail des fleurs:
 Des bruyants Aquilons les rapides haleines
 N'y troublèrent jamais le cristal des fontaines,
 Qui sur un gravier d'or font écouler leurs eaux;
 Et proche du rocher forment deux clairs ruisseaux,
 Qui passant au travers de cette grotte obscure,
 Mouillent les bords d'un lit de mousse et de verdure,
 Où leur murmure lent invite à sommeiller
 Ceux que les plus grands soins forceraient de veiller.

Certes d'un si beau lieu les secrètes amorces
 Pour charmer les douleurs avaient assez de forces,
 Et devaient amoindrir celles de ce Berger:
 Mais, las! (a) il n'y venait qu'afin de s'affliger,
 Et cherchait seulement ces belles solitudes
 Pour se donner en proie à ses inquiétudes.

Ce fut là que d'abord son cruel souvenir
 De tous ses maux passés le vint entretenir;
 Lui mit devant les yeux l'histoire de sa vie,
 Avec tous les malheurs dont elle était suivie,
 Lui fit voir de son sort l'implacable rigueur,
 Ses troupeaux dévorés, ou séchés de langueur,

(a) Interjection plaintive qui a vieilli; à sa place on se sert de *hélas*.

Ses vergers languissants, ses cabanes brûlées,
 Ses meilleurs champs en friche, et ses moissons grêlées:
 Et toutefois encore il s'estimait heureux
 Tant qu'il se vit exempt des soucis amoureux.

II. MADAME ANTOINETTE DESHOULIÈRES.

1. *Les moutons.*

J d y l l e.

Hélas ! petits moutons, que vous êtes heureux !
 Vous paissez dans nos champs sans souci, sans alarmes.
 Aussitôt aimés qu'amoureux,
 On ne vous force point à répandre des larmes ;
 Vous ne formez jamais d'inutiles désirs.
 Dans vos tranquilles cœurs l'amour suit la nature,
 Sans ressentir ses maux, vous avez ses plaisirs,
 L'ambition, l'honneur, l'intérêt, l'imposture,
 Qui font tant de maux parmi nous,
 Ne se rencontrent point chez vous.
 Cependant nous avons la raison pour partage ;
 Et vous en ignorez l'usage.
 Innocents animaux n'en soyez point jaloux ;
 Ce n'est pas un grand avantage.
 Cette fière raison dont on fait tant de bruit,
 Contre les passions n'est pas un sûr remède.
 Un peu de vin la trouble, un enfant la séduit ;
 Et déchirer un cœur qui l'appelle à son aide,
 Est tout l'effet qu'elle produit.
 Toujours impuissante et sévère
 Elle s'oppose à tout, et ne surmonte rien
 Sous la garde de votre chien,
 Vous devez beaucoup moins redouter la colère
 Des loups cruels et ravissants,
 Que sous l'autorité d'une telle chimère
 Nous ne devons craindre nos sens.

Ne vaudrait-il pas mieux être comme vous faites,
 Dans une douce oisiveté ?
 Ne vaudrait il pas mieux être comme vous êtes
 Dans une heureuse obscurité,
 Que d'avoir sans tranquillité
 Des richesses, de la naissance,
 De l'esprit et de la beauté ?
 Ces prétendus trésors dont on fait vanité,
 Valent moins que votre indolence.
 Ils nous livrent sans cesse à des soins criminels :
 Par eux plus d'un remords nous ronge.
 Nous voulons les rendre éternels,
 Sans songer qu'eux et nous, passerons comme un songe.
 Il n'est dans ce vaste univers
 Rien d'assuré, rien de solide ;
 Des choses d'ici bas la fortune décide
 Selon ses caprices divers :
 Tout l'effort de notre prudence
 Ne peut nous dérober au moindre de ses coups.
 Paissez, moutons, paissez sans règle et sans science
 Malgré la trompeuse apparence,
 Vous êtes plus heureux et plus sages que nous.

2. *I r, i, s.*

Églogue.

Errez, mes chers moutons, à l'aventure :
 J'ai perdu mon berger, ma houlette et mon chien.
 S'il plaît aux Dieux, je n'aimerai plus rien
 Qui soit sujet aux lois de la nature.
 Mon cœur toujours brisé par de cruels ennuis,
 Ne cherche plus que la retraite.
 Paissez mes chers moutons, sans chien et sans houlette,
 Je ne puis vous garder dans l'état où je suis.
 Contre mes tristes jours depuis que tout conspire,
 Déjà plus d'une fois les brillantes saisons.

Ont embelli nos champs de fleurs et de moissons.
 A mes vives douleurs, hélas! puis-je suffire ?
 Partez, laissez-moi seule innocents animaux,
 Mêler encor mes pleurs à l'ombre fugitive:
 Non, n'attendez plus rien de ma raison captive;
 Elle succombe enfin sous le poids de mes maux.
 Ne vous reposez plus sur l'amitié sincère
 Qu'ont toujours eu pour moi les bergers d'alentour,
 Je n'éprouve que trop qu'ils ont perdu le jour.

Qu'il en est peu de pareil caractère !
 J'entends vos bélemens: ils ne sont que trop doux.
 Que je vous plains ! que je vous aime !
 Mais, quand je ne puis rien dans mes maux pour moi-même,
 Hélas! que pourrais-je pour vous ?
 Puissiez-vous chers moutons, dans les gras pâturages,
 Vivre dans une heureuse et douce oisiveté !
 Puisse Pan, attentif à votre sûreté,
 Vous garantir des maux; des loups et des orages !
 Ainsi l'aimable Iris, sur les bords d'un ruisseau,
 Livrée à la douleur mortelle,
 Eloignait à regret pour jamais d'auprès d'elle
 Son triste et fidèle troupeau.

3. *Le Ruisseau.*

Idylle.

Ruisseau, nous paraissions avoir un même sort;
 D'un cours précipité nous allons l'un et l'autre,
 Vous à la mer, nous à la mort;
 Mais, Hélas! que d'ailleurs je vois peu de rapport
 Entre votre course et la nôtre!
 Vous vous abandonnez, sans remords, sans terreur,
 A votre pente naturelle:
 Point de loi parmi vous ne la rend criminelle.
 La vieillesse chez vous n'a rien qui fasse horreur:
 Près de la fin de votre course,
 Vous êtes plus fort et plus beau

Que vous n'êtes à votre source ;
 Vous retrouvez toujours quelque agrément nouveau.
 Si de ces paisibles bocages
 La fraîcheur de vos eaux augmente les appas ,
 Votre bienfait ne se perd pas ;
 Par leurs délicieux ombrages
 Ils embellissent vos rivages.
 Sur un sable brillant, entre des prés fleuris
 Coule votre onde toujours pure ;
 Mille et mille poissons dans votre sein nourris,
 Ne vous attirent point de chagrins, de mépris.
 Avec tant de bonheur d'où vient votre murmure ?
 Hélas ! votre sort est si doux !
 Taisez-vous, Ruisseau ; c'est à nous
 A nous plaindre de la nature.
 De tant de passions que nourrit notre cœur,
 Apprenez qu'il n'en est pas une
 Qui ne traîne après soi le trouble, la douleur,
 Le repentir ou l'infortune :
 Elles déchirent nuit et jour
 Les cœurs dont elles sont maîtresses.
 Mais de ces fatales faiblesses
 La plus à craindre, c'est l'amour.
 Ses douceurs mêmes sont cruelles ;
 Elles font cependant l'objet de tous les vœux :
 Tous les autres plaisirs ne touchent point sans elles.
 Mais des plus forts liens, le temps use les nœuds ;
 Et le cœur le plus amoureux
 Devient tranquille, ou passe à des amours nouvelles.
 Ruisseau que vous êtes heureux !
 Il n'est point, parmi vous de ruisseaux infidèles.
 Lorsque les ordres absolus
 De l'être indépendant qui gouverne le monde,
 Font qu'un autre ruisseau se mêle avec votre onde,
 Quand vous êtes unis, vous ne vous quittez plus ;
 A ce que vous voulez jamais il ne s'oppose ;
 Dans votre sein il cherche à s'abîmer :
 Vous et lui, jusques à la mer,

Vous n'êtes qu'une même chose.
 De toutes sortes d'unions
 Que notre vie est éloignée !
 De trahisons, d'horreurs et de dissensions ,
 Elle est toujours accompagnée.
 Qu'avez-vous mérité, Ruissseau tranquille et doux,
 Pour être mieux traité que nous ?
 Qu'on ne me vante point ces biens imaginaires,
 Ces prérogatives, ces droits
 Qu'inventa notre orgueil pour masquer nos misères :
 C'est lui seul qui nous dit que par un juste choix,
 Le ciel mit, en formant les hommes,
 Les autres êtres sous leurs lois.
 A ne nous point flatter, nous sommes
 Leurs tyrans plutôt que leurs rois.
 Pourquoi vous mettre à la torture ?
 Pourquoi vous renfermer dans cent canaux divers ?
 Et pourquoi renverser l'ordre de la nature
 En vous forçant de jaillir dans les airs ?
 Si tout doit obéir à nos ordres suprêmes ,
 Si tout est fait pour nous, s'il ne faut que vouloir ,
 Que n'employons-nous mieux ce souverain pouvoir ?
 Que ne régnons-nous sur nous mêmes ?
 Mais, hélas ! de ses sens esclave malheureux ,
 L'homme ose se dire le maître
 Des animaux, qui sont peut-être
 Plus libres qu'il ne l'est, plus doux, plus généreux ;
 Et dont la faiblesse a fait naître
 Cet empire insolent qu'il usurpe sur eux.
 Mais que fais-je ? où va me conduire
 La pitié des rigueurs dont contre eux nous usons ?
 Ai-je quelque espoir de détruire
 Des erreurs où nous nous plaisons ?
 Non, pour l'orgueil et pour les injustices
 Le cœur humain semble être fait.
 Tandis qu'on se pardonne aisément tous les vices ,
 On n'en peut souffrir le portrait.
 Hélas ! on n'a plus rien à craindre ;
 Les vices n'ont plus de censeurs ;

Le monde n'est rempli que de lâches flatteurs ;
 Savoir vivre, c'est savoir feindre.
 Ruisseau, ce n'est plus que chez vous
 Qu'on trouve encore de la franchise !
 On y voit la laideur ou la beauté qu'en nous
 La bizarre nature à mise ;
 Aucun défaut ne s'y déguise ;
 Aux rois comme aux bergers vous les reprochez tous.
 Aussi ne consulte-t-on guère
 De vos tranquilles eaux le fidèle cristal ;
 On évite de même un ami trop sincère :
 Ce déplorable goût est le goût général.
 Les leçons font rougir ; personne ne les souffre ;
 Le fourbe veut paraître homme de probité,
 Enfin dans cet horrible gouffre
 De misère et de vanité
 Je me perds ; et plus j'envisage
 La faiblesse de l'homme et sa malignité,
 Et moins de la divinité
 En lui je reconnais l'image.
 Courez, Ruisseau, courez : fuyez-nous ; reportez
 Vos ondes dans le sein des mers d'où vous sortez ;
 Tandis que, pour remplir la dure destinée
 Où nous sommes assujettis,
 Nous irons reporter la vie infortunée
 Que le hasard nous a donnée
 Dans le sein du néant d'où nous sommes sortis.

IV. BERNARD LE BOVYER FONTENELLE.

1. *Fragment d'Ismène.*

Sur la fin d'un beau jour, au bord d'une fontaine,
 Corilas sans témoins entretenait Ismène,
 Elle aimait en secret, et souvent Corylas
 Se plaignait des rigueurs qu'on ne lui marquait pas.
 Soyez content de moi, lui disait la bergère ;
 Tout ce qui vient de vous est en droit de me plaire.

J'aime avec passion les airs que vous chantez ,
 J'aime à garder les fleurs que vous me présentez;
 Si vous avez écrit mon nom sur quelque hêtre,
 Aux traits de votre main j'aime à vous reconnaître.
 Pourriez-vous bien encor ne pas vous croire heureux ?
 Mais n'ayons pas d'amour, il est trop dangereux.

Je veux bien vous promettre une amitié plus tendre
 Que ne serait l'amour que vous pourriez prétendre.
 Nous passerons les jours dans nos doux entretiens,
 Vos troupeaux me seront aussi chers que les miens:
 Si de vos fruits pour moi vous cueillez les prémices,
 Vous aurez de ces fleurs dont je fais mes délices.
 Notre amitié peut-être aura l'air amoureux;
 Mais n'ayons pas d'amour, il est trop dangereux.

Dieux! disait le berger, quelle est ma récompense!
 Vous ne me marquerez aucune préférence;
 Avec cette amitié, dont vous flattez mes maux,
 Vous vous plairez encor au chant de mes rivaux.
 Je ne connais que trop votre humeur complaisante;
 Vous aurez avec eux la douceur qui m'enchanté,
 Et ces vifs agréments, et ces souris flatteurs ,
 Que devraient ignorer tous les autres pasteurs.
 Ah! plutôt mille fois...— Non, non, répondait-elle,
 Ismène à vos yeux seuls voudra paraître belle:
 Ces légers agréments que vous m'avez trouvés,
 Ces obligeants souris vous seront réservés;
 Je n'écouterai point sans contrainte et sans peine
 Les chants de vos rivaux, fussent-ils pleins d'Ismène;
 Vous serez satisfait de mes rigueurs pour eux;
 Mais n'ayons point d'amour, il est trop dangereux.

IV. JEAN BAPTISTE LOUIS GRESSET.

1. *Le Siècle Pastoral.*

Précieux jours dont fut ornée
 La jeunesse de l'univers,
 Par quelle triste destinée
 N'êtes-vous plus que dans nos vers ?

Votre douceur charmante et pure
Cause nos regrets superflus,
Telle qu'une tendre peinture
D'un aimable objet qui n'est plus.

La terre, aussi riche que belle,
Unissait dans ces heureux temps,
Les fruits d'une automne éternelle
Aux fleurs d'un éternel printemps.

Tout l'univers était champêtre,
Tous les hommes étaient bergers,
Les noms de sujet et de maître
Leur étaient encore étrangers.

Sous cette juste indépendance,
Compagne de l'égalité,
Tous dans une même abondance
Goûtaient même tranquillité.

Leurs toits étaient d'épais feuillages,
L'ombre des saules leurs lambris.
Les temples étaient des bocages,
Les autels des gazons fleuris.

Les Dieux descendaient sur la terre,
Que ne souillaient aucuns forfaits,
Dieux moins connus par le tonnerre,
Que par d'équitables bienfaits.

Vous n'étiez point, dans ces années,
Vices, crimes tumultueux:
Les passions n'étaient point nées,
Les plaisirs étaient vertueux.

Sophismes, erreurs, imposture
Rien n'avait pris votre poison;
Aux lumières de la nature
Les bergers bornaient leur raison.

Sur leur république champêtre
Régnaient l'ordre. Image des cieux,

L'homme était ce qu'il devait être :
On pensait moins, on vivait mieux.

Ils n'avaient point d'Aréopages,
Ni de capitoles fameux;
Mais n'étaient-ils point les vrais sages,
Puisqu'ils étaient les vrais heureux ?

Ils ignoraient les arts pénibles
Et les travaux nés du besoin;
Des arts enjoués et paisibles
La culture fit tout leur soin.

La tendre et touchante harmonie
A leurs jeux doit ses premiers airs;
A leur noble et libre génie
Apollon doit ses premiers vers.

On ignorait dans leurs retraites
Les noirs chagrins, les vains désirs,
Les espérances inquiètes,
Les longs remords des courts plaisirs.

L'intérêt, au sein de la terre
N'avait point ravi les métaux,
Ni soufflé le feu de la guerre,
Ni fait des chemins sur les eaux.

Les pasteurs dans leur héritage,
Coulant leurs jours jusqu'au tombeau,
Ne connaissaient que le rivage
Qui les avait vus au berceau.

Tous dans d'innocentes délices,
Unis par des nœuds pleins d'attraits,
Passaient leur jeunesse sans vices,
Et leur vieillesse sans regrets.

La mort, qui pour nous a des ailes,
Arrivait lentement pour eux;
Jamais des causes criminelles
Ne hâtaient ses coups douloureux.

Chaque jour voyait une fête ,
 Les combats étaient des concerts ,
 Une amante était la conquête ,
 L'amour jugeait du prix des airs.

Ce Dieu berger, alors modeste
 Ne lançait que des traits dorés ;
 Du bandeau qui le rend funeste
 Ses yeux n'étaient point entourés.

Les crimes, les pâles alarmes
 Ne marchaient point devant ses pas ,
 Il n'était point suivi des larmes ,
 Ni du dégoût ni du trépas.

La bergère aimable et fidèle
 Ne se piquait point de savoir :
 Elle ne savait qu'être belle ,
 Et suivre la loi du devoir.

La fougère était sa toilette ,
 Son miroir le cristal des eaux ,
 La jonquille et la violette
 Étaient ses atours les plus beaux.

On la voyait dans sa parure
 Aussi simple que ses brebis ,
 De leur toison commode et pure
 Elle se filait des habits.

Elle occupait son plus bel âge
 Du soin d'un troupeau plein d'appas ,
 Et sur la foi d'un chien volage ,
 Elle ne l'abandonnait pas.

O règne heureux de la nature,
 Quel Dieu nous rendra tes beaux jours !
 Justice, égalité, droiture ,
 Que n'avez-vous régné toujours !

Sort des bergers, douceurs aimables,
 Vous n'êtes plus ce sort si doux :

Un peuple vil de misérables
Vit pasteur sans jouir de vous.

Ne peins-je point une chimère ?
Ce charmant siècle a-t-il été ?
D'un auteur, témoin oculaire,
En sait-on la réalité.

J'ouvre les fastes : sur cet âge
Partout je trouve des regrets ;
Tous ceux qui m'en offrent l'image
Se plaignent d'être nés après.

J'y lis que la terre fut teinte
Du sang de son premier berger ;
Depuis ce jour, de maux atteinte,
Elle s'arma pour le venger.

Ce n'est donc qu'une belle fable :
N'envions rien à nos aïeux ;
En tout temps l'homme fut coupable
En tout temps il fut malheureux.

VI. NICOLAS GERMAIN LÉONARD.

I. *Le bonheur.*

Idylle.

Heureux, qui des mortels oubliant les chimères,
Possède une compagne, un livre, un ami sûr,
Et vit indépendant sous le toit de ses pères !
Pour lui le ciel se peint d'un éternel azur ;
L'innocence embellit son front toujours paisible ;
La vérité l'éclaire, et descend dans son cœur :

Et par un sentier peu pénible,
La nature qu'il suit, le conduit au bonheur.

Envain près de sa solitude
La Discorde en fureur fait retentir sa voix :
Livré dans le silence aux charmes de l'étude,
Il voit avec douleur, mais sans inquiétude,

Les états se heurter pour la cause des rois.
 Il laisse au loin mugir les orages du monde ;
 Sur les bords d'une eau vive, à l'ombre des berceaux,
 Il dit, en bénissant sa retraite profonde,
 C'est dans l'obscurité qu'habite le repos.
 L'homme, occupé d'étendre et d'anoblir son être,
 Au sein d'un doux loisir apprend à se connaître.
 C'est là qu'il apprécie à leur juste valeur
 Les prestiges légers que la foule idolâtre.
 L'univers lui présente un bizarre théâtre,
 Où le rôle souvent déshonore l'acteur :
 Il voit, dans ce chaos de bassesse et d'intrigues,
 Le mérite isolé luttant contre les brigues,
 Sur les talents la haine attisant son flambeau,
 La trahison au ris perfide
 De l'honnête franchise empruntant le manteau,
 Les noms sacrés de foi, de vertu, d'amitié,
 Honteusement rendus à l'intérêt sordide.
 Le sage se détourne, et sourit de pitié.
 Il file d'heureux jours, à l'abri de l'envie,
 Sans regrets du passé, sans soin du lendemain :
 Et quand l'être éternel le rappelle en son sein
 Il s'endort doucement, pour renaître à la vie.
 Si le ciel l'eût permis, tel serait mon destin.
 Quelquefois éveillé par le chant des fauvettes,
 Et par le vent frais du matin,
 J'irais fouler les prés semés de violettes ;
 Et mollement assis, un La Bruyère (a) en main,
 Au milieu des bosquets humectés de rosée,
 Des vanités du genre humain
 J'amuserais en paix mon oisive pensée.
 Le regard fixé vers les ciëux,
 Loin de la sphère étroite où rampe le vulgaire,
 J'oserais remonter à la cause première,
 Et lever le rideau qui la couvre à mes yeux.

(a) *Jean de la Bruyère*, né en 1664 mort en 1696, auteur du fameux livre des *Caractères*.

Tandis que le sommeil engourdit tous les êtres,
 Ma muse au point du jour, errante sur des fleurs,
 Chanterait des bergers les innocentes mœurs,
 Et frapperait l'écho de ses pipeaux champêtres.
 Coulez avec lenteur, délicieux instants!

Ah! quel ravissement égale
 Celui qu'un ciel serein fait naître dans nos sens!

Quel charme prête à nos accents
 L'éclat majestueux de l'aube matinale!

Quel plaisir sous des cintres verts,
 De respirer le baume et la fraîcheur des airs,
 D'entendre bouillonner une source qui tombe,
 Là les hôtes des bois préluder leurs concerts,
 Ici sur des rameaux soupirer la colombe!

2. *La Piété Filiale.*

Jdylle.

LYCORIS ET SÉLIME.

Au déclin d'un beau jour, Lycoris et Sélime
 Ayant rassemblé leur troupeau,
 Se reposaient sur un coteau
 Dont le soleil dorait la cime.
 Il s'occupaient de Philémon:
 Car ces jeunes enfants, modèles de tendresse,
 N'avaient d'autres plaisirs que d'en parler sans cesse.
 Si nous sommes heureux, j'en sais bien la raison,
 Disait Lycoris à son frère:
 Les cieux protègent notre père;
 Il le mérite, il est si bon!

SÉLIME.

N'en doute point, ma sœur; sa vertu leur est chère.
 Un soir, sous le berceau, voisin de sa chaumière,

Il dormait d'un sommeil aussi doux que son cœur.

Sur son front j'imprimai ma bouche ,
Et soudain (soit amour : ou soit que son bonheur
Se fasse ressentir à tout ce qui le touche)
Des larmes de plaisir coulèrent de mes yeux,
Ce bon père ! disais-je , à quel point il nous aime !
Il a veillé pour nous ; et dans son sommeil même
Il sait encor nous rendre heureux.

LYCORIS.

Hier , dans quel état il revint de la plaine !
Ah ! si tu l'avais vu se traîner avec peine ,
Accablé du travail et du poids de ses ans !..
Tu pleures , Sélimé !

SÉLIME.

Quel père !...
Nous lui devons aussi des soins reconnaissants.
Ecoute , mais surtout que ce soit un mystère ;
Du prix de ces paniers que tu me voyais faire ,
Je viens d'acheter un mouton ;
Je le destine à Philémon. .

LYCORIS.

Et moi , pour l'amuser , quand il est solitaire ,
De mon oiseau chéri je veux lui faire un don.
Leur père entendit ce langage :
Il sortait d'un buisson voisin :
Il court à ses enfants , les tient contre son sein ,
Et des larmes de joie inondent son visage.
O Dieu ! dit-il , ô Dieu ! témoin de mon bonheur ,
Dans mes bras paternels tu vois tout ce que j'aime ,
Laisse moi mes enfants : c'est la seule faveur
Que je demande encore à ta bonté suprême.

VII. L'ABBÉ LE MONNIER.

L'enfant bien corrigé,

Églogue.

Le pauvre Nicolas , tout courbé sous le poids
 D'un énorme fagot , s'en revenait des bois
 Un soir , beaucoup plus tard qu'il n'avait de coutume.
 En marchant il disait , d'un ton plein d'amertume :
 La bonne Marguerite est bien triste à présent ,
 Elle s'inquiète , elle pleure :

Chaque moment

Lui paraît long , long comme une heure.

Antoine est triste aussi : c'est un si bon enfant ,

C'est tout le portrait de sa mère :

Si les Dieux nous aident , j'espère ,

Qu'il sera tendre et bienfaisant ;

Cet espoir est bien doux ! mais voici que j'approche ,

Ils seront consolés , quand ils me reverront :

Comme ils seront joyeux ! comme ils m'embrasseront !

S'ils me faisaient quelque reproche ,

Je leur dirai pourquoi j'ai tardé si longtemps ;

Au lieu de m'en vouloir , ils seront bien contents.

Tout en raisonnant de la sorte ,

Nicolas arrive à sa porte ;

Il entre , il voit sa femme assise auprès du lit :

Sur la traverse de sa chaise ,

Sa tête est renversée , elle pleure et gémit :

Son fils est à genoux ; il tient , il presse , il baise

Sa main qu'elle paraît vouloir lui retirer.

Cessez , dit Nicolas , cessez de soupirer :

Me voilà bien portant... Est-ce ainsi qu'on m'embrasse ?

Vous ne me dites rien ? Mon fils , tu ne viens pas

Te jeter dans mes bras ?

Une caresse me délasse :

Tu le sais bien ; viens donc ! ils veulent me punir.

Ne boudez plus ; tenez , mettez-vous à ma place ,

Voyez si je devais plutôt m'en revenir ?

J'avais fait mon fagot ; je sortais du bocage ;
 Il n'était pas encore absolument bien tard ,
 Quand j'y vois arriver un malheureux vieillard :

Il est , je crois de ce village
 Que par cette fenêtre on aperçoit là-bas :
 Il se traînait à peine. A voir votre démarche ,
 Lui dis-je , patriarche ,
 Vous semblez déjà las ?

Il me répond par un hélas
 Qui me fait grand pitié. Vite je prends ma hache ,
 Je lui coupe un fagot ; je ne le fais pas gros ,
 Il ne l'eût pas porté : de deux harts je l'attache
 Et le mets sur son dos.

Il me remercie et me quitte.
 Je veux doubler le pas pour arriver plus vite ;
 La neige tient à mes sabots
 Et m'empêche... Mais quoi , ma chère Marguerite
 Encore des soupirs ! encore des sanglots !
 Tu ne pardonnes point , tu ne m'aimes donc guère ?
 Je ne l'aurais pas cru. Marguerite à ces mots
 Le , prenant par la main , lui dit , .. malheureux père ,
 Pourrais-tu désirer d'être aimé de la mère

Du fils le plus méchant ?

— Antoine méchant , lui ! .. non , non , son caractère
 Est bon ; je le connais , il est encore enfant ,
 Il aime à folâtrer : c'est le droit de son âge ;
 Mais laisse faire , en grandissant

Il sera bon et sage...

— Dis plutôt cruel. — Non , je le promets pour lui.
 Antoine , tu devrais le promettre toi-même
 Et tâcher d'apaiser une mère qui t'aime.
 Mais approche , dis-moi , qu'as-tu fait aujourd'hui
 Pour la fâcher ? ... réponds , puisque je le demande.
 Vous vous cachez mon fils , la faute est donc bien grande !
 — Très-grande , cher époux ... mais il en est honteux ,
 C'est bon signe. — Dis-moi ce que c'est ? Tu le veux ;

Tu seras fâché de l'entendre ;
 Mais enfin tu le veux , tu le sauras. Ce soir

Comme il m'ennuyait de t'attendre
 J'ouvrais de temps en temps la porte, et j'allais voir
 Si tu venais ! une fauvette
 Entre avec moi dans la maison,
 Puis se blottit sur la couchette:
 Elle grelottait; la saison
 Est pour cela bien assez dure.

Je la réchauffais dans mon sein,
 De mon haleine et sous ma main,
 Lorsque je vois entrer la fille de couture,
 La petite Babet. La pauvre créature
 En tombant sur des échelas
 Dans sa vigne ici près, s'est déchiré le bras.
 Elle pleurait, et sa blessure
 Saignait beaucoup: ce n'est pas moi
 Qu'elle demandait, c'était toi.
 Voyant que tu tardais, et qu'elle était pressée,
 Comme j'ai pu, je l'ai pansée:
 Pour la panser j'ai pris
 Le baume du pot gris:

Est-ce bien celui-là ? me serais-je trompée ?

— C'est bon, après. — Tandis que j'étais occupée

A tout cela, ton fils, à qui j'avais donné

La fauvette à tenir; dans un coin s'est tourné,

Et puis ! — Achève donc. — Et puis il l'a plumée...

— Quoi, plumée ? — oui, par tout le corps,

Hors les ailes pourtant. La porte était fermée,

Il a bien su l'ouvrir pour la mettre dehors;

Elle a volé la malheureuse !

Elle volait en gémissant:

J'entendais sa voix douloureuse,

Qui me saignait le cœur. Nous aurons un méchant;

Juge ce qu'il fera, s'il devient jamais grand !

Voilà, mon bon ami, ce qui me désespère.

Aurais-tu fait cela, quand tu n'étais qu'enfant ?

Moi, qui disais à tout instant,

Mon cher Antoine aura la bonté de son père:

Aussi je l'aimais trop: que Dieu m'en punit bien !

— Va, va, console-toi, ma chère,
 Sèche tes pleurs, et ne crains rien;
 Il est là-haut une justice
 Aux bons parents toujours propice;
 S'il doit être un méchant, les Dieux nous l'ôteront:
 Non, jamais ils ne permettront..
 Approche toi, mon fils, viens viens que je t'embrasse,
 Que je t'embrasse, hélas, pour la dernière fois.
 Tu fais bien de pleurer; je pleure aussi, tu vois:
 Mets ta main sur mon cœur; tiens, c'était-là ta place,
 Car je t'aimais, Antoine, et c'était mon bonheur!
 Je ne t'aimerai plus. Oh, si fait, j'ai beau dire,
 Je t'aimerai toujours; ce sera ma douleur,
 Ciel! j'aimerais donc un... j'ai peur de te maudire!
 Il faut les ramasser, les plumes de l'oiseau
 Et les pendre à ce soliveau.
 Ramasse-les, ma femme,
 Quand nous l'aimerons trop, nous les regarderons,
 En les regardant, nous dirons:
 Il ne faut point aimer une aussi méchante âme.
 Ce pauvre oiseau, mon fils! (reste sur mes genoux)
 Ce pauvre oiseau, erois-tu que la seule froidure
 L'ait amené chez nous ?
 Non, c'est l'auteur de la nature
 Qui le mettait entre nos mains;
 C'était nous ordonner de lui sauver la vie:
 Il prend soin des oiseaux, tout comme des humains.
 Et vous l'avez plumé? s'il me prenait envie;
 De vous envoyer nu passer la nuit au froid:
 Vous m'en avez donné le droit,
 Vous n'auriez point à vous en plaindre:
 Mais je serais méchant, je vous ressemblerais
 Et plus, que vous j'en souffrirais.
 Ne tremble point, mon fils, va tu n'as rien à craindre,
 Car je sens, que je t'aime et t'aimerai toujours.
 J'espérais que dans la vieillesse,
 De ta mère et de moi tu serais le secours;
 Et tu veux abréger nos jours

Par les chagrins et la tristesse !
 — Ah maman, ah papa ! baisez-moi de bon cœur ;
 Non, vous ne mourrez pas de chagrin, de douleur ;
 Tout le bien, que je pourrai faire ,
 Je vous promets ; je le ferai ;
 Je serai bon enfant, je vous ressemblerai.
 Aisément un père, une mère ,
 Se laissent attendrir. Antoine eut son pardon,
 Il tint sa promesse, il fut bon ,
 Il fut si vertueux, si sage,
 Qu'on le montrait dans le canton
 A tous les enfants de son âge.
 Un jour qu'il regardait tristement au plancher,
 La mère qui le vit, alla prendre une échelle :
 Monte, mon fils, monte, dit-elle
 Et va promptement détacher
 Les plumes de l'oiseau : c'est là ce qui t'afflige ;
 Jette les au feu, ne crains rien,
 Ton père le veut bien.
 Tu le veux, n'est-ce pas ? — Oui. — Jette-les, te dis-je
 Et qu'il n'en reste aucun vestige. —
 Non, maman, je le garderai :
 A mes enfants, si Dieu m'en donne,
 En pleurant je les montrerai ;
 En même temps je leur dirai :
 Un jour je fus méchant et maman fut trop bonne.

VIII. ARNAUD BERQUIN.

I. *Les petits Enfants.*

Idylle. (a)

MIRTIÏ ET CHLOË.

Le jeune enfant Mirtil, un jour dans la prairie,
 Trouva sa jeune sœur. La jonquille et le thym

(a) *Berquin*, qui a tiré ce sujet de *Gesner*, Vol. III. p. 191. se trompe en disant dans la préface de ses *Idylles*, que des six

Se mêlaient, sous ses doigts, à l'épine fleurie;
Et des pleurs cependant échappaient sur son sein.

Ah ! te voilà, Chloé, lui dit son frère !
Pourquoi viens tu former ces guirlandes de fleurs ?
Mais qu'as-tu donc ? qui fait couler tes pleurs ?
Tu penses , je le vois à notre pauvre père.

CHLOÉ.

Hélas ! Mirtil, son mal le tourmente si fort !
Il s'agite, il se frappe.

MIRTI L.

Il appelle la mort.

Moi qu'il ne vit jamais sans me sourire,
J'ai voulu l'embrasser; ma sœur, dans son délire,
Il m'a rejeté de ses bras;
Il ne me connaît plus; et sans ma mère, hélas !
Je crois qu'il allait me maudire.

CHLOÉ.

O ciel ! un si bon père ! il jouait avec moi,
Lorsque ce mal cruel vint attaquer sa vie,
J'étais sur ses genoux: d'une voix affaiblie,
Ma fille, me dit-il, ma fille lève-toi ;
Je me sens mal, très-mal. Une sueur soudaine
Couvrit son visage, il pâlit ;
Il me remit à terre: et faible, sans haleine,
Malgré tous mes secours, il eut bien de la peine
A traîner ses pas vers son lit.

MIRTI L.

Mon père, hélas ! du mal qui te dévore,
Te verons-nous long-temps souffrir ?
A peine ai-je sept ans, je suis bien jeune encore ;
Mais si tu meurs, je veux aussi mourir.

Idylles de son premier recueil, il n'y avait que le sujet de l'oiseau qui eût été traité par M. Léonard, dans les œuvres duquel on trouve pourtant la même pièce, sous le titre: *Le sacrifice*.

C H L O É.

Non, il ne mourra point, mon frère, je t'assure.
 Nos parents mille fois, nous ont dit que les Dieux
 Aimaient les vœux d'une âme pure.
 A Pan, Dieu des bergers, je vais porter mes vœux ;
 Je lui porte ces fleurs. Oui d'un regard propice ,
 Il verra son autel embelli par ma main ;
 Et vois-tu là mon cher petit serin ?
 Je veux encore au Dieu l'offrir en sacrifice.

M I R T I L.

Attends-moi donc ma sœur, je reviens à l'instant :
 Je vais des plus beaux fruits remplir ma panetière ;
 Et le petit lapin, que m'a donné ma mère,
 Je veux aussi l'immoler au Dieu Pan.
 Il courut, et bientôt il revint auprès d'elle.
 Tous deux alors, en se donnant la main,
 Tournent leurs pas vers le côteau prochain.
 Ils y trouvent le Dieu sous la voute éternelle
 D'un vaste et ténébreux sapin.
 Là, s'étant prosternés aux pieds de sa statue,
 Ils adressent au Dieu leur prière ingénue.

C H L O É.

O Pan, nous t'implorons, daigne nous secourir.
 Toi qui sais tout, tu sais que notre père
 Est, depuis bien des jours, en danger de mourir.
 Je n'ai pas, Dieu puissant, de grands dons à te faire ;
 Ces fleurs sont tout mon bien, je viens te les offrir.
 Vois, à tes pieds je pose ma guirlande.
 J'aurais voulu, si j'eusse été plus grande,
 En couronner ton front, en orner tes cheveux ;
 Mais je n'y puis atteindre. Accepte cette offrande,
 Et rends, Dieu des bergers, rends un père, à nos vœux.

M I R T I L.

Qu'avons-nous fait, hélas ! pour te déplaire !
 Car en frappant notre malheureux père,

Je le vois bien, c'est nous que tu punis.
 Pour t'apaiser, ô Pan ! je t'apporte ces fruits;
 Laisse à nos vœux désarmer ta colère.
 Tout ce que nous avons, nous le tenons de toi.
 Je t'aurais immolé ma chèvre la plus belle,
 Mais elle est plus forte que moi.
 Quand je serai plus grand, je t'en donne ma foi,
 Je t'en offrirai deux à la saison nouvelle.

C H L O É.

Tiens, voici mon oiseau. Vois, pour me consoler,
 Les tendres amitiés qu'il s'empresse à me faire.
 Sur mon cou, sur mon sein regarde-le voler.
 Eh bien, je vais je vais te l'immoler,
 Pour que tu sauves notre père.

M I R T I L.

Tourne aussi tes regards sur mon petit lapin;
 Vois, je l'appelle, il vient; il croit qu'à l'ordinaire
 Je voudrai lui donner à manger dans ma main;
 Mais non, je vais te l'immoler soudain,
 Pour que tu sauves notre père.
 Ses petits bras tremblants l'allaient déjà saisir,
 Sa sœur l'imitait en silence,
 Lorsqu'une voix: (Aux vœux de l'innocence
 Les Dieux se laissent attendrir)
 Non, ils n'exigent point ces cruels sacrifices
 « Gardez, mes chers amis, ce qui fait vos délices;
 Votre père n'est plus en danger de mourir, »
 La santé, dès ce jour, fut rendue à Pélage.
 Sauvé par ses enfants, ce jour même, avec eux,
 Au Dieu conservateur il courut rendre hommage;
 Il vit ses petits-fils peupler son héritage,
 Et des ses petits-fils vit encore les neveux.

IX. LE CHEVALIER DE LANGEAC.

I. *Tityre et Mélibée.* (a)

M É L I B É E.

Quoi ! Tityre, en repos sous la voûte d'un hêtre,
 Tu cherches des accords sur ta flûte champêtre !
 Et nous, abandonnant ces beaux lieux, ce beau ciel,
 Et la douce patrie, et le sol paterpel,
 Nous fuyons ! et tes chants font encor sous l'ombrage,
 Du nom d'Amaryllis retentir ce bocage.

T I T Y R E.

O Mélibée ! un Dieu nous a fait ce loisir !
 Oui, c'est le Dieu puissant que je veux me choisir :
 Lui seul de mes agneaux obtiendra les prémices.
 Si tu vois dans mes prés s'égarer mes génisses,
 Si ma flûte aujourd'hui s'anime sous mes doigts,
 C'est à lui Mélibée, à lui que je le dois.

M É L I B É E.

Dans le public effroi, dans la douleur commune,
 Moins jaloux que surpris, j'admire ta fortune.
 Mes chèvres que voilà suivent mon triste sort ;
 Celle-ci, qu'après moi je traîne avec effort,

(a) C'est la reconnaissance qui inspira au poète latin cette églogue. Le territoire de Mantoue, et celui de Crémone avaient été distribués aux soldats d'Antoine et d'Octave : le père de Virgile possédait une petite terre dans le Mantouan, près d'Andès. Cette terre fut donnée au centurion d'Arins mais Virgile, aidé de la faveur de Pollion et de Varus, obtint que le champ de ses aïeux serait rendu à sa famille : il l'obtint à cause de ses vers. Virgile célèbre dans cette églogue le bienfait d'Auguste. Elle est vraiment un petit drame champêtre.

Avortant sur un roc, laisse dans la bruyère,
 Deux petits nés ensemble, et mourant sur la pierre.
 Hélas ! de mon troupeau c'était le faible espoir !
 Aveugle que j'étais ! je devais tout prévoir !
 Les menaces des Dieux n'étaient point incertaines.
 Quand la foudre à ma gauche a frappé nos vieux chênes;
 Ou que, des noirs complots, sinistres précurseurs,
 Les cris de la corneille ont prédit nos malheurs ;
 Mais, ce Dieu, quel est-il ? que Tityre le nomme.

T I T Y R E.

Cette ville aux sept monts, et qu'ils appellent Rome ,
 Je me la figurais, habitant des hameaux,
 Telle que la cité qui reçoit nos agneaux :
 Ainsi je comparais le cèdre à la charmille,
 La chienne qui nourrit à sa jeune famille;
 J'osais, par les petits, juger des grands objets.
 Mais, tel qu'un chêne antique, au milieu des forêts,
 Couvre de ses rameaux la timide bruyère,
 Rome sur les cités lève sa tête altière.

M É L I B É E.

Et quel vif intérêt dans ses murs t'a conduit ?

T I T Y R E.

La liberté ! Bien tard son doux rayon me luit;
 Le temps de ses frimas couvre ma barbe grise;
 Mais d'un regard enfin le ciel me favorise,
 Depuis qu'Amaryllis, oubliant sa vigueur,
 Des fers de Galatée a délivré mon cœur,
 Oui, tant que sous ses lois je demeurai fidelle,
 En vain de mes brébis j'épuisais la mamelle:
 Esclave sans espoir, en vain de mon troupeau
 Chaque jour la cité recevait un agneau;
 Jamais vers ma famille, en secret affligée,
 Ma main d'un juste prix ne retournait chargée.

M É L I B É E.

Et moi je m'étonnais quand tes cris et tes vœux ,
 Ô triste Galatée, invoquaient tous les Dieux !
 Je conçois maintenant tes soupirs et tes larmes,
 Et comment tes beaux fruits, pour toi privés de charmes,
 Aux rameaux oubliés y restaient suspendus !
 Tityre dès long temps, ne reparaissait plus.
 Oui, Tityre, c'est toi, c'est toi que sur ces vives
 Appelaient nos vergers, nos fontaines plaintives.

T I T Y R E.

Que faire, ô Mélibée? Accablé de revers,
 Quelle main protectrice eût fait tomber mes fers?
 J'ai vu ce jeune Dieu, ce Dieu qui, d'âge en âge,
 Douze fois tous les ans recevra mon hommage;
 A peine eus-je exposé la rigueur de ses loix,
 Soudain, me rassurant du geste et de la voix:
 « Il suffit, je sais tout et je connais vos peines,
 « Dit-il; comme autrefois rentrez sur vos domaines;
 « Allez, enfants, allez, reprenez vos travaux,
 « Et la paix vous rendra de plus nombreux troupeaux. »

M É L I B É E.

Heureux vieillard! ainsi ton antique héritage,
 Le champ de tes aïeux, restera ton partage !
 Mes malheurs désormais n'en sauraient approcher.
 Que t'importe alentour ce long mur de rocher,
 Que chargé de roseaux un noir marais l'inonde?
 Ce champ qui te suffit sera pour toi le monde.
 Tes agneaux, à ta voix, prompts à s'y rassembler,
 A des troupeaux impurs, n'iront point se mêler !
 Heureux vieillard! ici, dans ces tranquilles plaines,
 Entre des flots connus et les dieux des fontaines,
 Tu vivras entouré d'ombrage et de fraîcheur !
 Là, de son dard aigu, piquotant chaque fleur,

Pour assoupir tes sens, la diligente abeille
 D'un sourd bourdonnement flattera ton oreille;
 Là, d'un roc alongé tes bûcherons couverts,
 De leurs joyeux refrains ébranleront les airs;
 Et sous l'antique ormeau, tes polombes heureuses
 Roucouleront autour leurs plaintes langoureuses.

T I T Y R E.

Oui, le cerf dans la nue atteindra les oiseaux,
 Les poissons altérés fuiront le sein des eaux,
 De l'Euphrate orageux les ondes fugitives,
 De la Saône et du Rhin iront chercher les rives,
 Avant que de mon cœur ses traits soient effacés.

M É L I B É E.

Et nous, dans les déserts nous fuyons dispersés
 L'un du noir Africain troublera la retraite;
 L'autre, au bord de l'Oaxe ira chercher la Crète,
 Ou de notre univers le Breton séparé!
 C'en est fait. Quoi! jamais, jamais je ne pourrai
 Contempler seulement le toit qui m'a vu naître,
 Mes champs, mon beau verger, mon royaume champêtre?
 Un barbare, un Soldat viendra sur mes sillons
 Arracher mes épis, dévorer ces moissons?
 Juste ciel! voilà donc où nous réduit la guerre,
 Et pour qui, de mes bras, j'ai tourmenté la terre!
 Va, poursuis, Mélibée; oui, qu'un maître nouveau
 Trouve pour lui ta vigne alignée au cordeau;
 Greffe des fruits plus doux sur tes poiriers sauvages.
 Adieu, grotte chériel adieu rians bocages,
 C'est-là que mes accents respiraient le bonheur!
 Plus de vers, plus de chants! Là, tranquille pasteur,
 Je voyais mes brebis sur ces monts répandues.
 A ces rochers lointains mes chèvres suspendues.
 Troupeau jadis heureux? oubliez à la fois
 Et la fleur du cytise et le saule et ma voix!

T I T Y R E.

Mais suspends, tu le peux, un pénible voyage;
 Accepte à mes côtés un lit de vert feuillage.
 Nous aurons des fruits mûrs , nouvellement cueillis;
 Ceux de mon châtaignier sous la cendre amollis;
 Du lait, qu'un sel piquant durcit dans mes corbeilles,
 Et le miel onctueux de mes jeunes abeilles.
 La fumée, en tournant, s'élève des hameaux,
 Et l'ombre immense au loin descend de nos côteaux.

FIN DU GENRE DE L'ÉGLOGUE OU DE L'IDILLE.



C H A P I T R E III.

I.

DE L'ÉPÎTRE.

Le seul nom d'Épître dit assez que ce petit poème n'est autre chose qu'une lettre écrite en vers. Il n'est point de genre de poésie plus libre dans le choix des sujets et dans celui des tons de style. On peut y traiter de la morale, de la littérature, des grandes passions, s'y livrer à des sentiments doux et affectueux, peindre les mœurs et les ridicules, plaisanter, dissenter, louer, blâmer, raconter en prenant le ton qui convient à chaque sujet, en employant la mesure de vers la plus propre et la plus agréable.

1. *Épître philosophique.* Les épîtres qu'on nomme philosophiques, parce que la morale, la littérature ou quelque grande passion en sont le sujet, doivent se faire distinguer par la justesse et la profondeur du raisonnement. Que les pensées toujours vraies, solides et lumineuses, y soient bien enchaînées et s'y succèdent avec rapidité. Ce serait une erreur de croire qu'il suffit au poète d'effleurer les choses : il faut qu'il les creuse et les approfondisse. Il s'appliquera surtout à corriger par un sens droit la trop grande vivacité de son imagination : jamais l'enthousiasme et le feu de la poésie ne doivent nuire à la progression méthodique des idées et à la marche régulière de la raison.

2. *Épître familière.* L'Épître qu'on nomme familière doit avoir un air de négligence et de liberté : c'est ce qui la caractérise. Elle ne souffre point d'ornements recherchés. Une élégante simplicité, une plaisanterie aimable, un badinage léger, de la vivacité, des saillies des traits d'esprit, mais qui paraissent n'avoir rien coûté, voilà ce qui doit en faire le plus bel agrément. Elle

admet le récit des faits les plus ordinaires, les plus petits détails, la description des objets les plus communs, pourvu que tout y soit exprimé avec grâce.

3. *Héroïde*. L'Héroïde est une épître en grands vers, dans laquelle on fait parler des héros, des héroïnes, ou quelque personnage célèbre, agité d'une passion, qui le plus souvent est l'amour. Tout doit y être animé de la chaleur du sentiment. Domairon.

II.

POETES ÉPISTOLAIRES.

Les Français ont toujours eu un goût particulier pour ce genre de poésie. Presque tous les poètes s'y sont exercés; mais tous n'y ont pas également réussi. CHRISTINE PISAN, poète du quatorzième siècle a donné les premières poésies sous la forme et le titre d'épître. Mais les premières épîtres, d'une grande importance pour la littérature française, sont faites par

CLÉMENT MAROT, né en 1495 mort en 1544. Le nom de ce poète est la première époque vraiment remarquable dans l'histoire de la poésie française, bien plus le talent qui brille dans ses ouvrages et qui lui est particulier, que par les progrès qu'il fit faire à la versification, qui furent très-lents et très-peu sensibles depuis lui jusqu'à Malherbe. La nature lui avait donné ce qu'on n'acquiert point: elle l'avait doué de grâce. Son style a vraiment du charme, et ce charme, tient à une naïveté de tournure et d'expression qui se joint à la délicatesse des idées et des sentiments. Voilà les qualités qui ont fait appeler son style le *marotisme*. En voici un échantillon dans cette chanson qu'on cite encore aujourd'hui, avec un très-grand plaisir:

Puisque de vous je n'ai autre visage,
 Je m'en vais rendre ermite en un désert,
 Pour prier Dieu, si un autre vous sert,
 Qu'ainsi que moi, en votre honneur soit sage.
 Adieu amour, adieu gentil corsage;
 Adieu ce teint, adieu ces friands yeux.
 Je n'ai pas eu de vous grand avantage;
 Un moins aimant aura peut-être mieux.

Mais c'est dans le ton familier et badin du style épistolaire qu'il réussit le mieux. Son chef-d'œuvre dans le genre de l'épître est celle où il raconte au Roi François I. comme il a été volé par son valet. Cette épître est un modèle de narration, de finesse et de bonne plaisanterie. Il y a encore une autre épître de cet auteur du même mérite, dans laquelle il supplie le Roi de le délivrer de la prison, où il avait été mis par la haine de Diane de Poitiers, son amante. L'épître fut bien reçue et l'auteur fut mis en liberté. Quelque belles que soient ses productions épistolaires, nous ne pouvons les rapporter ici, à cause d'un grand nombre de mots et de constructions vieilles.

Toutes les épîtres de ce temps-là n'ont pas encore atteint à cette perfection qui caractérise celles des temps du bon goût. Le premier poète qui se présente dans ce genre est :

NICOLAS BOILEAU DESPRÉAUX, né à *Crône* petite ville près de *Paris* en 1636. il passa sa jeunesse dans l'étude des auteurs classiques anciens et modernes. Dès qu'il eût fini son cours de philosophie et de belles lettres, il se consacra au droit; du droit il passa à la théologie, pour laquelle il prit aussi peu de goût. Fatigué des chicanes du barreau et de celles de la théologie, il se livra tout entier à son inclination et à son génie. Il débuta par ses *Satires* dont nous parlerons en temps et lieu. En suite, il fit des épîtres dans lesquelles on lui ac-

corde des éloges unanimes (a). Dans chacune de ses épîtres il s'est proposé un but déterminé. Elles renferment toujours une critique des mœurs et des ouvrages d'esprit et sont faites à l'imitation de celles d'*Horace* qui y est égalé parfaitement. Les meilleures en sont celle sur le *Vrai* et celle sur les plaisirs de la campagne. En donnant cette notice sur les épîtres de Boileau, nous n'avons pas adopté le sentiment de *Marmontel* qui passe pour être son détracteur.

JEAN BAPTISTE ROUSSEAU est plus connu par ses odes que par ses épîtres. Cependant on en trouve deux livres entiers dans la collection de ses œuvres. On doit à la vérité de convenir, dit la *Harpe*, que ses épîtres sont presque partout aussi mal pensées que mal écrites. Ce n'est pas qu'il n'y ait quelques endroits qui nous rappellent le talent de ce versificateur, (il excelle dans l'Ode) mais toutes ses pièces sont surchargées de déclamations insipides, de vers chevillés, dures et incorrectes. La seule épître à laquelle on ne puisse refuser beaucoup de mérite, est celle à *Rollin*.

GUILLAUME AMFRYE DE CHAULIEU, né à *Fonteney* en 1639, a droit au rang le plus honorable parmi les écrivains français qui ont cultivé le genre de l'épître. Les siennes sont assaisonnées d'une bonne plaisanterie, écrites d'un style aisé et avec cette négligence, cet abandon apparent qui cachent le travail du poète. Il exprime avec feu les sentimens du cœur. Son imagination est tour-à-tour simple, naïve et enjouée, mais sa morale relâchée dégénère, dans quelques-uns de ses écrits, en une coupable licence. Il a fait 43 épîtres dont celle au Marquis de *la Fare*, et celle au Chevalier de *Bouillon* sont comptées parmi les meilleures productions de la littérature française.

(a) La Harpe.

J. B. LOUIS GRESSET (voyez le genre de l'Églogue), a laissé quelques épîtres qui se font remarquer par la simplicité naïve et naturelle et par ce ton léger, facile et agréable qui constitue le caractère et le principal mérite de l'épître. Les chefs-d'œuvre qu'il a donnés dans ce genre, sont: l'épître à ma sœur et celle qui est adressée à ses Dieux pénates. Gresset est le grand maître dans le genre léger.

FR: MARIE AROUET DE VOLTAIRE (*voyez la Poésie épique*) est un modèle de perfection dans ce genre, toutes les fois que ses épîtres ne roulent pas sur les vérités les plus sacrées et les plus respectables. Il est entraîné dans ce genre par sa vocation et supérieur au genre même. On compte cent quatorze épîtres dans les recueils de ses œuvres. C'est-là qu'il prodigue, à son gré, les louanges délicates, la satire fine ou amère.

CHARLES PIERRE COLARDEAU mort en 1766. Dès son enfance il cultiva la poésie et débuta par la traduction de l'épître d'HÉLOÏSE à ABEILLARD. Celle à Mr. DUHAMEL est comptée parmi les meilleures productions de la littérature française. Cet excellent versificateur qui avait l'oreille savante, délicate et sensible, est le maître dans l'art d'exprimer les plus tendres sentiments du cœur humain. Sa manière est très-brillante, mais sans ostentation et sans recherche; son coloris a beaucoup de fraîcheur; en un mot, il a su réunir, à un très-haut degré, l'élégance et l'harmonie (a).

CLAUDE JOSEPH DORAT. (*Voyez la Poésie didactique*). On remarque dans ses épîtres la légèreté et la facilité du genre. Mais il pêche par une excessive fécondité. On est lassé de voir sans cesse la répétition des mêmes images et presque des mêmes idées. Cependant on y voit toujours le mot propre et si les épithètes sont un

(a) Palissot.

peu prodiguées du-moins elles ne sont pas faussetment appliquées ; en un mot ne serait pas un Dorat qui voudrait.

ANTOINE LÉONARD THOMAS, né à Clermont en 1732, mort au château d'Oulins près de Lyon en 1785, professeur au collège de *Beauvais*, membre de l'Académie française, est un des plus grands hommes qui se sont élevés à la hauteur de ce genre de poésie. Son épître au peuple qui est un des chefs-d'œuvre de la littérature française, fait beaucoup d'honneur à l'auteur et et à ceux à qui elle est adressée. Elle fut reçue avec les plus grands applaudissements. Un bon curé de village lut un jour en chaire à ses paroissiens cette épître au peuple, et leur persuada que les pauvres habitants de la campagne n'étaient pas aussi dédaignés qu'ils le pensent, parmi les gens du monde et dans la capitale. Après sa grand'messe, il se plaça à l'entrée de son église, et lorsque ses paroissiens sortaient, il leur distribua à tous des exemplaires de cette épître, qu'il avait fait imprimer à ses dépens (a).

JEAN FRANÇOIS DE LA HARPE, né en 1739 mort en 1803, membre du *Lycée des Arts*, fut un des plus remarquables auteurs français. L'Académie lui ouvrit ses portes en 1776 pour lui donner la place de Colardeau. Ses épîtres lui ont acquis la plus grande gloire, dont *Hanibal* à Flaminius et *Servilie* à Brutus furent couronnées par l'Académie française en 1761.

JEAN FRANÇOIS DUCIS, issu d'une famille de Savoye naquit à Versailles en 1732, mourut des suites des maux de la gorge, dans les premiers jours de 1817. Cet estimable auteur que nous verrons reparaitre avec distinction dans le genre tragique a aussi excellé dans le genre épistolaire. Ses épîtres qui ont embelli les séances

(a) Ducis.

accadémiques, sont l'image fidèle de son ame noble et sensible, et offrent des vues morales et littéraires. On y reconnaît, dit Chénier, l'indépendance qui lui est propre, la libre imagination d'un poëte peintre et jusqu'à l'empreinte vigoureuse d'un génie tragique. Le style et la versification se ressentent de cette perfection qui est particulière aux grands maîtres du Parnasse français. Je recommande à mes jeunes lecteurs toutes les œuvres de cet auteur qui a laissé bien des regrets après lui. Les gens de lettres se sont honorés en faisant frapper à leurs frais, à la mémoire de Ducis, une médaille qui porte cette légende :

« L'accord d'un grand génie et d'un beau caractère. »

MARIE JOSEPH CHÉNIER, que nous retrouverons avec honneur dans le genre de la tragédie et de la littérature, naquit à Constantinople en 1764, mourut à Paris en 1810. Des trois hommes qui ont illustré ce nom, il est sans contredit le plus illustre. Cet auteur intéressant qui se fait remarquer par la variété de ses talents paraît se rapprocher de Voltaire son modèle. La meilleure de ses épîtres est celle sur la Calomnie. Les vers qu'il y adresse aux mânes de son malheureux frère péri dans les proscriptions, ont été dictés par un grand talent et par la sensibilité la plus profonde. Son épître à Voltaire est aussi d'un grand mérite, elle semble avoir été inspirée par le poëte philosophe auquel elle est adressée.

JACQUES DELILLE, né à Aigueperse en 1734, mort en 1813, membre de l'Académie à la place de Mr. de la Condamine, est fameux par des ouvrages nombreux qui lui donnèrent rang parmi les classiques français. On a de lui plusieurs épîtres. Les plus remarquables sont celle sur *les arts et les lettres* où il a décrit les progrès des arts d'une manière qui découvrit déjà les germes de son talent poétique, et celle sur *les voyages* qui remporta le prix à l'Académie de Marseille en 1765.

MR. DE FONTANES, placé au rang des meilleurs poètes du siècle présent, a fait une épître à Mr. *Boisjolin* sur les *paysages*, où il se fait remarquer par une manière large et de très-heureux détails.

PIERRE ANTOINE BRUNO DARU, de l'Académie française, grand cordon de la légion d'honneur, ancien ministre, pair de France, né à Montpellier en 1767. La passion de l'étude, le goût des lettres et le service de l'administration de la guerre occupèrent utilement sa jeunesse. Toujours fidèle aux muses, au milieu de sa carrière administrative et de la vie des camps, il donna une excellente traduction en vers des poésies d'Horace qui fixa sa place littéraire. C'est dans les satires et dans les épîtres, dit Chénier, que Daru nous semble avoir le mieux saisi les beautés d'Horace; mais partout il a déployé les ressources d'un talent exercé, partout cette facilité qu'il faut avoir pour oser écrire, et dont il faut se défier pour bien écrire, cette clarté sans laquelle il n'y a point de style et cette correction continue, qualité rare et cependant nécessaire, d'ailleurs si l'on veut acquérir une réputation qui soit admise par les gens de lettres.

En terminant cet article nous croyons devoir faire mention d'une épître aux *Femmes* qui honore l'esprit et la raison de Madame de *Salm*.

III.

MODÈLES DE POÉSIE ÉPISTOLAIRE.

I. NICOLAS BOILEAU.

I. *Épître à Mr. le Marquis de Seignelai Secrétaire d'Etat.*

L'éloge du Vrai.

Dangereux ennemi de tout mauvais flatteur,
Seignelai, c'est en vain qu'un ridicule auteur,

Prêt à porter ton nom de l'Ebre jusqu'au Gange ;
 Croit te prendre aux filets d'une sotte louange.
 Aussitôt ton esprit, prompt à se révolter,
 S'échappe et rompt le piège, où l'on veut l'arrêter.
 Il n'en est pas ainsi de ces esprits frivoles,
 Que tout flatteur endort au son de ses paroles ;
 Qui dans un vain sonnet placés au rang des Dieux,
 Se plaisent à fouler l'Olympe radieux ;
 Et fiers du haut étage où la Serre les loge,
 Avalent sans dégoût le plus grossier éloge.
 Tu ne te repais point d'encens à si bas prix.
 Non que tu sois pourtant de ces rudes esprits,
 Qui regimbent toujours, quelque main qui les flatte.
 Tu souffres la louange adroite et délicate,
 Dont la trop forte odeur n'ébranle point les sens.
 Mais un auteur novice à répandre l'encens,
 Souvent à son héros, dans un bizarre ouvrage,
 Donne de l'encensoir au travers du visage ;
 Va louer Monterey d'Oudenarde forcé,
 Ou vante aux électeurs Turenne repoussé.
 Tout éloge imposteur blesse une âme sincère,
 Si, pour faire sa cour à ton illustre père,
 Seignelai, quelque auteur, d'un faux zèle emporté,
 Au lieu de peindre en lui la noble activité,
 La solide vertu, la vaste intelligence,
 Le zèle pour son roi, l'ardeur, la vigilance,
 La constante équité, l'amour pour les beaux arts,
 Lui donnait les vertus d'Alexandre ou de Mars ;
 Et, pouvant justement l'égaliser à Mécène,
 Le comparait au fils de Pelée ou d'Alcmène :
 Tes yeux d'un tel discours faiblement éblouis,
 Bientôt dans ce tableau reconnaîtraient Louis ;
 Et, glaçant d'un regard la muse et le poète,
 Imposeraient silence à sa verve indiscrete.
 Un cœur noble est content de ce qu'il trouve en lui,
 Et ne s'applaudit point des qualités d'autrui.
 Que me sert en effet, qu'un admirateur fade
 Vante mon embompoint, si je me sens malade ;

Si dans cet instant même un feu séditieux
Fait bouillonner mon sang et pétiller mes yeux ?
Rien n'est beau que le vrai , le vrai seul est aimable.
Il doit régner partout et même dans la fable ;
De toute fiction l'adroite fausseté
Ne tend qu'à faire aux yeux briller la vérité.

Sais-tu, pourquoi mes vers sont lus dans les provinces,
Sont recherchés du peuple et reçus chez les princes ?
Ce n'est pas que leurs sons , agréables , nombreux .
Soient toujours à l'oreille également heureux ;
Qu'en plus d'un lieu le sens n'y gêne la mesure ,
Et qu'un mot quelquefois n'y brave la césure.
Mais c'est qu'en eux le vrai , du mensonge vainqueur ,
Partout se montre aux yeux et va saisir le cœur ;
Que le bien et le mal y sont prisés au juste ;
Que jamais un faquin n'y tient un rang auguste ,
Et que mon cœur toujours conduisant mon esprit ,
Ne dit rien au lecteur , qu'à soi-même il n'ait dit.
Ma pensée au grand jour partout s'offre et s'expose :
Et mon vers , bien ou mal , dit toujours quelque chose.
C'est par là quelquefois que ma rime surprend ,
C'est là ce que n'ont point Jonas ni Childebrand ,
Ni tous ces vains amas de frivoles sornettes ,
Montre , Miroir d'amour , Amitiés , Amourettes ,
Dont le titre souvent est l'unique soutien ,
Et qui parlant beaucoup ne disent jamais rien.

Mais peut être enivré des vapeurs de ma muse ,
Moi même en ma faveur , Seignelai , je m'abuse !
Cessons de nous flatter. Il n'est esprit si droit ,
Qui ne soit imposteur et faux par quelque endroit.
Sans cesse on prend le masque , et quittant la nature ,
On craint de se montrer sous sa propre figure.
Par là le plus sincère assez souvent déplaît.
Rarement un asprit ose être ce qu'il est.
Vois-tu cet importun que tout le monde évite ,
Cet homme à toujours fuir , qui jamais ne vous quitte ?
Il n'est pas sans esprit ; mais né triste et pesant ,
Il veut être folâtre , évaporé , plaisant :

Il s'est fait de sa joie une loi nécessaire,
 Et ne déplaît enfin, que pour vouloir trop plaire.
 La simplicité plaît sans étude et sans art.
 Tout charme en un enfant, dont la langue sans fard,
 A peine du filet encor débarrassée,
 Sait d'un air innocent bégayer sa pensée.
 Le faux est toujours fade, ennuyeux, languissant;
 Mais la nature est vraie; et d'abord on la sent.
 C'est elle seule en tout qu'on admire et qu'on aime.
 Un esprit né chagrin plaît par son chagrin même.
 Chacun pris dans son air est agréable en soi.
 Ce n'est que l'air d'autrui qui peut déplaire en moi.

Ce Marquis était né doux, commode, agréable;
 On vantait en tous lieux son ignorance aimable.
 Mais depuis quelques mois devenu grand docteur,
 Il a pris un faux air, une sotte hauteur.
 Il ne veut plus parler que de rimé et de prose.
 Des auteurs décriés il prend en main la cause.
 Il rit du mauvais goût de tant d'hommes divers,
 Et va voir l'opéra seulement pour les vers.
 Voulant se redresser, soi-même on s'estropie;
 Et d'un original on fait une copie.
 L'ignorance vaut mieux qu'un savoir affecté.
 Rien n'est beau, je reviens, que par la vérité;
 C'est par elle qu'on plaît et qu'on peut long temps plaire.
 L'esprit lasse aisément, si le cœur n'est sincère.
 En vain par sa grimace un bouffon odieux
 A table nous fait rire et divertit nos yeux,
 Ses bons mots ont besoin de farine et de plâtre:
 Prenez-le tête à tête, ôtez-lui son théâtre,
 Ce n'est plus qu'un cœur bas, un coquin ténébreux;
 Son visage essuyé n'a plus rien que d'affreux.
 J'aime un esprit aisé, qui se montre, qui s'ouvre,
 Et qui plaît d'autant plus que plus il se découvre.
 Mais la seule vertu peut souffrir la clarté,
 Le vice toujours sombre aime l'obscurité.
 Pour paraître au grand jour, il faut qu'il se déguise:
 C'est lui qui de nos mœurs a banni la franchise.

Jadis l'homme vivait au travail occupé,
 Et ne trompant jamais, n'était jamais trompé.
 On ne connaissait point la ruse, l'imposture.
 Le Normand même alors ignorait le parjure.
 Aucun rhéteur encore, arrangeant le discours,
 N'avait d'un art menteur enseigné les détours.
 Mais sitôt qu'aux humains, faciles à séduire,
 L'abondance eut donné le loisir de se nuire,
 La mollesse amena la fausse vanité;
 Chacun chercha, pour plaire, un visage emprunté.
 Pour éblouir les yeux, la fortune arrogante
 Affecta d'étaler une pompe insolente.
 L'or éclata partout sur les riches habits.
 On polit l'émeraude, on tailla le rubis;
 Et la laine et la soie en cent faces nouvelles
 Apprirent à quitter leurs couleurs naturelles.
 La trop courte beauté monta sur des patins.
 La coquette tendit ses lacs tous les matins;
 Et mettant la céruse et le plâtre en usage,
 Composa de ses mains les fleurs de son visage.
 L'ardeur de s'enrichir chassa la bonne foi.
 Le courtisan n'eut plus de sentiments à soi.
 Tout ne fut plus que fard, qu'erreur, que tromperie.
 On vit partout régner la basse flatterie.
 Le parnasse surtout, fécond en imposteurs,
 Diffama le papier par ses propos menteurs.
 De là vint cet amas d'ouvrages mercenaires,
 Stances, odes, sonnets, épîtres liminaires,
 Où toujours le héros passe pour sans pareil,
 Et, fût-il louche ou borgne, est réputé soleil.

Ne crois pas toutefois sur ce discours bizarre,
 Que d'un frivole encens malignement avare,
 J'en veuille sans raison frustrer tout l'univers;
 La louange agréable est l'ame des beaux vers.
 Mais je tiens, comme toi, qu'il faut qu'elle soit vraie,
 Et que son tour adroit n'ait rien qui nous effraie.
 Alors, comme j'ai dit, tu la sais écouter,
 Et sans crainte à tes yeux on pourrait t'exalter.

Mais sans t'aller chercher des vertus dans les nues,
 Il faudrait peindre en toi des vérités connues :
 Décrire ton esprit ami de la raison ;
 Ton ardeur pour ton roi puisée en ta maison ;
 A servir ses desseins ta vigilance heureuse ;
 Ta probité sincère , utile , officieuse.
 Tel , qui hait à se voir peint en de faux portraits ,
 Sans chagrin voit tracer ses véritables traits.
 Condé même, Condé, ce héros formidable,
 Et non moins qu'aux Flamands aux flatteurs redoutable,
 Ne s'offenserait pas , si quelque adroit pinceau
 Traçait de ses exploits le fidèle tableau ;
 Et dans Senef en feu contemplant sa peinture,
 Ne désavouerait pas Malherbe ni Voiture.
 Mais malheur au poète insipide , odieux ,
 Qui viendrait le glacer d'un éloge ennuyeux.
 Il aurait beau crier : *Premier prince du monde !*
Courage sans pareil , lumière sans seconde !
 Ses vers jetés d'abord , sans tourner le feuillet ,
 Iraient dans l'antichambre amuser Pacolet.

2. *Sur les plaisirs de la campagne.*

Oui , Lamignon (a), je fuis les chagrins de la ville ,
 Et contre eux la campagne est mon unique asyle.
 Du lieu qui m'y retient veux-tu voir le tableau ?
 C'est un petit village ou plutôt un hameau ,
 Bâti sur le penchant d'un long rang de collines ,
 D'où l'œil s'égare au loin dans les plaines voisines.
 La Seine , au pied des monts que son flot vient laver ,
 Voit du sein de ses eaux vingt îles s'élever ,
 Qui , partageant son cours en diverses manières ,
 D'une rivière seul y forment vingt rivières.
 Tous ses bords sont couverts de saules non plantés ,
 Et de noyers souvent du passant insultés.

(a) Chrétien-François de Lamoignon, depuis président à
 Mortier, fils de Guillaume de Lamoignon premier prési-
 dent du parlement de Paris.

Le village au-dessus forme un amphithéâtre :
 L'habitant ne connaît ni la chaux ni le plâtre ;
 Et dans le roc , qui cède et se coupe aisément ,
 Chacun sait de sa main creuser son logement.
 La maison du seigneur , seule un peu plus ornée
 Se présente au dehors de murs environnée.
 Le soleil en naissant la regarde d'abord ,
 Et le mont la défend des outrages du nord.

C'est là , cher Lamoignon , que mon esprit tranquille
 Mèt à profit les jours que la Parque me file.
 Ici dans un vallon bornant tous mes désirs ,
 J'achète à peu de frais de solides plaisirs :
 Tantôt , un livre en main , errant dans les prairies ,
 J'occupe ma raison d'utiles rêveries :
 Tantôt , cherchant la fin d'un vers que je construi ,
 Je trouve au coin d'un bois le mot qui m'avait fui :
 Quelquefois , aux appas d'un hameçon perfide ,
 J'amorce , en badinant , le poisson trop avide ;
 Ou d'un plomb qui suit l'œil , et part avec l'éclair ,
 Je vais faire la guerre aux habitans de l'air.
 Une table au retour , propre et non magnifique ,
 Nous présente un repas agréable et rustique :
 Là , sans s'assujettir aux dogmes du Broussain ,
 Tout ce qu'on boit est bon , tout ce qu'on mange est sain ;
 La maison le fournit , la fermière l'ordonne ,
 Et mieux que Bergerat l'appétit l'assaisonne.
 O fortuné séjour ! à champs aimés des cieux !
 Que , pour jamais foulant vos prés délicieux ,
 Ne puis-je ici fixer ma course vagabonde ,
 Et connu de vous seuls , oublier tout le monde !

Mais à peine , du sein de vos vallons chéris
 Arraché malgré moi je rentre dans Paris ,
 Qu'en tous lieux les chagrins m'attendent au passage.
 Un cousin abusant d'un fâcheux parentage ,
 Vent qu'encor tout poudreux , et sans me débotter ,
 Chez vingt juges pour lui j'aie solliciter :
 Il faut voir de ce pas les plus considérables ;
 L'un demeure au Marais et l'autre aux Incurables.

Je reçois vingt avis qui me glacent d'effroi :
 Hier, dit-on, de vous on parla chez le roi,
 Et d'attentat horrible on traita la satire.
 Et le roi, que dit-il ? Le roi se prit à rire.
 Contre vos derniers vers on est fort en courroux :
 Pradon a mis au jour un livre contre vous ;
 Et chez le chapelier du coin de notre place
 Autour d'un caudebec j'en ai lu la préface :
 L'autre jour sur un mot la cour vous condamna :
 Le bruit court qu'avant-hier on vous assassina :
 Un écrit scandaleux sous votre nom se donne :
 D'un pasquin qu'on a fait, au Louvre on vous soupçonne.
 Moi ? Vous : on nous l'a dit dans le Palais-royal.

Douze ans sont écoulés depuis le jour fatal
 Qu'un libraire, imprimant les essais de ma plume,
 Donna, pour mon malheur, un trop heureux volume,
 Toujours, depuis ce temps, en proie aux sots discours,
 Contre eux la vérité m'est un faible secours.
 Vient-il de la province une satire fade,
 D'un plaisant du pays insipide boutade ;
 Pour la faire courir on dit qu'elle est de moi :
 Et le sot campagnard le croit de bonne foi.
 J'ai beau prendre à témoin et la cour et la ville :
 Non ; à d'autres, dit-il ; on connaît votre style.
 Combien de temps ces vers vous ont-ils bien coûté ?
 Il ne sont point de moi, monsieur, en vérité :
 Peut on m'attribuer ces sottises étranges ?
 Ah ! monsieur, vos mépris vous servent de louanges.

Ainsi de cent chagrins dans Paris accablé,
 Juge si, toujours triste, interrompu, troublé,
 Lamoignon, j'ai le temps de courtiser les muses.
 Le monde cependant se rit de mes excuses,
 Croit que, pour m'inspirer sur chaque événement,
 Apollon doit venir au premier mandement.

Un bruit court que le roi va tout réduire en poudre,
 Et dans Valenciennes est entré comme un foudre ;
 Que Cambrai, des Français l'épouvantable écueil,
 A vu tomber enfin ses murs et son orgueil ;

Que, devant Saint-Omer, Nassau, par sa défaite,
 De Philippe vainqueur (a) rend la gloire complète.
 Dieu sait comme les vers chez vous s'en vont couler !
 Dit d'abord un ami qui veut me cajoler,
 Et, dans ce temps guerrier et fécond en Achilles
 Croit que l'on fait les vers comme l'on prend les villes.
 Mais moi, dont le génie est mort dans ce moment,
 Je ne sais que répondre à ce vain compliment ;
 Et, justement confus de mon peu d'abondance,
 Je me fais un chagrin du bonheur de la France.

Qu'heureux est le mortel qui, du monde ignoré,
 Vit content de soi-même en un coin retiré ;
 Que l'amour de ce rien qu'on nomme renommée
 N'a jamais énivré d'une vaine fumée ;
 Qui de sa liberté forme tout son plaisir,
 Et ne rend qu'à lui seul compte de son loisir :
 Il n'a point à souffrir d'affronts ni d'injustices,
 Et du peuple inconstant il brave les caprices.
 Mais nous autres faiseurs de livres et d'écrits,
 Sur les bords du Permesse aux louanges nourris,
 Nous ne saurions briser nos fers et nos entraves,
 Du lecteur dédaigneux honorables esclaves.
 Du rang où notre esprit une fois s'est fait voir,
 Sans un fâcheux éclat nous ne saurions décroir.
 Le public, enrichi du tribut de nos veilles,
 Croit qu'on doit ajouter merveilles sur merveilles.
 Au comble parvenus il veut que nous croissions :
 Il veut en vieillissant que nous rajeunissions.
 Cependant tout décroît ; et moi-même à qui l'âge
 D'aucune ride encor n'a flétri le visage,
 Déjà moins plein de feu, pour animer ma voix
 J'ai besoin du silence et de l'ombre des bois :
 Ma muse, qui se ploît dans leurs routes perdues,
 Ne saurait plus marcher sur le pavé des rues.

(a) La bataille de Cassel, gagnée par Monsieur, Philippe de France, frère unique du roi, en 1677.

Ce n'est que dans ces bois propres à m'exciter ,
 Qu'Apollon quelquefois daigne encor m'écouter.

Ne demande donc plus par quelle humeur sauvage ,
 Tout l'été , loin de toi , demeurant au-village ,
 J'y passe obstinément les ardeurs du lion ,
 Et montre pour Paris si peu de passion.

C'est à toi , Lamoignon , que le rang , la naissance ,
 Le mérite éclatant , et la haute éloquence ,
 Appellent dans Paris aux sublimes emplois ,
 Qu'il sied bien d'y veiller pour le maintien des lois.

Tu dois là tous tes soins au bien de ta patrie :
 Tu ne t'en peux bannir que l'orphelin ne crie ;
 Que l'oppresseur ne montre un front audacieux :
 Et Thémis pour voir clair a besoin de tes yeux.

Mais pour moi , de Paris citoyen inhabile ,
 Qui ne lui puis fournir qu'un rêveur inutile ,
 Il me faut du repos , des prés et des forêts.

Laisse-moi donc ici sous leurs ombrages frais ,
 Attendre que septembre ait ramené l'automne ,
 Et que Cérès contente ait fait place à Pomone.

Quand Bacchus comblera de ses nouveaux bienfaits
 Le vendangeur ravi de ployer sous le faix ,

Aussitôt ton ami , redoutant moins la ville ,
 T'ira joindre à Paris , pour s'enfuir à Bâville.

Là dans le seul loisir que Thémis t'a laissé ,

Tu me verras souvent , à te suivre empressé ;
 Pour monter à cheval rappelant mon audace ,
 Apprenti cavalier galoper sur ta trace.

Tantôt sur l'herbe assis , au pied de ces côteaux

Où Polycrène épand ses libérales eaux ,

Lamoignon , nous irons , libres d'inquiétude ,

Discourir des vertus dont tu fais ton étude ;

Chercher quels sont les biens véritables ou faux ;

Si l'honnête homme en soi doit souffrir des défauts ;

Quel chemin le plus droit à la gloire nous guide ,

Où la vaste science , ou la vertu solide.

C'est ainsi que chez toi tu sauras m'attacher ,

Heureux si les fâcheux , prompts à nous y chercher ,

N'y viennent point semer l'ennuyeuse tristesse!
 Car, dans ce grand concours d'hommes de toute espèce
 Que sans cesse à Bâville attire le devoir,
 Au lieu de quatre amis qu'on attendait le soir,
 Quelquefois de fâcheux arrivent trois volées,
 Qui du parc à l'instant assiègent les allées.
 Alors sauve qui peut et quatre fois heureux
 Qui sait pour s'échapper quelque antre ignoré d'eux!

II. J. B. ROUSSEAU.

I. *Conseil d'un Père à son fils entrant dans le Monde.*

Mon fils, disait un maréchal illustre,
 Vous achevez votre troisième lustre;
 Mais pour pouvoir noblement figurer
 Dans la carrière où vous allez entrer,
 Souvenez-vous, quoi que le cœur vous dise,
 De ne jamais former nulle hantise
 Qu'avec des gens dans le monde approuvés,
 Chez des amis sages et cultivés.
 Appliquez-vous sur-tout, c'est le grand livre,
 A vous former dans l'art de savoir vivre:
 Dans ce qu'enseigne un commerce épuré,
 L'esprit toujours trouve un fonds assuré.
 Quand au surplus, suivez votre génie;
 Mais ne marchez qu'en bonne compagnie :
 Souvenez-vous que de toute action,
 L'autorité fait l'estimation.
 J'aime mieux voir en compagnie exquise
 Mon fils au bal, qu'en mauvaise à l'église.
 Je ne veux point d'un jeune homme occupé
 Faire un pédant, un docte anticipé,
 Afin qu'un jour l'épée ou bien la crosse
 Trouvent un sot dans un Caton précoce.
 Mais je prétends qu'un cavalier bien né
 En sache assez pour n'être point berné

Par l'impudence et l'air de dictature
 Des charlatans de la littérature.
 Si quelque goût par bonheur vous a lui
 Pour la lecture, étudiez celui
 D'un ami sage, et qui puisse vous dire
 Quand, et comment, et quoi vous devez lire.
 Mille savants, jeunes ne savaient rien;
 Mais qui sait mal, n'apprendra jamais bien.
 Que vos devoirs soient votre grande étude.
 Tel, pour tout fruit de sa sollicitude,
 Ternit son lustre en voulant trop briller,
 Et se dessèche à force de s'enfler.
 Toute science enfin, toute industrie
 Qui ne tend point au bien de la patrie,
 Ne saurait rendre un mortel orgueilleux
 Que ridicule, au lieu de merveilleux.
 Avec raison le sens commun rejette
 L'homme d'état qui veut être poète;
 Et plus encor le financier badin
 Qui pour Rameau s'érige en paladin,
 Et malgré lui, confus de la misère
 De se sentir ignorant dans sa sphère,
 Ne songe pas que c'est encor l'outrer,
 Que de savoir ce qu'il doit ignorer.
 Fuyez sur-tout ces esprits téméraires,
 Ces écumeurs de dogmes arbitraires,
 Qu'on voit tout fiers de leur corruption,
 Alambiquer toute religion,
 Du pyrrhonisme applanissant les routes,
 En arguments habiller tous leurs doutes,
 Et convertir, subtils sophistiquers,
 Leur ignorance en principes vainqueurs.
 Il ne vous faut que des sages dociles,
 Aimés du ciel, et sur la terre utiles,
 Qui, de l'honneur louablement jaloux,
 Puissent répondre et pour eux et pour vous.

Quand vous aurez pour vous la voix des sages,
Les foux bientôt y joindront leurs suffrages.

ÉPÎTRE VI; LIV. II.

III. GUILLAUME AMFRYE DE CHAULIEU.

Sur la mort.

Plus j'approché du terme et moins je le redoute.
Sur des principes sûrs mon esprit affermi
Content, persuadé, ne connaît plus le doute.
D'un Dieu, maître de tout, j'adore la puissance.
La foudre est en sa main; la terre est à ses pieds.

Les éléments humiliés
M'annoncent sa grandeur et sa magnificence.

Mers vastes, vous fuyez!

Et toi Jourdain, dans tes grottes profondes,
Retournant sur tes pas, tu va cacher tes ondes,
Tu frémis à l'aspect, tu fuis devant les yeux
D'un Dieu qui devant lui fait abaisser les cieux.
Mais, s'il est aux mortels un maître redoutable,
Est-il pour ses enfants de père plus aimable?
Dans le fond de mon cœur je lui bâtis un temple,
Prosterné devant lui, j'adore sa bonté;

Et ne vas point suivre l'exemple
Des mortels insensés, de qui la vanité
Croit rendre assez d'honneur à la Divinité
Dans les grands monuments de leur magnificence,

Témoins de leur extravagance

Bien plus que de leur piété.

Un esprit constant d'équité
Bannit loin de moi l'injustice,
Et jamais ma noire malice
N'a fait pâlir la vérité,
Ni par quelque indigne artifice
Rompu les doux liens de la société.

Ainsi je ne crains point qu'un Dieu dans sa colère
 Me demande les biens ou le sang de mon frère ;
 Me reproche la veuve et l'orphelin pillé ;
 Le pauvre par ma main de son champ dépouillé ;
 Le viol du dépôt, ou l'amitié trahie,
 Ou par quelques forfaits la fortune envahie.
 Ainsi dans ce moment, qui finira mes jours,
 Qu'il faudra te quitter, *La Fare*, et mes amours,
 Mon âme n'ira point, flottante, épouvantée,
 Peu sûre de sa destinée,
 D'Arnaud ou d'Escobar implorer le secours :
 Mais, plein d'une douce espérance,
 Je mourrai dans la confiance
 Au sortir de ce triste lieu,
 De trouver un asyle, une retraite sûre,
 Ou dans le sein de la nature ,
 Ou bien dans les bras de mon Dieu.

ÉPÎTRE A LA FARE..

IV. JEAN BAPT. LOUIS GRESSET.

Sur sa convalescence.

Toi que la voix de ma douleur
 A fait voler vers moi du sein de ta patrie,
 Et qui portant encor dans ton âme attendrie
 Du spectacle de mon malheur
 La douloureuse rêverie,
 Après mon péril même en conserve l'horreur,
 Renaïs, rappelle la douceur
 De ton allégresse chérie,
 Ma Minerve, ma tendre sœur.
 Mais quoi ! suis-je encor fait pour nommer l'allégresse,
 Et pour en chanter les appas,
 Moi, qui depuis deux mois de mortelle tristesse
 Ai vu sur ma demeure étinceler sans cesse

La faux sanglante du trépas ?
 Par les songes du sombre empire,
 Enfants tumultueux du bizarre délire,
 Mon esprit si long-temps noirci,
 Pourra-t-il retrouver, sous ses épais nuages,
 Les pinceaux du plaisir, les brillantes images,
 Et lever le bandeau qui le tient obscurci ?
 Quand sur les champs de Syracuse
 Un volcan vient au loin d'exercer ses fureurs,
 Aux bords désolés d'Aréthuse
 Daphné cherche-t-elle des fleurs ?
 Dans de mâles et sages rimes
 Si de l'inflexible raison
 Il ne fallait qu'offrir les stoïques maximes,
 Ici, plus que jamais j'en trouverais le ton.
 Je sors de ces instants de force et de lumière,
 Où l'éclatante vérité,
 Telle que le soleil au bout de sa carrière,
 Donne à ses derniers feux sa plus vive clarté.
 J'ai vu ce pas fatal où l'âme plus hardie
 S'élançant de ses tristes fers,
 Et prête à voir finir le songe de la vie,
 Au poids du vrai seul apprécie
 Le néant de cet univers.
 Éclairé sur les vœux frivoles
 Et sur les faux biens des humains,
 Je pourrais à tes yeux renverser leurs idoles,
 Les dieux de leur folie, ouvrage de leurs mains ;
 Et dans mon ardeur intrépide,
 De la vérité moins timide,
 Osant rallumer le flambeau,
 Juger et nommer tout avec cette assurance
 Que j'ai eu rapporté du sein de la souffrance,
 Et de l'écoeuré du tombeau.
 Réduit, comme je fus, par l'arrêt inflexible
 Et de la douleur et du sort,
 A demander aux dieux le bienfait de la mort :
 Je te dirais aussi que cette mort horrible

Pour le vulgaire malheureux,
 Pour un sage n'est point ce spectre si terrible,
 Sur qui les vils mortels n'osent lever les yeux;
 Et qu'après avoir vu la misère profonde,
 Des insectes présomptueux,
 De tous les êtres ennuyeux
 Dont le ciel a chargé la surface du monde,
 Et qui rampent dans ces bas lieux,
 Au premier arrêt de la Parque,
 Sans peine et d'un pas ferme on passerait la barque,
 Si la tendre amitié, si le fidèle amour
 N'arrêtaient l'âme dans leurs chaînes:
 Et si leurs plaisirs, tour à tour,
 Plus vrais et plus vifs que nos peines,
 Ne nous faisaient chérir le jour.
 Mais de cette philosophie
 Je ne réveille point les lugubres propos;
 Tu n'es faite que pour la vie;
 Et t'entretenir de tombeaux,
 Ce serait déployer sur la naissante aurore,
 Du soir d'un jour obscur les nuages épais,
 Et donner à la jeune Flore
 Une couronne de cyprès.
 O jours de la convalescence!
 Jours d'une pure volupté !
 C'est une nouvelle naissance,
 Un rayon d'immortalité.
 Quel feu! tous les plaisirs ont volé dans mon âme,
 J'adore avec transport le céleste flambeau;
 Tout m'intéresse, tout m'enflamme,
 Pour moi l'univers est nouveau.
 Sans doute que le Dieu, qui nous rend l'existence,
 A l'heureuse convalescence
 Pour de nouveaux plaisirs donne de nouveaux sens:
 A ses regards impatients
 Le chaos fuit; tout naît; la lumière commence.
 Tout brille des feux du printemps;
 Les plus simples objets, le chant d'une fauvette,

Le matin d'un beau jour, la verdure des bois,
 La fraîcheur d'une violette,
 Mille spectacles, qu'autrefois
 On voyait avec nonchalance,
 Transportent aujourd'hui, présentent des appas
 Inconnus à l'indifférence,
 Et que la foule ne voit pas.
 Tout s'émousse dans l'habitude.

ÉPÎTRE A MA SOEUR.

VI. MARIE FRANÇOISE AROUET DE VOLTAIRE.

La vie de Paris et de Versailles.

Vivons pour nous, ma chère Rosalie;
 Que l'amitié, que le sang qui nous lie
 Nous tienne lieu du reste des humains;
 Ils sont si sots, si dangereux, si vains!
 Ce tourbillon, qu'on appelle le monde,
 Est si frivole, en tant d'erreurs abonde,
 Qu'il n'est permis d'en aimer le fracas
 Qu'à l'étourdi qui ne le connaît pas.

Après dîné, l'indolente Glycère
 Sort pour sortir, sans avoir rien à faire.
 On a conduit son insipidité
 Au fond d'un char, où montant de côté,
 Son corps pressé gémit sous les barrières
 D'un lourd panier qui flotte aux deux portières.
 Chez son amie au grand trot elle va,
 Monte avec joie, et s'en repent déjà,
 L'embrasse et bâille; et puis lui dit; Madame,
 J'apporte ici tout l'ennui de mon âme;
 Joignez un peu votre inutilité
 A ce fardeau de mon oisiveté.
 Si ce ne sont ces paroles expresses,
 C'en est le sens. Quelques feintes caresses,
 Quelques propos sur le jeu, sur le temps
 Sur un sermon, sur le prix des rubans,

Ont épuisé leurs âmes excédées;
Elles chantaient déjà, faute d'idées.

D'autres oiseaux de différent plumage,
Divers de goût, d'instinct et de ramage,
En sautillant font entendre à la fois
Le gazouillis de leurs confuses voix:
Et dans les cris de la folle cohue
La médisance est à peine entendue.
Le chamaillis de cent propos croisés
Ressemble aux vents l'un à l'autre opposés.
Un profond calme, un stupide silence,
Succède au bruit de leur impertinence;
Chacun redoute un honnête entretien,
On veut penser, et l'on ne pense à rien.
O roi David ! ô ressource assurée !
Viens ranimer leur langueur désœuvrée;
Grand roi David, c'est toi dont les sixains
Fixent l'esprit et le goût des humains !
Sur un tapis dès qu'on te voit paraître,
Noble, bourgeois, clerc, prélat, petit-maitre,
Femme furtout, chacun met son espoir
Dans tes cartons peints de rouge et de noir:
Leur âme vide est du moins amusée
Par l'avarice en plaisir déguisée.

De ces exploits le beau monde occupé
Quitte à la fin le jeu pour le soupé;
Chaque convive en liberté déploie
A son voisin son insipide joie.
L'homme machine, esprit qui tient du corps,
En bien mangeant remonte ses ressorts;
Avec le sang l'âme se renouvelle,
Et l'estomac gouverne la cervelle.
Ciel, quels propos ! ce pédant du palais
Blâme la guerre, et se plaint de la paix;
Ce vieux Crésus, en sablant du champagne,
Gémit des maux que souffre la campagne;
Et cousu d'or, dans le luxe plongé,
Plaint le pays de tailles surchargé.

Monsieur l'abbé vous entame une histoire,
 Qu'il ne croit point, et qu'il vent faire croire;
 On l'interrompt par un propos du jour,
 Qu'un autre conte interrompt à son tour.
 De froids bon mots, des équivoques fades,
 Des quolibets et des turlupinades,
 Un rire faux que l'on prend pour gaité,
 Font le brillant de la société.

C'est donc ainsi, troupe absurde et frivole;
 Que nous usons de ce temps qui s'envole;
 C'est donc ainsi que nous perdons des jours,
 Longs pour les sots, pour qui pense si courts.

Fuis pour jamais ces puissants dangereux;
 Fuis les plaisirs, qui sont trompeurs comme eux.
 Bon citoyen, travaille pour la France,
 Et du public attends ta récompense.
 Qui? le public! ce fantôme inconstant,
 Monstre à cent voix, Cerbère dévorant,
 Qui flatte et mord, qui dresse par sottise
 Une statue, et par dégoût la brise?
 Tyran jaloux de quiconque le sert,
 Il profana la cendre de Colbert;
 Et prodiguant l'insolence et l'injure,
 Il a flétri la candeur la plus pure.
 Il juge, il loue, il condamne au hasard
 Toute vertu, tout mérite et tout art.
 C'est lui qu'on vit de critiques avide,
 Deshonorer le chef-d'œuvre d'Armide,
 Et pour Judith, Pirame et Régulus,
 Abandonner Phèdre et Britannicus;
 Lui, qui dix ans proscrivit Athalie,
 Qui, protecteur d'une scène avilie,
 Frappant des mains, bat à tort à travers
 Au mauvais sens qui hurle en mauvais vers.

Mais il revient, il répare sa honte,
 Le temps l'éclaire: oui, mais la mort plus prompte
 Ferme mes yeux dans ce siècle pervers,
 En attendant que les siens soient ouverts.

Chez nos neveux on me rendra justice ;
 Mais moi vivant il faut que je jouisse.
 Quand dans la tombe un pauvre homme est inclus,
 Qu'importe un bruit, un nom qu'on n'entend plus.
 L'ombre de Pope avec les rois repose;
 Un peuple entier fait son apothéose,
 Et son nom vole à l'immortalité;
 Quand il vivait il fut persécuté.

Ah ! cachons-nous ; passons avec les sages
 Le soir serein d'un jour mêlé d'orages;
 Et dérobons à l'œil de l'envieux,
 Le peu de temps que me laissent les dieux.
 Tendre amitié, don du ciel, beauté pure,
 Porte un jour doux dans ma retraite obscure,
 Puissé-je vivre et mourir dans tes bras,
 Loin du méchant qui ne te connaît pas.

VI. CH. PIERRE COLARDEAU.

1. *Fragment de l'Épître à M. Duhamel.*

C'est-là que les saisons, les mois, et les années,
 S'écoulent sous tes yeux en heures fortunées.
 Eh ! quelle heure du jour pourrais-tu regretter ?
 Par autant de bienfaits on te les voit compter.
 L'ami de tes vassaux et leur juge et leur père,
 De leur humble cabane écartant la misère,
 Nouveau Titus, assis sur un trône de fleurs,
 Citoyen couronné, tu règnes sur les cœurs.
 Le temps fuit, de son vol le passage s'efface;
 Tes monuments divers en ont fixé la trace:
 L'employer comme toi, c'est savoir l'arrêter.
 Tu sais que ce tilleul, que tu viens de planter,
 Ne dût-il rien souffrir des vents et des orages,
 N'en périra pas moins dans le torrent des âges.
 Duhamel, ces cyprès que tes mains ont semés,
 D'abord froids embryons dans la pulpe enfermés,
 Attendirent le jour où tu verrais leur germe
 Sortir, développé du sol qui les renferme.

Tu les vois aujourd'hui ces superbes cyprès
 En lustres élevés décorer tes bosquets.
 Mais le temps quelque jour, par un autre prodige
 Viendra déraciner et dépouiller leur tige.
 Eh ! combien dont l'ombrage entourait les tombeaux ;
 Sur la cendre des morts ont perdu leurs rameaux !
 De nos tristes destins, tel est l'ordre suprême ;
 Tout périt ici-bas, tout . . . le tombeau lui même.

Mais le sage qui pense, et calcule le temps,
 En sait mettre à profit les rapides instants.
 Tandis que les humains, jouets de la folie,
 Laissent évanouir le rêve de la vie,
 Le philosophe, actif sans être dissipé,
 Utile à son semblable et de l'homme occupé,
 Par ses travaux divers, ses soins, sa bienfaisance,
 Réalise le songe, et sent son existence.
 Il a tout observé, tout pesé, tout connu.
 Le terme arrive, il meurt ; mais lui seul a vécu.
 Que dis-je ? il ne meurt point ; il survit à lui-même ;
 Dans le bien qu'il a fait sa postérité l'aime.

C'est ainsi, Duhamel, qu'aux jours de l'avenir
 Tes neveux fortunés, pleins de ton souvenir,
 Sans aller te pleurer au pied d'un mausolée,
 S'imagineront voir ton ombre consolée
 Errer dans ces bosquets, sous ces arbres chéris
 Que tes mains ont plantés, que la terre a nourris.
 Déjà n'entends-tu pas, au sein de tes domaines,
 Ce peuple qui cultive et féconde tes plaines,
 Tranquille sous les toits que tu viens d'achever
 Bénir le bienfaiteur qui les fit élever ?
 Là, sa femme, ses fils, sa famille qu'il aime,
 Ses utiles troupeaux, ses valets et lui-même,
 Sous un abri commode ont trouvé par tes soins
 Ce qu'il faut au bonheur, ce qui manque aux besoins.
 Qu'il est doux de jouir des fruits de sa sagesse !
 Le pauvre, soulagé du fardeau qui l'opprime,
 En s'occupant pour toi trouve en toi des secours,
 Et d'un pain légitime alimente ses jours.

Ici son bras nerveux ébranle et déracine
 Des rocs qu'il fait rouler du haut de la colline:
 Là, plus industrieux, sous les coups du marteau
 Il dégrossit le bloc, qu'il finit au ciseau.
 Pour recevoir de l'air les douces influences.
 Il creuse ici le sol à d'égales distances;
 Et dans cette avenue, au retour du bélier,
 Tu lui feras planter l'orme et le peuplier.
 Lorsqu'enfin, vers le soir, sa tâche est terminée
 Revenant à pas lents, chargé de sa cognée,
 Harassé de travail, noirci des feux du jour,
 Le front baissé, l'œil morne, il rentre dans ta cour,
 De ta main bienfaisante il reçoit son salaire;
 Le malheureux sourit, et va dans sa chaumière
 Offrir, d'un air content à sa chère moitié
 Un pain qui lui manquait, qu'il doit à ta pitié.

La campagne à mes yeux eut toujours des attrait:
 Un charme plus puissant que de vains intérêts
 Du milieu des cités sans cesse m'y rappelle;
 Elle eut mes premiers goûts, et je suis né pour elle.
 S'il est quelque laurier que ma main put cueillir,
 Si d'un faible talent je puis m'énorgueillir;
 Si ma lyre, fidèle aux lois de l'harmonie,
 Suppléa dans mes vers au défaut du génie;
 Si, moins brillant que pur, plus vrai qu'ingénieux,
 Jamais d'un faux éclat je n'éblouis les yeux;
 Aux bois, aux prés, aux champs je dois ces avantages.
 C'est là que j'esquissai mes premières images;
 Et que, par les objets ému profondément,
 J'unis à mes tableaux le feu du sentiment.
 J'observai la nature, et fus son interprète:
 De ses vives couleurs je chargeai ma palette.
 Souvent lorsque la nuit déployait dans les airs
 Ce voile parsemé de tant d'astres divers,
 Quelquefois quand l'aurore, étincelante et pure,
 Des roses du matin, colorait la nature,
 Où lorsque le soleil, plus radieux encor,
 Roulait son char de feu sous des nuages d'or;

Parmi ces jets brillants et ces nuages sombres,
 Je saisis le contraste et du jour et des ombres.
 Souvent du rossignol j'écoutais les chansons;
 Il instruisit ma muse attentive à ses sons:
 J'appris à soupirer ces notes languissantes,
 De la plainte amoureuse expressions touchantes:
 Je formais des accords plus vivement frappés,
 A la joie, au plaisir, à l'ivresse échappés:
 Et par ces tons divers mon oreille exercée
 Sut donner à ma voix l'accent de ma pensée.
 Au bord de ce ruisseau, qui paisible en son cours,
 Suit de ces prés fleuris la pente et les détours,
 J'appris l'art peu connu d'abandonner mon style,
 Et de laisser couler un vers doux et facile.
 Chez nos cultivateurs transporté quelquefois,
 Auprès de leurs foyers, à l'abri de leurs toits,
 Dans les détails touchants de leur cabane obscure,
 J'allais étudier les mœurs de la nature.
 C'est-là que par mon cœur mon esprit éclairé
 Eut des sentiments vrais qu'il peignit à son gré.
 C'est là que, près d'un fils, une mère attentive,
 Calmait dans le berceau son enfance plaintive;
 Et tandis qu'à cet autre, endormi sur son sein,
 Sa bouche souriait de l'air le plus serein,
 Un autre, un autre encor, qui jouait autour d'elle,
 Occupait tendrement son âme maternelle;
 Et mes yeux satisfaits furent souvent témoins
 Des baisers dont l'époux récompensait ses soins.
 O cabane du pauvre! ô demeure champêtre!
 Malheureux qui te fuit et n'ose te connaître!
 Ah! puissé-je bientôt, libre et débarrassé,
 Rejetant le fardeau dont je suis oppressé,
 Habiter un asyle où l'âme se consulte!
 Des remparts de Paris fuyons le vain tumulte.
 Quel besoin m'y rappelle, et qu'y voir aujourd'hui?
 Le mérite oublié, le talent sans appui;
 L'aimable poésie, a jamais exilée,
 Aux traits du bel esprit sans pudeur immolée;

Une froide analyse à la place du goût;
 La raison, qui désèche et décompose tout;
 Des écrivains du jour le style énigmatique;
 Du contraste des mots le choc antithétique;
 Un faste sans éclat, un vernis sans couleur,
 Des surfaces sans fond, des éclairs sans chaleur;
 La gloire des beaux arts ou souillée ou perdue,
 Et leur palme flétrie à l'intrigue vendue.

Il vaut mieux Duhamel, assis à tes côtés,
 De la simple nature admirer les beautés.
 Oui, oui, je reverrai ta douce solitude;
 J'y viendrai de ton cœur approfondir l'étude,
 Y nourrir le mépris d'un monde ingrat et faux;
 Et fuyant loin des lieux du globe sublunaire,
 Rechercher, consoler cet utile vulgaire
 Qui pour un prix modique, avec peine obtenu,
 Fait le bonheur de ceux dont il est méconnu.
 Ta longue expérience instruira ma jeunesse:
 Mes fleurs s'enrichiront des fruits de ta sagesse;
 Et mon esprit, charmé de tes propos divers,
 Finira l'entretien en te lisant ces vers,
 Ces vers où je n'ai point, adulateur servile
 Divinisé d'un grand le colosse imbécille:
 Mais, où, fuyant la gêne et le ton de l'ennui,
 J'ai su louer un sage en causant avec lui.

IV. CL. JOSEPH DORAT.

A THÉMIRE.

Convalescente dans les premiers jours du printemps.

Quelle jeune et fraîche Déesse
 T'invite à voler dans ses bras?
 Le plus aimable Dieu s'empresse
 A la conduire sur ses pas.
 L'une aux rayons de l'allégresse
 Vient rouvrir ton œil enchanté;
 Sans elle il n'est plus de beauté,

L'autre, attendu par la nature,
 Répand des parfums dans les airs,
 Et de fleurs semant la verdure,
 Fait un jardin de l'univers.
 Aux feux que leur retour inspire,
 Tu reconnais ces Dieux charmants :
 C'est la santé, jeune Thémire,
 Qui te ramène le printemps.
 Vois ces vergers et ces prairies
 Déployer leurs rians tableaux :
 Vois dans ces retraites fleuries,
 Errer ces paisibles ruisseaux :
 Vois ces tilleuls sur ce rivage,
 Unis, enlacés en berceaux,
 Abaisser leur mobile ombrage
 Qui va se peindre dans les eaux
 La nature se renouvelle,
 Quel spectacle touchant pour moi !
 Je la vis mourante avec toi ;
 Je te vois renaître avec elle.

V. ANTOINE LÉONARD THOMAS.

1. *Fragment de l'Épître au Peuple.*

Cet Art, dit-on, est vil ; oserait-on le croire ?
 Bienfaiteur des humains ; quel titre pour ta gloire !
 Ta bêche et ta charrue, utiles instruments,
 Brillent plus à mes yeux que ces fiers ornements,
 Ces clefs d'or, ces toisons, ces mortiers, ces couronnes,
 Monuments des grandeurs, semés autour des trônes.
 Cet Art est le premier ; il nourrit les mortels :
 Dans l'enfance du monde il obtint des autels.

De ces champs fortunés que ta main rend fertiles,
 Pour t'admirer encor, je passe dans les villes.
 La terre avec orgueil les porte sur son sein ;
 Là, dans tout son éclat brille le genre humain,

Là, tous les arts unis, et ceux que nos misères
 A l'humaine faiblesse ont rendus nécessaires,
 Et ceux qu'un luxe utile, enfant des doux loisirs,
 Fit naître pour charmer le besoin des plaisirs,
 Aux règles du génie asservissant l'adresse,
 Font par mille canaux circuler la richesse.
 Ces arts sont ton ouvrage, et reproduits cent fois,
 Pour le bonheur du monde ils naissent à ta voix.
 Dompté sous tes marteaux, le fer devient docile;
 Tu façannes les bois, et tu pétris l'argile;
 Par tes savantes mains la toison des brebis,
 Le lin, la soie et l'or sont tissus en habits;
 La fange des métaux, sous tes doigts épurée,
 Brille, aux besoins publics noblement consacrée,
 Et le marbre poli s'élève jusqu'aux cieux,
 Pour les palais des rois ou les temples des Dieux.

Tu ne te bornes pas au bien de ta patrie;
 Le monde entier jouit de ta noble industrie:
 Par les noeuds du commerce embrassant l'univers,
 Tes mains forment un pont sur l'abîme des mers.

Si les Princes armés se disputent la terre,
 Tu fais par ta valeur les destins de la guerre:
 Tes corps sont les remparts des états désolés;
 C'est toi qui raffermis les trônes ébranlés.

Que je méprise un grand qui, fier de sa noblesse,
 Dort inutile au monde, au sein de la mollesse;
 Un stupide Crassus, énervé de langueur,
 Qui fatigue mes yeux d'un luxe sans pudeur:
 Nous admirons l'éclat, vains juges que nous sommes
 Le véritable honneur est d'être utile aux hommes.
 En vain les préjugés ont osé t'avilir,
 Peuple, pour ton pays tu sais vivre et mourir.

Il est, il est encore un plus rare avantage
 La tranquille innocence est ton heureux partage.
 Les rois ont des états, les grands ont des honneurs,
 Le riche a des trésors, et le peuple a des mœurs.
 Ce siècle malheureux foule aux pieds la nature:

Les noms de fils, d'époux, seraient-ils une injure ?
 La dignité barbare, au cœur dur, à l'œil fier,
 En prononçant ces noms croirait s'humilier :
 C'est vous, qui de vos cœurs leur prêtez la bassesse,
 Ingrats, et la nature a toujours la noblesse.
 Peuple, ces noms pour toi n'ont rien que de sacré,
 Et tu n'as point l'orgueil d'être dénaturé.

Fatigués de plaisir, idolâtres d'eux-mêmes,
 Les courtisans altiers, dans leurs grandeurs suprêmes,
 D'un œil indifférent verront des malheureux ;
 Le pauvre est né sensible ; il s'attendrit sur eux.
 Il soulage leurs maux il ressent leurs alarmes,
 Il goûte le plaisir de répandre des larmes.

Il n'a point cette grâce et ces dehors flatteurs,
 Des marquis de nos jours avantages trompeurs ;
 Et jamais son esprit, façonné par l'usage,
 N'a d'un brillant vernis coloré son langage.
 D'un masque séduisant il n'est pas revêtu ;
 Ce masque est la décence, et non pas la vertu.
 L'élégance des mœurs annonce leur ruine :
 Ces courtisans polis que l'intérêt domine,
 En plongeant un poignard vantent l'humanité ;
 S'ils ont l'éclat du marbre, ils ont sa dureté.

Oh ! que j'aime bien mieux la rustique droiture
 Du laboureur conduit par la simple nature !
 Sous des dehors grossiers son cœur est généreux ;
 C'est l'or enseveli sous un terrain fangeux.

Que de coupables mains s'élevant jusqu'aux trônes,
 Sur les têtes des rois ébranlent les couronnes ;
 Peuple, tu ne sais point, par de grands attentats,
 Épouvanter la terre et changer les états ;
 Ou, des complots fameux instrument et victime,
 Si ta main quelquefois a secondé le crime,
 C'est le souffle des grands qui pousse tes vaisseaux
 Dans la nuit de l'orage égarés sur les eaux.
 Les tigres, les lions, ardents à se détruire,
 Pour régner dans les bois, désolent leur empire :

Dans ces bois teints de sang, contente de son grain,
La fourmi creuse en paix son séjour souterrain.

Je te rends grâce, ô ciel ! dont la bonté propice
M'écarta de ces rangs qui sont un précipice !
Je n'ai point, en naissant, reçu de mes aïeux
De l'or, des dignités, l'éclat d'un nom fameux ;
Mais si j'ai des vertus, si mon mâle courage
A toujours dédaigné l'intrigue et l'esclavage,
Si mon cœur est sensible aux traits de la pitié,
S'il éprouve les feux de la tendre amitié,
Et si l'horreur du vice et m'anime et m'enflamme :
Mon sort est trop heureux ; j'ai la grandeur de l'âme.

Croit-on que le bonheur habite les palais,
Soit traîné dans un char, ou porté sous le dais ?
Ces biens, ces dignités et ces superbes tables
Ne font que trop souvent d'illustres misérables.
Le germe des douleurs infecte leur repas,
Et dans des coupes d'or ils boivent le trépas.
Un poison plus flatteur et plus cruel encore
Vient flétrir leurs beaux jours obscurcis dès l'aurore.
Vois ces spectres dorés s'avancer à pas lents,
Traîner d'un corps usé les restes chancelants,
Et sur un front jauni qu'a ridé la mollesse,
Etaler à trente ans leur précocité vieillie :
C'est la main du plaisir qui creuse leur tombeau ;
Et bienfaiteur du monde, il devient leur bourreau.
Le chagrin les poursuit ; le démon de l'intrigue
De ses soins éternels les trouble et les fatigue :
Pour eux l'ambition a des feux dévorants,
La haine a des poignards, l'envie a des serpents.
Sous l'or et sous la pourpre ils sont chargés d'entraves :
On les adore en dieux ; ils souffrent en esclaves.

Peuple, les passions ne brûlent pas ton cœur :
Le travail entretient ta robuste vigueur.
Hélas ! sans la santé, que m'importe un royaume ?
On veille dans les cours, et tu dors sous le chaume.
Tu conserves des sens ; chez toi le doux plaisir

S'aiguise par la peine , et vit par le désir ;
 Le souris d'une épouse , un fils qui te caresse
 Des fêtes d'un hameau la rustique allégresse ,
 Les rayons d'un beau jour , la fraîcheur d'un matin ,
 Te font bénir le ciel , et charment ton destin :
 Tes plaisirs sont puisés dans une source pure ;
 Ce n'est plus que pour toi qu'existe la nature.

Qui vécut sans remords , doit mourir sans tourment :
 Tu ne regrettes rien dans cet affreux moment.
 Plus on fut élevé , plus la mort est terrible ;
 Et du trône au cercueil le passage est horrible.
 Sur l'univers entier la mort étend ses droits :
 Tout périt , les héros , les ministres , les rois . .
 Rien ne surnagera sur l'abîme des âges :
 Ce globe est une mer , couverte de naufrages ,
 Qu'importe , lorsqu'on dort dans la nuit du tombeau ,
 D'avoir porté le sceptre , ou traîné le râteau ?
 On n'y distingue point l'orgueil du diadème ;
 De l'esclave et du roi la poussière est la même.
 Peuple ! d'un œil serein envisage ton sort ,
 N'accuse point la vie , et méprise la mort :
 La vie est un éclair ; la mort est un asile.
 Ton sort est d'être heureux , ta gloire est d'être utile :
 Le vice seul est bas : la vertu fait le rang :
 Et l'homme le plus juste est aussi le plus grand.

VI. JEAN FRANÇOIS DUCIS.

1. *Épître à l'Amitié contenant les Plaintes de Ducis sur la mort de Thomas (a).*

*Il serait à désirer que tous les bons amis s'entendissent
 pour mourir ensemble le même jour. Fénélon.*

Noble et tendre amitié , je te chante en mes vers :
 Du poids de tant de maux semés dans l'univers ,

(a) Cette épître a été lue par l'auteur , le lundi février 1786 , à la séance publique de l'Académie française le jour où M. le Comte de Guibert y est venu prendre séance à la place de M. Thomas.

Par tes soins consolants , c'est toi qui nous soulages.
 Trésor de tous les lieux , bonheur de tous les âges ,
 Le ciel te fit pour l'homme , et tes charmes touchants
 Sont nos derniers plaisirs , sont nos premiers penchants.
 Qui de nous , lorsque l'ame encor naïve et pure
 Commence à s'émouvoir , et s'ouvre à la nature ,
 N'a pas senti d'abord , par un instinct heureux ,
 Le besoin enchanteur , ce besoin d'être deux.
 De dire à son ami ses plaisirs et ses peines ?

D'un zéphyr indulgent si les douces haleines
 Ont conduit mon vaisseau sur des bords enchantés ,
 Sur ce théâtre heureux de mes prospérités ,
 Brillant d'un vain éclat , et vivant pour moi-même ,
 Sans épancher mon cœur , sans un ami qui m'aime ,
 Porterai-je moi seul , de mon ennui chargé ,
 Tout le poids d'un bonheur qui n'est point partagé ?
 Qu'un ami sur mes bords soit jeté par l'orage ,
 Ciel ! avec quel transport je l'embrasse au rivage !
 Moi-même entre ses bras si le flot m'a jeté ,
 Je ris de mon naufrage et du flot irrité.

Oui , contre deux amis la fortune est sans armes !
 Ce nom répare tout : sais-je , grâce à ses charmes ,
 Si je donne ou j'accepte ? Il efface à jamais
 Ce mot de bienfaiteur , et ce mot de bienfaits.

Si , dans l'été brûlant d'une vive jeunesse ,
 Je saisis du plaisir la coupe enchanteresse ,
 Je veux , le front ouvert , de la feinte ennemi ,
 Voir briller mon bonheur dans les yeux d'un ami.
 D'un ami ! ce nom seul me charme et me rassure.
 C'est avec mon ami que ma raison s'épure ,
 Que je cherche la paix , des conseils , un appui ;
 Je me soutiens , m'éclaire , et me calme avec lui.
 Dans des pièges trompeurs si ma vertu sommeille ,
 J'embrasse , en le suivant , sa vertu qui m'éveille :
 Dans le champ varié de nos doux entretiens ,
 Son esprit est à moi , ses trésors sont les miens.
 Je sens , dans mon ardeur , par les siennes pressées ,
 Naître , accourir en foule , et jaillir mes pensées.

Mon discours s'attendrit d'un charme intéressant,
Et s'anime à sa voix du geste et de l'accent.

.
Hélas ! la mort déjà m'entraînait dans l'abîme,
Quand le ciel , par degrés ranima la victime.
Sur des rocs déchirants soudain précipité ;
C'est là que , sans couleur , mourant , ensanglanté .
De deux pauvres vieillards j'excitai les alarmes ,
Et des yeux du passant fis tomber quelques larmes.
Mais mon péril n'est plus , pourquoi le retracer
Quand je sens mon ami dans mon sein s'élancer ?
C'est lui que je revois. Oh ! que de pleurs coulèrent !
Comme en mes faibles bras ses bras s'entrelacèrent !
Appuyé sur ton cœur , renaissant sous tes yeux ,
Dans quelle extase ami , je contemplai les cieux !
J'admirai leur azur , je regardai la terre ;
Je crus me ressaisir de la nature entière.
Ah ! sortant de la tombe où l'on fut endormi ,
Qu'il est doux de revoir le ciel et son ami !
Mais ce rocher fatal va bientôt disparaître.
Emporté dans tes bras , sous ton abri champêtre ,
Je vois cette cité , long temps chère aux Césars ,
La reine du commerce et l'amante des arts ;
La Saône , près d'Oullins , d'un flot lent et timide !
Grossir le Rhône ému , qui s'enfuit plus rapide.
Déjà sous tes berceaux je vais , dès le matin ,
Respirer , à pas lents , et la rose et le thym ;
Et plus loin , dans ton clos , mon œil veut voir encore
Si d'un plus vif éclat ton raisin se colore.
Tu vas bientôt loin d'eux chercher d'autres climats.
Nice , où le nord jamais n'a soufflé ses frimas ,
Où la rose entretient sa fraîcheur éternelle ,
Nice attend ta présence , et son printemps t'appelle.
Là tu verras fleurir , en dépit des hivers ,
Ces rians orangers , ces myrtes toujours verts ;
La mer , dans son bassin , doucement agitée
T'offrir l'éclat tremblant de sa moire argentée.
Tu pars. Climats heureux ! je le confie à vous ;

Zéphyr, apportez lui vos parfums les plus doux :
 De vie et de bonheur chargez l'air qu'il respire ;
 Pour prix de vos bienfaits, vous entendrez sa lyre.
 Oh ! que ne pouvons-nous unis jusqu'au tombeau,
 Ensemble de nos jours voir s'user le flambeau !
 Ensemble !... Ah ! quand déjà , dans notre ame ravie,
 Nous confondions nos vœux, nos penchants, notre vie ;
 Quand un espoir si doux consolait nos adieux,
 Tu souris , je t'embrasse , et tu meurs à mes yeux.
 Tu meurs , toi , mon ami ! toi qui , dans tes alarmes,
 Donnas à mon péril des soupirs et des larmes !
 Toi que de mon malheur le bruit fit accourir
 Sur ce rocher sanglant où j'aurais dû mourir !
 Ah ! du bord de l'abîme où je t'ai vu descendre,
 Mon bras, mon faible bras vers toi n'a pu s'étendre.

Mais quand l'homme s'éteint, tout prêt à nous quitter,
 Sous quels augustes traits viens-tu te présenter ?
 D'avance sur ton front commence à m'apparaître
 Cette immortalité qui s'attache à notre être.
 Son rayon luit déjà sur ce front abattu,
 Qui m'offre avec candeur quarante ans de vertu.
 Qu'il est grand ce tableau de la vertu mourante !
 Oui, je l'entends encor cette voix consolante
 Du pontife attendri, qui, plein de nos douleurs
 T'annonça ton péril en te cachant ses pleurs.
 Montazet, oui ta bouche, avec l'accent d'un frère,
 Lui peignit, lui montra, sous l'image d'un père,
 Ce Dieu dont ta vertu nous fait bénir le nom !
 Avec quel saint respect, quel touchant abandon
 Mon ami lui prêtait son cœur et son oreille !
 Je crus voir Fénelon parlant au grand Corneille.

Un peu de terre, hélas ! a caché pour jamais
 L'ami dont en ces lieux je cherche encor les traits.
 Oullins ! ô triste Oullins ! que ton temple modeste
 A laissé dans mon cœur un souvenir funeste !
 Ah ! conserve à jamais ce dépôt précieux
 Qu'ont avec tant de peine abandonné mes yeux !
 Au pied de cet autel où mon ami repose,

Si, pour toi, notre deuil est encor quelque chose,
 Ah ! laisse lui passer nos soupirs et nos pleurs.
 Son ombre hélas ! peut-être entendra nos douleurs.
 Il les mérite bien cet ami si fidèle
 Qui mourut en chrétien ; qui peignit Marc-Aurèle.
 Oh ! comment honorer son génie et ses mœurs ?
 Donnez-moi, mes amis, des lauriers et des fleurs ;
 Je l'en veux accabler, j'en veux couvrir sa cendre.
 Mais son cercueil frémit, ma voix s'est fait entendre.
 Oui, mon ami, c'est moi, mon accent t'est connu ;
 C'est moi que tout sanglant ton bras a soutenu.
 Quoi ! c'est moi qui renaiss ! Quoi c'est lui qui succombe !
 Hier contre son sein ! aujourd'hui sur sa tombe !

2. *Fragment de l'épître à ma Mère.*

Ma mère, entends mes vers. Eh bien ! as-tu frémi
 De ton sang dans mon cœur reconnais-tu la flamme ?
 As-tu versé des pleurs ? Ai-je ébranlé ton âme ?
 Tout ton sein palpitait ; le sens-tu raffermi ?
 Tes yeux pleins de bonheur, pleins de douces alarmes,
 M'observent tendrement et répandent des larmes.

Ah ! si le sort, moins ennemi,
 Honorait mes travaux par d'illustres suffrages !
 Si ton bonheur du-moins me payait ses outrages !
 Hélas ! tu sais quels traits le ciel lança sur moi.
 Sans père . . . , sans épouse . . . , après un long orage,
 Nu, combattant les flots, échappé du naufrage,

Ma mère, je reviens vers toi ;
 Je viens saisir ton bras qui m'appelle au rivage
 De ton péril passé mon cœur est encor plein,
 Et tes soins, tes leçons, tes jours tu les destines

A mes deux pauvres orphelines.
 Leur mère, hélas ! n'est plus, tu leur ouvres ton sein.
 Tu fus mon appui dès l'enfance,
 Et ta vieillesse encore aime à me soutenir.

Chaque jour tu me fais bénir
 Le sein qui m'a donné naissance.

Tu m'appris, par tes mœurs, la vertu, l'innocence;
 Tu viens dans tes douleurs de m'apprendre à mourir;
 Donne-moi maintenant des leçons de constance.

Hélas; j'en ai besoin; l'homme est né pour souffrir.

Le ciel, qui l'a voulu, fit pour moi sur la terre
 Germer bien des douleurs: s'il daignait les calmer,

Voir mes pleurs et se désarmer!

S'il rendait seulement sa coupe moins sévère!

Non: l'or ni la grandeur ne saurait m'enflammer;

J'eus même assez souvent peine à les estimer.

J'ai vu leur rien de près, j'ai pesé leur chimère,

Mais il est d'autres biens, plus faits pour me charmer,

Que l'on n'achète point, qu'il est si doux d'aimer:

O ciel! conserve-moi mes enfants et ma mère.

IX. JACQUES DELILLE.

I. *Le vrai Poëte.*

Libre d'ambition, insensible aux richesses,
 Courageux sans hauteur, complaisant sans bassesses,
 Voilà le vrai poëte; il plaît, mais noblement:
 De l'orgueil d'un ministre, il n'est pas l'instrument.
 Flatter, même les rois, à ses yeux est coupable;
 De mentir, même en vers, sa bouche est incapable.
 Chez lui la poésie est plus que de vains sons;
 La sublime morale ennoblit ses chansons;
 Il fait briller le vrai dans la fiction même:
 Ce n'est point un vain nom, c'est la vertu qu'il aime.
 Il respecte les grands, et ne les flatte pas;
 Il dompte ses rivaux, sans livrer de combats;
 Il voit avec mépris le louangeur stupide,
 L'agresseur furieux, le défenseur timide,
 Le critique implacable et qui mord sans pitié,
 Le bel esprit jaloux, et qui loue à moitié,
 Tant de coups sans effet, tant de traits sans blessure,
 Et la haine impuissante et l'amitié peu sûre.
 Qu'on réchauffe cent fois des contes pleins d'ennui;

Que l'on charge son nom des sottises d'autrui;
 Qu'un méchant affamé défigure, pour vivre,
 Ses traits dans une estampe, et ses mœurs dans un livre;
 Qu'on l'outrage dans ceux qui lui sont les plus chers;
 Qu'on blâme sa morale, au défaut de ses vers;
 Que l'on poursuive encor, par une lâche envie;
 Ses amis dans l'exil et son père sans vie;
 Qu'enfin, jusqu'à son roi, les vils échos des cours
 Fassent de ces méchants retentir les discours:
 Adorable vertu! c'est à vous qu'il s'immole!
 C'est pour vous qu'il souffrit; par vous il se console!

2. *Utilité des voyages.*

Ce vide des grandeurs, ce néant des humains,
 Il le retrouve encor dans l'œuvre de leurs mains.
 Dans la Grèce, dans Rome, en silence il contemple
 Les restes d'un palais, les ruines d'un temple:
 Il voit périr du Nil les colosses fameux,
 Et les tombeaux des rois mourir enfin comme eux.
 S'il cherche ces cités que l'orgueil a construites,
 C'est parmi les débris de cent villes détruites.
 « Ce monde, où follement l'homme s'enorgueillit
 « Dit-il, renaît sans cesse, et sans cesse vieillit:
 « Un empire s'élève, un autre empire tombe;
 « A côté d'un berceau, j'aperçois une tombe.
 « L'orgueilleux Pétersbourg sort du sein des marais;
 « Et toi, fière Lisbonne, hélas! tu disparais!
 « Et je crois, à travers tes débris lamentables;
 « Entendre retentir ces mots épouvantables:
 « Mortels, tout doit périr, et tout à son trépas;
 « Seule dans l'univers la vertu ne meurt pas. »
 Tels Lycurgue et Solon, heureux législateurs,
 Chez cent peuples d'abord, savants contemplateurs,
 D'après les nations dès long-temps florissantes,
 Dessinèrent le plan de leurs cités naissantes,
 Et surent transporter dans leurs nouveaux remparts
 L'un toutes les vertus, et l'autre tous les arts.

Mais quoi ! pour te prouver ce qu'on doit aux voyages,
 Me faut-il donc fouiller dans la nuit des vieux âges ?
 Dans des temps plus voisins veux-tu voir leurs effets ?
 Vois tout un peuple au Nord créé par leurs bienfaits. (1)

La, d'horribles frimas toujours environnée,
 Couverte de glaçons, de neige couronnée,
 Et d'un deuil éternel effrayant les regards,
 La nature hideuse effarouchait les arts.
 Chefs-d'œuvre du ciseau, charme de la peinture,
 De l'art brillant des vers agréable imposture,
 Danse voluptueuse, accords mélodieux,
 Vous n'osiez approcher ces climats odieux !
 Loin d'eux, et les beaux arts et les travaux utiles :
 L'esprit était inculte et les champs infertiles ;
 Enfin Pierre paraît : il voit ce coin du monde
 Dormir enseveli dans une nuit profonde :
 De dix siècles de honte il prétend le venger,
 Et c'est en le quittant qu'il saura le changer.
 O prodige ! un grand roi quitte le rang suprême ;
 Et dans son noble exil, plus grand qu'en sa cour même,
 Pour moissonner les arts dans cent pays divers,
 Auguste voyageur, étonne l'univers ;
 Dans le palais des rois, sous l'humble toit du sage,
 Fait de l'art de régner le noble apprentissage,
 Dévore tout chef-d'œuvre offert à ses transports,
 Parcourt les ateliers, interroge les ports.
 Et des arts recueillis dans ses courses immenses,
 Rapporte au fond du Nord les fertiles semences.
 Tout change. Dans ces lieux embellis à sa voix,
 La nature a souri pour la première fois ;
 Il subjugué les champs, les ondes, les rivages,
 Et ses propres sujets, mille fois plus sauvages.
 Je vois creuser des ports, bâtir des arsenaux ;
 Les fleuves étonnés sont joints par des canaux ;
 Les marais sont couverts de moissons jaunissantes,
 Les déserts sont peuplés de villes florissantes,

(1) La Russie.

Des talents cultivés la fleur s'épanouit,
Et des vieilles erreurs l'amas s'évanouit.

ÉPÎTRE SUR LES VOYAGES.

3. *Les arts.*

Je veux te présenter, des objets plus rians :
Les arts ont, par leurs soins, formé tes premiers ans;
Même au sein de ce monde, où la mollesse habite,
A cultiver leurs fruits permets que je t'invite.
Pourrais-tu renoncer à leurs aimables jeux?
Ils sont de tous les temps, ils sont de tous les lieux.
Dans l'âge turbulent des passions humaines,
Lorsqu'un fleuve de feu bouillonne dans nos veines,
Ils servent d'aliment à nos brûlants desirs
Et forment la raison dans l'âge des plaisirs.
Donne leur tes beaux jours ; c'est le temps du génie,
L'oreille s'ouvre alors à la tendre harmonie ;
L'esprit est plus ardent, les sens plus vigoureux :
C'est alors que Corneille exhalait tous ses feux ;
Et l'illustre Milton orna, dans sa jeunesse,
Le *Paradis* charmant qu'a flétri sa vieillesse.

Lorsque l'âge viril vient mûrir la raison,
Les arts, ces arts divins, sont encor de saison :
Un père quelquefois, pour goûter leurs caresses,
Peut oublier d'un fils les naïves tendresses.
Ils dérident le front du grave magistrat,
Déroberent des instants au ministre d'état,
Délassent le guerrier fatigué de carnage,
Et même osent sourire au financier sauvage.

Enfin, quand la vieillesse arrive à pas glacés,
Des bals, des soupers fins, quand les jours sont passés,
Eux seuls de notre hiver dissipent la tristesse,
Le vieillard voit par eux revivre sa jeunesse ;
Par eux les ris légers brillent sur son menton,
Et voltigent encor autour de son bâton.

C'est ainsi que les arts, en tous lieux, en tous temps,
 De cette courte vie amusent les instants,
 Nous sauvent du danger des faiblesses humaines,
 Augmentent nos plaisirs et soulagent nos peines.
 Beaux-arts! oui, je vous dois mes moments les plus doux,
 Je m'endors dans vos bras, je m'éveille pour vous:
 Que dis je? autour de moi; tandis que je sommeille,
 Aux clartés d'un flambeau je prolonge ma veille;
 Seul je rêve avec vous, loin du trouble et du bruit,
 Par vous, en jour heureux je sais changer la nuit.

ÉPITRE SUR LES ARTS.

X. PIERRE DARU.

I. *Il vante le séjour de la campagne, comme plus conforme et plus favorable à la liberté que celui de la ville.*

A l'ami de la ville un amateur des champs,
 Salut. Nous partageons les mêmes sentimens.
 Unis comme l'étaient et Castor et son frère,
 Seulement en un point nos goûts sont différens;
 Nous sommes ces pigeons nés d'une tendre mère,
 Dont l'un garde le nid; l'autre, au bord des ruisseaux,
 Se plaît à contempler la verdure et les eaux.
 Ami, que voulez-vous? je goutte dans ma terre,
 Loin de ces lieux bruyans que vous trouvez si beaux,
 Tout le bonheur des rois sous mon toit solitaire.
 L'esclave d'un pontife, ennuyé des gâteaux,
 Se sauve quelquefois: je l'imité et préfère
 Le pain le plus grossier aux plus friands morceaux.

Désirez-vous de vivre au gré de la nature?
 Pour placer vos foyers quel lieu choisirez-vous?
 Un champ fertilisé par une source pure.
 Est-il quelque séjour où l'hiver soit plus doux,
 Où des zéphyrs plus frais caressent la verdure,
 Quand l'astre de Némée et le Chien furieux

D'un soleil ennemi nous dardent tous les feux?
 Où pourriez-vous trouver un sommeil plus tranquille,
 Plus propre à dissiper le trouble et les soucis?
 Que sont, près de nos fleurs, vos plus riches parvis?
 Et cette onde que l'art a sut rendre docile,
 Qui s'efforce, en grondant, de rompre ses canaux,
 Vaut-elle ce cristal qui fuit dans nos ruisseaux?
 Ne vous voyons-nous pas, même au sein de la ville,
 Dans un vaste portique enfermer des forêts,
 Et vous énorger si vos riches palais
 Jouissent de l'aspect d'une plaine fertile?
 La nature a ses droits, et de nos vains dégoûts,
 Quand nous la repoussons, triomphe malgré nous.

Vous plaignez l'ignorant qui confondra peut-être
 La pourpre d'Italie et celle de Sidon;
 Et moi, je plains celui qui ne sait pas connaître
 Les vrais biens et les faux, l'erreur et la raison.

Craignez de trop chérir la fortune incertaine;
 Ce qu'on aime à l'excès, on le perd avec peine:
 Fuyez donc la grandeur, et sous vos humbles toits,
 Vous serez plus heureux que les grands et les rois.
 Plus fort que le coursier, le cerf, avec outrage,
 Le chassait, tous les jours, du commun pâturage.
 Le vaincu va de l'homme implorer le secours;
 Il se soumet au frein: mais, quand sur la poussière
 Son rival odieux eut terminé ses jours,
 Ni du frein ni de l'homme il ne put se défaire.
 Ainsi plus d'un mortel, pour fuir la pauvreté,
 Va servir sous un maître, et perd sa liberté,
 Ce bien plus précieux que des richesses vaines:
 Il craint de se gêner, et se donne des chaînes.
 Des biens que vous avez sachez vivre content;
 Songez que la fortune est comme un vêtement,
 Qui, trop grand, embarrasse et trop petit, nous blesse.
 Il faut à son état mesurer sa richesse.

Grondez-moi si jamais, épris d'un vil trésor
 Au-delà du besoin j'accumule sans cesse.
 Gardez de m'épargner; répétez-moi que l'or

Est le tyran du faible et l'esclave du sage;
Qu'il est fait pour servir sans gouverner jamais.

Adieu; je vous écris ceci de mon village:
Y vivre loin de vous, voilà mes seuls regrets.

ÉPITRE A FUSCUS ABISTIUS.

2. *Que le bonheur est en nous-mêmes; et non dans
les lieux que nous habitons.*

Que dites-vous, ami de l'aimable Samos,
De Chios, de Sardis, par Crésus embellie?
Ces lieux si renommés, Colophone et Lesbos,
Valent-ils en effet tout ce qu'on en publie?
Leur préféreriez-vous le Tibre et l'Italie?
Aimez-vous la Mysie et son bord enchanté?
Ou Lébède en ses murs vous voit-il arrêté,
Jurant de renoncer à la mer, aux voyages?
Qu'est-ce donc que Lébède? un bourg de quelques feux,
Plus désert que Gabie et nos moindres villages:
Et pourtant, direz-vous, je me croirais heureux
De pouvoir, sur ces bords, à l'abri des orages,
Oublier les humains, me faire oublier d'eux,
Et voir du fond du port la mer et les naufrages.
Soit: mais tout n'a qu'un temps: lorsque sur son chemin
Le voyageur transi trouve une hotellerie,
Y passe-t-il ses jours? il part le lendemain.
Souvent avec plaisir je me réchauffe au bain:
Mais le bain suffit-il au bonheur de la vie?
Eh quoi donc! une fois si j'avais, sur les flots,
De l'aquilon perfide éprouvé la furie,
Au port le plus voisin vendrais-je mes vaisseaux?
Plus sage, croyez-moi, vous quitteriez sans peine
Ces bords que vous aimez, et Rhode, et Mitylène,
Comme on quitte, au mois d'août le coin, de son foyer,
Ou l'habit de printemps, au retour de janvier.
Venez, tandis qu'encor la fortune prospère

Daigne jeter sur vous un regard bienfaisant,
 Venez vanter de loin Chios, Rhode, et Cythère:
 Si la bonté des Dieux vous offre un doux instant,
 Sachez en profiter avec reconnaissance:
 Sur-tout ne différez jamais la jouissance,
 Par tout où vous serez sachez vivre content.
 Si la raison ne peut dissiper la tristesse,
 Qu'espérer d'un rivage et d'un site enchanteur?
 Nous fuyons sur les flots le chagrin qui nous presse:
 C'est changer de climat, et non changer d'humeur.
 Hélas! que nous prenons une peine inutile!
 Sur les mers, sur la terre, on cherche le bonheur;
 Le bonheur est par-tout, aux champs, comme à la ville;
 Il faut, pour le trouver, trouver la paix du cœur.

A BULLATIUS.

FIN DU GENRE DE L'ÉPITRE.



CHAPITRE IV.

I.

DE LA SATIRE.

Définition de la Satire. La satire est un discours en vers, dans lequel on attaque directement les vices des hommes, et où l'on critique de même les mauvais ouvrages. Renfermée dans ses justes bornes, la satire ne peut qu'être infiniment utile à la société civile et à la république des lettres.

Elle seule bravant l'orgueil et l'injustice
Va jusque sous le dais faire pâlir le vice,
Et souvent sans rien craindre, à l'aide d'un bon mot,
Va venger la raison des attentats d'un sot. (a)

Voilà son but, son véritable objet, les grands avantages dont elle peut à bon droit se glorifier.

Style de la satire. Le poëte peut attaquer les vices ou sur un ton sérieux, caustique et mordant, ou sur un ton léger, plaisant et badin; se déclarer avec force contre le ridicule, ou se borner à une simple raillerie. Dans le premier cas, il doit employer un style ferme, plein et nerveux; dans le second, un style fin, agréable et enjoué; mais toujours simple, naturel et facile, parce que le style de la satire est le plus conforme au style ordinaire. Quelque ton que prenne le poëte, ses pensées doivent être vives, pressées, d'une vérité frappante et enchaînées avec grace; ses préceptes surtout, sages, solides, clairs et lumineux.

Ce qu'il faut observer dans la satire des mœurs. Pour que la satire soit un genre d'écrire vraiment honnête

(a) Boileau. Satyre IX.

et recommandable, il faut qu'elle soit générale et réglée par les bienséances. Les vices ou les ridicules de l'humanité doivent y être exposés dans tout leur jour par des peintures vives et naturelles, des caractères exprimés avec vérité, des portraits finis, sans que les personnes y soient nommées ou désignées. Le poète qui préconise la vertu et qui attaque en général les mœurs corrompues, mérite les plus grands éloges. Mais celui qui veut flétrir ou humilier les personnes, est digne lui même d'opprobre et de châtiment.

Ce qu'il faut observer dans la satire des ouvrages d'esprit. Lorsque le poète satirique s'érige en censeur des ouvrages d'esprit, il faut que, dirigé par un goût sûr, il se montre toujours sans amertume, sans passion, sans partialité. Le poète étant dans l'obligation de précautionner ses lecteurs contre le mauvais goût, doit indiquer les sources où l'on pourrait le puiser et peut, par conséquent, nommer les ouvrages. Mais il s'interdira les personnalités et ne parlera jamais des auteurs: les règles de la bienséance l'exigent.

Domairon.

II.

POÈTES SATIRIQUES.

C'est à Rome que la satire française a puisé ses modèles; c'est là qu'elle a pris la forme didactique qu'elle a adoptée. Mais la plupart des écrivains français, observe Dubois Fontanelle, qui se sont exercés dans le genre satirique l'ont borné, ainsi que Boileau, à juger de la littérature et de ceux qui s'en occupent. Peu, comme nous l'allons voir, ont osé porter d'une main hardie leur fouet sur les vices et sur les crimes: ils ont craint les vengeances des criminels et des vicieux. Ils ont essayé d'égayer leurs

critiques par les plaisanteries ingénieuses et malignes. Il en est résulté que leurs satires ne sont en général qu'une longue épigramme ou une suite d'épigrammes liées par le discours.

La littérature française a toujours été, même dès les plus anciens temps, très-abondante en poèmes et en écrits satiriques. Les Troubadours en ont laissé un très-grand nombre, sous le titre de *Sirventes* ou *Sirventois*. Mais ni ces productions ni celles des poètes suivants, jusqu'au fameux Rabelais, ne sont dignes d'être rapportées ici.

FRANÇOIS RABELAIS, né à Chinon en 1483, mort à Lyon en 1553, est celui qui, avant la renaissance du bon goût en France, s'est le plus distingué dans la satire prosaïque. On a dit de son talent trop et trop peu. Ceux que rebutait son langage bizarre et obscur, ont laissé là Rabelais comme un insensé : ceux qui ont travaillé à le déchiffrer, ont exalté son mérite en raison de ce qu'il leur avait coûté à entendre. Au fond, il a, parmi beaucoup de fatras et d'ordures, des traits, et même des morceaux pleins d'une verve satirique, originale et piquante. (a)

MATHURIN RÉGNIER, mort en 1613, occupe une des premières places parmi les poètes satiriques français. Il est vrai qu'il est souvent d'une liberté ou d'une licence qui va jusqu'au cinisme; mais imitateur de Perse et de Juvénal qui ont quelquefois ce défaut, il crut pouvoir les suivre en tout. Plusieurs de ses tableaux sont fiers et d'un coloris vigoureux. Ils offrent quantité de vers heureux, de saillies fines et de bons mots qui ont du sel et de la naïveté; mais le style en est inégal, et toutes les plaisanteries n'y sont pas toujours

(a) Le Harpe.

du meilleur ton. Elles se ressentent en effet des sociétés qui lui étaient familières. Il se pressa tellement de vivre qu'il était déjà vieux à trente ans; et lorsqu'il mourut à quarante, il avait toutes les infirmités, toute la faiblesse de la dernière décrépitude.

PAUL SCARRON, peu de temps après Regnier, mit le style burlesque à la mode. Il a composé un grand nombre de poésie en ce genre, parmi lesquelles son *Virgile travesti* et son *Typhon ou la Gigantomachie* sont les plus connus. Son *Roman comique* est presque le seul de ses ouvrages que les gens de goût aiment encore; mais ils ne l'aiment que comme un ouvrage gai, amusant et médiocre. Boileau avait prédit la chute du burlesque et c'est aussi lui qui y a puissamment contribué.

NICOLAS BOILEAU DESPRÉAUX est certainement celui qui a fait briller la satire en France; après lui il n'y en a pas un seul qui puisse l'égaliser. On doit regarder ses satires comme l'époque du bon goût, elles servirent à la fois à encourager les grands hommes dont il fut le contemporain et à humilier leurs ennemis. La France doit à Boileau les chefs-d'œuvre de *Racine* et de *Molière*. Ses vers devenus proverbes en naissant, répandaient dans toute l'Europe la honte des *Scudery* et la gloire des *Corneille*. Dans ses satires il s'éleva pour la plupart contre le mauvais goût qui avait infecté la cour et les provinces. En vain l'ignorance et la haine osèrent murmurer de la liberté courageuse, on ne la confondit pas avec la licence, car on sut distinguer la critique utile qui ne s'attache qu'aux écrits, du libelle scandaleux qui offense les mœurs. Ses satires sont remplies de plaisanterie, d'un bon sens, et de cette sorte de verve dont la satire est susceptible. Elles sont moins philosophiques que

celles d'Horace qu'il égale, que celles de *Juvénal* qu'il surpasse. Il a deux avantages sur le satirique latin; il a plus de poésie et raille plus finement. La satire adressée à son esprit passe toujours pour un chef-d'œuvre de gaité satirique, et pour le modèle le plus ingénieux. Mais les trois dernières celles sur *le faux honneur*, contre les *femmes* et sur *l'équivoque* sont généralement condamnées à cause des redites, des lieux communs, des injustices et de vaine déclamation.

Le succès qu'eurent les satires de Boileau en fit faire beaucoup à leur imitation; mais elles sont toutes oubliées. Il en reste quatre ou cinq de

LOUIS SANLECQUE, chanoine régulier de Sainte-Genève, que les ennemis de Despréaux prônèrent beaucoup dans leur nouveauté, et que l'on ne lit plus aujourd'hui. Comme tous ses autres ouvrages, elles manquent d'invention et pêchent par le style. On y trouve cependant quelquefois des idées ingénieuses, des vers même heureux; et c'est à son occasion que Voltaire observe qu'un des effets du siècle de Louis XIV est ce nombre prodigieux de poètes médiocres dans lesquels on trouve de bons vers. *La plupart de ces vers appartiennent au temps même et non au génie.*

Il semblait que depuis *Boileau* la satire commençât à languir, lorsque parut

MARIE AROUET DE VOLTAIRE. Il est le premier parmi les poètes satiriques des temps modernes qui fit revivre la satire badine. *Le Pauvre diable*, *le Russe à Paris*, *les deux Siècles*, et d'autres sont autant de chefs-d'œuvre dans ce genre. Ils se font remarquer par des plaisanteries ingénieuses, des saillies piquantes, par une élégance et une harmonie dans la versification qui caractérisent toutes les productions de ce poète. Mais

on n'en peut pas dire autant de la *Guerre civile de Genève*. C'est une longue satire en vers divisée par chants que l'on reprochera toujours à Voltaire, et dans laquelle il a répandu le fiel sur un écrivain (Rousseau) qui méritait toutes sortes d'égards par son génie, par son éloquence et sur tout par ses infortunes, car alors il était malheureux. Cette satire n'a pas le sel des précédentes. Les morceaux les plus heureux sont ceux où l'auteur, abandonnant la victime qu'il veut s'immoler, passe à d'autres objets: on retrouve alors sa grâce, sa facilité, son esprit, sa gaîté ordinaire; on rit et on ne se reproche pas d'avoir ri.

JACQUES DELILLE, a donné une satire sur le luxe. Elle rappelle la tournure hardie et véhémence de Juvenal. Le poète s'y élève vigoureusement contre ce vice destructeur de la prospérité des familles, et attaque ces êtres vils et méprisables, avides de richesses et de la faveur qui les procure, courant à celle-ci par la bassesse et par le crime. Indépendamment du grand talent de la versification, le poète y déploie un grand fonds de sensibilité.

NICOLAS JOSEPH LAURENT GILBERT né à Fontenay près de Nancy, mort à Paris, a laissé deux satires estimées, savoir: le *Dix-huitième siècle en 1775* et *mon Apologie*, satire en 1778. Cet écrivain enlevé aux lettres par une mort extraordinaire et prématurée (voyez l'article de l'Ode) semblait appelé au genre satirique, non à la vérité dans le goût d'Horace, mais dans celui de Juvenal. Il en avait la fougue, l'exagération, la violence. Quoiqu'il n'ait fait que deux satires, on a retenu plusieurs de ses vers qui joignent au mérite de l'énergie, une expression pleine de verve et qui annonçait un poète. Tels sont ces vers mordants que leur mérite et l'orgueil de la Harpe ont rendu proverbes: (b)

(b) Palissot;

C'est ce petit rimeur, de tant de prix enflé,
 Qui sifflé pour ses vers, pour sa prose sifflé,
 Tout meurtri des faux pas de sa muse tragique,
 Tomba de chute en chute au trône académique.

CHARLES PALISSOT DE MONTNAY. Indépendamment de plusieurs ouvrages en vers et en prose (voyez l'article de la littérature) on a de lui *la Dunciade* ou la *Guerre des Sots*, poème en dix chants. C'est un poème satirique plein d'imagination, de bonnes plaisanteries offrant une foule d'idées neuves, de traits saillants, exprimés avec une versification digne des beaux jours de Louis XIV.

CLAUDE-CARLOMAN DE RULHIÈRE, né en 1735, dans le village de Bondy près de Paris, annonça de bonne heure une heureuse disposition; mis au collège de Louis le Grand, les leçons qu'il puisa dans cet établissement, développèrent bientôt en lui les germes du talent qui devait un jour le placer au rang distingué qu'il tient dans la littérature. Il est auteur de plusieurs contes tournés d'une manière piquante, de plusieurs épîtres (voyez la Poésie épique et l'Histoire) et d'une jolie satire sur les Disputes. Il y a prouvé qu'à force d'esprit on peut s'approcher du talent. (c)

LOUIS-PIERRE-MARIE-FRANÇOIS BAOUR-LORMIAN, fils d'un imprimeur, est né à Toulouse en 1772. Il aimait la poésie dès sa première jeunesse, mais le genre Satirique paraissait avoir le plus d'analogie avec son caractère. On peut juger de ses talents et de sa facilité par le *Recueil de Satires Toulousaines*. On y trouve la critique des membres de l'Athénée de cette ville et de plusieurs hommes de lettres des départements du midi. Il publia les satires réunies sous le titre des *Trois Mots* et adressées à M. Dépaze qui était satirique

comme lui. Il faut l'avouer, les jugements injustes, les sarcasmes non-mérités dont ces pièces sont remplies, sont souvent exprimés en vers piquants. Une lutte s'établit à cette époque entre M. *Baour* et le poète *Lebrun* et le public s'amusa beaucoup de leurs épigrammes qui se succédèrent avec une singulière rapidité. M. Baour Lormian avait dit:

Lebrun de gloire se nourrit
Aussi voyez comme il maigrit,

Son célèbre adversaire répondit sur le champ:

Sottise entretient l'embonpoint
Aussi Baour ne maigrit point.

III.

MODÈLES DE POÉSIE SATIRIQUE.

I. NICOLAS BOILEAU DESPRÉAUX.

1. *La vraie Noblesse.*

Dites-moi grand héros, esprit rare et sublime,
Entre tant d'animaux qui sont ceux qu'on estime ?
On fait cas d'un coursier qui fier et plein de cœur
Fait paraître en courant sa bouillante vigueur;
Qui jamais ne se lasse, et qui dans la carrière
S'est couvert mille fois d'une noble poussière.
Mais la postérité d'Alfane et de Bayard,
Quand ce n'est qu'une rosse, est vendue au hasard,
Sans respect des ayeux dont elle est descendue,
Et va porter la malle, ou tirer la charrue.
Pourquoi donc voulez-vous que par un sot abus,
Chacun respecte en vous un honneur qui n'est plus ?
On ne m'éblouit point d'une apparence vaine,
La vertu d'un cœur noble est la marque certaine.

Si vous êtes sortis de ces héros fameux
 Montrez-nous cette ardeur qu'on vit briller en eux,
 Ce zèle pour l'honneur, cette horreur pour le vice.
 Respectez-vous les lois? Fuyez-vous l'injustice?
 Savez-vous pour la gloire oublier le repos?
 Et dormir en plein champ, le harnois sur le dos?
 Je vous connais pour noble à ces illustres marques:
 Alors soyez issu des plus fameux monarques;
 Venez de mille aïeux; et si ce n'est assez,
 Feuillotez à loisir tous les siècles passés;
 Voyez de quel guerrier il vous plaît de descendre:
 Choisissez de César, d'Achille, ou d'Alexandre.
 En vain un faux censeur voudrait vous démentir,
 Et si vous n'en sortez, vous en devez sortir.
 Mais fussiez-vous issu d'Hercule en droite ligne,
 Si vous ne faites voir qu'une bassesse indigne,
 Ce long amas d'aïeux, que vous diffamez tous,
 Sont autant de témoins, qui parlent contre-vous.
 Et tout ce grand éclat de leur gloire ternie
 Ne sert plus que de jour à votre ignominie,
 En vain tout fier d'un sang que vous déshonorez,
 Vous dormez à l'abri de ces noms révéérés;
 En vain vous vous couvrez des vertus de vos pères:
 Ce ne sont à mes yeux que de vaines chimères,
 Je ne vois rien en vous qu'un lâche, un imposteur,
 Un traître, un scélérat, un perfide, un menteur,
 Un fou dont les accès vont jusqu'à la furie
 Et d'un tronc fort illustre une branche pourrie.

SATIRE V

2. *L'Honneur.*

L'Honneur partout, disais-je, est du monde admiré:
 Mais l'honneur en effet qu'il faut que l'on admire,
 Quel est-il? Valincour, pourras-tu me le dire?
 L'ambitieux le met souvent à tout brûler;
 L'avare, à voir chez lui le Pactole rouler;
 Un faux brave, à vanter sa prouesse frivole;
 Un vrai fourbe, à jamais ne garder sa parole;

Ce poëte , à noircir d'insipides papiers ;
 Ce marquis , à savoir frauder ses créanciers ;
 Un libertin , à rompre et jeûnes et carême ;
 Un fou perdu d'honneur , à braver l'honneur même.
 L'un d'eux a-t-il raison ? Qui pourrait le penser ?
 Qu'est-ce donc que l'honneur , que tout doit embrasser ?
 Quoiqu'en ses beaux discours Saint Evremond nous prône ,
 Aujourd'hui j'en croirai Sénèque avant Pétrone.

Dans le monde il n'est rien de beau que l'équité :
 Sans elle la valeur , la force , la bonté ,
 Et toutes les vertus dont s'éblouit la terre ,
 Ne sont que faux brillants et que morceaux de verre.
 Rassemblez à la fois Mithridate et Sylla ;
 Joignez-y Tamerlan , Genseric , Attila :
 Tous ces fiers conquérants , rois , princes , capitaines ,
 Sont moins grands à mes yeux que ce bourgeois d'Athènes
 Qui sut , pour tous exploits , doux , modéré , frugal ,
 Toujours vers la justice aller d'un pas égal.

Oui , la justice en nous est la vertu qui brille ;
 Il faut de ses couleurs qu'ici-bas tout s'habille.
 Dans un mortel chéri , tout injuste qu'il est ;
 C'est quelque air d'équité qui séduit et qui plaît.
 A cet unique appas l'âme est vraiment sensible :
 Même aux yeux de l'injuste un injuste est horrible ;
 Et tel qui n'admet point la probité chez lui ,
 Souvent à la rigueur l'exige chez autrui.
 Concluons qu'ici-bas le seul honneur solide ,
 C'est de prendre toujours la vérité pour guide .
 De regarder en tout la raison et la loi ;
 D'être doux pour tout autre , et rigoureux pour soi ;
 D'accomplir tout le bien que le ciel nous inspire ,
 Et d'être juste enfin : ce seul mot veut tout dire.

SATIRE XL

3. *De l'Homme.*

De tous les animaux qui s'élèvent dans l'air
 Qui marchent sur la terre , ou nagent dans la mer ,

De Paris au Pérou, du Japon jusqu'à Rome,
 Le plus sot animal, à mon avis, c'est l'homme.
 Quoi ! dira-t-on d'abord, un ver, une fourmi,
 Un insecte rampant qui ne vit qu'à demi,
 Un torreau qui rumine, une chèvre qui broute,
 Ont l'esprit mieux tourné que n'a l'homme ! Oui sans doute.
 Ce discours te surprend, Docteur, je l'aperçois.
 L'homme de la nature est le chef et le roi :
 Bois, prés, champs, animaux, tout est pour son usage,
 Et lui seul a, dis-tu, la raison en partage.
 Il est vrai, de tout temps la raison fut son lot :
 Mais de là je conclus que l'homme est le plus sot.
 Ces propos, diras-tu, sont bons dans la satire,
 Pour égayer d'abord un lecteur qui veut rire :
 Mais il faut les prouver. En forme. J'y consens.
 Réponds-moi donc, Docteur, et mets-toi sur les bancs.

Qu'est-ce que la sagesse ? Une égalité d'ame
 Que rien ne peut troubler, qu'aucun désir n'enflamme,
 Qui marche en ses conseils à pas plus mesurés,
 Qu'un doyen au palais ne monte les degrés.
 Or cette égalité dont se forme le sage
 Qui jamais moins que l'homme en a connu l'usage ?
 La fourmi tous les ans traversant les guérets
 Grossit ses magasins des trésors de Cérès ;
 Et dès que l'aquilon, ramenant la froidure,
 Vient de ses noirs frimas attrister la nature,
 Cet animal, tapi dans son obscurité,
 Jouit, l'hiver, des biens conquis durant l'été ?
 Mais on ne la voit point, d'une humeur inconstante
 Paresseuse au printemps, en hiver diligente,
 Affronter en plein champ les fureurs de janvier,
 Ou demeurer oisive au retour du bélier.
 Mais l'homme, sans arrêt dans sa course insensée,
 Voltige incessamment de pensée en pensée :
 Son cœur toujours flottant entre mille embarras.
 Ne sait ni ce qu'il veut ni ce qu'il ne veut pas.
 Ce qu'un jour il abhorre, en l'autre il le souhaite....
 Voilà l'homme en effet. Il va du blanc au noir :

Il condamne au matin ses sentimens du soir :
 Importun à tout autre, à soi-même incommode
 Il change à tous moments d'esprit comme de mode.
 Il tourne au moindre vent, il tombe au moindre choc,
 Aujourd'hui dans un casque, et demain dans un froc.
 Cependant à le voir, plein de vapeurs légères,
 Soi-même se bercer de ses propres chimères,
 Lui seul de la nature est la base et l'appui,
 Et le dixième ciel ne tourne que pour lui.
 De tous les animaux il est, dit il, le maître.
 Qui pourrait le nier ? poursuis-tu. Moi peut-être.
 Mais, sans examiner si vers les antres sourds
 L'ours a peur du passant, ou le passant de l'ours ;
 Et si sur un édit des pâtres de Nubie,
 Les lions de Barca vuideraient la Libie :
 Ce maître prétendu qui leur donne des lois,
 Ce roi des animaux, combien a-t-il de rois !
 L'ambition, l'amour, l'avarice, la haine,
 Tiennent comme un forçat son esprit à la chaîne.

SATIRE VIII.

4. *Satire à son esprit.*

C'est à vous, mon esprit, à qui je veux parler ;
 Vous avez des défauts que je ne puis céler.
 Assez et trop long-temps ma lâche complaisance
 De vos jeux criminels a nourri l'insolence.
 Mais puisque vous poussez ma patience à bout,
 Une fois en ma vie il faut vous dire tout.

On croirait à vous voir dans vos libres caprices
 Discourir en Caton des vertus et des vices,
 Décider du mérite et du prix des auteurs,
 Et faire impunément la leçon aux docteurs,
 Qu'étant seul à couvert des traits de la satire,
 Vous avez tout pouvoir de parler et d'écrire.
 Mais moi qui dans le fond sais bien ce que j'en crois,
 Qui compte tous les jours vos défauts par mes doigts,
 Je ris quand je vous vois, si faible et si stérile,

Prendre sur vous le soin de réformer la ville,
 Dans vos discours chagrins plus aigre et plus mordant,
 Qu'une femme en furie, ou Gautier en plaidant.
 Mais répondez un peu. Quelle verve indiscrete
 Sans l'aveu des neuf Sœurs vous a rendu poète?
 Sentiez-vous, dites-moi, ces violents transports,
 Qui d'un esprit divin font mouvoir les ressorts?
 Qui vous a pu soufler une si folle audace?
 Phébus a-t-il pour vous aplani le Parnasse?
 Et ne savez-vous pas que sur ce mont sacré,
 Qui ne vole au sommet tombe au plus bas degré?
 Et qu'à moins d'être au rang d'Horace et de Voiture,
 On rampe dans la fange avec l'abbé de Pure?

Que si tous mes efforts ne peuvent réprimer
 Cet ascendant malin qui vous force à rimer,
 Sans perdre en vains discours tout le fruit de vos veilles,
 Osez chanter du Roi les augustes merveilles.
 Là, mettant à profit vos caprices divers,
 Vous verriez tous les ans fructifier vos vers;
 Et par l'espoir du gain votre muse animée,
 Vendrait au poids de l'or une once de fumée.
 Mais en vain, dites-vous, je pense vous tenter,
 Par l'éclat d'un fardeau trop pesant à porter.
 Tout chanfre ne peut pas, sur le ton d'un Orphée,
 Entonner en grands vers *la Discorde étouffée*,
 Peindre *Bellone en feu tonnant de toutes parts*,
Et le Belge effrayé fuyant sur ses remparts.
 Sur un ton si hardi, sans être téméraire,
 Racan pourrait chanter au défaut d'un Homère;
 Mais pour Cotin et moi qui rimons au hasard,
 Que l'amour de blâmer fit poètes par art,
 Quoiqu'un tas de grimauds vante notre éloquence,
 Le plus sûr est pour nous de garder le silence.
 Un poème insipide et sottement flatteur
 Déshonore à la fois le héros et l'auteur.
 Enfin de tels projets passent notre faiblesse.

Ainsi parle un esprit languissant de mollesse,
 Qui, sous l'humble dehors d'un respect affecté,

Cache le noir venin de sa malignité,
 Mais dussiez-vous en l'air voir vos ailes fondues,
 Ne valait-il pas mieux vous perdre dans les nues,
 Que d'aller sans raison d'un stile peu chrétien,
 Faire insulte en rimant à qui ne vous dit rien ;
 Et du bruit dangereux d'un livre téméraire
 A vos propres périls enrichir le libraire ?

Vous vous flattez peut-être en votre vanité,
 D'aller comme un Horace à l'immortalité ;
 Et déjà vous croyez dans vos rimes obscures
 Aux Saumaises futurs préparer des tortures.
 Mais combien d'écrivains, d'abord si bien reçus,
 Sont de ce fol espoir honteusement déçus ?
 Combien pour quelques mois ont vu fleurir leur livre,
 Dont les vers en paquet se vendent à la livre ?
 Vous pourrez voir un temps vos écrits estimés,
 Courir de main en main par la ville semés,
 Puis de là tout poudreux, ignorés sur la terre,
 Suivre chez l'épicier Neuf-Germain et la Serre,
 Ou de trente feuillets réduits peut-être à neuf,
 Parer demi-rongés les rebords du Pont-neuf.
 Le bel honneur pour vous, en voyant vos ouvrages,
 Occuper le loisir des laquais et des pages ;
 Et souvent dans un coin renvoyés à l'écart,
 Servir de second tome aux airs du Savoyard !

Mais je veux que le sort par un heureux caprice
 Fasse de vos écrits prospérer la malice,
 Et qu'enfin votre livre aille au gré de vos vœux,
 Faire siffler Cotin chez nos derniers neveux :
 Que vous sert-il qu'un jour l'avenir vous estime,
 Si vos vers aujourd'hui vous tiennent lieu de crime,
 Et ne produisent rien, pour fruit de leurs bons mot,
 Que l'effroi du public et la haine des sots ?
 Quel démon vous irrite et vous porte à médire ?
 Un livre vous déplaît ; qui vous force à le lire ?
 Laissez mourir un fat dans son obscurité.
 Un auteur ne peut-il pourrir en sûreté ?

Le Jonas inconnu sèche dans la poussière ;
 Le David imprimé n'a point vu la lumière ;
 Le Moïse commence à moisir par les bords.
 Quel mal cela fait-il ? Ceux qui sont morts , sont morts.
 Le tombeau contre vous ne peut-il les défendre ?
 Et qu'ont fait tant d'auteurs pour remuer leur cendre ?
 Que vous ont fait Perrin , Bardin , Pradon , Hainaut ,
 Colletet , Pelletier Titreville , Quinaut ,
 Dont les noms en cent lieux, placés comme en leurs niches
 Vont de vos vers malins remplir les hémistiches ?
 Ce qu'ils font vous ennuie. O le plaisant détour !
 Ils ont bien ennuyé le roi , toute la cour ,
 Sans que le moindre édit ait , pour punir leur crime ,
 Retranché les auteurs , ou supprimé la rime.
 Écrive qui voudra ! Chacun à ce métier
 Peut perdre impunément de l'encre et du papier.
 Un roman , sans blesser les lois ni la coutume ,
 Peut conduire un héros au dixième volume.
 De là vient que Paris voit chez lui de tout temps
 Les auteurs à grands flots déborder tous les ans ;
 Et n'a point de portail, où jusques aux corniches
 Tous les piliers ne soient enveloppés d'affiches.
 Vous seul plus dégoûté , sans pouvoir et sans nom ,
 Viendrez régler les droits de l'état d'Apollon !
 Mais vous qui raffinez sur les écrits des autres.
 De quel œil pensez-vous qu'on regarde les vôtres ?
 Il n'est rien en ce temps à couvert de vos coups ;
 Mais savez-vous aussi , comme on parle de vous ?
 Gardez-vous , dira l'un , de cet esprit critique :
 On ne sait bien souvent quelle mouche le pique.
 Mais c'est un jeune fou qui se croit tout permis ,
 Et qui pour un bon mot va perdre vingt amis.
 Il ne pardonne pas aux vers de la Pucelle ,
 Et croit régler le monde au gré de sa cervelle.
 Jamais dans le barreau trouva-t-il rien de bon ?
 Peut-on si bien prêcher qu'il ne dorme au sermon ?
 Mais lui , qui fait ici le régent du Parnasse ,
 N'est qu'un gueux revêtu des dépouilles d'Horace.

Avant lui Juvenal avait dit en latin ,
Qu'on est assis à l'aise aux sermons de Cotin.
 L'un et l'autre avant lui s'étaient plaints de la rime.
 Et c'est aussi sur eux qu'il rejette son crime ;
 Il cherche à se couvrir de ces noms glorieux.
 J'ai peu lu ces auteurs ; mais tout n'irait que mieux ,
 Quand de ces médisants l'engeance toute entière
 Irait la tête en bas rimer dans la rivière.
 Voilà comme on vous traite , et le monde effrayé
 Vous regarde déjà comme un homme noyé.
 En vain quelque rieur prenant votre défense ,
 Veut faire au moins , de grâce adoucir la sentence.
 Rien n'appaise un lecteur toujours tremblant d'effroi ,
 Qui voit peindre en autrui ce qu'il remarque en soi.
 Vous ferez-vous toujours des affaires nouvelles ?
 Et faudra-t-il sans cesse essuyer des querelles ?
 N'entendrai-je qu'auteurs se plaindre et murmurer ?
 Jusqu'à quand vos fureurs doivent-elles durer ?
 Répondez , mon esprit , ce n'est plus raillerie.
 Dites Mais , direz-vous , pourquoi cette furie ?
 Quoi ? pour un maigre auteur que je glose en passant ,
 Est-ce un crime , après tout , et si noir et si grand ?
 Et qui , voyant un fat s'applaudir d'un ouvrage ,
 Où la droite raison trébuche à chaque page ,
 Ne s'écrie aussitôt : *L'impertinent auteur !*
L'ennuyeux écrivain ! le maudit traducteur !
A quoi bon mettre au jour tous ces discours frivoles ,
Et ces riens enfermés dans de grandes paroles ?

Est-ce donc là médire , ou parler franchement ?
 Non , non , la médisance y va plus doucement.
 Si l'on vient à chercher , pour quel secret mystère
 Alidor à ses frais bâtti un monastère :

Alidor , dit un fourbe , il est de mes amis.
Je l'ai connu laquais avant qu'il fût commis.
C'est un homme d'honneur , de piété profonde ,
Et qui veut rendre à Dieu ce qu'il a pris au monde.

Voilà jouer d'adresse et médire avec art ;
 Et c'est avec respect enfoncer le poignard.

Un esprit né sans fard, sans basse complaisance,
Fuit ce ton radouci que prend la médisance.
Mais de blâmer des vers, ou durs ou languissants;
De choquer un auteur qui choque le bon sens;
De railler un plaisant, qui ne sait pas nous plaire:
C'est ce que tout lecteur eut toujours droit de faire.

Tous les jours à la cour un sot de qualité
Peut juger de travers avec impunité;
A Malherbe, à Racan préférer Théophile,
Et le clinquant du Tasse à tout l'or de Virgile.

Un clerc, pour quinze sous, sans craindre le hola,
Peut aller au parterre attaquer Attila;
Et si le roi des Huns ne lui charme l'oreille,
Traiter de Visigots tous les vers de Corneille.

Il n'est valet d'auteur, ni copiste à Paris,
Qui la balance en main ne pèse les écrits.
Dès que l'impression fait éclore un poète,
Il est esclave né de quiconque l'achète:
Il se soumet lui même aux caprices d'autrui,
Et ses écrits tous seuls doivent parler pour lui.

Un auteur à genoux, dans une humble préface,
Au lecteur qu'il ennuie, a beau demander grâce:
Il ne gagnera rien sur ce juge irrité,
Qui lui fait son procès de pleine autorité.
Et je serai le seul qui ne pourrai rien dire!
On sera ridicule, et je n'oserai rire!
Et qu'ont produit mes vers de si pernicioeux,
Pour armer contre moi tant d'auteurs furieux?
Loin de les décrier je les ai fait paraître;
Et souvent sans ces vers, qui les ont fait connaître,
Leur talent dans l'oubli demeurerait caché.
Et qui saurait sans moi que Cotin a prêché?
La satire ne sert qu'à rendre un fat illustre.
C'est un ombre au tableau, qui lui donne du lustre.
En les blâmant enfin j'ai dit ce que j'en croi:
Et tel, qui m'en reprend, en pense autant que moi.

Il a tort, dira l'un. Pourquoi faut-il qu'il nomme?
Attaquer Chapelain ! ah ! c'est un si bon homme.
Balzac en fait l'éloge en cent endroits divers.
Il est vrai, s'il m'eût cru, qu'il n'eût point fait de vers.
Il se tue à rimer. Que n'écrit-il-en prose?
 Voilà ce que l'on dit. Et que dis-je autre chose?
 En blâmant ses écrits ai-je d'un style affreux
 Distillé sur sa vie un venin dangereux?
 Ma Muse en l'attaquant, charitable et discrète,
 Sait de l'homme d'honneur distinguer le poète.
 Qu'on vante en lui la foi, l'honneur, la probité ;
 Qu'on prise sa candeur et sa civilité ;
 Qu'il soit doux, complaisant, officieux , sincère :
 On le veut, j'y souscris, et suis prêt de me taire.
 Mais que pour un modèle on montre ses écrits,
 Qu'il soit le mieux renté de tous les beaux esprits,
 Comme roi des auteurs qu'on l'élève à l'empire :
 Ma bile alors s'échauffe et je brûle d'écrire.
 Et s'il ne m'est permis de le dire au papier,
 J'irai creuser la terre, et comme ce barbier,
 Faire dire aux roseaux par un nouvel organe,
Midas, le roi Midas à des oreilles d'âne.
 Quel tort lui fais-je enfin ? Ai-je par un écrit
 Pétrifié sa veine, et glacé son esprit ?
 Quand un livre au palais se vend et se débite,
 Que chacun par ses yeux juge de son mérite ;
 Que Billaine l'étale au deuxième pilier ;
 Le dégoût d'un censeur peut-il le décrier ?
 En vain contre le Cid un ministre se ligue,
 Tout Paris pour Chimène a les yeux de Rodrigue.
 L'académie en corps a beau le censurer.
 Le public révolté s'obstine à l'admirer.
 Mais lorsque Chapelain met une œuvre en lumière,
 Chaque lecteur d'abord lui devient un Linière.
 En vain il a reçu l'encens de mille auteurs,
 Son livre en paraissant dément tous ses flatteurs.
 Ainsi sans m'accuser, quand tout Paris le joue,
 Qu'il s'en prenne à ses vers, que Phébus désavoue ;

Qu'il s'en prenne à sa muse allemande en françois.
Mais laissons Chapelain pour la dernière fois.

La satire, dit-on, est un métier funeste,
Qui plaît à quelques gens, et choque tout le reste.
La suite en est à craindre. En ce hardi métier
La peur plus d'une fois fit repentir Regnier.
Quittez ces vains plaisirs, dont l'appas vous abuse:
A de plus doux emplois occupez votre muse,
Et laissez à Feuillet réformer l'univers.

Et sur quoi donc faut-il que s'exercent mes vers?
Irai-je dans une ode, en phrases de Malherbe,
Troubler dans ses roseaux le Danube superbe;
Délivrer de Sion le peuple gémissant;
Faire trembler Memphis, ou pâlir le Croissant;
Et passant du Jourdain les ondes alarmées,
Cueillir, mal à propos, les palmes Idumées?
Viendrai-je en une églogue, entouré de troupeaux,
Au milieu de Paris enfler mes chalumeaux,
Et dans mon cabinet assis au pied des hêtres,
Faire dire aux échos des sottises champêtres?
Faudra-t il de sang froid, et sans être amoureux,
Pour quelque Iris en l'air faire le langoureux,
Lui prodiguer les noms de soleil et d'aurore,
Et toujours bien mangeant mourir par métaphore?
Je laisse aux doucereux ce langage affété,
Où s'endort un esprit de mollesse bébété.

La satire, en leçons, en nouveautés fertile,
Sait seule assaisonner le plaisant et l'utile,
Et d'un vers qu'elle épure aux rayons du bon sens,
Détromper les esprits des erreurs de leur temps.
Elle seule, bravant l'orgueil et l'injustice,
Va jusques sous le dais faire pâlir le vice;
Et souvent sans rien craindre, à l'aide d'un bon mot,
Va venger la raison des attentats d'un sot.
C'est ainsi que *Lucile*, appuyé de *Lélie*,
Fit justice en son temps des Cotins d'Italie;
Et qu'*Horace*, jetant le sel à pleines mains,
Se jouait aux dépens des *Pelletiers Romains*.

C'est elle qui, m'ouvrant le chemin qu'il faut suivre,
 M'inspira dès quinze ans la haine d'un sot livre;
 Et sur ce mont fameux où j'osai la chercher,
 Fortifia mes pas, et m'apprit à marcher.
 C'est pour elle, en un mot, que j'ai fait vœu d'écrire.
 Toutefois s'il le faut, je veux bien m'en dédire,
 Et pour calmer enfin tous ces flots d'ennemis,
 Réparer en mes vers les maux qu'ils ont commis.
 Puisque vous le voulez, je vais changer de style.
 Je le déclare donc: Quinault est un Virgile;
 Pradon comme un soleil en nos ans a paru;
 Pelletier écrit mieux qu'Ablancourt ni Patru;
 Cotin, à ses sermons traînant toute la terre,
 Fend les flots d'auditeurs pour aller à sa chaire;
 Sauval est le phénix des esprits relevés;
 Perrin.... Bon! mon esprit, courage! poursuivez!
 Mais ne voyez-vous pas que leur troupe en furie
 Va prendre encor ces vers pour une raillerie?
 Et Dieu sait, aussitôt que d'auteurs en courroux,
 Que de rimeurs blessés s'en vont fondre sur vous!
 Vous les verrez bientôt, féconds en impostures,
 Amasser contre vous des volumes d'injures;
 Traiter en vos écrits chaque vers d'attentat,
 Et d'un mot innocent faire un crime d'état.
 Vous aurez beau vanter le roi dans vos ouvrages,
 Et de ce nom sacré sanctifier vos pages:
 Qui méprise Cotin, n'estime point son roi,
 Et n'a, selon Cotin, ni Dieu, ni foi, ni loi.
 Mais quoi? répondez-vous; Cotin nous peut-il nuire?
 Et par ses cris enfin que saurait-il produire?
 Interdire à mes vers dont peut-être il fait cas,
 L'entrée aux pensions, où je ne prétends pas?
 Non, pour louer un roi, que tout l'univers loue,
 Ma langue n'attend point que l'argent la dénoue;
 Et sans espérer rien de mes faibles écrits,
 L'honneur de le louer m'est un trop digne prix.
 On me verra toujours, sage dans mes caprices,
 De ce même pinceau, dont j'ai noirci les vices,

Et peint, du nom d'auteur tant de sots revêtus,
Lui marquer mon respect, et tracer ses vertus.

Je vous crois, mais pourtant on crie, on vous menace.
Je crains peu, direz-vous, les braves du Parnasse.
Hé, mon Dieu! craignez tout d'un auteur en courroux,
Qui peut... Quoi? Je m'entends. Mais encor? Taisez-vous!

SATIRE IX.

II. MARIE FRANÇ. AROUET DE VOLTAIRE,

1. *Le pauvre Diable.*

Le mal me prit, je fus auteur aussi.
— Ce métier-là ne t'a pas réussi,
Je le vois trop; ça, fais-moi, pauvre diable,
De ton désastre un récit véritable.
Que faisais-tu sur le Parnasse? — Hélas!
Dans mon grenier, entre deux sales draps,
Je célébrais les faveurs de Glycère,
De qui jamais n'approcha ma misère;
Ma triste voix chantait d'un gosier sec
Le vin mousseux, le Frontignan, le Grec;
Buvant de l'eau dans un vieux pot à bière;
Faute de bas, passant le jour au lit,
Sans couverture, ainsi que sans habit,
Je fredonnais des vers sur la paresse;
D'après Chaulieu je vantaï la mollesse.
Enfin un jour qu'un surtout emprunté
Vêtit à crû ma triste nudité,
Après midi, dans l'ancre de Procope,
C'était le jour que l'on donnait Mérope)
Seul dans un coin pensif et consterné,
Rimant une ode, et n'ayant point dîné,
Je m'accostai d'un homme à lourde mine,
Qui sur sa plume a fondé sa cuisine,
Lâche Zoïle, autrefois laid Giton:
Cet animal se nommait Jean Fréron.
J'étais tout neuf, j'étais jeune, sin
Et j'ignorais son naturel félon;

Je m'engageai sous l'espoir d'un salaire,
 A travailler à son hebdomadaire,
 Qu'aucuns nommaient alors patibulaire.
 Il m'enseigna comment on dépêçait
 Un livre entier, comme on le recousait,
 Comme on jugeait du tout par la préface,
 Comme on louait un sot auteur en place,
 Comme on fondait avec lourde roideur
 Sur l'écrivain pauvre et sans protecteur.
 Je m'enrôlai, je servis le corsaire;
 Je critiquai, sans esprit et sans choix,
 Impunément le théâtre, la chaire;
 Et je mentis pour dix écus par mois.

Quel fut le prix de ma plate manie?
 Je fus connu, mais par mon infamie,
 Comme un gredin, que la main de Thémis
 A diapré de nobles fleurs de lys,
 Par un fer chaud gravé sur l'omoplate.
 Triste et honteux, je quittai mon pirate,
 Qui me vola, pour fruit de mon labeur,
 Mon honoraire en me parlant d'honneur.

M'étant ainsi sauvé de sa boutique,
 Et n'étant plus compagnon satirique,
 Manquant de tout dans mon chagrin poignant,
 J'allai trouver le Franc de Pompignan,
 Ainsi que moi natif de Montauban,
 Lequel jadis a brodé quelque phrase
 Sur la Didon qui fut de Métastase.
 Je lui contai tous les tours du croquant.
 Mon cher pays, secourez-moi, lui dis-je,
 Fréron me vole, et pauvreté m'afflige.

De ce bournier vos pas seront tirés,
 Dit Pompignan, votre dur cas me touche;
 Tenez, prenez mes cantiques sacrés;
 Sacrés ils sont, car personne n'y touche;
 Avec le temps un jour vous les vendrez;
 Plus, acceptez mon chef-d'œuvre tragique
 De Zoraïd; la scène est en Afrique;

A la Clairon, vous le présenterez :
C'est un trésor : allez et prospérez.

Tout ranimé par son ton didactique,
Je cours en hâte au parlement comique,
Bureau de vers, où maint auteur pelé
Vend mainte scène à maint acteur sifflé.
J'entre, je lis d'une voix fausse et grêle
Le triste drame écrit pour la Denèle.
Dieu paternel, quels dédains ! quel accueil !
De quelle œillade altière, impérieuse ;
La Duménil rabattit mon orgueil !
La Dangeville est plaisante et moqueuse,
Elle riait ; Grandval me regardait
D'un air de prince, et Sarrazin dormait :
Et renvoyé penaud par la cohue,
J'allai gronder et pleurer dans la rue.

De vers, de prose et de honte étouffé,
Je rencontrai Gresset dans un café,
Gresset doué du double privilège
D'être au collège un bel-esprit mondain,
Et dans le monde un homme de collège ;
— Gresset se trompe, il n'est pas si coupable.
Un vers heureux et d'un tour agréable
Ne suffit pas ; il faut une action,
De l'intérêt, du comique, une fable,
Des mœurs du temps un portrait véritable,
Pour consommer cette œuvre du démon.
Mais que fit-il dans ton affliction ?
— Il me donna les conseils les plus sages ;
Quittez, dit-il, les profanes ouvrages ;
Faites des vers moraux contre l'amour.
Soyez dévot, montrez-vous à la cour.

Je crois mon homme, et je vais à Versaille.
Maudit voyage ! hélas ! chacun se raille,
En ce pays, d'un pauvre auteur moral ;
Dans l'antichambre il est reçu bien mal,
Et les laquais insultent sa figure
Par un mépris pire encor que l'injure.

Plus que jamais confus, humilié :

Devers Paris je m'en revins à pied.

L'abbé Trublet alors avait la rage
D'être à Paris un petit personnage :
Au peu d'esprit que le bon homme avait
L'esprit d'autrui par supplément servait ;
Il entassait adage sur adage,
Il compilait, compilait, compilait ;
On le voyait sans cesse écrire, écrire
Ce qu'il avait jadis entendu dire ;
Et nous lassait sans jamais se lasser.
Il me choisit pour l'aider à penser.
Trois mois entiers ensemble nous pensâmes,
Lûmes beaucoup, et rien n'imaginâmes.

L'abbé Trublet m'avait pétrifié ;
Mais un bâtard du sieur de la Chaussée
Vint ranimer ma cervelle épuisée ;
Et tous les deux nous finies par moitié
Un drame court et non versifié,
Dans le grand goût du larmoyant comique,
Roman moral, roman métaphysique
— Eh bien, mon fils, je ne te blâme pas.
Il est bien vrai que je fais peu de cas
De ce faux genre, et j'aime assez qu'on rie ;
Souvent je baille au tragique bourgeois,
Aux vains efforts d'un auteur amphibie,
Qui défigure et qui brave à la fois,
Dans son jargon, Melpomène et Thalie.
Mais, après tout, dans une comédie,
On peut parfois se rendre intéressant,
En empruntant l'art de la tragédie,
Quand par malheur on n'est pas né plaisant.
Fus-tu joué ? ton drame hétéroclite
Eut-il l'honneur d'un peu de réussite ?
— Je cabalai, je fis tant qu'à la fin
Je comparus au tripot d'Arlequin.
Je fus hué : ce dernier coup de grâce
M'allait sans vie étendre sur la place ;

Dis-moi: quand l'air plus pur, quand la rose nouvelle
 Loin de nos murs fameux dans nos champs te rappelle,
 Si d'un riche parterre, orné de cent couleurs,
 Mille vases brillants ne contiennent les fleurs,
 Si l'oiseau n'est captif dans de vastes treillages,
 Si l'eau ne rejaillit parmi des coquillages,
 En retrouves-tu moins le murmure des eaux
 Le doux baume des fleurs, le doux chant des oiseaux ?
 L'art se tourmente en vain; la fraise, que le verre,
 Par de fausses chaleurs, couve au fond d'une serre,
 A-t-elle plus de goût ? Faut-il que ces pois verts,
 Pour flatter ton palais, insultent aux hivers ?
 Ce melon, avancé par l'apprêt d'une couche,
 D'un jus plus savoureux parfume-t-il ta bouche ?
 Heureuse pauvreté ! je n'ai pas les moyens
 D'altérer la nature et de gâter ses biens.
 L'art te donne, à grands frais, d'imparfaites prémices ;
 Des fruits, dans leurs saisons, je goûte les délices.
 Ces dons prématurés sont moins piquants pour toi,
 Que ceux que la nature assaisonne pour moi.
 Va, rassemble ces fruits que méconnaît Pomone,
 Joins l'hiver à l'été, le printemps à l'automne ;
 Transporte pour languir dans l'uniformité,
 La cité dans les champs, les champs dans la cité ;
 Qu'enfin le jour en nuit, la nuit en jour se change :
 De tous ces attentats ta nature se venge,
 Et ne laisse, en fuyant, que des sens émoussés,
 Un cerveau vaporeux et des nerfs agacés.
 Puis vante nous le luxe et ses recherches vaines !
 Stérile en vrais plaisirs, adoucit-il nos peines ?
 Charme-t-il nos douleurs ? Ce monde de valets
 A-t-il du fier Chrysès chassé les maux secrets ?
 D'importuns tintements frappent-ils moins l'oreille
 Où pend d'un gros brillant la flottante merveille ?
 Demande au vieux Narcis, si sa bague, une fois,
 Calma le dur accès qui vint tordre ses doigts ?
 Non, dans de vains dehors le bonheur ne peut être,
 Et dans l'art de jouir l'orgueil est mauvais maître.

Mais l'homme fastueux cherche-t-il à jouir ?
 Prétend-il vivre ? Non, il ne veut qu'éblouir.
 Dans les discours publics il met sa jouissance.
 De l'éclat ruineux de sa folle dépense
 Veut-on le corriger ? Le moyen n'est pas loin ;
 Ordonnez seulement qu'il soit fou sans témoin.
 Que pour son cuisinier il ne soit plus cité,
 Et je me fais garant de sa frugalité.

L'or, pauvre genre humain, vous fut donné, je pense,
 Pour être le hochet de votre vieille enfance.
 L'un, n'osant y toucher, l'enterre tristement ;
 L'autre, au lieu d'en user, le jette follement.
 Dis-moi, de ces deux fous, lequel l'est davantage,
 Ou l'avare opulent qui s'en défend l'usage :
 Ou le sot fastueux qui, fier d'un vain fracas,
 Le dépense en objets dont il ne jouit pas ?
 Le chef de ses concerts lui choisit sa musique,
 Des peintres ses tableaux, des auteurs sa critique,
 Un cuisinier ses mets. Jouissant par autrui,
 Il ne voit, il n'entend, ni ne mange pour lui.
 Heureux encore, heureux, si les airs qu'il se donne
 Font rire à ses dépens, sans ruiner personne !
 Car nous sommes bien loin de ce siècle grossier,
 Où l'on croyait encor qu'acheter est payer.
 O quels pleurs verserait un nouvel Héraclite,
 Que de bon cœur rirait un nouveau Démocrite,
 S'ils voyaient chaque état d'un vain faste s'enfler,
 Jusqu'à l'homme opulent le pauvre se gonfler,
 Le seigneur, aux commis disputer l'élégance,
 Le duc, des traitants même affecter la dépense,
 Et ceux-ci dans un wisk hasarder, sans effroi,
 Plus qu'en six mois entiers ils ne rendent au roi !
 Toutefois dans le luxe il est un trait que j'aime :
 C'est qu'au moins il nous venge et se détruit lui-même,
 Et toujours son désastre est près de ses succès ;
 Car dans un temps fécond en monstrueux excès,
 En vain vous m'étalez des sottises vulgaires ;
 Vite, engloutissez-moi tout le bien de vos pères ;

Ou dans votre quartier, obscurément fameux,
 Dans vos salons bourgeois végétez donc comme eux.
 Mondor de cet avis sentit bien l'importance.
 Déployant dans son faste une noble insolence,
 Mondor se ruinait avec un goût exquis.
 Boucher lui vendait cher ses élégans croquis:
 Géliote chantait dans ses fêtes superbes,
 Préville et Dugazon lui jouaient des proverbes...
 Lui, sans pain, sans asile, et d'un fatal orgueil,
 En habit jadis noir, portant le triste deuil,
 Dans quelque vieux grenier va cacher sa misère,
 Et, pour comble de maux . . . il est époux et père.

Damis vous soutiendra (qui l'eût pu soupçonner?)
 Que, pour faire fortune, il faut se ruiner.
 Je le veux: toutefois, peut-être est-il peu sage,
 De risquer ce qu'on a pour avoir davantage.
 Il a beau répéter, prodigue intéressé:
 » Le roi sait qu'aux états j'ai seul tout éclipsé.
 » Au dernier camp, la cour doit en être informée,
 » J'ai tenu table ouverte, et j'ai traité l'armée: »
 Le roi, la cour, malgré des services si beaux,
 Laissent, en pleine rue, arrêter ses chevaux.

Trop heureux le mortel, dont la sage balance
 Donne un juste équilibre à sa noble dépense;
 Qui sait avec l'éclat joindre l'utilité,
 L'abondance au bon goût, au plaisir la santé,
 Sans prodigalité comme sans avarice!
 Qui l'eût cru, que le luxe unit ce double vice?
 Tout est plein cependant d'avares fastueux.
 Voyez le fier Orgon, bourgeois présomptueux;
 Il pouvait rendre heureux sa famille et lui-même.
 Sa fille eût épousé le jeune amant qu'elle aime;
 Un bon maître eût instruit ses enfants; ses amis
 A sa table, à leur tour, se seraient vus admis;
 Et d'un bon vin d'Aï l'influence féconde
 Eût fait courir les ris et la joie à la ronde.
 Mais, placé par le sort près d'un riche voisin,
 Sur sa magnificence il veut monter son train;

Et, pour l'air d'être heureux perdant le droit de l'être;
 Ils s'est fait indigent, de peur de le paraître;
 Pour son leste équipage, il fondit ses contrats;
 Le foin de ses chevaux est pris sur ses repas.
 En faveur des rubis dont sa femme étincelle,
 Hier, chez l'usurier, on porta sa vaisselle.
 Son cocher conte cher; en revanche, à son fils,
 Il achète au hasard, un pédant à bas prix;
 Et le cruel enfin, condamne dans sa rage,
 Sa fille au célibat, et sa femme au veuvage.
 Eh! mon ami, crois-moi, ton éclat fait pitié:
 Le bonheur suit souvent un bon bourgeois à pié,
 Et ton char fastueux promène la misère.

- » En effet, me répond un gros millionnaire,
- » Ce discours, que j'approuve, est bon pour un faquin
- » Dont l'aisance éphémère expirera demain.
- » Avoir du goût, chez lui serait une insolence;
- » Mais moi, chargé du poids d'une fortune immense,
- » Je dois m'en délivrer avec le noble éclat.
- » Que demande mon nom, qu'impose mon état. »

Quoi! ton or t'importune? O richesse imprudente!
 Pourquoi donc près de toi cette veuve indigente?
 Ces enfants, dans leur fleur, desséchés par la faim,
 Et ces filles sans dot, et ces vieillards sans pain?
 Ton or te pèse? Ingrat! connais la bienfaisance;
 Sois pour les malheureux une autre providence.
 Dote les hôpitaux; qu'une aumône secrète
 Surprenne l'indigent au fond de sa retraite.
 Du moins, si tes bienfaits n'osent rester obscurs,
 Encourage nos arts, et décore nos murs.

La peinture, à tes soins remet ce jeune élève;
 Ce chef-d'œuvre important demande qu'on l'achève;
 Ce monument gothique offense les regards....
 Mais que parlé-je ici de chefs-d'œuvres et d'arts?
 Vois-tu près de tes parcs, sous ton château superbe,
 Ces spectres affamés qui se disputent l'herbe?
 Vois-tu tous ces vassaux, filles, femmes, enfants,
 De ton domaine ingrat abandonner les champs?

« Soldat, deviens marchand; toi, commerçant, guerrier.
 » Fermier, tu seras juge; et toi, juge, fermier.
 » Allons, soyez heureux; j'y consens: Quel caprice !
 » Eh quoi ! vous hésitez ? Oh ! comme avec justice
 Le Dieu leur lancerait un regard furieux ,
 En jurant désormais d'être sourd à leurs vœux !

Je ris; et pourquoi non ? Souvent le badinage
 Para la vérité dans la bouche du sage.
 Ainsi le maître habile , à l'aide des bonbons,
 Fait goûter aux enfants ses premières leçons,
 Mais cessons de railler. Commerçant, militaire ,
 Et celui dont le soc fend le sein de la terre ,
 Et celui dont la nef sillonne au loin les mers,
 Se livrent, disent-ils, à ces travaux divers,
 Pour jouir quelque jour, au sein de l'abondance,
 Du repos et des biens qu'amassa leur prudence.
 La fourmi prévoyante, avec un long effort ,
 Des moissons de Cérès enrichit son trésor:
 Oui, mais quand le Verseau désole la nature,
 Cette sage fourmi, dans sa retraite obscure,
 Se repose, et jouit du fruit de ses travaux.
 Et vous, ni les frimas, ni l'été, ni les eaux,
 Rien, rien ne ralentit votre avare manie,
 Tant qu'un voisin plus riche excite votre envie.
 Quoi ! tu creuses la terre, et ta furtive main
 Lui confie un métal arraché de son sein ?
 Y toucher, te voilà ruiné; mais, pauvre homme,
 Si tu n'y touches pas, quel charme a cette somme ?
 Ton aire, tous les ans, te rend mille boisseaux.
 Manges-tu plus que moi ? L'esclave dont le dos
 Se courbe sous le poids des vivres qu'il apporte
 N'en aura que sa part, comme un autre. Eh ! qu'importe ;
 Lorsqu'à ses vrais besoins l'homme sait se borner ,
 D'avoir ou cent arpens ou mille à moissonner ?
 — Mais puiser d'un grand tas est une jouissance.
 — Pourquoi ? je n'envirai jamais ce tas immense,
 Lorsque j'en trouve assez dans un petit panier ;
 Le sac qui me suffit vaut ton riche grenier.

Quoi ! pour un verre d'eau, qu'on peut puiser sans peine,
 Irai-je, dédaignant une claire fontaine,
 Chercher quelque grand fleuve au péril de mes jours,
 Pour être avec sa rive entraîné dans son cours ?
 Qui sait se conformer aux lois de la nature,
 S'abreuve sans danger dans une source pure.

Mais, pour justifier leurs désirs insensés,
 Les hommes vous diront : » On n'a j'amaï assez ;
 » L'estime se mesure aux richesses. » Que faire ?
 Plus de discours ; livrez ces fous à leur misère.
 Certain avare grec se moquait des mépris :
 » Le peuple, disait-il, me siffle ; et moi, je ris,
 » Quand je compte chez moi mes richesses sonnantes. »
 Tel poursuivant les flots de ses lèvres brûlantes,
 Tantale par la soif sans cesse tormenté
 Tu ris ? c'est toi qu'on peint sous un nom emprunté.
 Sur ces sacs entassés, que jour et nuit tu gardes,
 Tu dors les yeux ouverts, et tu ne les regardes
 Que comme une peinture ; ils sont sacrés pour toi,
 Ignorez-tu de l'or et le prix et l'emploi ?
 Achète un peu de vin, de pain, et te procure
 Ces plaisirs innocens qu'approuve la nature.
 Et quoi ! toujours veiller, demi-mort de frayeur !
 Redouter ses valets, la flamme, le voleur !
 Si ce sont les plaisirs que l'on doit aux richesses,
 O Dieux ! épargnez-moi vos fatales largesses.

TRADUCTION D'HORACE.

FIN DU GENRE DE LA SATIRE.



C H A P I T R E V.

I.

DE L'ÉLÉGIE.

Caractère de l'Élégie. Le vrai caractère de l'élégie se trouve marqué dans le mot même, composé de deux mots grecs, qui signifient *dire hélas*. Ce petit poëme en effet, qu'on avait inventé pour déplorer les malheurs, les infortunes et se plaindre des rigueurs du sort, était, dans son origine, uniquement destiné aux larmes, aux gémissements et à l'expression de la douleur. Mais bientôt on y fit entrer des sentiments de tendresse et même de joie.

Cette sorte de poésie est donc consacrée aux mouvements du cœur; mais elle se borne aux sentiments doux, soit de tristesse, soit de joie.

Elle ne doit point embrasser les sentiments de toutes les espèces et de tous les degrés, réservés à l'ode et rejette par conséquent les pensées sublimes, les images pompeuses. Le style trop fort et trop pathétique ne convient pas à son caractère.

Ornements propres à l'Élégie. Ce n'est pas que le cœur puisse, sans le talent produire une bonne élégie. La sensibilité de l'ame doit être aidée d'un génie facile, qui donne une certaine élévation et une certaine délicatesse à ce poëme. Le cœur fournit les sentimens, l'imagination les met en œuvre et leur prête son coloris et ses graces. Mais ce coloris ne doit pas être trop brillant; ces grâces ne doivent pas être trop affectées. La véritable douleur n'a point de langage étudié, de marche suivie et compassée. Le langage de l'élégie doit être simple et sans apprêt; sa marche rompue, irrégulière même jusqu'à un certain point; et il y doit régner, dans tout l'ensemble, ce désordre intéressant,

cette négligence aimable, qui, quoiqu'en partie l'ouvrage de l'art ne paraît être que l'effet du sentiment. Tout appareil, toute affection, sont entièrement opposés au caractère de l'élégie. Que le cœur soit donc vivement pénétré, il suggérera à l'esprit des pensées, des images, des comparaisons analogues et proportionnées au sentiment.

Domairon.

II.

POETES ÉLÉGIAQUES.

Les Muses françaises qui dans le siècle de Louis XIV ont montré tant de supériorité dans presque tous les autres genres de poésie n'ont rien produit de saillant dans celui-ci. On peut dire que les poètes de ce temps l'ont le plus dédaigné, car leurs élégies sont non seulement peu nombreuses, mais même très-éloignées de cette perfection que comporte le genre. Cependant il serait injuste d'étendre ce reproche aux poètes de l'époque actuelle. Ils ont enrichi la littérature française, d'un grand nombre d'élégies intéressantes et même de chefs-d'œuvre. Avant d'aborder cette époque brillante, remontons à l'origine de l'Élégie, et passons en revue les écrivains qui y ont eu plus ou moins de succès.

CLÉMENT MAROT (voyez l'Épître) est le premier qui se soit servi du nom d'élégie. Ses productions en ce genre et celles de plusieurs autres poètes ne sont intéressantes que pour les littérateurs. Les élégies de ce temps-là ont été recueillies dans les Annales poétiques. C'est:

HENRIETTE DE COLIGNY, COMTESSE DE LA SUZE, née à Paris en 1618, morte en 1673, qui fait époque dans ce genre de poésie. Cette Dame fut également célèbre par sa beauté et son esprit. Elle cultiva la poésie et particulièrement l'élégie, où elle est regardée comme

un modèle de délicatesse, de grâce et de naturel, on y trouve même une certaine légèreté de style ; mais c'est un style si plaintif et si gémissant, qu'il semble, en lisant ces élégies qu'on ait toujours à ses oreilles le roucoulement des tourterelles.

JEAN HÉNAULT, mort en 1682, qu'il ne faut pas confondre avec un homme du même nom à qui nous devons la meilleure histoire de France, est auteur de quelques élégies qui sont estimées des hommes de goût. Il a aussi fait des sonnets parmi lesquels on distingue celui de *l'Avorton* qui fit beaucoup de bruit dans ce temps-là.

JEAN DE LA FONTAINE. (voyez l'Apologue) fit aussi quelques élégies amoureuses : c'était alors la mode : mais il en fit une pour l'Amitié et c'est la meilleure élégie de la langue française : c'est celle où il déplore l'infortune de Fouquet, son bienfaiteur et ose implorer pour lui la clémence d'un maître irrité. C'était un courage aussi noble que rare, et la muse du poète servit bien son cœur. Si cette pièce fut inutile à Fouquet elle ne l'est pas à la gloire de la Fontaine.

Depuis la Fontaine fort peu de poètes ont cultivé le genre de l'Élégie, et leurs productions n'ont rien qui mérite d'être distingué. Mais la plus brillante époque de l'Élégie française commence dans le dix-huitième siècle. Les plus célèbres poètes élégiaques sont :

LE CHEVALIER de PARNY, membre de l'Institut national. Ce poète aimable et plein de graces qui a fait beaucoup de vers faciles et naturels, a donné un grand nombre d'élégies, où il a conservé le ton convenable à la poésie légère et cette politesse élégante qui fait le charme des écrits, comme elle fait celui de la société.

MADAME DUFRENOY née BILLET qui s'est acquis une brillante renommée par un talent poétique, et la considération générale par son caractère et ses qualités

personnelles , a été en relation avec les littérateurs les plus remarquables de l'époque actuelle. Son recueil d'élégies plusieurs fois réimprimé est le principal fondement de sa réputation littéraire. Plusieurs de ces pièces qui le composent ont reçu les suffrages de la HARPE et de CHÉNIER. Elle a beaucoup de traits heureux dans ses élégies où elle semble avoir pris pour modèle Mr de PARNY. C'est déjà une preuve de goût. En général, on y remarque un sentiment vrai, un choix heureux d'images, de la facilité et de l'harmonie. Elle est encore auteur de différents autres ouvrages.

MADAME BABOIS a publié, sur la mort de sa fille, six Élégies qu'on ne peut citer avec un intérêt médiocre. Le style en est constamment pur, la versification d'une douceur exquise; cette poésie vient du cœur et du cœur d'une mère. Ce sont des chants de douleur, un objet adoré les remplit; toutes les idées sont des tendres souvenirs et tous les vers sont des larmes (a).

PONCE-DENIS-ECOUCHARD LE BRUN (né à Paris en 1729, dans l'hôtel du prince de Conti, au service duquel son père était attaché, mort en 181*), a fait un grand nombre d'élégies où il a déployé du génie et du goût. Mais presque toutes ses pièces ainsi que celles de quelques-uns des poètes mentionnés ci-dessus, ne roulent que sur l'amour. Il y a cependant d'autres sentiments qui sont du domaine de l'élégie; pour apprendre à les connaître, il faut venir au poète élégiaque par excellence. Le voici.

CHARLES MILLEVOIE, né à Abbeville, mort à trente quatre ans, est auteur de plusieurs, poèmes très-estimés. Mais son genre particulier est celui de l'Élégie, dans lequel il a réussi au point qu'il est regardé comme le poète élégiaque de la nation. Né avec une santé

(a) Chénier.

délicate, sa muse était rêveuse et mélancolique. Peu d'hommes, dit un homme de goût, ont peint l'amour avec plus de charmes, mais aucun poète élégiaque ne s'est souvenu d'une manière plus heureuse pour sa gloire qu'il y a d'autres sentiments qui font battre un cœur noble. Millevoie a prêté de merveilleux accents à la tendresse filiale, à la reconnaissance, à l'amitié, à l'honneur, à la liberté.

Parmi les traducteurs

Mr MOLLEVAUT s'est distingué avec quelque éclat dans sa traduction en vers des élégies de TIBULLE, modèles du genre. Nous n'affirmerons pas, dit CHÉNIER, qu'il ait pleinement réussi dans son entreprise; mais sa jeunesse doit donner beaucoup d'espérance. Plus ses talents se formeront, plus il sentira, combien il doit travailler encore pour atteindre à cette poésie élégante, harmonieuse et tendre, pleine de mollesse et d'abandon, supérieure aux meilleurs vers de QUINAULT, égale au style charmant de la BÉRÉNICE de RACINE. »Quelle leçon pour les jeunes-gens passionnés pour la poésie!»

III.

MODÈLES DE POÉSIE ÉLÉGIAQUE.

I. JEAN DE LA FONTAINE.

1. *Sur la disgrâce de Fouquet.*

Remplissez l'air de cris en vos grottes profondes,
Pleurez, Nymphes de Vaux (a) faites croître vos ondes;
Et que Lanqueil enflé ravage les trésors,
Dont les regards de Flore ont embelli ces bords.
On ne blâmera point vos larmes innocentes;
Vous pouvez donner cours à vos douleurs pressantes:

(a) Belle terre appartenant à Fouquet.

Chacun attend de vous ce devoir généreux;
Les destins sont contents, Oronte est malheureux:

Vous l'avez vu naguère aux bords de vos fontaines,
Qui sans craindre du sort les faveurs incertaines,
Plein d'éclat, plein de gloire, adoré des mortels,
Recevait des honneurs qu'on ne doit qu'aux autels.
Hélas! qu'il est déchu de ce bonheur suprême!
Que vous le trouveriez différent de lui-même!
Pour lui les plus beaux jours sont de secondes nuits:
Les soucis dévorants, les regrets, les ennuis,
Hôtes infortunés de sa triste demeure,
En des gouffres de maux le plongent à tout heure.

Voilà le précipice où l'ont enfin jeté:
Les attraits enchanteurs de la prospérité.
Dans les palais des rois cette plainte est commune,
On n'y connaît que trop les jeux de la Fortune;
Ses trompeuses faveurs, ses appas inconstants;
Mais on ne les connaît que quand il n'est plus temps.
Lorsque sur cette mer on vogue à pleines voiles,
Qu'on croit avoir pour soi les vents et les étoiles,
Il est bien mal aisé de régler ses desirs:
Le plus sage s'endort sur la foi des zéphirs.
Jamais un favori ne borne sa carrière;
Il ne regarde pas ce qu'il laisse en arrière,
Et tout ce vain amour des grandeurs et du bruit
Ne le saurait quitter qu'après l'avoir détruit.
Tant d'exemples fameux que l'histoire en raconte,
Ne suffisaient-ils pas sans la perte d'Oronte?
Ah! si ce faux éclat n'eût pas fait ses plaisirs,
Si le séjour de Vaux eut borné ses desirs,
Qu'il pouvait doucement laisser couler son âge!
Vous n'avez pas chez vous ce brillant équipage,
Cette foule de gens qui s'en vont chaque jour
Saluer à longs flots le soleil de la cour,
Mais la faveur du ciel vous donne en récompense
Du repos, du loisir, de l'ombre et du silence,
Un tranquille sommeil, d'innocents entretiens;

De votre cœur ému ce touchant souvenir ?

De mon père vivante image,

Je fus de vos ardeurs le tendre et premier

Mon berceau fut témoin de mon amour pour vous :

Avant que de parler je vous le disais même

Par le sourire le plus doux ;

Pour moi le premier mot de tous,

Ce fut : ma Mère, je vous aime.

Alors que de l'Être suprême

Je connus, je goûtai la bienfaisante loi,

Toujours je commençais, j'achevais ma prière

En répétant ces mots : Dieu veille sur ma mère

Autant qu'elle veille sur moi !

Ma main prenait la plume, et toujours chaque page

Ramenait votre nom chéri ;

De ma timide voix j'aimais à faire usage

Pour chanter votre air favori.

J'unissais toujours votre image

A mes travaux, à mes loisirs ;

Et je bornais tous mes plaisirs

A captiver votre suffrage.

A quinze ans j'embrassai l'hymen avec effroi ;

Cet instant fut celui de mes premières larmes ;

Pour un cœur de quinze ans le monde a tant de charmes !

Je m'éloignais de vous : il n'en eut pas pour moi.

Je vous emportais dans mon ame,

Ma mère ; c'est en ce moment

Que je me sens brûler d'une soudaine flamme,

Et poète par sentiment.

Alors me consacrant aux filles de Mémoire,

Ma mère, me disais-je, embellira mes chants,

Et de mon luth ému les accords plus touchants

Peut-être obtiendront quelque gloire.

Stériles vœux ! soins superflus !

Ah quand je perds votre tendresse,

Mes nobles plaisirs sont perdus ;

Ma voix s'éteint dans ma jeunesse :

Je ne puis plus chanter quand vous ne m'aimez plus.

3. *Une nuit d'exil.*

D'un jour d'exil sonne la dernière heure ;
 Autour de moi tout , hélas ! dort en paix ;
 Je veille seul en ma triste demeure ,
 Seule , livrée à d'éternels regrets ,

Je pense à toi , bon et généreux père ,
 Dès ton automne au cercueil descendu !
 Je pense à vous , ami noble et sincère ,
 Vous , égorgé sous mon œil éperdu !

Je vois toujours cet échafaud horrible
 Qu'à la vertu le crime osa dresser ;
 J'entends toujours l'adieu qu'un cœur sensible
 Dut tant souffrir , de ne point m'adresser !

Depuis ce coup , qui m'eût ôté la vie
 Si le chagrin nous ouvrait le tombeau ,
 Chaque moment de ma longue agonie
 Me vit gémir sur un revers nouveau.

J'ai tout perdu , bonheur , santé , richesse ;
 Et , quand par eux pouvaient finir mes maux ,
 Il m'a fallu douter de la tendresse
 De ces amis qui m'ont dû le repos !

L'aspect d'un fils et l'amour d'une mère
 Savaient encore au monde m'attacher ,
 Entre leurs bras j'oubliais ma misère ;
 Mais de leurs bras je me vis arracher.

Loin d'eux j'habite une perfide terre
 Où d'un époux m'attendaient les malheurs ;
 Je vois ses yeux , privés de la lumière ,
 Ne plus s'ouvrir que pour verser des pleurs !

De ce tableau , qui par degrés me tue ,
 Je veux en vain m'épargner la douleur ;
 Si quelquefois j'en détourne ma vue ,
 Je le retrouve aussitôt dans mon cœur.

Matin et soir en tous lieux il m'obsède ;
 Il vient la nuit en rêve me chercher :

A ma souffrance il n'est point de remède ,
Et je n'ai pas un cœur où l'épancher !

Toi, des mortels l'incorruptible juge ,
Qui seul connaît mes tourments , mes combats ,
Du malheureux cher et dernier refuge ,
Dieu de bonté , ne m'abandonne pas !

Prends en pitié mon trouble déplorable ;
Dieu , soutiens-moi contre l'adversité ;
Ne permets pas qu'un désespoir coupable
M'ôte le jour et ton éternité !

O doux effet d'une ardente prière !
J'ai recouvré le calme et la raison ;
Un sommeil pur vient clore ma paupière ;
Dieu ! je m'endors en bénissant ton nom.

*Plaintes d'une jeune Israélite, sur la destruction
de Jérusalem (a).*

O mes pleurs ! ne tarissez pas ,
Mouillez jour et nuit ma paupière.
Soleil , à mes regards dérobe ta lumière.
La fille de Sion , Jérusalem , hélas !
Sous un joug odieux courbe sa tête altière.

O mes pleurs ! ne tarissez pas ,
Mouillez jour et nuit ma paupière.

Comment du Chaldéen reçoit-elle des lois ,
La cité maîtresse du monde ,
Qui naguère imposait le tribut à cent rois ?
O ma chère patrie ! ô douleur trop profonde !
Tout Israël captif est sans force et sans voix.
Comment a succombé l'orgueil de ta puissance ?
Comment tant de guerriers armés pour ta défense

(a) Cette Elégie a remporté le prix à l'Académie des jeux
floraux.

Laissent-ils échapper le glaive de leur main ?
 Deviez-vous embrasser une lâche espérance ,
 Coupables habitans des rives du Jourdain ?
 Pourquoi de nos vengeurs enchaîner la vaillance ?
 L'ennemi , redoutant leur généreux effort ,
 Criaît : la paix ! la paix ! il apporte la mort.
 Toi , que Dieu remplissait de sa majesté sainte ,
 Temple , dont Salomon avait tracé l'enceinte ,
 L'airain , le marbre , l'or , qui couvrait tes parvis
 Par l'indigne vainqueur à mes yeux sont ravis ;
 La pitié n'entre point dans son ame cruelle ;

Il frappe et l'épouse et l'époux !

Le débile vieillard , l'enfant à la mamelle ,

Le lévite lui-même expire sous ses coups.

Déplorable héritier du plus illustre trône

L'infortuné Sédécias ,

Conduit esclave à Babylone ,

Au fond d'un noir cachot va subir le trépas.

Nul ami n'entendra sa plainte et sa prière ,

Nul ami n'aura soin de son heure dernière.

O mes pleurs ! ne tarissez pas

Mouillez jour et nuit ma paupière.

Voilà , voilà le fruit de tes iniquités ,

Sion ! de l'Éternel tu bravas les paroles ;

Sur l'autel du vrai Dieu tu plaças des idoles ;

Tu t'énivras de voluptés :

Ton chatiment est juste , et le Dieu des batailles ,

Pour l'exemple du monde , a brisé tes remparts ;

Tes ennemis de toutes parts

Accourent à tes funérailles.

Sion trahit son Dieu : Dieu punit les ingrats.

Soleil , cache-moi ta lumière :

O mes pleurs ! ne tarissez pas ,

Mouillez jour et nuit ma paupière.

O coteau d'Engaddi , doux sommet du Carmel.

Qui versez à grands flots le vin , l'huile et le miel ,

Je ne reverrai plus vos ombrages propices !

La main de l'étranger cueillera vos moissons :

Le sang rougira ces buissons

Où les roses d'Eden entr'ouvraient leurs calices.

Lieux sacrés ! loin de vous on nous entraîne , hélas !

Soleil , cache-moi ta lumière :

O mes pleurs ! ne tarissez pas ,

Mouillez jour et nuit ma paupière.

Cependant Dieu l'a dit (il n'a jamais trompé) :

Juda , qu'en ce moment sa colère humilie ,

Des fers de son vainqueur quelque jour échappé ,

Verra de Salomon la cité rétablie.

Mais , sous un autre ciel on nous entraîne , hélas !

Soleil , cache-moi ta lumière :

O mes pleurs ne tarissez pas ,

Mouillez jour et nuit ma paupière.

MADAME BABOIS.

1. *Le Saule des regrets.*

Saule , cher à l'amour et cher à la sagesse ,
Tu vis , l'autre printemps , sous ton heureux hameau ,
Le chantre aimé des dieux moduler sa tristesse ,
Et l'onde vint plus fière enfler ton doux ruisseau :

Sur le fleuillage ému , sur le flot qui murmure ,
L'amour a conservé ses soupirs douloureux.
Moi , je te viens offrir les pleurs de la nature.
Ne dois tu pas ton ombre à tous les malheureux ?

Dans ce même vallon , doux Saule , j'étais mère :
Mon ame s'enivrait d'orgueil et de bonheur :
Dans ce même vallon , Saule , avec ma misère ,
Je n'ai que ton abri , mes regrets et mon cœur.

Ma fille a respiré l'air pur de ton rivage :
Elle a cueilli des fleurs sur ces gazons touffus ;
Les charmes innocents , les grâces de son âge
Ont embelli ces lieux : doux Saule , elle n'est plus !

J'aimais à contempler sa touchante figure
 Dans le cristal mouvant de ce faible ruisseau;
 J'y trouvais son souris, sa blonde chevelure,
 Hélas ! je cherche encore, et n'y vois qu'un tombeau :

Cesse de protéger la tranquille sagesse,
 A l'amour étonné retire tes bienfaits :
 Je viens, loin des heureux, t'apporter ma détresse;
 Sois l'asile des pleurs, sois l'arbre des regrets.

Dérobe à tous les yeux ce douloureux mystère;
 Que ton ombre épaissie enveloppe mon sort ;
 Sous tes pâles rameaux retombant vers la terre
 Enferme autour de toi le silence et la mort.

Dieu ! tu m'entends : déjà sur ta tige flétrie
 La fleur perd son éclat, la feuille sa fraîcheur.
 Doux Saule, tu me peins le terme de la vie;
 Hélas ! tu veux aussi mourir de ma douleur.

Ton aspect dans mon cœur vient d'arrêter mes larmes :
 Ah ! laisse-moi du moins le pouvoir de gémir ;
 De mes regrets plaintifs rends-moi les tristes charmes :
 Je le sens, il me faut ou pleurer ou mourir.

Lorsqu'assis à tes pieds, sous les vents en furie,
 Le sage voit ton front se courber sans effort,
 Il pardonne au destin, il supporte la vie :
 Apprends moi donc aussi qu'il faut céder au sort.

Ah ! rends-moi du printemps la fraîcheur naissante ;
 Rends à mon cœur flétri ses dons trop tôt perdus,
 Rends-moi les arts, la paix, l'amitié plus touchante ;
 Mais, non, ne me rends rien, doux Saule, elle n'est plus !

IV. CHARLES MILLEVOIE.

i. *La chute des Feuilles.*

De la dépouille de nos bois
 L'automne avait jonché la terre ;
 Et dans le vallon solitaire
 Le rossignol était sans voix.

Triste, et mourant à son aurore,
 Un jeune homme, seul, à pas lents,
 Parcourait une fois encore
 Le bois cher à ses premiers ans:
 « Bois que j'aime, adieu... je succombe.
 Ton deuil m'avertit de mon sort,
 Et dans chaque feuille qui tombe
 Je vois un présage de mort.
 Fatal oracle d'Épidaure,
 Tu m'as dit: Les feuilles des bois
 A tes yeux jauniront encore,
 Et c'est pour la dernière fois.
 La nuit du trépas t'environne;
 Plus pâle qu'une fleur d'automne:
 Tu t'inclines vers le tombeau.
 Ta jeunesse sera flétrie
 Avant l'herbe de la prairie,
 Avant le pampre du coteau.
 Et je meurs! De la vie à peine
 J'avais compté quelques instans;
 Et j'ai vu comme une ombre vaine
 S'évanouir mon beau printemps.
 Tombe, tombe, feuille éphémère!
 Et, couvrant ce triste chemin,
 Cache au désespoir de ma mère
 La place où je serai demain.
 Mais si mon amante voilée
 Aux détours de la sombre allée
 Venaît pleurer quand le jour fuit,
 Eveille par un faible bruit
 Mon ombre un instant consolée. »

Il dit, s'éloigne, ... et sans retour!
 Sa dernière heure fut prochaine.
 Vers la fin du troisième jour,
 On l'inhuma sous le vieux chêne.
 Sa mère (peu de temps hélas!)
 Visita la pierre glacée:

Mais son amante ne vint pas ;
 Et le pâtre de la vallée
 Troubla seul du bruit de ses pas
 Le silence du mausolée.

2. *L'anniversaire.*

Hélas ! après dix ans je revois la journée
 Où l'ame de mon père aux cieux est retournée.
 L'heure sonne : j'écoute.... O regrets ! ô douleurs !
 Quand cette heure eut sonnée je n'avais plus de père :
 On retenait mes pas loin du lit funéraire ;
 On me disait : « Il dort ; » et je versais des pleurs.

Mais du temple voisin quand la cloche sacrée
 Annonça qu'un mortel avait quitté le jour,
 Chaque son retentit dans mon âme navrée,
 Et je crus mourir à mon tour.

Tout ce qui m'entourait me racontait ma perte :
 Quand la nuit dans les airs jeta son crêpe noir,
 Mon père à ses côtés ne me fit plus asseoir,
 Et j'attendis en vain à sa place déserte
 Une tendre caresse et le baiser du soir.

Je voyais l'ombre auguste et chère
 M'apparaître toutes les nuits ;
 Inconsolable en mes ennuis ,

Je pleurais tous les jours , même auprès de ma mère.
 Ce long regret , dix ans ne l'ont point adouci ;
 Je ne puis voir un fils dans les bras de son père ,
 Sans dire en soupirant : « J'avais un père aussi ! »
 Son image est toujours présente à ma tendresse.
 Ah ! quand la pâle automne aura jauni les bois,
 O mon père ! je veux promener ma tristesse
 Aux lieux où je te vis pour la dernière fois.

Sur ces bords que la Somme arrose ,
 J'irai chercher l'asile où ta cendre repose ;
 J'irai d'une modeste fleur
 Orner ta tombe respectée ,

Et sur la pierre, encor de larmes humectée ;
Redire ce chant de douleur.

3. *Danaé.*

La nuit règne; les vents assiègent en furie
La nef où Danaé va, dans la sombre mer,
Périr avec son fils, le fils de Jupiter!
Danaé de ses bras l'environne; et s'écrie :
« Nous ne reverrons plus les rivages d'Argos ;
Mon père nous condamne aux ombres éternelles.
Aimable et cher enfant, dors, bercé par les flots ;
Vagues, dormez ; dormez, souffrances maternelles !

« O mon fils ! tu ne crains ni le courroux des vents ,
Ni la nuit sans clarté, ni la vague sonore ;
Ton doux et jeune cœur se rit des flots mouvans
Qui passent sur ton front sans le toucher encore.
Aht si tu comprenais nos dangers et nos maux ,
Tu sentirais aussi mes alarmes mortelles.
Mais non ; dors, mon enfant ; dors, bercé par les flots ;
Vagues, dormez ; dormez, souffrances maternelles !

Tyndarides brillans, dont l'éclat toujours pur
Des turbulentes mers blanchit le noir azur ,
O célestes gémeaux, que le nocher révère !
Ce fils, d'un sang divin, n'est-il pas votre frère ?
De Danaé plaintive écoutez les sanglots ;
Veillez sur nous, du haut des voutes éternelles ;
Et toi, dors, mon enfant ; dors, bercé par les flots ;
Vagues, dormez ; dormez, souffrances maternelles !

Cyclades, chastes sœurs, qui flottez sur la mer ,
Et couronnez au loin les flots bruyans d'Égée !
Je me confie à vous : du fils de Jupiter
Attirez sur vos bords la barque protégée.
Sers une autre Latone, palmier de Délos !
Étends sur nous aussi tes feuilles immortelles ;
Et toi, dors, mon enfant ; dors, bercé par les flots ;
Vagues, dormez ; dormez, souffrances maternelles !

« N'ai-je point découvert sur les flots aplanis
 Tes enfans balancés mollement dans leurs nids,
 Fille du dieu des vents, tutélaire Aleyone ?
 N'ai-je pas entendu ta plainte monotone ?
 Au nom de ton Céix, englouti dant les eaux,
 Que la docile mer se calme sous tes ailes :
 Et toi, dors, mon enfant; dors, bercé par les flots;
 Vagues, dormez; dormez, souffrances maternelles !

« Déesse aux pieds d'albâtre, orageuse Thétis,
 Du souverain des Dieux toi fille auguste et chère !
 Tu sais, hélas ! quels pleurs coûtent les jours d'un fils ;
 Mère, prête l'oreille au plaintes d'une mère. »
 Thétis entend sa voix, et dit : « Nymphes des eaux,
 « Confiez leurs destins aux Cyclades fidelles ;
 « Et toi, dors, jeune enfant ; dors bercé par les flots ;
 « Vagues, dormez ; dormez, souffrances maternelles !

4. *Homère mendiant.*

« Beau séjour, où l'Hermus épand ses flots sacrés,
 Ville chère à Junon, ville aux coteaux dorés,
 Dont la haute Sardine et son ombrage antique
 Couronnent les vallons et l'autre prophétique,
 Cumes ! je te salue. Au sein profond des nuits,
 Trois fois un heureux songe a flatté mes ennuis ;
 Tout songe vient des cieux ; et Jupiter sans doute
 De tes remparts divins m'a fait prendre la route.
 Seul avec cet enfant que Samos a nourri,
 Depuis douze soleils, sans secours, sans abri,
 Je me traîne à pas lents sur l'inculte rivage.
 Quelques fruits, dédaignés de la brute sauvage,
 L'herbage impur, vomé par le flot écumant,
 De nos corps épuisés sont l'unique aliment.
 Verra-t-on cet enfant, l'appui de ma misère,
 Mourir à mes côtés en appelant sa mère ?
 Verra-t-on le vieillard, de rocher en rocher
 Errer tel qu'un vaisseau privé de son nocher ?

Mon guide m'a conduit au sein de l'opulence.
 Au nom de ce rameau qu'en ma main je balance,
 Laissez-vous attendrir à mes tristes accens,
 Portes d'airain ! tournez sur vos gonds gémissans ;
 Et mon guide , ce soir , aux prochaines prairies ,
 Enlacera pour vous les guirlandes fleuries . »
 Ainsi parle , accablé de ses cruels destins ,
 Un vieillard dont les yeux pour jamais sont éteints ;
 C'est Homère ! A Lycus appartient cette enceinte
 Où l'art des Doriens le disputé à Corinthe :
 Pour les parvis des Dieux le marbre réservé
 Soutient de son palais le portique élevé ;
 Cent vierges , qu'enfanta l'Inde voluptueuse ,
 Couvrent des mets choisis sa table fastueuse ,
 Et dans les coupes d'or épanchent en ruisseaux
 Les vins délicieux de Chypre et de Naxos ,
 Jusqu'à l'heure , où lassé de la bruyante orgie ,
 Il s'endort aux doux sons des flûtes de Phrygie .

Le vieillard , sur le seuil , aux nombreux serviteurs
 Atteste du foyer les lares protecteurs ,
 Le nom de suppliant , son âge et sa misère .
 De Lycus , qui déjà s'arme d'un front sévère ,
 Il s'approche ; et fidèle au signe accoutumé ,
 Baise humblement les bords du manteau parfumé :
 « O Lycus ! l'homme heureux , tel qu'un dieu sur la terre ,
 Des biens de l'indigence est le dépositaire ;
 Un favorable sort m'amène vers ces lieux :
 L'étranger , tu le sais , vient de la part des Dieux ;
 Ne me dédaigne pas . La Prière éplorée ,
 Du puissant Jupiter est la fille sacrée .
 Ne me dédaigne pas , Lycus ; mon seul trésor ,
 Cette lyre envers toi peut m'acquitter encor .
 J'ai visité du Nil les campagnes fécondes ;
 J'ai traversé la terre et parcouru les ondes :
 Les peuples m'entouraient ; et les trépieds dorés
 Furent souvent le prix de mes vers inspirés .
 En écoutant mes vers , la docte Mécène
 Croyait d'Apollon même entendre l'harmonie ;

Et les vieillards charmés se levaient devant moi.
 J'ai chanté pour les Dieux je chanterai pour toi.
 Puisse ma voix monter à la voûte étoilée !
 Puisse de Jupiter la faveur signalée
 De jours délicieux composer tes destins !
 Que l'ambre le plus pur s'exhale à tes festins :
 Que les plaisirs , fixés dans tes belles demeures ,
 Précipitent pour toi les pas légers des Heures ;
 Que le char des moissons fatigue tes taureaux ;
 De tes Saules nombreux que les souples rameaux
 Ne suffisent qu'à peine à tresser les corbeilles
 Qui rompent sous le poids des vendanges vermeilles :
 Et moi , je reviendrai sous ces toits éclatans ,
 Ainsi que l'hirondelle au souffle du printemps,
 Saluer de nouveau tes sonores portiques ,
 Et consacrer un hymne à tes dieux domestiques. »

« Etranger, dit Lycus porte ailleurs tes accords :
 Fais entendre ton hymne au sombre dieu des morts ,
 Il t'attend. Aussi bien ta plainte m'importune ;
 J'eus toujours en horreur l'aspect de l'infortune. »
 Triste, le cœur navré, le sublime vieillard
 Au ciel qu'il ne voit plus lève encor son regard.
 Il sert ; mais près du seuil un instant il s'arrête :
 « Que mes maux, ô Lycus ! retombent sur ta tête !
 Puisse les immortels , justement irrités ,
 Borner enfin le cours de tes prospérités !
 Puisse ta dernière heure amener à ta porte
 D'héritiers à l'œil sec une avide cohorte ,
 Qui, dévorant tes biens , semble te reprocher
 L'obole que la mort paie au fatal nocher !
 Toi , ville sans pitié , sourde aux chants du poète ,
 Que pour tes murs ingrats la lyre soit muette !
 Et qu'elle même un jour la sévère Junon
 Abandonne à l'oubli ta poussière sans nom ! »
 Aussitôt de l'enfant la main compatissante
 Le guida vers les bords de la mer blanchissante ;
 Et, sur la grève assis, le vieillard en ces mots
 Chanta son dernier chant, au bruit mourant des flots :

« O fleuve paternel ! beau Mélès ! doux rivage,
 Où Chritéis, ma mère, éleva mon jeune âge,
 Quand Jupiter encor permettait à mes yeux
 De voir les traits de l'homme et la clarté des cieux !
 Frais vallons ! bois sacrés ! verdoyantes prairies !
 Laissez, laissez du moins vos Nymphes attendries
 Aux fidèles échos redire quelque jour
 Votre Mélésgène exilé sans retour.
 Et vous, dont je n'obtins pour ombrager ma tête
 Qu'un stérile laurier, jouet de la tempête,
 Muses, filles du ciel ! recevez mes adieux.
 Je ne chanterai plus les héros, ni les Dieux,
 Ni les tours d'Ilion par les Grecs menacées ;
 Ni l'épouse d'Hector devant les portes Scées ;
 Ni d'Achille outragé l'inflexible repos ;
 Ni le fils de Laërte au loin battu des flots :
 Déjà ma voix ressemble à la voix monotone
 De la faible cigale aux premiers jours d'automne ;
 Déjà cessent pour moi les sons mélodieux :
 Muses, filles du ciel ! recevez mes adieux. »

Homère ainsi chantait, quand le dieu de la lyre
 Fit entendre ces mots au fond du sombre empire :
 « O Parques ! arrêtez. L'arbitre souverain
 Ravit les jours d'Homère à vos fuseaux d'airain. »
 Il dit, et l'enleva dans le sein du nuage ;
 Et l'enfant de Samos resta seul sur la plage.
 Les Sirènes, dit-on, ces Muses de la mer,
 Recueillirent le chantre aimé de Jupiter :
 Et quand, la lyre en main, belles Achéloïdes (a),
 Il charme de sa voix vos demeures humides,
 Le nocher se dérobe à vos enchantemens ;
 Thétis même, du fond des gouffres écumans,
 L'écoute ; et, célébré par le divin Homère,
 Le nom d'Achille encor fait soupirer sa mère.

(a) Les Sirènes étaient filles du fleuve Achéloüs.

5. *L'Arabe au Tombeau de son coursier.*

Ce noble ami , plus léger que les vents ,
Il dort couché sous les sables mouvants.

O voyageur ! partage ma tristesse ;
Mêle tes cris à mes cris superflus.
Il est tombé le roi de la vitesse !
L'air des combats ne le réveille plus.
Il est tombé dans l'éclat de sa course :
Le trait fatal a tremblé sur son flanc ;
Et les flots noirs de son généreux sang
Ont altéré le cristal de la source. ●

Ce noble ami , plus léger que les vents
Il dort couché sous les sables mouvants.

Depuis ce jour , tourment de ma mémoire ,
Nul doux soleil sur ma tête n'a lui ;
Mort au plaisir , insensible à la gloire ,
Dans le désert je traîne un long ennui.
Cette Arabie , autrefois tant aimée ,
N'est plus pour moi qu'un immense tombeau ;
On me voit fuir le sentier du chameau ,
L'arbre d'encens et la plaine embaumée.

Ce noble ami , plus léger que les vents ,
Il dort couché sous les sables mouvants. ●

MOLLEVAUT.

1. *Sur la mort de Tibulle.*

Si Thétis et l'Aurore inondèrent de larmes
La tombe de leurs fils succombant sous les armes ,
Si nos tristes destins peuvent toucher les dieux ,
O plaintive Élégie , épands tes longs cheveux ,
Et de ta voix touchante à la terre révèle
Ta perte irréparable et ta douleur mortelle !
La gloire de tes vers , ton plus fidèle amant ,
Tibulle sert de proie au bucher dévorant ;
L'amour brise son arc , sa flèche meurtrière ,

Renverse son carquois , et baissant la paupière ;
 Marche l'aile abattue et le cœur attristé ;
 Frappe de son beau sein l'ivoire ensanglanté ,
 De ses larmes ternit l'or de sa chevelure ,
 Et de sa bouche exhale un douloureux marmure.
 Ascagne , ainsi l'amour franchit ton triste seuil ,
 Et d'un frère en pleurant accompagna le deuil ;
 Ainsi pleurait Vénus , quand un sanglier sauvage
 Sur le bel Adonis eut épuisé sa rage.
 Favori des neuf sœurs , toi , fier d'être inspiré ,
 Toi qu'animent les dieux de leur souffle sacré ,
 Ah ! regarde la mort , sur ton front elle plane ;
 Il n'est rien de sacré que sa main ne profane.
 Orphée en vain sortit du plus pur sang des dieux ,
 Et dompta par ses chants les tigres furieux ;
 En vain Linus toucha ce luth dont ta puissance
 Encharmaient les forêts , témoin de son enfance.
 Homère , ce mortel dont les sublimes chants
 Sont la source féconde où puisent tous les temps ,
 Est lui-même emporté dans la course des âges ;
 Et ses vers seuls , bravant leurs funestes ravages ,
 Eternisent Pergame et ses sanglants travaux ;
 Et l'art de Pénélope à tromper des rivaux.
 Ainsi Tibulle assure une éternelle vie
 A ses plus chers amours , Nimésis et Délie.
 Que leur servent , hélas ! les douloureux ennuis ,
 Le sistre égyptien , et tant de chastes nuits ?
 Tibulle est mort ! Grands dieux , pardonnez mon offense
 Je suis prêt à nier votre sainte existence ,
 Quand le juste périt , quand le trépas cruel
 Frappe l'adorateur , même aux pieds de l'autel.
 A l'immortalité toi qui pouvais prétendre ,
 Tibulle , une urne étroite est vaste pour ta cendre !
 O poète divin ! eh quoi ! dans leur fureur
 Les flammes ont osé se nourrir de ton cœur !
 Temples sacrés des dieux qui permirent ce crime ,
 De ces coupables feux devenez la victime !
 La déesse Vénus , sensible à tes malheurs ,

Détourna ses regards et répandit des pleurs.
 Mais du moins tu n'es pas privé de la lumière
 Sur les bords ignorés d'une terre étrangère.
 Ta mère infortunée a pu fermer tes yeux,
 Et donner à son fils le dernier des adieux ;
 Ta mère infortunée a trouvé quelques charmes
 A verser sur ta cendre et des fleurs et des larmes.
 Les cheveux déliés , ta malheureuse sœur
 Aux larmes d'une mère a mêlé sa douleur ;
 Et le bûcher lançant des flammes dévorantes,
 A vu le desespoir des deux tristes amantes.
 Hélas ! disait Délie , à la fleur de ses jours ,
 Je fus l'unique objet de ses premiers amours.
 Némésis répondait : il prit ma main tremblante ,
 — Et mourant la pressa de sa main défaillante.
 S'il existe de nous , aux bords de l'Achéron,
 Plus qu'une ombre légère et l'éclat d'un vain nom ,
 L'Élisée ouvrira ses vallons à Tibulle.
 Là , couronnés de lierre , et Calvus et Catulle,
 Et le triste Gallus , prodigue de ses jours ,
 Accourront sur les pas du chantre des amours ,
 Qui , le front ceint de myrte , à sa lyre attendrie
 Fera redire encor le nom de sa Délie.
 Mais au sein du trépas endors-toi doucement ;
 O terre ! sur ses os , repose mollement.

FIN DU GENRE DE L'ÉLÉGIE.



C H A P I T R E VI.

I.

POÉSIES FUGITIVES.

C'est dans la classe des Poésies fugitives que je place toutes les petites pièces qu'on ne peut considérer comme des ouvrages et qui sont plutôt un jeu fait pour amuser dans la société qu'une occupation sérieuse destinée au public qui les accueille un instant quand leur tournure est ingénieuse ou délicate. On entend particulièrement sous le nom de pièces fugitives, ces petits ouvrages, qui, échappés à leur auteur dans un moment de saillie, de gaieté, de confiance avec ses amis, quelquefois de boutade et d'humeur, restent enfermés dans son portefeuille où il les oublie et qui, lorsqu'ils courent le monde, ne s'y répandent que manuscrits et s'y multiplient par l'empressement des curieux qui les copient; jusqu'à ce que quelqu'un les recueille et les publie.

Dans ces ouvrages du moment et faits pour le moment il y a souvent des beautés d'autant plus intéressantes à saisir que composés négligemment et par occasion, sans dessein de les publier, ils montrent l'écrivain tel qu'il est, sans aucun de ces petits déguisements que lui fait prendre la nécessité d'échapper à la malignité d'une critique littéraire et de se montrer quelquefois moins ce qu'il est que ce qu'il veut paraître. On n'est pas fâché non plus de connaître sa manière naturelle d'écrire sans cette correction qui est l'effet de l'art et du travail et qu'on peut regarder comme le hard de l'esprit. Pour le bien juger, il faut le voir un peu dans son négligé. Ces petits ouvrages poétiques sont de différentes espèces. Les voici.

Dubois Fontanelle.

II.

DE L'ÉNIGME, DU LOGOGYPHE ET DE LA
CHARADE.

L'ÉNIGME et le logogryphe se nomment en latin *gryhus* et *logogryphus* : mots qui viennent du grec. Le premier signifie, *énigme sur une chose* et le second *énigmes sur un mot* et même *sur les parties de ce mot*. L'énigme peut-être en prose ; mais elle est presque toujours en vers. Le poète y donne à deviner une chose, en la décrivant par ses causes, ses effets, ses propriétés, mais sous des idées et des termes équivoques. La Méaphore et l'antithèse sont les principales figures propres à ce genre de poésie, qui doit être court, précis, et piquer surtout la curiosité du lecteur par quelque trait qui semble désigner le mot, ou par les contrastes singuliers que présente l'énigme. Envoici un exemple :

Je suis difficile à trouver
Et plus encore à conserver
Les curieux, pour me connaître,
Avec grand soin me font leur cour,
Mais mon destin me défend de paraître :
Car l'instant où je vois le jour,
Est l'instant où je cesse d'être. (le secret :)

Le *logogryphe* est en effet l'assemblage de plusieurs énigmes, dont une porte sur le mot total, et les autres sur les parties de ce mot, c'est-à-dire, sur les syllabes ou les lettres indifféremment arrangées. Le mot total du logogryphe est appelé le *corps* ; et les parties que l'on sépare pour former d'autres sont appelées les *membres*. Voici un logogryphe français qui passe pour être le plus ancien en cette langue.

Sans user de pouvoir magique,
Mon corps entier en France a deux tiers en Affrique.

Ma tête n'a jamais rien entrepris en vain.

Sans elle en moi tout est divin.

Je suis assez propre au rustique ,

Quand on me veut ôter le cœur ,

Qu'a vu plus d'une fois renaître le lecteur.

Mon nom bouleversé , dangereux voisinage ,

Au Gascon imprudent peut causer le naufrage.

Dufresny.

Le mot de ce logrogryphe est *Orange*, ville de France. Les deux tiers sont *Oran*, ville d'Afrique. La tête est *or*, métal et dont la suppression donne le mot *onge*. Le cœur est *an*, par la suppression duquel on a le mot *orge*. Le changement des lettres de ce mot *Orange*, fait trouver celui de *Garone*, fleuve qui coule dans la Gascogne.

La Charade vient, dit-on, de l'idiome languedocien, et signifie dans son origine, discours propre à tirer le temps. On y donne à deviner un mot, dont on divise les syllabes, lorsque chacune de ces syllabes forme un autre mot: on dit ce que chaque syllabe signifie et l'on indique ensuite à peu-près ce qu'est le mot dans son entier.

Ces trois genres de poésie ne sont que des jeux littéraires, qui exercent l'esprit. Mais l'homme qui est né avec quelque talent poétique, les regarde comme des bagatelles, dont on ne doit que très-rarement et peut-être jamais s'occuper.

Damairon.

III.

DE LA BALLADE.

La Ballade est composée de trois couplets dont le nombre de vers n'est point limité, mais qui sont assujettis aux mêmes rimes masculines et féminines croisées ensemble. Le dernier vers du premier couplet reporté à la fin de chacun des autres, y forme une espèce de re-

frain commun à tous les trois. La gaîté et quelquefois la sensibilité en font, le principal mérite. Quoique ce genre de poésie, cultivé par CLÉMENT MAROT, MADAME DESHOULIÈRES et tant d'autres auteurs soit tombé depuis en desuétude, CHARLES MILLEVOIE, que nous avons vu briller dans l'Élégie, a essayé de le remettre en vigueur, et a fait plusieurs Ballades qui sont d'un grand mérite et pleines de cette sensibilité qui le caractérise. En voici des modèles.

CHARLES MILLEVOIE.

I. *L'Orphelin (a).*

Un printemps, dans Erménonville,
Près de la tombe où fut Rousseau,
Vers les bords du lac immobile
J'aperçus un autre tombeau.
Sur la pierre attachant ma vue,
A l'ombre du vert peuplier,
Je lus cette histoire inconnue,
Que mon cœur ne put oublier :

« Alors que du sein de sa mère
L'enfant de Rousseau fut ravi,
Un billet, scellé par un père,
De ces tristes mots fut suivi :

« Sa naissance est infortunée ;
« Ce billet doit la découvrir,
« Le jour de sa vingtième année ;
« Et puisse-t-on ne pas l'ouvrir !

« Afin d'échapper à lui même,
Rousseau cherche à tromper son cœur ;

(a) Un tombeau inconnu, trouvé à Erménonville, et la découverte d'un prétendu fils de Rousseau, ont attiré quelques instants l'attention. En rattachant l'une à l'autre ces deux circonstances, j'ai cherché à les rendre plus intéressantes.

Par cet ingénieux blasphème ,

Il s'applaudit de son erreur :

« Enfant ! j'ai dû te méconnaître :

« Ils sont nombreux les fils ingrats !

« Je t'épargne un crime peut-être ,

« En te rejetant de mes bras.

« Tout ce que j'aimais m'abandonne ;

« Toi-même aurait pu me trahir.

« Pour prix du jour que je te donne ,

« Ils te Metaient de me haïr.

« Tu ne maudiras que ma cendre. »

Et lorsque l'éternel sommeil

Sur sa paupière allait descendre ,

Il ne chercha que le soleil.

« Mais enfin du billet sinistre

Quand le temps vint briser le sceau ,

Des autels le pieux ministre

Lut : Emile , fils de Rousseau. »

De son sort il fallut instruire

L'orphelin , que depuis dit-on ,

Jamais on ne revit sourire. . . .

Malheureux ! il savait son nom.

De la demeure hospitalière

Gardant le simple habit de lin ,

Il dit : « J'irai chercher mon père ;

« Trop long-temps je fus orphelin. »

Et sous les peupliers paisibles

Cherchant qui put l'abandonner ,

Sur ces dépouilles insensibles

Il pleura : c'était pardonner.

Je l'entrevis ce jeune Emile !

Parcourant d'un pas inquiet

Cette solitude tranquille ,

Devant les hommes il fuyait.

Une longue mélancolie

Consuma lentement son cœur :

Souvent il relisait *Julie* ,
 Souvent il la nommait sa sœur.

« Si la pervenche solitaire
 Se présentait sur son chemin ,
 Il disait : « O fleur de mon père !
 « Viens reposer contre mon sein. »
 Se levant , sitôt que dans l'ombre
 Paraissait l'aube au front vermeil ,
 Il répétait , d'une voix sombre :
 « Et moi, j'aime aussi le soleil. »

« Un jour , plus matinal encore ,
 Près de son père il vint s'asseoir :
 Tel il s'assit avant l'aurore ,
 Tel on le retrouva le soir.
 Sur la tombe où dorment ses cendres
 Ou lit ces mots presque effacés :
 « Arrêtez-vous ici , cœurs tendres !
 « Mortels indifférents ! passez. »

2. *La Feuille du Chêne* (b).

Reposons-nous sous la feuille du chêne.

Je vous dirai l'histoire qu'autrefois,
 En revenant de la cité prochaine,
 Mon père un soir, me conta dans les bois:
 (O mes amis, que Dieu vous garde un père!
 Le mien n'est plus!)

De la terre étrangère ,
 Seul dans la nuit, et pâle de frayeur,
 S'en revenait un riche voyageur.

Reposons-nous sous la feuille du chêne.

Un meurtrier sort du taillis voisin.
 O voyageur ! ta perte est trop certaine ;

(b) Cette aventure rappelle un conte ancien, sur les grues
 qui firent reconnaître le meurtrier du poète Ibicus.

Ta femme est veuve, et ton fils orphelin
 « Traître a-t-il dit, nous sommes seuls dans l'ombre;
 Mais près de nous vois-tu ce chêne sombre?
 Il est témoin : au tribunal vengeur
 Il redira la mort du voyageur.

Reposons-nous sous la feuille du chêne.

Le meurtrier dépouilla l'inconnu;
 Il emporta dans sa maison lointaine
 Cet or sanglant, par le crime obtenu.
 Près d'une épouse industrielle et sage,
 Il oublia le chêne et son feuillage;
 Et seulement, une fois, la rougeur
 Couvrit ses traits, au nom de voyageur,

Reposons-nous sous la feuille du chêne;

Un jour enfin, assis tranquillement
 Sous la ramée, au bord d'une fontaine,
 Il s'abreuvait d'un laitage écumant.
 Soudain le vent fraîchit; avant l'automne,
 Au sein des airs la feuille tourbillonne;
 Sur le laitage elle tombe... O terreur!
 C'était ta feuille, arbre du voyageur!

Reposons-nous sous la feuille du chêne:

Le meurtrier devint pâle et tremblant:
 La verte feuille et la claire fontaine;
 Et le lait pur, tout lui parut sanglant.
 Il se trahit; on l'écoute, on l'enchaîne;
 Devant le juge en tumulte on l'entraîne:
 Tout se révèle; et l'échafaud vengeur
 Appaise enfin le sang du voyageur.

Reposons-nous sous la feuille du chêne.

IV.

DE L'ÉPIGRAMME.

L'Épigramme n'est autre chose qu'une pensée fine
 et saillante, présentée heureusement et en peu de

mots. La brièveté et le sel sont les deux principaux caractères de ce genre de poésie, qui ne doit jamais avoir plus de douze ou de quinze vers, qu'on peut faire de tout pied. Le sel de l'épigramme consiste dans un trait plaisant, ingénieux et inattendu; dans une pensée qui pique, qui intéresse, qui est rendue d'une manière vive et agréable et qu'on appelle la *pointe* ou le bon mot. Plusieurs auteurs ont essayé ce genre, les plus remarquables sont:

I. *Saumaise* mort en 1653.

Un certain sot de qualité,
Lisait à Saumaise un ouvrage,
Et répétait à chaque page,
Ami, dis-moi la vérité.
Ennuyé de cette fadaise,
Ah! Monsieur répondit Saumaise,
J'ai de bons auteurs pour garants,
Qu'il ne faut jamais dire aux grands
De vérité qui leur déplaît.

II. *Péllisson*.

Grandeur, savoir, renommée,
Amitié, plaisir et bien,
Tout n'est que vent, que fumée:
Pour mieux dire, tout n'est rien.

III. *Jean Baptiste Rousseau*.

Ce monde-ci n'est qu'un œuvre comique,
Où chacun fait des rôles différents.
Là sur la scène, en habit dramatique,
Brillent prélats, ministres, conquérants,
Pour nous vil peuple, assis aux derniers rang,
Troupe futile et des grands rebutée,

Par nous d'en bas la pièce est écoutée,
 Mais nous payons, utiles spectateurs;
 Et si la pièce est mal représentée,
 Pour notre argent nous sifflons les acteurs.

Certain huissier, étant à l'audience,
 Criait toujours : Paix-là, messieurs! Paix-là!
 Tant qu'à la fin, tombant en défaillance,
 Son teint pâlit et sa gorge s'enfla.
 On court à lui. Qu'est-ce ci? Qu'est-ce là?
 Maître Perrin. A l'aide, il agonise!
 Bessière vient, on le phlébotomise.
 Lors ouvrant l'œil, clair comme un basilic,
 Voilà, messieurs, dit-il sortant de crise,
 Ce que l'on gagne à parler en public.

Certain ivrogne, après maint long repas,
 Tomba malade. Un docteur galénique
 Fut appelé. Je trouve ici deux cas,
 Fièvre adurante et soif plus que cynique.
 Or Hippocras tient pour méthode unique
 Qu'il faut guérir la soif premièrement.
 Lors le fiévreux lui dit: Maître Clément,
 Ce premier point n'est le plus nécessaire:
 Guérissez-moi ma fièvre seulement;
 Et pour ma soif, ce sera mon affaire.

*A un pied plat qui faisait courir de faux-bruits
 contre moi.*

Vil imposteur, je vois ce qui te flatte:
 Tu crois peut-être aigrir mon Apollon
 Par tes discours; et, nouvel Erostrate,
 A prix d'honneur tu veux te faire un nom.
 Dans ce dessein tu sèmes, ce dit-on,
 D'un faux récit la maligne imposture;

Mais dans mes vers , malgré ta conjecture ,
Jamais ton nom ne sera proféré ;
Et j'aime mieux endurer une injure ,
Que d'illustrer un faquin ignoré.

Ci gît l'auteur d'un gros livre ;
Plus embrouillé que savant.
Après sa mort il crut vivre ,
Et mourut dès son vivant.

IV. PONCE ÉCOUCHARD LE BRUN.

Sur l'Épigramme.

Si la grace ne l'assaisonne ,
Malgré tout l'éclat d'un bon mot ,
L'Épigramme qui vous étonne
Vous aura fatigué bientôt.
Marot évita ces disgrâces
Par sa gente naïveté.
On quitte parfois la beauté
Jamais on ne quitte les grâces.

Sur une dame poète.

Chloé , belle et poète, a deux petits travers :
Elle fait son visage et ne fait pas ses vers.

Moyen sûr de parvenir.

Un chêne était , sur la cime hautaine
Du mon Jda , roi des monts d'alentour :
Un aigle était sur la cime du chêne ;
Près de l'Olympe il y tenait sa cour ,
A l'improviste apparaît, un beau jour ,
Maitre escargot , fier d'être au milieu d'elle.
Des courtisans l'œil ne se croit fidèle.
L'un d'eux lui dit : Me serais-je trompé ?

Insecte vil, toi qui jamais n'eus d'aile,
Comment vins-tu jusqu'ici ?.... J'ai rampé.

Conseils aux amis.

Mortels aimants, vous, ô vous, de qui l'âme
Se plaît à vivre en une autre moitié,
Comme vestale, entretenez la flamme
Sur l'autel pur de la sainte amitié !
Veillez-y bien ! gardez bien que l'on ose
Empoisonner ce bonheur de vos jours :
Le sentiment est semblable à la rose ;
Flétrie une heure, elle l'est pour toujours.

Sur des auteurs de mauvais journaux.

Moins écrivains que libellistes ;
Nos aristarques de greniers,
Pour vivre se font journalistes...
Que ne se font-ils journaliers ?

Le besoin d'être aimé.

Un malheureux au monde n'avait rien
Hors un barbet, compagnon de misère,
Et qui mangeait le rien du pauvre hère.
Quelqu'un lui dit : que fais-tu de ce chien,
Toi qui n'as pas même le nécessaire ?
Plus à propos serait de t'en défaire.
Le malheureux à ce mot soupira :
Si je ne l'ai plus, dit-il, qui m'aimera ?

*Sur le Coriolan de la Harpe donné pour les
pauvres.*

Pour les pauvres la comédie,
Donne une pauvre tragédie :

Il est bien juste en vérité
De l'applaudir par charité.

J'aime Racine et j'admire Corneille,
Tous deux l'honneur du Théâtre Français,
Des Grecs tous deux éclipsant les succès.
Comment choisir entre double merveille ?
Ici, la force et la sublimité ;
Là, d'un vers pur la céleste beauté,
La passion, les grâces, l'harmonie ;
Vaste, élevé, profond, mais inégal,
Créant son art, son siècle, son rival,
L'un est génie et l'autre a du génie.

A un homme en place, qui se mêlait de juger les vers.

Pour bien juger nos doctes veilles,
Mon bel ami, n'aurais-tu pas,
Comme ton devancier Midas,
Trop peu d'esprit et trop d'oreilles ?

A un Lecteur de société.

Vos vers, tant lus, tant relus,
Ont fait émeute au Parnasse :
Publiez les donc de grâce,
Afin qu'on n'en parle plus.

Millevoie.

V.

DU MADRIGAL.

Le madrigal peut avoir le même nombre de vers que l'épigramme : il consiste également dans une seule pensée ; et ces deux petits poèmes ne diffèrent que par le caractère même de cette pensée. Elle est saillante dans l'épigramme, plus particulièrement réservée

pour des sujets plaisants ou satiriques. Elle est délicate dans le madrigal, spécialement consacré à des sujets tendres et galants. L'épigramme a dans sa chute quelque chose de plus vif de plus piquant, de plus étudié. Le madrigal au contraire a quelque chose de plus doux, de plus simple, de plus gracieux.

I. PRADON.

Vous n'écrivez que pour écrire ,
C'est pour vous un amusement.
Moi qui vous aime tendrement
Je n'écris que pour vous le dire.

II. DESMARETS.

1. *Sur la violette.*

Modeste en ma couleur, modeste en mon séjour ,
Franche d'ambition, je me cache sous l'herbe.
Mais si sur votre front je puis me voir un jour,
La plus humble des fleurs sera la plus superbe.

IV.

DU SONNET.

Le sonnet qu'on rapporte aussi bien que le madrigal, à l'épigramme, consiste dans quelques pensées dont la dernière doit avoir quelque chose de frappant et d'extraordinaire. Sa forme artificielle ou mécanique est absolument invariable. Il est composé de quatorze vers. Les huit premiers sont partagés en quatrains de même mesure, et qui roulent sur deux rimes qu'il faut y placer dans le même ordre. Les six derniers vers riment différemment des premiers et sont partagés en deux tercets. Les deux premiers vers du premier tercet riment ensemble, et le troisième rime avec le second du second tercet. Tout doit être exact, poli, chatié dans ce petit ouvrage et d'une beauté achevée. —

I. DESBARREAUX.

1. *Sonnet.*

Grand Dieu , tes jugemens sont remplis d'équité !
 Toujours tu prends plaisir à nous être propice ;
 Mais j'ai tant fait de mal , que jamais ta bonté
 Ne peut me pardonner , sans choquer ta justice.

Où , mon Dieu , la grandeur de mon impiété,
 Ne laisse à ton pouvoir que le choix du supplice ;
 Ton intérêt s'oppose à ma félicité ,
 Et ta clémence même attend que je périsse.

Contente ton désir , puisqu'il t'est glorieux ,
 Offense-toi des pleurs qui coulent de mes yeux ;
 Tonne, frappe, il est temps, rends-moi guerre pour guerre :

J'adore en périssant la raison qui t'aigrit.
 Mais dessus quel endroit tombera ton tonnerre
 Qui ne soit tout couvert du sang de Jésus-Christ.

II. J. B. ROUSSEAU.

1. *Sur la mort de Mr. Duché.*

Celui que nous plaignons , et qu'un sort glorieux
 Place au rang des élus dans la cité céleste ,
 Brilla par ses talents , fut doux , simple , modeste ;
 Fidèle à ses amis , discret , officieux.

Des charmes dont le monde avait séduit ses yeux,
 Dieu dissipa bientôt l'illusion funeste :
 Et de ses jeunes ans il consacra le reste
 A chanter les grandeurs du monarque des cieux.

Il n'est plus , et j'ai vu passer sa dernière heure ;
 Mais en pleurant sa mort c'est moi seul que je pleure.
 Mon aveugle fureur n'accuse point le sort.

Il jouit des seuls biens qui faisaient son envie :
 Et ne pouvait trouver qu'en passant par la mort
 Le pont tranquille et sûr de l'éternelle vie.

2. *A un bel esprit, grand parleur*

Monsieur l'auteur que Dieu confonde,
 Vous êtes un maudit bavard.
 Jamais on n'ennuya son monde
 Avec tant d'esprit et tant d'art.

Je vous estime et vous honore:
 Mais les ennuyeux tels que vous,
 Eussiez-vous plus d'esprit encore,
 Sont la pire espèce de tous.

Qu'un sot afflige nos oreilles,
 Passe encor, ce n'est pas merveilles,
 Le don d'ennuyer est son lot.

Mais Dieu préserve mon ouïe
 D'un homme d'esprit qui m'ennuie !
 J'aimerais cent fois mieux un sot.

V.
DU RONDEAU ET DU TRIOLET.

La naïveté fait le principal caractère du *rondeau*. Mais cette naïveté n'exclut pas la délicatesse, la finesse même pourvu qu'elles ne s'y trouvent pas aux dépens de l'aimable simplicité. Ce petit poème, particulièrement propre à des sujets badins, est composé de treize vers de dix ou de huit syllabes, qui roulent sur deux rimes, dont huit sont féminines, et cinq masculines, ou huit masculines et cinq féminines. De quelque manière qu'on dispose ces rimes, il s'en rencontre en quelque endroit trois féminines ou masculines de suite. Il doit y avoir, après le cinquième vers, un repos ou un sens complet. Le premier hémistiche, ou les premiers mots du rondeau, doivent se retrouver à la suite du huitième et du treizième vers, pour servir de refrain. Il est essentiel que ce refrain, qui, dans les vers de dix

syllabes, est de quatre, et qui, dans ceux de huit, est de trois, soit lié avec la pensée qui précède et qu'il termine le sens naturellement. Voici un très-beau rondeau d'Adam Billaut, menuisier de Nevers, qui sans aucune littérature, devint poète dans sa boutique et dont les poésies sont pleines de verve et de feu :

Pour te guérir de cette sciatique,
 Qui te retient comme un paralitique
 Entre deux draps sans aucun mouvement,
 Prends moi deux brocs d'un fin jus de sarment,
 Puis lis comment on les met en pratique.
 Prends en deux doigts, et bien chauds les applique
 Sur l'épiderme où la douleur te pique,
 Et tu boiras le reste promptement
 Pour te guérir.

Sur cet avis ne soit point hérétique;
 Car je te fais un serment authentique,
 Que si tu crains ce doux médicament,
 Ton médecin pour tout soulagement,
 Fera l'essai de ce qu'il communique,
 Pour te guérir.

Le *triolet* est une espèce de rondeau, et n'a sur deux rimes que cinq vers, dont les deux premiers présentent un sens achevé. Le premier doit être répété après le troisième, en fermant un sens naturel avec ce qui le précède. Il en est de même des deux premiers, qu'on répète après le cinquième. Ces règles sont exprimées dans ce triolet qu'on attribue à Scarron :

Pour faire un bon triolet,
 Il faut observer ces trois choses:
 Savoir; que l'air en soit follet,
 Pour faire un bon triolet;
 Qu'il entre bien dans le rôlet,
 Et qu'il tombe au milieu des pauses:
 Pour faire un bon triolet,
 Il faut observer ces trois choses.

La Ballade, le Rondeau, le Sonnet, le Triolet, dont les anciens n'ont eu aucune connaissance eurent jadis une grande vogue, et sont négligés ou plutôt dédaignés aujourd'hui, et j'aurais presque pu me dispenser d'en faire mention, s'ils ne tenaient à l'histoire de la poésie française et c'est une raison pour ne pas les oublier et pour indiquer encore quelques autres petites pièces qui rentrent dans l'espèce de celles qui sont l'objet de ce sixième chapitre.

VI.

DE L'ÉPITAPHE ET DE L'INSCRIPTION.

L'Épitaphe consiste dans quelques vers gravés ou supposés devoir l'être sur un tombeau. Le poète y fait le plus souvent l'éloge du mort; et il doit alors y mettre les graces et la délicatesse du madrigal, en prenant néanmoins un ton plus noble et plus élevé. Il faut surtout qu'il évite avec le plus grand soin d'être long et mystérieux. L'épitaphe n'étant faite que pour être lue en passant, doit présenter un sens clair et précis, qu'on découvre d'abord et sans la moindre peine. Une des plus belles que je connaisse et celle du grand Turenne par Chevreau:
La voici:

Épitaphe de Turenne.

Turenne à son tombeau parmi ceux de nos rois;
Il obtint cet honneur par ses fameux exploits.
Louis voulut ainsi couronner sa vaillance,

Afin d'apprendre aux siècles à venir

Qu'il ne met point de différence

Entre porter le scèptre et le bien soutenir.

CHEVREAU.

Épitaphe de Régnier.

J'ai vécu sans nul pensement,

Me laissant aller doucement

A la bonne loi naturelle:
 Et je m'étonne fort pour quoi
 La Mort voulut songer à moi
 Qui ne songeai jamais à elle.

PAR LUI MÊME.

Épitaphe de la Fontaine.

Jean s'en alla comme il était venu,
 Mangeant son bien après son revenu,
 Croyant le bien chose peu nécessaire.
 Quant à son temps, bien le sut partager.
 Deux parts en fit, dont il soulait passer,
 L'une a dormir et l'autre à ne rien faire.

PAR LUI MÊME.

Épitaphe de la mère de Boileau.

C'est elle qui parle.

Épouse d'un mari doux, simple, officieux
 Par la même douceur je sus plaire à vos yeux:
 Nous ne sûmes jamais ni railler ni médire.
 Passant, ne t'enquiers point si de cette bonté
 Tous mes enfants ont hérité;
 Lis seulement ces vers, et garde toi d'écrire.

BOILEAU.

Épitaphe.

Si gît justement regretté,
 Un savant homme sans science,
 Un gentilhomme sans naissance,
 Un très-bon homme sans bonté.

LE MÊME.

Sur la Mort de Voltaire.

O Parnasse! frémis de douleur et d'effroi!
 Pleurez, Muses, brisez vous lyres immortelles.
 Toi dont il fatigua les cent voix et les ailes,
 Dis que Voltaire est mort, pleure et repose toi.

LEBRUN.

Épitaphe de Thomas.

Il eut des mœurs exemplaires
 Un génie élevé;

Tous les genres d'esprit;
 Grand orateur, grand poëte.
 Bon, modeste, simple et doux;
 Sévère à lui seul,
 Il ne connut de passion
 Que celle du bien,
 De l'étude et de l'amitié.
 Homme rare par ses talents,
 Excellent par ses vertus,
 Il couronna sa vie laborieuse et pure
 Par une mort édifiante et chrétienne.
 C'est ici qu'il attend la véritable immortalité.

Gravée sur sa pierre par l'ordre de
 MONTAZET.

Épitaphe de Piron.

Ci gît Piron, qui ne fut rien,
 Pas même Académicien.

On appelle *inscription* des caractères gravés sur un édifice ; un monument, au bas d'une statue, d'un portrait *etc.* soit pour transmettre à la postérité la mémoire de quelque événement, soit pour faire connaître aux passants un fait, une chose, une personne. La précision et la clarté font le principal mérite de ce petit ouvrage. Le village d'Arcy ayant été réduit en cendres, M. Grassin seigneur du lieu, le fit rebâtir. L'inscription que voici fut faite par *Piron* et gravée sur une pyramide dans ce village.

La flamme avait détruit ces lieux;
 Grassin les rétablit par sa munificence,
 Que ce marbre à jamais serve à tracer aux yeux
 Le malheur, le bienfait et la reconnaissance.

*Inscription au bas du portrait de la Comtesse
 de la Suze.*

Quelle divinité vers nous descend des cieux ?
 Est-ce *Venus*, *Pallas*, ou la reine des Dieux,
 Dont nous ressentons la présence ?

Toutes trois en vérité;
C'est *Junon* par sa naissance,
Minerve par sa science
Et *Vénus* par sa beauté.

FIEUBET OU BOUHOURS.

Sur le portrait de Louis XIV:

Que cette majesté me plait !
Avec l'éclat qui l'environne,
Il ne lui faut point de couronne,
Pour nous apprendre, ce qu'il est.

LE CHEVALIER DE CAILLY.

Inscription au bas du portrait de J. Racine.

Du Théâtre français l'honneur et la merveille,
Il sut ressusciter Sophocle en ses écrits;
Et dans l'art d'enchanter les cœurs et les esprits
Surpasser Euripide et balancer Corneille.

BOILEAU.

VII.

DE L'ÉPITHALAME.

L'épithalame, mot qui vient du grec, et qui signifie chant nuptial, est un petit poème fait à l'occasion d'un mariage. Il a deux parties essentielles: l'une comprend les louanges qu'on donne aux nouveaux époux et l'autre les vœux qu'on fait pour leur bonheur. Les couleurs qu'il emploie doivent être riantes, fraîches, brillantes et le sentiment peut les animer. L'épithalame que le Cardinal de Bernis, alors abbé fit pour le premier mariage du Dauphin fils de Louis XIV et père de Louis XVI, avec l'Infante d'Espagne, est une des meilleures que les Français aient dans le genre noble. La voici.

Descends, hymen descends des cieux,
Viens remplir les vœux des deux mondes.
Les Bourbons, ces enfants des Dieux,
Unissent leurs tiges fécondes:
Descends, hymen, descends des cieux,
Viens remplir les vœux des deux mondes.

Tandis qu'au sein de ses roseaux,
La Nymphé du Tage éplorée,
Répand sur son urne azurée
Des pleurs qui grossissent ses eaux,
Les Dieux enfants de Cythérée,
A la lueur de leurs flambeaux,
Conduisent l'Infante adorée.

Descends, hymen, descends des cieux etc.

Pour célébrer un si beau jour,
Dioné dans les airs portée
Répand, par les mains de l'amour,
Les riches trésors d'Amalthée
Les cygnes volent à l'entour,
Et couvrent d'une aile argentée
Les plaisirs qui forment sa cour.
Cypris du ciel est descendue:
La terre est son heureux séjour;
Les oiseaux chantent son retour;
Toute la nature est émue.
Il semble qu'au gré de nos vœux,
Le feu des plaisirs se rallume:
A l'ombre d'un myrthe amoureux,
Hébé couronne ses cheveux,
La jeune Flore les parfume.
Il semble enfin que l'univers
Sorte du cahos et renaissè:
Vertume étend ses tapis verts;
Et les couleurs de la jeunesse
Brillent sur le front des hivers.
O toi qui choisis la décence,
Pour servir de guide aux plaisirs,

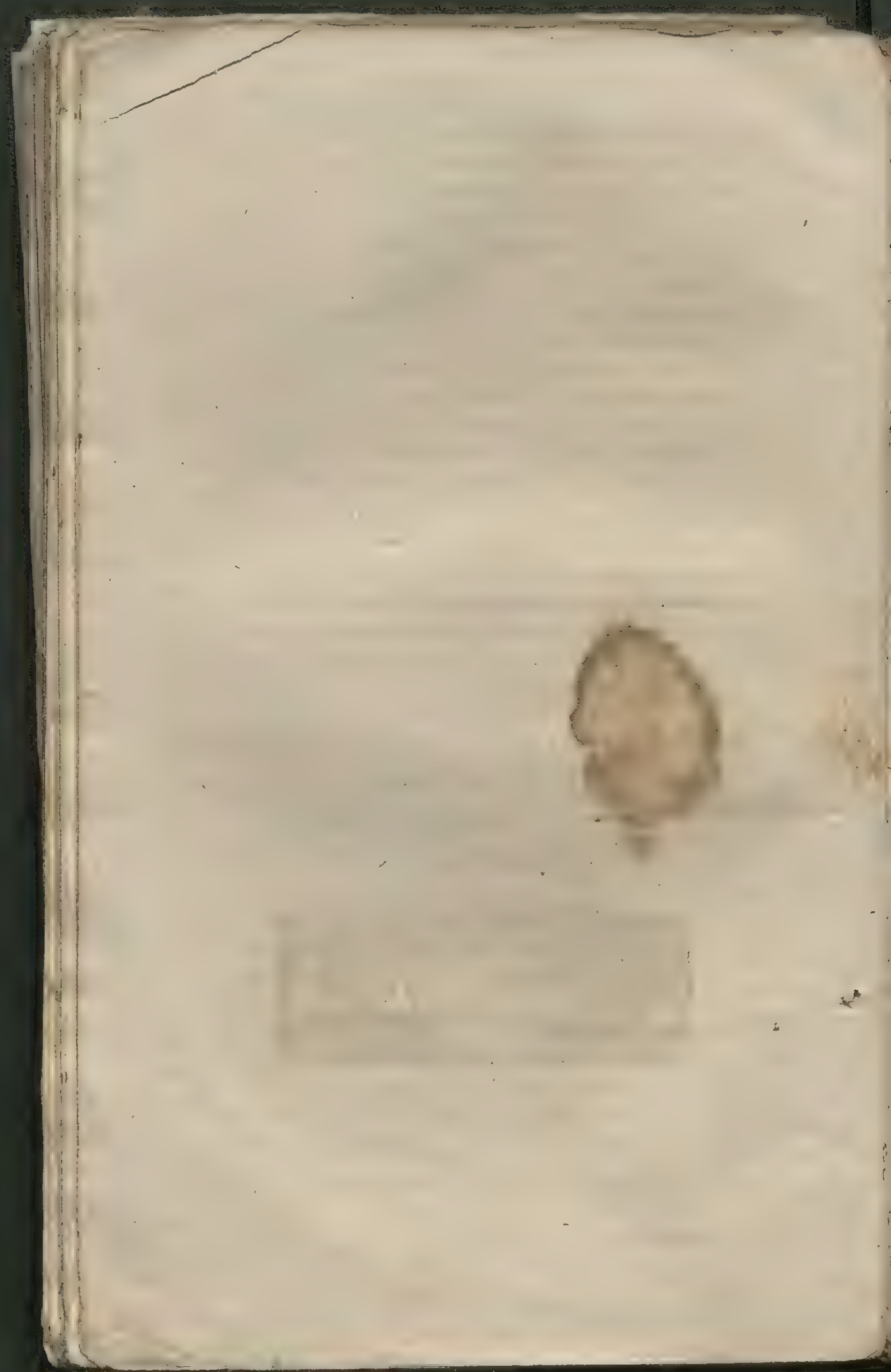
Toi qui couronnes les désirs,
 Sans faire rougir l'innocence,
 Descends, hymen, descends des cieux, etc.

Junon dans les airs embellis,
 De Borée enchaîne la rage:
 L'hymen porté, sur un nuage
 L'hymen au bruit de mille voix,
 Descend dans l'empire des Lys.
 Bientôt nos vœux seront remplis:
 L'hymen approche de son temple;
 Perce la foule qui contemple
 Le fils du meilleur de nos rois,
 Conduite par la main des Graces,
 L'Infante est au pied des autels:
 L'époux, semblable aux immortels,
 S'empresse et vole sur ses traces.
 Des Dieux par l'hymen avertis
 La troupe auguste est assemblée;
 Ce sont les noces de Thétis;
 Tous les yeux y cherchent Pélée;
 Tous les yeux y trouvent son fils.
 Les plaisirs en foule descendent.
 Que tous les Français vous entendent!
 Jeunes époux, tendres amants!
 Prononcez vos derniers serments;
 L'hymen et l'amour les attendent.
 Le nœud que vous allez former,
 Ne saurait être trop durable;
 L'hymen fait un devoir d'aimer;
 L'Amour rend ce devoir aimable.
 Tous deux épuisent leurs bienfaits,
 Tendres amants, il vous unissent;
 Ils vous enivrent à longs traits
 Du plaisir pur dont ils jouissent.
 Que tous les peuples applaudissent
 Au présage heureux de la paix!
 Que la discorde désarmée,
 Se taise au bruit de nos concerts!

Que l'Europe moins alarmée
 Répète nos chants et nos vers !
 Les cent voix de la renommée
 Les apprendront à l'univers.
 Bénissons le siècle où nous sommes :
 L'hymen en comblant tous nos vœux,
 Promet au monde de grands hommes,
 Et de grands rois à nos neveux.
 C'en est fait, l'amour et la gloire
 Couronnent nos tendres amants :
 Les Dieux ont gravé leurs serments
 Au temple immortel de la mémoire.
 Remonte, hymen, remonte aux cieux, *etc.*
 Tu remplis les vœux des deux mondes.
 Les Bourbons, ces enfants des Dieux,
 Ont uni leurs tiges fécondes :
 Remonté, hymen, remonte aux cieux,
 Tu remplis les vœux des deux mondes.

FIN DE LA POÉSIE FUGITIVE ET DE LA PREMIÈRE PARTIE
 DE LA POÉSIE.





LITTÉRATURE FRANÇAISE.

PROSE.

CHAPITRE I.

GENRE ÉPISTOLAIRE.

Une lettre et sa réponse n'étant qu'une conversation entre absens, écrivez comme vous leur parleriez, s'ils étaient là, c'est-à-dire avec ce naturel, cette facilité, cet agrément, cette négligence même que demande ou permet un entretien familial. Mettez y de la mesure avec vos supérieurs, de la franchise avec vos égaux, de la gaieté avec vos amis, de la netteté avec tous.

Que doit être une conversation? Claire et facile: ce sont-là aussi les deux qualités du style épistolaire.

1. *Clarté du style.* C'est pour être entendu que l'on parle; on n'écrit de même que pour être compris: par conséquent le choix et la propriété des termes doivent être le premier soin de celui qui fait une lettre; car si les expressions qu'il emploie ont deux acceptions, il ne sera jamais sûr que l'on saisira le sens qu'il a prétendu leur donner. Il faut également qu'il s'énonce de la manière la plus précise, par cette raison toute simple qu'on ne peut faire trop tôt connaître ce que l'on pense ou ce que l'on veut.

Les périodes longues et sonores lasseraient dans un entretien familial l'auditeur le plus bienveillant. Le lecteur d'une lettre les supporte encore moins : celui qui lit s'ennuie plus promptement que celui qui écoute ; il voit mieux les défauts.

Rien n'est donc plus convenable au style de la correspondance que le style coupé, c'est-à-dire, ce style qui unit la brièveté de la phrase à la propriété des expressions. Il faut aussi éviter les parenthèses qui coupent le sens principal par des idées accessoires et qui l'embarrassent sous prétexte de l'éclaircir.

2. *Facilité du style.* Ce qui fait le mérite principal du style épistolaire c'est la facilité, c'est une noble aisance, une espèce d'abandon de la pensée, une négligence même qu'il ne faut pas confondre avec l'incorrection. Celle-ci est un défaut ; celle-là une qualité. De là naît cette grace que l'on sent si bien et que l'on définit si mal, qui fuit également la recherche et l'exagération, qui, présente sous une expression simple ce qui est élevé, et donne à ce qui est ingénieux l'air de la naïveté.

Philipon de-la-Madelaine.

3. *Différentes espèces de lettres.* Le style ne saurait être trop simple, trop clair et trop précis dans les lettres d'affaires. L'esprit et l'enjouement doivent en être bannis. Dites ce qu'il faut, et ne dites que ce qu'il faut ; entrez en matière sans préambule et passez d'un article à l'autre, sans chercher des transitions.

Dans les lettres de demande le ton doit être modeste, et respectueux, à proportion de la qualité de la personne à laquelle on écrit, les expressions choisies, sans le paraître ; les pensées justes et convaincantes, les tours agréables et propres à persuader.

Dans les lettres de recommandation on ne saurait trop montrer l'intérêt qu'on prend à la personne, pour la-

quelle on demande quelque chose et dont on ne doit pas passer sous silence les talents et les vertus.

Votre cœur doit fournir ce que vous avez à dire dans une lettre de remerciement. Si vous êtes vraiment sensible au service que vous avez reçu, vous ne manquerez ni d'expression ni de teurs, pour en marquer toute votre reconnaissance. Ces sortes de lettres doivent être courtes.

Une lettre de félicitation ou de condoléance à un ami, est facile à faire, parce qu'on se réjouit ou l'on s'afflige réellement avec lui. Il n'en est pas de même de celles que la bienséance seule nous oblige d'écrire à un supérieur ou à un égal. Il faut alors dans une lettre de félicitation employer ces lieux communs tels que le mérite de la personne, la justice qui lui a été rendue, les espérances qu'elle peut concevoir. Et dans les lettres de condoléance, qui exigent un style sérieux et grave, il faut recourir à des réflexions de piété ou à la douce, à la consolante Religion.

Il faut beaucoup de prudence dans une lettre de reproche; en blâmant les procédés de la personne, justifiez ses intentions. Dans les lettres de conseils ne prenez jamais un ton de maître. Vous devez y ménager l'amour propre de celui à qui vous écrivez, soit que vous lui donniez de vous-même ces conseils, soit qu'il vous les ait demandés.

4. *Cérémonial observé dans les lettres.* On place indifféremment la date au haut, ou au bas d'une lettre. La seconde manière est plus conforme aux règles de la politesse. Vers le quart de la page à commencer en haut, on écrit le mot, *Monseigneur, Monsieur, Madame, Mademoiselle*, selon l'état et le rang de la personne. Il faut laisser entre la qualification de la personne et le commencement de la lettre, un intervalle plus ou moins grand selon le respect qu'on lui doit. On doit laisser

aussi au bas de la même page un espace un peu considérable, et au revers, commencer à peu près à la même hauteur où l'on a placé de l'autre côté le mot de *Madame* ou de *Monsieur*. On n'en agit pas de même à l'égard de ses égaux et de ses amis : mais on place le mot de *Monsieur* ou de *Madame* le plutôt qu'il se peut. On finit tout uniment une lettre par ces mots qu'on met à l'*alinéa* : *je suis* ou *j'ai l'honneur d'être*, en y joignant l'expression de quelque sentiment, selon le rang de la personne à laquelle on écrit. Si l'on se sert du mot *respect*, on doit mettre simplement, *je suis* : mais avec toute autre expression, on met, *j'ai l'honneur d'être*.

II.

ÉCRIVAINS ÉPISTOLAIRES.

Il n'y a point de genre en prose dans lequel la littérature française offre autant de production que dans celui des lettres ; et il faut avouer qu'en général les français ont su s'approprier ce ton tantôt simple et léger, tantôt modeste et délicat, qui en est le caractère particulier et qui en fait le principal mérite. Ils y ont déployé toute la gaieté et toute la vivacité de leur caractère national, et ils s'en sont servi pour traiter toutes sortes de matières, même les objets les plus sérieux et les plus profonds. De-là naissent deux espèces de lettres, les unes appelées philosophiques que nous rangerons dans les différents genres de littérature selon les sujets dont elles traitent ; les autres appelées familières dont nous venons de développer les règles générales.

Les deux premiers écrivains épistolaires qui, au commencement du dix-septième siècle ont joui d'une grande réputation et ont eu une grande influence sur le style, sont :

BALZAC ET VOITURE. Liés ensemble d'une étroite amitié, ils parurent se concerter pour créer, dans la littérature française, un genre que jusqu'alors on pouvait regarder comme inconnu. Les périodes nombreuses et soutenues qui ont donné à leurs écrits un caractère de noblesse très-sensible, les font regarder comme les précurseurs des bons écrivains. Il faut convenir, dit *La Harpe*, qu'ils ont fait pour la prose ce que *Malherbe* avait fait pour la poésie, et qu'ils concoururent heureusement à donner à la langue l'harmonie qui lui manquait. Mais ils ne sont plus lus, à cause de l'enflure et de l'affectation dont leurs missives sont pleines.

MARIE DE RABUTIN DE CHATUL, MARQUISE DE SÉVIGNÉ, née en Bourgogne en 1626, morte en Provence chez Madame de Grignan sa fille, en 1694. On a dit avec raison qu'elle était en son genre ce que La Fontaine était dans le sien, le modèle et le désespoir de ceux qui suivent la même carrière. Ainsi que lui, elle laisse aller sa plume, et toujours sa plume va bien, parce que c'est la nature qui la conduit. Elle faisait des lettres comme lui des fables, ou plutôt, comme deux arbres portant les fruits qui leur sont propres; et si l'un fut appelé *Fablier*, le nom d'*Épistolier* aurait pu convenir à l'autre. Ses lettres sont devenues vraiment classiques par la légèreté et le naturel du style, l'élégance et la propriété des termes. Il est impossible d'imiter la vivacité, la délicatesse, l'enjouement, l'aimable négligence, les graces si naturelles et si piquantes du style enchanteur de cet auteur dont la fécondité n'est pas moins admirable. On s'étonne de voir qu'elle ait trouvé tant de ressources dans son imagination, soit pour exprimer, d'une manière toujours nouvelle, à peu près les mêmes choses, soit pour relever des anecdotes et des choses très-communes. Ce qui est sur tout surprenant, c'est que la plus grande partie des lettres qu'elle écrivait à sa

filles, la Marquise de Grignan, roulent sur le même sujet et n'expriment qu'un seul sentiment, l'amour maternel porté jusqu'à l'enthousiasme. Voici comment La Harpe peint Me. de Sévigné dans un poème inédit et non achevé :

Charmante Sévigné, quels honneurs te sont dus !
 Tu les a mérités et non pas attendus.
 Tu ne te flattais pas d'avoir pour confidente
 Cette postérité pour qui l'on se tourmente.
 Dans le cœur de Grignan tu répandais le tien :
 Tes lettres font ta gloire et sont notre entretien.
 Ce qu'on cherche sans fruit, tu le trouves sans peine.
 Que tu m'as fait pleurer le trépas de Turenne !
 Qui te surpassera dans l'art de raconter !
 Ces portraits d'une cour qu'on se plaît à citer,
 Se retracent chez toi bien mieux que dans l'histoire :
 Ces héros dont ailleurs je n'appris que la gloire,
 Je les vois, les entends et converse avec eux.

FRANÇOISE - D'AUBIGNÉ - MARQUISE - DE - MAINTENON, éprouva dans sa jeunesse toutes les disgraces de la fortune. Après la mort de son mari, *Scaron* poète comique, Me. *Montespan* lui procura une pension et lui confia l'éducation de son fils duc de *Maine*. C'est alors qu'elle eut l'occasion de plaire au Roi qui la combla de faveurs et et l'épousa secrètement en 1685. Louis XIV était alors dans sa 48^e année et Me. Maintenon dans la 50^{me}. Après la mort de cette dame, on recueillit et publia toutes ses lettres qui peuvent servir de modèle pour la noble simplicité, l'élégance et la précision du style. Ses lettres forment huit volumes ; on peut les lire avec avantage, sans que l'on doive toujours en imiter la diction. Elles sont écrites d'un style pur ; mais sa manière est sévère. Si quelquefois elle sourit, c'est avec dignité. Son commerce épistolaire est moins celui d'une femme aimable qui joue avec sa pensée, que celui d'un homme en place qui pèse et calcule tout ce qu'il dit.

LE COMTE DE BUSSI-RABUTIN, naquit dans le Nivernois en 1618 et mourut à Autun en 1693. Les sept volumes de ses lettres sont écrits d'un style pur ; mais il y parle trop de lui, se montre trop bas flatteur du prince qu'il avait outragé, affecte une trop grande recherche d'expressions et pour vouloir trop donner à l'art, ne laisse rien à la nature.

NICOLAS-BOILEAU-DESPRÉAUX, mourut en 1711. (voyez la Satire, l'Épître, l'Inscription, la Poésie didactique, épique). On a de lui un recueil de lettres à son ami Racine, et un autre de lettres à Mr. Brossette, avocat de Lyon, avec lequel il fut en relation d'affaires et de littérature. La correction règne sans doute dans cette double correspondance ; Boileau ne pouvait pas mal écrire ; mais c'est aussi tout ce que l'on y trouve. Son génie et son caractère avaient trop d'énergie ou de raideur pour se prêter aux gentillesques qui font le charme de ce commerce qu'on peut nommer le consolateur de l'absence.

BOURSAULT, né en Bourgogne en 1638, mort en 1701. Ses lettres ont été recueillies en trois volumes. Ce n'est qu'un ramas de contes, d'historiettes, de bons mots, écrits d'un style lâche, commun et souvent trivial. On les lisait autrefois ; on ne les trouve aujourd'hui que dans les antichambres.

JEAN-RACINE, (voyez la poésie lyrique, tragique et comique). Ses lettres sont parfaites. Ce n'est pas précisément ce ton léger qui semble être propre au style épistolaire ; mais c'est un langage si naturel, un tel assortiment de mots avec la chose, qu'en faisant mieux peut-être, on ne ferait pas si bien. J'invite ceux qui mandent des nouvelles, à se former sur sa correspondance avec Boileau ; j'invite de même les pères, ainsi que les enfans, à relire souvent les lettres qu'il adressait à son fils.

L'ABBÉ DE CHOISI, né à Paris en 1664, y mourut en 1724. Il écrivait chaque jour à l'abbé de Dangean les détails de son voyage. Il en est résulté, sous le nom de Journal, une suite de lettres où la gaîté, quelques anecdotes, la franchise de l'écrivain, ses saillies et l'agrément de son style, soutiennent jusqu'au bout l'attention du lecteur.

ESPRIT-FLÉCHIER, né à Perne, petite ville du comté d'Avignon, s'éleva, par ses talents, de la boutique d'un épicier, où il vit le jour en 1631, jusqu'aux premières dignités de l'Eglise, et mourut à Montpellier en 1710. Ses lettres réunies en deux volumes, sont écrites d'un style correct, mais froid, sans couleur comme sans intérêt: on peut les ranger au nombre de ces livres que l'on veut avoir lus, mais qu'on ne relit plus.

HOUDARD DE LA MOTTE, fils d'un chapelier de Paris, où il naquit en 1672. Il a fait des tragédies, des opéras, des odes, des fables; et dans aucun de ces genres il n'occupe le premier rang, quoique souvent il soit bien au-dessus du médiocre; mais il passe, avec raison pour l'un des meilleurs écrivains en prose. (Voyez la Poésie épique, article Madame Dacier). Nous avons un recueil de sa correspondance avec madame la duchesse du Maine: c'est pour le style épistolaire, un petit chef-d'œuvre. Il devint aveugle sur la fin de sa vie, et mourut à Paris en 1731.

MADAME DE NOYER, née à Nîmes en 1663, morte à Paris en 1720, après avoir fait un très-long séjour en Hollande. C'est là qu'elle écrivit tant de lettres recueillies en neuf volumes. Plus de facilité que de délicatesse, coloris faible, anecdotes mal choisies, plaisanteries de mauvais ton; voilà ce qui caractérise ces Lettres historiques d'une Dame de Paris à une Dame de Province.

JEAN-BAPTISTE-ROUSSEAU, (voyez la poésie lyrique). On a de lui un recueil de lettres en cinq ou six volumes. On

aurait pu les supprimer sans faire tort à sa réputation : elles n'intéressent point par sa forme ; et fort peu par le fond ; le style en est lourd et les détails sans agrément. Quelques anecdotes par-ci, par-là, quelques jugemens assez exacts sur divers écrivains, quelques aperçus sur ses liaisons avec des hommes distingués par leur probité et par leur mérite, voilà ce qu'on y trouve.

Beaucoup d'autres écrivains ont laissé des traces de leur correspondance.

MONTESQUIEU, si léger dans ses lettres persannes, et si lourd dans ses lettres familières.

J. J. ROUSSEAU, (voyez le génie des romans, la philosophie), dont le génie élevé ne savait pas descendre à la plaisanterie et qui faisait une lettre comme on compose un livre.

MADAME DE LAMBERT, dont il faut lire les *Avis d'une Mère à son fils et à sa fille*, et qui a fait ses lettres sous la dictée de la raison bien plus que sous celle des Grâces.

MADAME DE VILLARS, qui pendant son séjour en Espagne, a écrit sur ce pays-là une trentaine de lettres aussi curieuses qu'agréables et qui a dit la première, qu'il faut aller en Espagne pour n'avoir plus envie d'y bâtir des châteaux.

MADAME DE LAUNAY, plus connue sous le nom de madame de Sthal, dont une lettre charmante adressée à M. de Fontenelle, commença sa réputation littéraire, et qui la soutint dans son commerce épistolaire avec Chaulieu et avec le chevalier de Menil.

MARIE-AROUET DE VOLTAIRE, (voyez la satire, la poésie didactique, épique, tragique), nous a laissé seize à dix-sept volumes de lettres. N'y cherchez pas ce naturel qui est le vrai coloris du style épistolaire. Mais tout ce que l'art a de piquant, tout ce que l'esprit a d'aimable, tout ce que le ton de la bonne compagnie a d'agré-

ment et de finesse ; le secret de flatter les grands sans être bas, d'être plaisant sans devenir trivial, de redire souvent les mêmes choses sans se répéter, c'est là ce qui fait le grand mérite de cette correspondance, qui suffirait à la gloire de tout autre littérateur.

MADAME DE COULANGES, née avec tant d'esprit et de gaîté, qui ne nous a laissé qu'un petit nombre de lettres mêlées à celles de madame de Sévigné, sans que ce rapprochement leur fasse rien perdre de leur amabilité et de leurs saillies.

MADAME DE SIMIANE, cette Pauline de Grignan, dont il est tant parlé dans la correspondance de madame de Sévigné, et dont les lettres réunissent à la vivacité provençale une grande partie des agréments de celle de sa grand-mère.

MADemoiselle-D'Aissé, qui, dès l'âge de quatre ans, ayant été amenée de Constantinople à Paris, y apprit à manier la langue française avec autant de facilité que de goût, et dont les lettres piquent la curiosité par une foule d'anecdotes et touchent l'âme par la délicatesse du sentiment.

III.

MODÈLES ÉPISTOLAIRES.

I. BALZAC.

1. *Au Cardinal de la Valette.*

L'espérance qu'on me donne depuis trois mois que vous devez passer tous les jours en ce pays, m'a empêché jusqu'ici de vous écrire, et de me servir de ce seul moyen qui me reste de m'approcher de votre personne.

A Rome, vous marcherez sur des pierres qui ont été les dieux de César et de Pompée ; vous considérerez les ruines de ces grands ouvrages, dont la vieillesse est encore belle, et vous vous promènerez tous les jours parmi

les histoires et les fables; mais ce sont des amusements d'un esprit qui se contente de peu, et non pas les occupations d'un homme qui prend plaisir de naviguer dans l'orage. Quand vous aurez vu le Tibre, au bord duquel les Romains ont fait l'apprentissage de leurs victoires et commencé ce long dessein qu'ils n'achevèrent qu'aux extrémités de la terre; quand vous serez monté au Capitole, où ils croyaient que Dieu était aussi présent que dans le ciel, et qu'il avait enfermé le destin de la monarchie universelle; après que vous aurez passé au travers de ce grand espace qui était dédié aux plaisirs du peuple, je ne doute point qu'après avoir regardé encore beaucoup d'autres choses, vous ne vous lassiez à la fin du repos et de la tranquillité de Rome.

Il est besoin, pour une infinité de considérations importantes, que vous soyez au premier conclave, et que vous vous trouviez à cette guerre qui ne laisse pas d'être grande pour être composée de personnes désarmées. Quelque grand objet que se propose votre ambition, elle ne saurait rien concevoir de si haut, que de donner en même temps un successeur aux consuls, aux empereurs et aux apôtres.

II. VOITURE.

I. *A Mademoiselle de Rambouillet.*

Je voudrais que vous m'eussiez pu voir aujourd'hui dans un miroir, en l'état où j'étais. Vous m'eussiez vu dans les plus effroyables montagnes du monde, au milieu de douze ou quinze hommes les plus horribles que l'on puisse voir, dont le plus innocent en a tué quinze ou vingt autres, qui sont tous noirs comme des diables, et qui ont des cheveux qui leur viennent jusqu'à la moitié du corps; chacun deux ou trois balafres sur le

visage, et deux pistolets et deux poignards à la ceinture; ce sont les bandits qui vivent dans les montagnes des confins du Piémont et de Gênes. Vous eussiez eu peur sans doute, mademoiselle, de me voir entre ces messieurs-là, et vous eussiez cru qu'ils m'allaient couper la gorge. De peur d'en être volé, je m'en étais fait escorter; j'avais écrit, dès le soir, à leur capitaine, de me venir accompagner, et de se trouver en mon chemin; ce qu'il a fait, et j'en ai été quitte pour trois pistoles. Mais surtout, je voudrais que vous eussiez vu la mine de mon neveu et de mon valet, qui croyaient que je les avais menés à la boucherie.

Au sortir de leurs mains, je suis passé par des lieux où il y avait garnison espagnole, et là, sans doute, j'ai couru plus de dangers. On m'a interrogé: j'ai dit que j'étais Savoyard; et pour passer pour cela, j'ai parlé, le plus qu'il m'a été possible, comme M. de Vaugelas: sur mon mauvais accent, ils m'ont laissé passer. Regardez si je ferai jamais de beaux discours qui me valent tant et, s'il n'eût pas été bien mal à propos qu'en cette occasion, sous ombre que je suis à l'Académie, je me fusse piqué de parler bon français. Au sortir de là, je suis arrivé à Savone, où j'ai trouvé la mère un peu plus émue qu'il ne fallait pour le petit vaisseau que j'avais pris; et néanmoins je suis, Dieu merci, arrivé ici à bon port.

Voyez, mademoiselle, combien de périls j'ai courus dans un jour. Enfin, je suis échappé des bandits, des Espagnols, et de la mer.

III. MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Melle de Coulanges.

Je m'en vais vous mander la chose plus étonnante, la plus surprenante, la plus merveilleuse, la plus mira-

Gil-Blas. Il y a du choix et de l'élégance dans les expressions, de la netteté et de la gaité dans les récits.

MARIVAUX, (voyez la comédie), est parvenu au premier rang par un seul ouvrage dont la supériorité lui a tenu lieu des productions nombreuses, c'est *Marianne*, dont les étrangers même font le plus de cas. Ce roman, dit la Harpe, attache également par l'intérêt des situations et par celui des caractères. Mais on reproche à Marivaux, avec trop de justice, une affectation de style qui se fait remarquer jusque dans sa négligence, une abondance vicieuse et un néologisme précieux et recherché qui choque la langue et le goût. De-là son style est appelé le *marivaudage*.

ANTOINE-FRANÇOIS-PRÉVÔT, a nuï à la renommée de ses bons ouvrages par la quantité de ses productions médiocres. Il sut inventer, attacher et émouvoir dans *Cléveland*, dans le *Doyen de Killerine* et surtout dans *Manon Lescaut*. Le dernier est un chef-d'œuvre. Le grand défaut de cet auteur est de ne savoir ni borner son plan, ni régler sa marche; son ton mélancolique donne quelquefois à ses tableaux une uniformité triste et sombre qui diminue l'intérêt du lecteur. Il fit connaître aux Français les ouvrages de *Richardson*; *Clarisse* est le chef-d'œuvre non-seulement de cet auteur, mais même de tous les romans. Mr. Letourneur en a publié une traduction complète.

CLAUDE-PROSPER-JOLYOT-DE-CRÉBILLON, fils du poète tragique. Ses productions agréables et frivoles, dit La Harpe, eurent l'avantage de l'à-propos. On y voit la critique des originaux célèbres de ce temps-là et celle du style de Marivaux. Ces ouvrages ont depuis perdu beaucoup et inspirent peu d'estime.

J. J. Rousseau, (voyez la philosophie), illustra aussi ce genre d'écrire par la *Nouvelle Héloïse*, et s'il n'égalait point l'auteur de *Clarisse* dans la composition gé-

nérale et dans la peinture des caractères, il lui fut bien supérieur pour la richesse des détails, pour l'éloquence du style comme aussi pour celle des passions. L'ensemble dit *Palissot* en est défectueux; mais malheur à celui qui ne sentirait que les défauts; malheur à celui que les beautés de détails, dont abonde ce charmant ouvrage ne transportent pas délicieusement et qui ne s'attendrit pas pour les vertus, dans les admirables peintures que l'auteur en a su tracer. Quelle âme! quelle véhémence n'a-t-il point fallu pour exprimer avec tant de chaleur et d'énergie, les divers mouvements des passions qui nous agitent.

MESDAMES TANCIN, de FONTAINE et de GREFFIGNY immortalisèrent leur mémoire par leurs ouvrages en ce genre. Mais l'auteur qui dans ce siècle-là partage avec Me. de *Tencin* la gloire de disputer la palme aux meilleurs romanciers français, est sans contredit

Me. RICOBONI. *Les lettres de Kotesby* et *le Marquis de Gressy* furent ses premiers essais et ce sont ses chefs-d'œuvre. Le premier roman est conduit avec art et est très-attachant. Il règne dans le second un grand intérêt d'action et de style. On y trouve surtout dit *La Harpe*, cette unité d'objet si précieuse dans les genres. On y remarque aussi des expressions heureuses et faites pour être retenues par cœur; celle-ci, par exemple: « *Les âmes tendres tournent tout contre elles-mêmes* ». Ce qui distingue l'auteur dans tout ce qu'il a composé c'est l'agrément de son style.

CHARLES-DUCLOS, de l'académie française (voyez la morale) se plut, dit Chénier, à peindre des mœurs dont l'existence est restée problématique. Au milieu de ce siècle parut:

JEAN-FRANÇOIS-MARMONTEL, membre de l'académie française. Il travailla avec plus ou moins de succès

dans différents genres de littérature. Mais il brilla dans le genre des romans quoiqu'il n'ait pas donné des chefs-d'œuvre. Son *Bélisaire* et ses *Contes moraux*, offrent des tableaux heureux, d'utiles préceptes et le mérite d'un bon style. La morale, l'élévation et le pathétique en font le succès.

JEAN-PIERRE-CLARIS DE FLORIAN, florissait vers la fin du dix-huitième siècle; en composant *Numa Pompilius* et *Gonzalve de Cordoue*, il fit augmenter, dit Chénier, le nombre des faibles copies de *Télémaque*. Il fut plus heureux dans ses nouvelles et surtout dans les pastorales d'Estelle et de Galatée. Toutes ces pièces, dit la Harpe, offrent ou des situations, ou des caractères ou de la morale: toutes sont écrites avec soin et élégance; et l'auteur en variant le lieu de la scène varie le ton de ses couleurs. Il nous fait passer d'Angleterre en Italie, de l'Afrique aux Indes, des Alpes au Paragay et en le suivant, on voyage avec un philosophe aimable et avec un homme sensible. Cependant, selon Chénier, l'éclat de ses aimables compositions pâlit devant les brillants ouvrages de

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE (voyez la philosophie) qui par *les Études de la Nature*, s'est acquis une renommée légitime. Elle s'est beaucoup augmentée lorsqu'il a publié *Paul et Virginie* et la *Chaumière Indienne*. Ce dernier ouvrage embellit et honnore ce siècle; il unit des vues philosophiques à tous les genres de mérite qui distinguent *Paul et Virginie*; il respire une raison aimable qui sent avec délicatesse, plaisante avec grâce. Ces deux romans touchent de près à la perfection continuë et doivent être placés sans aucun doute, au rang des Chefs-d'œuvre de la langue.

De toutes les dames françaises qui ont cultivé la littérature celle qui a produit le plus d'ouvrages est assurément.

Me. DE GENLIS. Avant la révolution on lui devait déjà quinze volumes ; elle en a donné depuis plus de vingt. La plupart sont estimables dans quelques parties, mais défectueux à plusieurs égards. On n'écrit pas toujours bien, dit Chénier, quand on veut toujours écrire. Les dénoûments quelquefois péniblement amenés, des invraisemblances, les défauts des plans, des incidents recherchés, des déclamations, déparent ses fécondes compositions qui, cependant, sont écrites avec beaucoup de naturel, de facilité, souvent même avec beaucoup de grâce. Celui des romans qui est fort joli d'un bout à l'autre c'est *Mlle de Clermont* ; la brièveté en est le moindre mérite. Les caractères sont tracés avec une vérité charmante : action simple, style naturel, narration animée, intérêt toujours croissant, voilà ce qu'on y trouve. On croirait lire un ouvrage posthume de Mr. Lafayette. Ce qui recommande surtout les ouvrages de Me. de Genlis, c'est qu'on y retrouve le ton et les mœurs de la société du dix-huitième siècle peints avec une exactitude parfaite.

Me. COTTIN, s'est acquise une réputation méritée. Son coup d'essai *Claire d'Albe* ne donnait que de médiocres espérances Mais *Malvina* dont le caractère principal du personnage de ce nom est un des plus beaux que puissent offrir les romans modernes ; *Amélie Mansfeld* où elle peint avec beaucoup de force l'engouement de la noblesse ; les *Exilés de Sibérie*, respirent une simplicité touchante et *Mathilde* qui émeut fortement, voilà ses meilleurs ouvrages. En général, les effets tragiques dominent dans ses productions. Hors des scènes de passion son style se traîne, et l'on voit qu'elle ne sait point assez l'art d'écrire ; mais elle fut douée d'une sensibilité rare ; elle ne prêche ni ne régenté ; elle établit et soutient bien un caractère

ordonna qu'autour de lui tout respectât son sommeil. Le soir après un souper splendide, où le nom de Bélisaire fut célébré par tous les Chefs du camp barbare, le Roi s'étant enfermé avec lui, Je n'ai pas besoin, lui dit-il, de te faire sentir l'atrocité de l'injure que tu as reçue. Le crime est horrible; le châ-timent doit l'être. C'est sous les ruines du trône et du Palais de votre vieux Tyran, sous les débris de la ville embrasée, qu'il faut l'ensevelir avec tous ses complices. Sois mon guide, apprends-moi, magnanime vieillard à les vaincre et à te venger. Ils ne t'ont pas ôté la lumière de l'âme, les yeux de la sagesse, tu sais le moyen de les surprendre et de les forcer dans leurs murs. Reculons au-delà des mers les bornes de leur Empire; et si dans celui que nous allons fonder, c'est peu pour toi du second rang, partage avec moi j'y consens, tous les honneurs du rang suprême; et que le Tyran de Bisance, avant d'expirer sous nos coups, t'y voie encore une fois entrer sur un char de triomphe. Vous voulez donc, lui répondit Bélisaire, après un silence, qu'il ait eu raison de me faire crever les yeux? Il y a long-temps, seigneur, que Bélisaire a refusé des couronnes. Carthage et l'Italie m'en ont offert. J'étais dans l'âge de l'ambition; je me voyais déjà persécuté; je n'en restai pas moins fidèle à mon Prince, à ma patrie. Le même devoir qui me liait, subsiste, et rien n'a pu m'en dégager. En donnant ma foi à Justinien, j'espérais bien qu'il serait juste; mais je ne me réservai, s'il ne l'était pas, ni le droit de me défendre, ni celui de me venger. N'attendez de moi contre lui ni révolte ni trahison. Et que vous servirait de me rendre parjure? De quel secours vous serait un vieillard privé de la lumière, et dont l'âme même a perdu sa force et son activité? Votre entreprise est au-dessus de moi, peut-être au-

dessus de vous-même. Dans le relâchement des ressorts de l'Empire, il vous paraît faible; il n'est que languissant, et pour le relever, pour ranimer ses forces, il serait peut être à souhaiter pour lui qu'on entreprît ce que vous méditez. Cette ville que vous croyez facile à surprendre est pleine d'un peuple aguerri; et quels hommes encore il aurait à sa tête! Si le vieux Bélisaire est au rang des morts, Narsès est vivant; Narsès a pour rivaux de gloire, Mundus, Hermes, Salomon, et tant d'autres qui ne respirent que les combats. Non, croyez-moi, n'attendez que du temps la ruine de cet Empire. Vous y ferez quelques ravages; mais c'est la guerre des brigands; et votre âme est digne de concevoir une ambition plus noble et plus juste. Justinien ne demande plus que des alliés et des amis; il n'est point de rois que ces titres ne doivent honorer, et il dépend de vous.... Non, reprit le Bulgare, je ne serai l'ami, ni l'allié d'un homme qui te doit tout, et qui t'a fait crever les yeux. Veux-tu régner avec moi, être l'âme de mes conseils et le génie de mes armées? Voilà de quoi il s'agit entre nous. Ma vie est entre vos mains, dit Bélisaire; mais rien ne peut me détacher de mon Souverain légitime; et si dans l'état où je suis, je pouvais lui être utile, fût-ce contre vous-même, il serait aussi sûr de moi que dans le temps de mes prospérités. Voilà une étrange vertu, dit le Bulgare! Malheur au peuple à qui elle paraît étrange, dit Bélisaire. Et ne croyez-vous pas qu'elle est le fondement de toute discipline; que nul homme, dans un État, n'est juge et vengeur de lui-même, et que si chacun se rendait arbitre dans sa propre cause, il y aurait autant de rebelles qu'il y aurait de mécontents? Vous qui m'invitez à punir mon souverain d'avoir été injuste, donneriez-vous à vos soldats le droit que vous m'attribuez? Le leur don-

4. *Lettre morale, A M. Du Deffant.*

M. d'Alembert m'a demandé un article sur l'esprit. Il se repentira d'avoir demandé des gavotes à un homme qui a cassé son violon. Et vous aussi, Madame, vous vous repentirez d'avoir voulu que je vous écrive. Je ne suis plus de ce monde, et je me trouve assez bien de n'en plus être. Je ne m'intéresserai pas moins tendrement à vous : mais dans l'état où nous sommes tous deux, que pouvons-nous faire l'un pour l'autre. Nous nous avouerons que tout ce que nous avons vu et tout ce que nous avons fait a passé comme un songe ; que les plaisirs se sont enfuis de nous ; qu'il ne faut pas trop compter sur les hommes. Nous nous consolerons aussi en nous disant combien peu ce monde est consolant. On ne peut y vivre qu'avec des illusions, et dès qu'on a un peu vécu, toutes ces illusions s'envolent. J'ai conçu qu'il n'y avait de bon pour la vieillesse qu'une occupation dont on fût tous jours sûr, et qui nous menât jusqu'au bout, en nous empêchant de nous ronger nous-mêmes.

5. *Lettre de conseil à Mlle.*** qui l'avait consulté sur les livres qu'elle devait lire.*

Je ne suis, Mademoiselle, qu'un vieux malade ; et il faut que mon état soit bien douloureux, puisque je n'ai pu répondre plutôt à la lettre dont vous m'honorez. Vous me demandez des conseils ; il ne vous en faut point d'autres que votre goût. Je vous invite à ne lire que les ouvrages qui sont depuis longtemps en possession des suffrages du public, et dont la réputation n'est point équivoque. Il y en a peu ; mais on profite bien davantage en les lisant, qu'avec tous les mauvais petits livres dont nous sommes inondés. Les bons auteurs n'ont de l'esprit qu'autant qu'il en faut, ne le cherchent jamais, pensent avec bon

sens, et s'expriment avec clarté. Il semble qu'on n'écrive plus qu'en énigme : rien n'est simple, tout est affecté ; on s'éloigne en tout de la nature, on a le malheur de vouloir mieux faire que ses maîtres.

Tenez-vous en, Mademoiselle, à tout ce qui plaît en eux. La moindre affectation est un vice. Les Italiens n'ont dégénéré, après le *Tasse* et l'*Arioste*, que parce qu'ils ont voulu avoir trop d'esprit ; et les Français sont dans le même cas. Voyez avec quel naturel Me. de Sévigné et d'autres dames écrivent.

Vous verrez que nos bons écrivains, *Fénélon*, *Racine*, *Bossuet*, *Despréaux*, emploient toujours le mot propre. On s'accoutume à bien parler en lisant souvent ceux qui ont bien écrit ; on se fait une habitude d'exprimer simplement et noblement sa pensée sans effort. Ce n'est point une étude ; il n'en coûte aucune peine de lire ce qui est bon, et de ne lire que cela ; on n'a de maître que son plaisir et son goût.

Pardonnez, Mademoiselle, à ces longues réflexions, ne les attribuez qu'à mon obéissance à vos ordres.

6. *Lettre de reproche. A M. Thiriot.*

Oui, je vous injurierai jusqu'à ce que je vous aie guéri de votre paresse. Je ne vous reproche point de souper tous les soirs avec M. Popelinère ; je vous reproche de borner-là toutes vos pensées. Vous vivez comme si l'homme avait été créé uniquement pour souper, et vous n'avez d'existence que depuis dix-heures du soir jusqu'à deux heures après minuit. Il n'y a soupeur qui se couche, ni qui se lève plus tard que vous ; vous restez dans votre trou jusqu'à l'heure des spectacles à dissiper les fumées du souper de la veille : ainsi vous n'avez pas un moment pour penser à vous et à vos amis ; cela fait qu'une lettre devient un fardeau pour vous. Vous êtes un mois entier à répondre.

lanternes qui éclairent les gondoles ; car de nuit , leur couleur noire empêche de les distinguer. On dirait que ce sont des ombres qui glissent sur l'eau , guidées par une petite étoile. Dans ce séjour tout est mystère , le gouvernement , et les coutumes. Sans doute il y a beaucoup de jouissances pour le cœur et la raison quand on parvient à pénétrer dans tous ces secrets ; mais les étrangers doivent trouver l'impression du premier moment singulièrement triste.

Corinne.

FIN DU GENRE DES ROMANS.



CHAPITRE III.

I.

GENRE HISTORIQUE.

1. *Choix des faits.* Le champ qui s'ouvre aux yeux de l'historien, est d'une étendue immense, puisque l'histoire embrasse toutes les actions des hommes célèbres, tous les événements dont l'univers a été le théâtre. Mais serait-il vrai que toutes les actions, tous les événements dussent indistinctement passer sous la plume de l'historien? Non, sans doute: il y a un choix à faire; et ce choix dépend d'un esprit sage et judicieux, d'un discernement aussi fin que juste.

Les choses grandes et dignes d'être racontées, c'est-à-dire, les choses intéressantes par l'agrément, ou par le fond d'instruction qu'elles présentent, sont les seules qui peuvent faire matière d'une histoire. Il faut surtout que la vérité en soit bien constatée. Le premier devoir de l'historien est de distinguer avec la plus exacte précision le faux du vrai, de rejeter tout ce qui est incertain, ou d'une autorité suspecte, et de n'admettre que ce qui ne peut pas être révoqué en doute. L'histoire n'est le récit que des choses vraies: l'historien s'annonce pour être l'organe de la vérité. S'il rapporte des choses fausses, ou qu'il donne pour des vérités de simples conjectures, il trompe le public, il en impose à l'univers pour lequel il fait le récit.

2. *Du récit des faits et de leurs circonstances.* L'historien doit avoir soin de ne rien dire de superflu dans le récit des faits; c'est le moyen de rendre la narration vive, rapide, pleine de force et de dignité; c'est le moyen d'attacher constamment le lecteur distrait et volage. S'il s'abandonne à la fougue de son ima-

gination, il deviendra diffus, et par-là même, froid et languissant. Cependant il ne doit pas se dispenser en suivant la chaîne des événements, d'en observer la cause et les effets; de saisir surtout et de faire voir le rapport qu'ils ont eu, ou qu'ils ont aujourd'hui avec le bonheur ou le malheur des peuples. Que le fil de la narration ne soit jamais rompu: que tous les faits y soient enchaînés sans la moindre contrainte. Le grand art de l'historien consiste à passer d'un sujet à un autre, non-seulement sans distraire le lecteur; mais encore en attachant davantage et en augmentant son plaisir. La liaison des faits dans l'histoire doit être, pour ainsi dire, aussi naturelle que la liaison des divers membres du corps humain. Les principaux événements rapportés avec toutes leurs circonstances rendent une histoire bien agréable et bien instructive quand ces circonstances sont essentielles, intéressantes et vraiment utiles. Aucun des détails propres à éclaircir un événement ou à relever une action mémorable, ne doit être passé sous silence. *Domairon.*

3. *Harangues.* Les anciens ajoutaient à leurs compositions historiques des harangues qu'en des occasions importantes ils mettaient dans la bouche de leurs principaux personnages. Elles produisaient dans leurs récits une heureuse diversité; elles avaient un but moral et politique, et, par le développement des raisons opposées, donnaient une juste idée de la manière de voir des différents partis. C'est Thucydide qui, le premier, employa cette méthode; les harangues que l'on trouve en grand nombre dans son histoire et dans celle de quelques auteurs grecs et latins, sont les plus précieux monuments que nous ayons de l'ancienne éloquence.

4. *Caractères.* La peinture des caractères est un des plus brillants ornements d'une composition historique,

mais c'est en même temps un de ceux dont l'exécution est la plus difficile. Ces tableaux sont en général regardés comme des preuves que donne l'historien de son talent dans l'art d'écrire; et tout en voulant y briller, tout en voulant y paraître profond et pénétrant, il court le risque d'y laisser paraître trop d'art, et de tomber dans l'affectation. Il expose à la fois tant de contrastes divers, il met tant de subtilité à chercher dans la même personne des qualités opposées, que nous restons plutôt éblouis par le brillant de ses expressions, qu'éclairés sur la nature du caractère qu'il a voulu peindre. L'écrivain qui veut rendre ses dessins instructifs, doit être simple dans son style; non content de nous donner une esquisse générale, il nous fera voir distinctement chaque trait d'une physionomie. *Hugues Blair* traduit par *Qnénot, Avocat*.

5. *Style de l'histoire.* La simplicité, la noblesse, l'élégance, et la clarté sont sans doute les qualités générales qu'on demande au style de l'histoire; mais elle n'en a point de particulièrement exclusif: elle les adopte tous, selon les sujets qu'elle traite. Dans les grands événements, dans les grandes révolutions politiques et morales, elle s'attache à peindre: elle emprunte toutes les parures de l'éloquence, les richesses même de la poésie. Dans les discussions des intérêts des nations, elle prend le ton du raisonnement; et saisissant l'occasion de plaider la cause des peuples et de l'humanité si souvent et si long-temps comptés pour rien, elle prend celui de la sensibilité. Dans le détail des crimes dont elle est obligée de rendre compte, elle en inspire une sainte horreur et voue à l'opprobre et à l'exécration des siècles les scélérats, les fanatiques et les persécuteurs. Si elle parle des opinions, des erreurs et des sottises des hommes, elle

n'emploiera pas ce ton de majesté et de décence qu'on lui prescrit exclusivement à tort : elle se servira utilement du sarcasme et de l'ironie. C'est en nous faisant rire des sottises de nos pères qu'on peut nous préserver d'appréter nous mêmes à rire à nos descendants

Dubois Fontanelle.

6. *Mémoires.* Dans des mémoires , l'auteur cherche moins à donner une connaissance exacte de tous les événements qui ont eu lieu pendant l'espace de temps qu'il décrit, qu'à rapporter ceux dont il a été lui-même le témoin , ou auxquels il a pris part ; ou bien encore ceux qui servent à jeter de la lumière sur la conduite d'un personnage , ou sur les circonstances d'un seul événement. Il n'est donc pas obligé, comme l'historien , à des recherches profondes ; il n'est pas soumis à une gravité si constamment soutenue ; il peut parler librement de lui-même , et descendre jusqu'au récit des anecdotes les plus familières. Mais on exige qu'il soit par-dessus tout , spirituel et intéressant ; qu'il nous apprenne des choses utiles et curieuses, enfin que les connaissances qu'il nous donne soient dignes de notre attention.

7. *Biographie.* La Biographie ou la vie des personnes illustres , est un genre de composition rempli d'utilité. Il a sans doute moins d'importance et de dignité que l'histoire , mais il n'est peut-être pas moins instructif pour le commun des lecteurs , parce qu'il leur fait voir , en quelque sorte , d'un coup d'œil , le caractère , la tournure d'esprit , les vertus et les vices des hommes célèbres. Celui qui écrit la vie de quelqu'un , peut descendre jusqu'aux détails les plus minutieux et aux incidents les plus ordinaires. On attend de lui qu'il montre aussi bien l'homme public que l'homme privé ; ce sont même les circonstances de la vie privée

et les détails domestiques les plus insignifiants en apparence qui nous donnent souvent l'idée la plus juste du caractère d'une personne. *Hugues Blair.*

II.

HISTORIENS LES PLUS CÉLÈBRES.

Si pour écrire l'histoire, dit Chénier, il suffisait de rassembler des faits et de les classer selon leur date, la littérature française pourrait se glorifier d'un plus grand nombre d'historiens que toute autre littérature : mais il n'en est pas tout-à-fait ainsi. Pour être dignement traité, ce genre, aussi important que difficile, exige à la fois de grands talents, l'amour de la vérité, la liberté nécessaire pour être véridique, trois choses qui manquèrent souvent aux écrivains placés sur l'immense catalogue des historiens français. Long-temps les Français n'ont eu que des chroniques, la plupart rédigées en latin et presque toutes par des moines. Entre les vieux auteurs qui n'appartenaient point au cloître et qui ont adopté leur propre langue, sont :

JEAN SIRE DE JOINVILLE né en 1228, mort en 1318. Il suivit Saint-Louis dans toutes ses campagnes. A la prière de la reine Jeanne de Navarre, il composa l'histoire de ce roi. Il plaît par des narrations naïves.

JEAN FROISSARD, au milieu du quatorzième siècle fut estimé de son temps comme poète et historien. On a de lui une *Chronique* où l'on trouve dans un détail très-circonstancié et dans un langage qui plaît par sa simplicité, les événements les plus considérables de son temps en Europe. Elle s'étend depuis l'an 1236 jusqu'en 1400.

Après ces deux historiens il se passa un long espace de temps avant que l'on vît paraître un his-

torien français. Il est fâcheux que l'habile et judicieux de *Thou* ait écrit en latin. Il occupe une des premières places parmi les historiens modernes. Le seul cependant qui ait eu une influence marquée sur les progrès des lettres et du style historique, fut :

JACQUES AMYOT, né au milieu du seizième siècle. Il est connu par ses traductions des auteurs grecs, par exemple, de *Longus*, d'*Héliodore*, de *Diodore de Sicile*, mais principalement par la traduction *des vies des hommes illustres* de Plutarque. Quoique son style porte l'empreinte de l'enfance de la langue française, il y a mis tant de naïveté et d'originalité qu'on le lit encore avec plaisir. Mais ce n'est qu'au milieu du dix-septième siècle que parut

FRANÇOIS EUDES DE MÉZÉRAY. Il publia l'histoire complète de la monarchie française. Contemporain de Richelieu, il manifesta des opinions indépendantes : il y a du nerf et de l'originalité dans sa diction, souvent trop familière ; quelquefois même il atteint à l'éloquence, et malgré tout ce qui lui manque, il l'emporte sur *Daniel* qui rectifia ses erreurs nombreuses et qui a aussi écrit une histoire de France.

JACQUES BÉNIGNE DE BOSSUET, né à Dijon en 1627, mort à Paris en 1764. (voyez l'article Éloquence de la Chaire) Il a le premier introduit la manière pragmatique dans le genre historique, inconnue jusqu'alors. On a de lui un *Discours sur l'histoire universelle*, qui renferme un abrégé de l'histoire universelle depuis le commencement du monde jusqu'au temps de *Charlemagne*. Il y décrit avec feu et rapidité l'élévation et la chute des empires, les causes de leurs progrès et celle de leur décadence. Son objet est de faire voir le rapport des grandes révolutions avec l'établissement de la Religion chrétienne. Ce discours qui n'a

ni modèle, ni imitateur est un des plus beaux morceaux d'éloquence qui soient sortis de la main des hommes. D'*Alembert* reproche à *Bossuet* d'être plutôt orateur qu'historien.

CHARLES ROLLIN, professeur de rhétorique au Collège de Plessis, ensuite recteur de l'Université de Paris, donna au commencement du dix-huitième siècle, son *Histoire ancienne, des Égyptiens, des Carthaginois, des Assyriens, des Babyloniens, des Mèdes, des Perses, des Grecs et des Romains*. Élève des historiens de l'antiquité, Rollin, qui les traduit ou les commente est, dit Palissot, pur, élégant, facile; et conservera toujours aux yeux de la postérité le caractère d'un écrivain sage, rempli de connaissances et de goût.

SAINT-RÉAL, qui avait une imagination vive et ardente, un esprit profond, un coup d'œil éclairci et sûr, a donné plusieurs ouvrages historiques. Cet auteur qui porta plus d'une fois le roman dans l'histoire acquit une renommée durable par son élégant récit de la *Conjuration de Venise*, où pourtant il n'est point l'égal de *Salluste* quoiqu'on l'ait souvent affirmé.

RÉNÉ AUBERT DE VERTOT, disciple de Saint-Réal, se fit une réputation plus solide et plus étendue que celle de son maître. Ses principaux ouvrages sont : *l'Histoire des Révolutions de Portugal*, qui n'offre pas de bien profondes recherches; mais qui est embellie de toutes les grâces de l'élocution; *l'Histoire des Révolutions de la république romaine* a réuni tous les suffrages; *l'Histoire des révolutions de Suède* est écrite d'un style pittoresque et ne présente que des objets très-intéressants; *l'Histoire de Malthe* manque d'exactitude et est écrite d'un style languissant, moins pur, moins naturel que celui de ses autres ouvrages.

JEAN DE GONDY, ARCHEVÊQUE DE RETZ. De la grande quantité d'ouvrages qui sont sortis de sa plume fertile, nous ne nommerons ici que ses *Mémoires*. Si quelque français rappelle la manière brillante et ferme du peintre de Catilina, c'est assurément le Cardinal de Retz, mais seulement lorsque son style s'élève, car cet historien, digne de la Fronde qu'il y décrit, unit comme elle le grave au comique, et dans les récits d'anecdotes, Mme de Sévigné n'est pas plus naturelle, *Hamilton* n'est pas plus plaisant.

LE P. BOUGEANT jésuite, mérite des éloges pour sa judicieuse histoire du traité de Westphalie. Il y montre un discernement juste, un esprit pénétrant et un goût exquis. Mais on y désirerait des recherches plus curieuses, un plus grand développement du caractère des négociateurs et un style plus élégant.

M. F. A. DE VOLTAIRE, dont le génie a brillé d'un si vif éclat dans presque toutes les branches de la littérature, est le premier qui ait commencé à traiter avec plus d'attention que tous les précédents les lois, les coutumes, le commerce, la Religion, la littérature, enfin tout ce qui peut contribuer à donner une connaissance exacte du caractère et du génie d'une nation. Son *Siècle de Louis XIV.* fut une des premières productions esquissées sur un plan si judicieux; il fixa bientôt l'attention de toute l'Europe, et en reçut les applaudissements que mérite cet ingénieux et éloquent ouvrage. Son *Essai sur l'Histoire générale de l'Europe depuis Charlemagne*, ne peut être considéré comme une histoire; mais seulement comme une série d'observations sur les principaux événements de chaque siècle et sur les changements successifs qu'éprouvèrent les mœurs et l'esprit des nations. Il y a des inexactitudes dans les dates et les faits, et l'on y retrouve cette teinte particulière

que l'esprit de l'auteur répandait malheureusement sur les questions religieuses. On a encore de lui *Charles XII.* et *Pierre le Grand*. La première histoire est estimée des gens de goût à cause du style élégant et de l'élocution aussi énergique que correcte. La seconde est moins élégante et plus infidèle.

L'ABBÉ ETIENNE BONNOT DE CONDILLAC, dans son Cours d'histoire ancienne et moderne, soutient faiblement sa renommée si légitime à d'autres titres. La sécheresse et la négligence du style rendent pénible à lire son histoire qui contient des réflexions très-sages sur les vérités fondamentales auxquelles doivent s'attacher ceux qui étudient ce genre de littérature. Il n'a donc réussi qu'incomplètement.

GABRIEL BONNOT DE MABLY, frère de Condillac, affermit sa gloire par ses *Observations sur l'Histoire de France*, ouvrage lumineux et nécessaire à tous ceux qui veulent étudier à fond la marche du Gouvernement français. Ses autres ouvrages tels que : *Parallèle des Romains et des Français*; *sur le droit public de l'Europe, fondé sur des traités*; *Observations sur les Grecs et les Romains*; *Principes des négociations*; prouvent un esprit profond et pénétrant et ont fait la fortune des libraires sans avoir en aucune manière augmenté la sienne. Il se contentait pour toute rétribution, de quelques exemplaires qu'il distribuait à ses amis.

LE PRÉSIDENT HÉNAUT, au milieu de ce siècle, rédigea sur un plan neuf et bien conçu son *Abrégé chronologique de l'Histoire de France*, livre qui sera long-temps utile malgré des inexactitudes reconnues et des omissions que l'on peut croire involontaires. Les portraits, les réflexions, donnent un nouveau prix à cet ouvrage si souvent réimprimé, et qu'on ne saurait trop relire.

CHARLES DE MONTESQUIEU. (voyez la philosophie) dans ses *Considérations sur les Romains*, décrit la

grandeur et la décadence du plus imposant des peuples anciens, comme un Romain survivant à Rome, et regrettant la république sur les débris mêmes de l'empire. C'est une histoire purement politique qu'on ne peut lire avec fruit, que quand on possédera bien l'histoire romaine jusqu'à l'extinction de l'Empire.

GUILLAUME THOMAS RAYNAL vers la fin du dix-huitième siècle s'acquît par son *Histoire philosophique du commerce des Européens dans les deux Indes* une réputation que ses premiers essais n'avaient pu lui faire espérer. Ce n'est pas, dit Chénier, que ce livre célèbre soit, à beaucoup près, exempt de défauts. On y trouve assez souvent l'enflure à côté même de la sécheresse. L'auteur s'y permet des déclamations fréquentes et jusqu'à de longues apostrophes qui seraient déplacées partout, mais qui répugnent spécialement à la sévérité du genre; et ces déclamations audacieuses fatiguent d'autant plus, qu'elles ne sont évidemment qu'un placage appliqué sans art et qui rompt à chaque moment le fil de l'histoire.

JEAN JACQUES BARTHELEMY, membre de l'Académie des Inscriptions. Les dialogues de Lucien lui donnèrent la première idée de son ouvrage immortel du *Voyage du jeune Anacharsis*. Il y travailla trente ans entiers. L'auteur présente dans son *Anacharsis* un tableau brillant de toute la Grèce, des mœurs, des usages, des lois, du gouvernement, du commerce, de la Religion, de la littérature, des arts, du génie, du caractère de ce peuple fameux dans la plus florissante période. Jamais ouvrage n'a réuni à tant d'érudition; tant de goût, tant d'art, tant d'esprit, tant de beauté et de facilité dans le style. L'accueil favorable avec lequel on reçoit *Anacharsis* encouragea

plusieurs écrivains à essayer leurs talents dans de semblables ouvrages, entre autre *Maréchal* et *Lentier*; mais ce sont autant de faibles productions.

L'ABBÉ MILOT de l'Académie française et des Académies de Lyon et de Nancy, donna une Histoire universelle. Cet ouvrage sous tous les rapports estimable, est, dit Chénier, correct, impartial et sage, mais décoloré et timide.

M. ROUSTANT publia aussi une Histoire universelle. Précision, clarté, facilité en sont les principales qualités. Nous croyons devoir recommander cet ouvrage aux jeunes gens curieux de s'instruire de l'histoire.

Mr. ANQUETIL, en débutant dans la carrière historique, avait attiré l'attention des Lecteurs par deux ouvrages intéressants et même assez bien écrits, *l'Esprit de la Ligue* et *l'Intrigue du Cabinet*; mais, dit Chénier, nous n'en pouvons pas dire autant de son Histoire universelle, abrégé faible et vide du volumineux ouvrage des gens de lettres anglais. L'entreprise ne valait guère la peine d'être tentée. Il y a complètement échoué en écrivant à la hâte d'une main glacée par l'âge et d'après un mauvais original. Nous sommes forcés de compter dans ce nombre son Histoire de France.

Mr. FANTIN DESODOARDS. Son Histoire de France et celle d'Anquetil ne sont bien véritablement que de longs abrégés des énormes fatras que nous avons déjà sous ce titre. Joinville et Froissart ont plus de couleurs, plus d'intérêt, que tous ces faiseurs de chroniques dont le seul art est celui d'unir la sécheresse et la prolixité.

Mr. TOURET fait voir que le fonds de son ouvrage élémentaire sur les Révolutions successives du gouvernement français, appartient à l'abbé *Dubos* et l'abbé de Mably; mais une telle rédaction n'en suppose pas moins un rare mérite. Il est impossible de choisir

avec plus de sagacité , de classer, avec plus de méthode , d'exposer avec plus de clarté , les idées principales des écrivains qu'il a suivis.

FRANÇOIS XAVIER PAGÈS, dans son histoire secrète de la révolution française , fit preuve d'une rare impartialité et d'un grand talent historique. Moins de redites et plus de rapidité ajouterait en quelque sorte au mérite de cet ouvrage.

Mr. GAILLARD, connu dès long-temps par une bonne *Histoire de François I.* et par une *Histoire de la rivalité de la France et de l'Angleterre*, meilleure encore , a aussi publié, *l'Histoire de la rivalité de la France et de l'Espagne*. L'auteur, octogénaire et infirme , avait perdu quelque chose de la force de son esprit et de son talent; il n'a pas traité ce sujet avec la vigueur qu'aurait exigé le plan qu'il avait conçu. La narration en est assez animée, quoique le style manque souvent de couleur, de concision et de variété.

Mr. DE FIASSAN a publié *l'Histoire générale et raisonnée de la diplomatie française*. Le sujet a de l'importance et de l'utilité. Pour le remplir dans toute son étendue, l'auteur a eu besoin de beaucoup de recherches et de travail et il s'y est livré avec un soin qui mérite beaucoup d'éloges. Les négociations se trouvant naturellement liées avec les grands événements de l'histoire, l'auteur a su habilement relever les détails arides inhérents au fond du sujet, par la peinture du caractère et le développement des vues des Princes et des hommes d'état qui dirigeaient les affaires dans les différentes époques. Cet ouvrage n'est pas remarquable par l'art de la composition et l'on y désirerait plus d'élégance dans le style; mais on y trouve un grand fonds d'instruction solide, et il sera toujours consulté avec fruit.

Tome. I. Prose. 9

Mr. LÉVESQUE, le traducteur de Thucydide, vient de donner au public une Histoire critique de la République Romaine. L'auteur s'y est proposé deux objets principaux. Le premier a été de fortifier, par de nouvelles observations, les doutes qui se sont élevés dès long-temps sur l'authenticité de l'histoire des premiers siècles de la République. Le second objet a été de combattre l'admiration excessive que les modernes ont conservée pour les Romains; admiration qu'il regarde comme pouvant être dangereuse sous le rapport de la morale et sous celui de la politique. Quoique cette production ne soit pas dépourvue de mérite, elle est loin d'offrir l'intérêt qui règne dans le rapide et brillant ouvrage de Vertot et l'étendue des résultats que nous admirons dans le chef-d'œuvre de Montesquieu.

Mr. MAURICE LÉVESQUE a publié récemment une traduction de *Suétone*, qui l'emporte sur celle de *La Harpe* pour l'exactitude et lui cède rarement pour la correction.

Mr. DE BEAUSSET, en traitant l'Histoire de la *Vie de Fénélon*, s'est montré digne d'un si beau sujet. L'ouvrage est écrit partout avec le ton de noblesse et de dignité qui est propre à l'histoire. On y désirerait seulement un peu plus de cette onction douce et pénétrante qui convenait à l'Histoire de Fénélon. Le style en est en général pur, correct et élégant, quoiqu'on y puisse remarquer quelques taches. La narration manque en général de rapidité, mais jamais de clarté et rarement d'intérêt.

Mr. LACRÉTELLE-JEUNE a donné un ouvrage très-intéressant sur la révolution française. Il y a montré un coup d'œil sûr et exercé, qui sait découvrir les ressorts les plus cachés qui ont produit les événements incroyables des derniers temps, et il joint une grande

impartialité dans la peinture des caractères des personnages qui ont joué un rôle sur le théâtre sanglant de la révolution française. Ce qui relève l'intérêt de cet ouvrage c'est un coloris tragique qui y règne d'un bout à l'autre et un style nerveux, rapide et plein de force.

CLAUDE-CARLOMAN DE RULHIÈRE, (de l'Académie française mort en 181^{*}), a tracé le tableau de l'Histoire de l'Anarchie de Pologne. Le style de cette histoire a obtenu des éloges légitimes, mais quel que soit son mérite, il faut cependant convenir avec Du-Pont-de-Nemours, que les portraits des principaux personnages sont exagérés en bien, en mal et évidemment partiiaux; des faits fort peu conformés à la vérité; c'est là la raison pour quoi cet ouvrage n'a pas obtenu le prix décennal. (a).

L. P. COMTE DE SÉGUR, (de l'Académie française) a donné le *Tableau politique de l'Europe depuis 1786* et *l'Histoire du règne de Frédéric II roi de Prusse*. Toujours heureux dans ses transitions, l'auteur sait unir avec beaucoup d'art les différents objets qu'il embrasse. La sagesse et la clarté font le principal mérite de son style, auquel on ne saurait reprocher ni l'excès de chaleur ni les ornements ambitieux. Content de raconter nettement, l'auteur ne cherche point les effets: on sent qu'il veut instruire et non remuer ses lecteurs. Mais son plus beau titre de gloire c'est son *Abrégé de l'Histoire universelle* en 44. volumes in-18. Ayant pris pour guide tous les anciens historiens, Ségur retrace tout cet immense tableau de

(a) Lisez les Rapports de l'Institut de France, par Ginguené, Rayneval, d'Isle de Sales, Lévesque, Du Pont-de-Nemours etc. qui refusent à Rulhière le mérite de la vérité.

l'univers ancien et moderne avec tant de perfection qu'on s'apperçoit à peine qu'en n'écrivant qu'un abrégé d'histoire universelle et en l'écrivant pour la jeunesse, il s'est interdit d'approfondir les sujets ; tant sa brillante analyse embrasse et caractérise tout. Son aisance et sa clarté sont telles, qu'en lisant ses écrits, l'ignorant n'est arrêté sur rien ; et en même temps son trait est si profond et si juste, qu'il rappelle au lecteur instruit tous ses souvenirs et toutes ses idées. Cet ouvrage ne trompe que dans le titre, car c'est le livre de tous les âges. Le caractère du style de Mr. Ségur est d'unir la sagesse et l'élégance, le nombre et la rapidité. Il serait donc contraire à la vérité de comparer Mr. de Ségur à Rollin. Celui-ci qui vivait avec les anciens observe généralement les faits du même point de vue que ceux-ci les ont observés ; de-là, le défaut de critique. L'autre, jetté, dès sa première jeunesse, dans la carrière la plus brillante et la plus variée, guerrier, diplomate, homme d'état, a profondément étudié les hommes et les événements modernes ; et il est facile de s'appercevoir que les faits passés se montrent à sa vue, enrichis des comparaisons du présent. Son Histoire a donc une physionomie très-vive et très-marquée. Quant à l'élocution, partie dans laquelle il est aussi fort remarquable, on voit qu'il en a plus étudié dans les anciens le mouvement que le mécanisme.

SIMONDE-DE-SISMONDI a écrit *l'Histoire des Républiques italiennes du moyen âge*. Cet auteur unit à la plus grande connaissance des sources dans lesquelles on doit puiser, une érudition rare, une profonde connaissance presque de toutes langues qu'on parle en Europe. Son histoire, fruit de vingt deux ans d'un travail opiniâtre, scrupuleux, précieux par des recher-

ches immenses, a obtenu l'approbation des gens de lettres. A l'ensemble de la composition, à l'esprit général, au caractère de plusieurs détails, l'auteur semble un élève de Müller, comme lui, il joint une raison forte à des connaissances étendues, mais il est plus inégal. La couleur de son style, des traits nerveux, des expressions brillantes annoncent que la hauteur de l'art d'écrire ne lui est point inaccessible.

Me. LA BARONNE DE STAEL, par son ouvrage posthume, *Considérations sur les principaux événements de la révolution française*, a mis le sceau à sa renommée légitime. Considéré dans son ensemble, ce livre paraît ce que Me. de Staël a écrit de meilleur. On y retrouve tous les principes qui ont dicté à cet auteur, dans tous ses ouvrages, tant de pages éloquentes et souvent sublimes. Elle embrasse un grand nombre d'objets et y fait jaillir beaucoup de traits de lumière. En général, il y a des observations pleines de justesse, des aperçus profonds, des vues ingénieuses.

Les voyages et les caractères historiques faisant partie de l'Histoire, nous croyons devoir parler ici des ouvrages de

Mr. E. JOUY, (de l'Académie française). Cet infatigable écrivain a donné au Public plusieurs volumes sur les mœurs, les usages et le caractère des Français.

Considérés sous le rapport du style, ces ouvrages sont tout ce qu'il y a de plus fin, de plus piquant, de plus délicat; pleins de ces nobles gallismes qu'on n'acquiert que par le commerce de la bonne société, et des expressions du bon ton de Paris. Clarisse faisait les délices de Bufon, Massillon et Racine celles de Voltaire; et les ouvrages de M. Jouy doivent être les ouvrages portatifs de tous les amateurs de la langue française.

MODELES HISTORIQUES.

I. LE P. D'ORLEANS.

1. *Elisabeth, Reine d'Angleterre, à l'Ambassadeur de Marie Stuart.*

La reine votre maîtresse et les grands du royaume d'Écosse me font remontrer, par votre bouche, que cette princesse est née du sang des rois d'Angleterre, nos communs ancêtres, et qu'elle a droit de me succéder. Toute l'Europe sait que jamais je ne l'ai attaquée là-dessus, non pas même lorsqu'on l'a vue entreprendre sur ma succession, se l'attribuer, pendre les armes et les titres de mes royaumes. J'ai voulu croire que ce procédé venait moins d'elle que de ceux au pouvoir de qui elle était; et cette insulte ne m'a point portée ni à tenter, pendant son absence, la fidélité de ses sujets, ni à troubler le repos de son État, ni à m'opposer à son retour.

J'ai mis un ordre à mes affaires, qui me donne lieu de croire, sans trop de présomption, que je mourrai reine d'Angleterre. Savoir qui me succédera, c'est au Seigneur à y pourvoir; savoir qui a droit de me succéder, c'est ce que je n'ai pas encore eu la curiosité d'examiner. Il y a sur cela des lois sur lesquelles je m'en repose, et dont je n'ai pas intention de rompre le cours. Si elles sont favorables à la reine d'Écosse, je m'en réjouis par avance avec elle, et je ne crois pas que personne ose lui contester une couronne qu'une succession légitime lui fera échoir. Vous connaissez ceux qui le pourraient faire, et vous jugez, par le peu de moyens que leur en fournit la fortune, du peu qu'on aurait à craindre, si les lois leur étaient contraires. Je ne pourrais savoir mauvais gré aux grands et à la noblesse d'Écosse, du zèle qu'ils font paraître pour

une reine qui le mérite, de veiller à la conservation de ses droits, et de chercher tous les moyens d'établir entre elle et moi une amitié indissoluble.

J'ai répondu à l'article des droits ; à celui de l'amitié, je réponds que c'est une erreur de s'imaginer que si la reine votre maîtressé était déclarée mon héritière, nous en vécussions plus en paix ; ce serait, au contraire, une source de toutes sortes de démêlés : elle deviendrait le refuge de tous les mécontents de mon royaume, et peut-être se laisserait-elle aller à être l'appui des inquiets. Je ne crois pas lui faire injure de cette défiance ; je l'ai de moi-même : je ne voudrais pas bien répondre que j'aimasse mon héritier. Nous avons de si grands exemples, et chez nous et chez nos voisins, de cette bizarrerie de l'esprit humain, que je n'oserais me flatter d'en être exempt.

I. MÉZERAY.

1. *Le maréchal de Biron à Henri IV à qui, dans une circonstance critique (a), on conseillait de se retirer en Angleterre.*

Quoi ! Sire, on vous conseille de monter sur mer, comme s'il n'y avait pas d'autre moyen de conserver votre royaume que de le quitter ! Si vous n'étiez pas en France, il faudrait percer au travers de tous les hasards et de tous les obstacles pour y venir ; et maintenant que vous y êtes, on voudrait que vous en sortissiez ; et vos amis seraient d'avis que vous fissiez de votre bon gré ce que les plus grands efforts de vos ennemis ne sauraient vous contraindre de faire. En l'état où vous êtes, sortir seulement de la France pour vingt-quatre heures, c'est s'en bannir pour jamais.

(a) Avec très-peu de troupes, il était alors pressé, aux environs, par une armée de trente mille hommes.

Le péril, au reste, n'est pas si grand qu'on vous le dépeint: ceux qui nous pensent envelopper sont, ou ceux même que nous avons tenus enfermés si lâchement à Paris, ou gens qui ne valent pas mieux, et qui auront plus d'affaires entre eux-mêmes que contre nous. Enfin, Sire, nous sommes en France; il nous y faut enterrer: il s'agit d'un royaume, il faut l'emporter ou y perdre la vie; et quand même il n'y aurait point d'autre sûreté pour votre personne sacrée que la fuite, je sais bien que vous aimeriez mieux mille fois mourir de pied ferme, que de vous sauver par ce moyen. Votre majesté ne souffrirait jamais qu'on dise qu'un cadet de la maison de Lorraine lui aurait fait perdre terre, encore moins qu'on la vit mendier à la porte d'un prince étranger.

Non, Sire, il n'y a ni couronne ni honneur pour vous au-delà de la mer. Si vous allez au-devant du secours de l'Angleterre, il reculera; si vous vous présentez au port de la Rochelle en homme qui se sauve, vous n'y trouverez que des reproches et du mépris. Je ne puis croire que vous deviez plutôt fier votre personne à l'inconstance des flots et à la merci de l'étranger, qu'à tant de braves gentilshommes et tant de vieux soldats qui sont prêts à lui servir de rempart et de bouclier; et je suis trop serviteur de votre majesté, pour lui dissimuler que si elle cherchait sa sûreté ailleurs que dans leur vertu, ils seraient obligés de chercher la leur dans un autre parti que dans le sien.

II. JACQUES BÉNIGNE BOSSUET.

1. *Des Égyptiens.*

Les Égyptiens sont les premiers où l'on ait su les règles du Gouvernement. Cette nation grave et sérieuse connut d'abord la vraie fin de la politique; qui est de rendre la vie commode et les peuples heureux. La température toujours uniforme du pays y faisait les

esprits solides et constants. Comme la vertu est le fondement de toute la société, ils l'ont soigneusement cultivée. Leur principale vertu a été la reconnaissance. La gloire qu'on leur a donnée d'être les plus reconnaissants de tous les hommes, fait voir qu'ils étaient aussi les plus sociables. Les bienfaits sont le lien de la concorde publique et particulière. Qui reconnaît les grâces, aime à en faire; et en banissant l'ingratitude, le plaisir de faire du bien demeure si pur, qu'il n'y a plus moyen de n'y être pas sensible.

Il n'était pas permis d'être inutile à l'état : la loi assignait à chacun son emploi, qui se perpétuait de père en fils. On ne pouvait ni en avoir deux, ni changer de profession; mais aussi toutes les professions étaient honorées. Il fallait qu'il y eût des emplois et des personnes plus considérables, comme il faut qu'il y ait des yeux dans le corps : leur éclat ne fait pas mépriser les pieds ni les parties les plus basses. Ainsi, parmi les Egyptiens, les prêtres et les soldats avaient des marques d'honneur particulières : mais tous les métiers, jusqu'aux moindres, étaient en estime; et on ne croyait pas pouvoir sans crime mépriser les citoyens dont les travaux, quels qu'ils fussent, contribuaient au bien public. Par ce moyen tous les arts venaient à leur perfection : l'honneur qui les nourrit, s'y mêlait par tout : on faisait mieux ce qu'on avait toujours à faire et à quoi on s'était uniquement exercé dès son enfance.

Mais il y avait une occupation qui devait être commune; c'était l'étude des loix et de la sagesse. L'ignorance de la Religion et de la police du pays n'était excusée en aucun état. Au reste, chaque profession avait son canton qui lui était assignée. Il n'en arrivait aucune incommodité dans un pays dont la lar-

geur n'était pas grande ; et, dans un si bel ordre, les fénéans ne savaient où se cacher.

Parmi de si bonnes loix, ce qu'il y avait de meilleur, c'est que tout le monde était nourri dans l'esprit de les observer. Une coutume nouvelle était un prodige en Égypte : tout s'y fesait toujours de même ; et l'exactitude qu'on y avait à garder les petites choses, maintenait les grandes. Aussi n'y eut-il jamais de peuple qui ait conservé plus long-temps ses usages et ses loix.

Mais il y avait en Égypte une espèce de jugement tout-à-fait extraordinaire, dont personne n'échappait. C'est une consolation en mourant de laisser son nom en estime parmi les hommes ; et de tous les biens humains, c'est le seul que la mort ne nous peut ravir. Mais il n'était pas permis en Égypte de louer indifféremment tous les morts : il fallait avoir cet honneur par un jugement public. Aussi-tôt qu'un homme fut mort, on l'amenait en jugement. L'accusateur public était écouté. S'il prouvait que la conduite du mort eût été mauvaise, on en condamnait la mémoire ; et chacun, touché de l'exemple, craignait de deshonor sa mémoire et sa famille. Que si le mort n'était convaincu d'aucune faute, on l'ensevelissait honorablement : on y faisait son panégyrique, mais sans y rien mêler de sa naissance. Toute l'Égypte était noble, et d'ailleurs on n'y goûtait de louanges que celles qu'on s'attirait par son mérite.

Chacun sait combien curieusement les Égyptiens conservaient les corps morts : leurs momies se voient encore. Ainsi leur reconnaissance envers leurs parents était immortelle : les enfants, en voyant les corps de leurs ancêtres, se souvenaient de leurs vertus que le public avait reconnues, et s'excitaient à aimer les loix qu'ils leur avaient laissées.

Pour empêcher les emprunts, d'où naissent la fé-
néantise, les fraudes et la chicane, l'ordonnance du
roi Arychis ne permettait d'emprunter qu'à condition
d'engager le corps de son père à celui dont on emprun-
tait. C'était une impiété et une infamie tout ensemble
de ne pas retirer assez promptement un gage si pré-
cieux; et celui qui mourait sans s'être acquitté de ce
devoir, était privé de la sépulture.

Une des choses qu'on imprimait le plus fortement
dans l'esprit des Égyptiens était l'estime et l'amour de
leur patrie. Elle était, disaient-ils, le séjour des dieux:
ils y avaient régné durant des milliers infinis d'années.
Elle était la mère des hommes et des animaux, que
la terre d'Égypte arrosée du Nil avait enfantés pen-
dant que le reste de la nature était stérile. Les prê-
tres, qui composaient l'histoire d'Égypte de cette suite
immense de siècles qu'ils ne remplissaient que de fables
et de généalogies de leurs dieux, le faisaient pour im-
primer dans l'esprit des peuples l'antiquité et la no-
blesse de leurs pays. Au reste, leur vraie histoire était
renfermée dans des bornes raisonnables; mais ils trou-
vaient beau de se perdre dans un abîme infini de temps
qui semblait les approcher de l'éternité.

2. *La mort d'Alexandre.*

Alexandre fit son entrée dans Babylone, avec un éclat
qui surpassait tout ce que l'univers avait jamais vu...
Pour rendre son nom plus fameux que celui de Bacchus
il entra dans les Indes, où il poussa ses conquêtes plus
loin que ce célèbre vainqueur; mais celui que les déserts,
les fleuves et les montagnes n'étaient pas capables d'arrê-
ter, fut contraint de céder à ses soldats rebutés qui lui
demandaient du repos; réduit à se contenter des superbes
monuments qu'il laissa sur les bords de l'Araspe, il ra-

mena son armée par une autre route que celle qu'il avait tenue, et dompta tous les pays qu'il trouva sur son passage.

Il revint à Babylone craint et respecté, non pas comme un conquérant, mais comme un Dieu; mais cet empire formidable qu'il avait conquis ne dura pas plus longtemps que sa vie, qui fut courte; à l'âge de trente-trois ans, au milieu des plus vastes desseins qu'un homme eût jamais conçus, et avec les plus jutes espérances d'un heureux succès, il mourut sans avoir eu le loisir d'établir ses affaires, laissant un frère imbécille, et des enfants en bas âge incapables de soutenir un si grand poids.

Mais ce qu'il y avait de plus funeste pour sa maison et pour son empire, est qu'il laissait des capitaines à qui il avait appris à ne respirer que l'ambition et la guerre. Il prévit à quels excès ils se porteraient quand il ne serait plus au monde; pour les retenir, ou de peur d'en être dédit, il n'osa nommer ni son successeur, ni le tuteur de ses enfants. Il prédit seulement que ses amis célébreraient ses funérailles par des batailles sanglantes, et il expira à la fleur de son âge, plein des tristes images de la confusion qui devait suivre sa mort. Son empire fut partagé, toute sa maison fut exterminée, et la Macédoine, l'ancien royaume de ses ancêtres, passa à une autre famille. Ainsi ce conquérant, le plus renommé et le plus illustre qui fut jamais, a été le dernier roi de sa race. S'il fût demeuré paisible dans la Macédoine, la grandeur de son empire n'aurait pas tenté ses capitaines, et il aurait pu laisser à ses enfans le royaume de ses pères; mais parce qu'il avait été trop puissant, il fut la cause de la perte des siens. Et voilà le fruit glorieux de tant de conquêtes.

III. SAINT-RÉAL.

1. *Bedmar.*

Le marquis de Bedmar est l'un des plus puissants gé-

nies que l'Espagne ait jamais produits. On voit , par les écrits qu'il a laissés, qu'il possédait tout ce qu'il y a dans les historiens anciens et modernes, qui peut former un homme extraordinaire. Il comparait les choses qu'il racontait avec celles qui se passaient de son temps. Il observait exactement les différences et les ressemblances des affaires, et combien ce qu'elles ont de différent change ce qu'elles ont de semblable. Il portait d'ordinaire son jugement sur l'issue d'une entreprise, aussitôt qu'il en savait le plan et les fondements. S'il trouvait par la suite qu'il n'eût pas deviné, il remontait à la source de son erreur, et tâchait de découvrir ce qui l'avait trompé. Par cette étude, il avait compris quelles sont les voies sûres les véritables moyens et les circonstances capitales qui présagent un bon succès aux grands desseins, et qui les font presque toujours réussir. Cette pratique continuelle de lecture, de méditation et d'observation des choses du monde, l'avait élevé à un tel point de sagacité, que ses conjectures sur l'avenir passaient presque, dans le conseil d'Espagne, pour des prophéties.

A cette connaissance profonde de la nature des grandes affaires, étaient joints des talents singuliers pour les manier; une facilité de parler et d'écrire avec un agrément inexprimable; un instinct merveilleux pour se connaître en hommes; un air toujours gai et ouvert, où il paraissait plus de feu que de gravité, éloigné de la dissimulation jusqu'à approcher de la naïveté; une humeur libre et complaisante, d'autant plus impénétrable, que tout le monde croyait la pénétrer; des manières tendres, insinuanes et flatteuses, qui attiraient le secret des cœurs les plus difficiles à s'ouvrir; toutes les apparences d'une extrême liberté d'esprit dans les plus cruelles agitations.

Cojuration contre Vénise.

IV. RENE AUBERT DE VERTOT.

I. *Pompée.*

Pompée attirait sur lui, pour ainsi dire, les yeux de toute la terre. Il avait été général avant que d'être soldat, et sa vie n'avait été qu'une suite continuelle de victoires; il avait fait la guerre dans les trois parties du monde, et il en était toujours revenu victorieux. Il vainquit dans l'Italie Carinas et Carbon, du parti de Marius; Domitius dans l'Afrique; Sertorius, ou pour mieux dire, Perpenna dans l'Espagne; les Pirates de Cilicie sur la Méditerranée; et depuis la défaite de Catilina, il était revenu à Rome, vainqueur de Mithridate et de Tigrane.

Par tant de victoires et de conquêtes, il était devenu plus grand que les Romains ne le souhaitaient, et qu'il n'avait osé lui-même l'espérer. Dans ce haut degré de gloire où la fortune l'avait conduit comme par la main, il crut qu'il était de sa dignité de se familiariser moins avec ses concitoyens. Il paraissait rarement en public; et, s'il sortait de sa maison, on le voyait toujours accompagné d'une foule de ses créatures, dont le cortège nombreux représentait mieux la cour d'un grand prince que la suite d'un citoyen de la république. Ce n'est pas qu'il abusât de son pouvoir; mais, dans une ville libre, on ne pouvait souffrir qu'il affectât des manières de souverain. Accoutumé dès sa jeunesse au commandement des armées, il ne pouvait se réduire à la simplicité d'une vie privée. Ses mœurs à la vérité étaient pures et sans tache; on le louait même, avec justice, de sa tempérance; personne ne le soupçonna jamais d'avarice; et il recherchait moins, dans les dignités qu'il brigait, la puissance qui en est inséparable, que les honneurs et l'éclat dont elles étaient environnées. Mais plus

sensible à la vanité qu'à l'ambition, il aspirait à des honneurs qui le distinguassent de tous les capitaines de son temps. Modéré en tout le reste, il ne pouvait souffrir sur la gloire aucune comparaison. Toute égalité le blessait; et il eût voulu, ce semble, être le seul général de la république, quand il devait se contenter d'être le premier. Cette jalousie du commandement lui attira un grand nombre d'ennemis, dont César, dans la suite, fut le plus dangereux et le plus redoutable. L'un ne voulait plus d'égal, et l'autre ne pouvait souffrir de supérieur. *Révolutions Romaines.*

2. César.

Caius Julius César était né de l'illustre famille des Jules, qui, comme toutes les grandes maisons, avait sa chimère; en se vantant de tirer son origine d'Anchise et de Vénus. C'était l'homme de son temps le mieux fait, adroit à toutes sortes d'exercices, infatigable au travail, plein de valeur, le courage élevé, vaste dans ses desseins, magnifique dans sa dépense, et libéral jusqu'à la profusion. La nature, qui semblait l'avoir fait naître pour commander au reste des hommes, lui avait donné un air d'empire et de dignité dans ses manières; mais cet air de grandeur était tempéré par la douceur et la facilité de ses mœurs. Son éloquence insinuante et invincible était encore plus attachée aux charmes de sa personne qu'à la force de ses raisons. Ceux qui étaient assez durs pour résister à l'impression que faisaient tant d'aimables qualités n'échappaient point à ses bienfaits, et il commença par assujétir les cœurs, comme le fondement le plus solide de la domination à laquelle il aspirait.

Né simple citoyen d'une république, il forma, dans une condition privée, le projet d'assujétir sa patrie. La grandeur et les périls d'une pareille entreprise ne

l'épouvantèrent point. Il ne trouva rien au-dessus de son ambition, que l'étendue immense de ses vues. Les exemples récents de Marius et de Sylla lui firent comprendre qu'il n'était pas impossible de s'élever à la souveraine puissance; mais sage jusque dans ses desirs immodérés, il distribua en différents temps l'exécution de ses desseins. Son esprit, toujours juste, malgré son étendue, n'alla que par degrés au projet de la domination; et, quelque éclatantes qu'aient été depuis ses victoires, elles ne doivent passer pour de grandes actions, que parce qu'elles furent toujours la suite et l'effet de grands desseins. *Ibidem.*

V. — M. A. VOLTAIRE.

Guillaume III et Louis XIV.

Guillaume III laissa la réputation d'un grand politique, quoiqu'il n'eût point été populaire, et d'un général à craindre, quoiqu'il eût perdu beaucoup de batailles. Toujours mesuré dans sa conduite, et jamais vif que dans un jour de combat, il ne régna paisiblement en Angleterre, que parce qu'il ne voulut pas y être absolu. On l'appellait comme on sait, le stathouder des Anglais, et le roi des Hollandais. Il savait toutes les langues de l'Europe, et n'en parlait aucune avec agrément, ayant beaucoup plus de réflexion dans l'esprit que d'imagination. Son caractère était en tout l'opposé de Louis XIV; sombre, retiré, sévère, sec, silencieux autant que Louis était affable. Il haïssait les femmes autant que Louis les aimait. Louis faisait la guerre en roi, et Guillaume en soldat. Il avait combattu contre le grand Condé et contre Luxembourg, laissant la victoire indécise entre Condé et lui à Senef, et réparant en peu de temps ses défaites à Fleurus, à Steinkerque, à Nerwinde; aussi fier que

Louis XIV, mais de cette fierté triste et mélancolique qui rebute plus qu'elle n'impose. Si les beaux-arts fleurirent en France par les soins de son roi, ils furent négligés en Angleterre, où l'on ne connut plus qu'une politique dure et inquiète, conforme au génie du prince.

Ceux qui estiment plus le mérite d'avoir défendu sa patrie, et l'avantage d'avoir acquis un royaume sans aucun droit de la nature, de s'y être maintenu sans être aimé, d'avoir gouverné souverainement la Hollande sans la subjuguier, d'avoir été l'âme et le chef de la moitié de l'Europe, d'avoir eu les ressources d'un général et la valeur d'un soldat, de n'avoir jamais persécuté personne pour la religion, d'avoir méprisé toutes les superstitions des hommes, d'avoir été simple et modeste dans ses mœurs; ceux-là sans doute donneront le nom de Grand à Guillaume plutôt qu'à Louis. Ceux qui sont plus touchés des plaisirs et de l'éclat d'une cour brillante, de la magnificence, de la protection donnée aux arts, du zèle pour le bien public, de la passion pour la gloire, du talent de régner; qui sont plus frappés de cette hauteur avec laquelle des ministres et des généraux ont ajouté des provinces à la France, sur un ordre de leur roi; qui s'étonnent davantage d'avoir vu un seul État résister à tant de puissances; ceux qui estiment plus un roi de France qui sait donner l'Espagne à son petit-fils, qu'un gendre qui détrône son beau-père; enfin, ceux qui admirent davantage le protecteur que le persécuteur du roi Jacques, ceux-là donneront à Louis XIV la préférence. *Siècle de Louis XIV.*

2. *Pierre-le-Grand, Empereur de Russie.*

Pierre-le-Grand fut regretté en Russie de tous ceux qu'il avait formés; et la génération qui suivit celle des

partisans des anciennes mœurs le regarda bientôt comme son père. Quand les étrangers ont vu que tous ces établissemens étaient durables, ils ont eu pour lui une admiration constante, et ils ont avoué qu'il avait été inspiré plutôt par une sagesse extraordinaire, que par l'envie de faire des choses étonnantes. L'Europe a reconnu qu'il avait aimé la gloire, mais qu'il l'avait mise à faire du bien; que ses défauts n'avaient jamais affaibli ses grandes qualités; qu'en lui l'homme eut ses taches, et que le monarque fut toujours grand. Il a forcé la nature en tout, dans ses sujets, dans lui-même, et sur la terre et sur les eaux; mais il l'a forcée pour l'embellir. Les arts, qu'il a transplanté de ses mains dans des pays dont plusieurs alors étaient sauvages, ont en fructifiant rendu témoignage à son génie et éternisé sa mémoire; ils paraissent aujourd'hui originaires des pays mêmes où il les a portés. Lois, police, politique, discipline militaire, marine, commerce, manufactures, sciences, beaux-arts, tout s'est perfectionné selon ses vues; et, par une singularité dont il n'est point d'exemple, ce sont quatre femmes, montées après lui sur le trône, qui ont maintenu tout ce qu'il acheva, et ont perfectionné tout ce qu'il entreprit.

C'est aux historiens nationaux d'entrer dans tous les détails des fondations, des lois, des guerres et entreprises de Pierre-le-Grand. Il suffit à un étranger d'avoir essayé de montrer ce que fut le grand homme qui apprit de Charles XII à le vaincre, qui sortit deux fois de ses États pour les mieux gouverner, qui travailla de ses mains à presque tous les arts nécessaires, pour en donner l'exemple à son peuple, et qui fut le fondateur et le père de son Empire.

Histoire de Pierre-le-Grand.

3. *Charles XII.*

Charles XII, roi de Suède, éprouva ce que la prospérité a de plus grand, et ce que l'adversité a de plus cruel, sans avoir été amolli par l'une, ni ébranlé un moment par l'autre. Presque toutes ses actions, jusqu'à celles de sa vie privée et unie, ont été bien loin au-delà du vraisemblable. C'est peut-être le seul de tous les hommes, et jusqu'ici le seul de tous les rois, qui ait vécu sans faiblesse ; il a porté toutes les vertus des héros à un excès où elles sont aussi dangereuses que les vices opposés.

Sa fermeté, devenue opiniâtre, fit ses malheurs dans l'Ukraine, et le retint cinq ans en Turquie ; sa libéralité, dégénérant en profusion, a ruiné la Suède, son courage, poussé jusqu'à la témérité, a causé sa mort : sa justice a été quelquefois jusqu'à la cruauté ; et dans les dernières années, le maintien de son autorité approchait de la tyrannie. Ses grandes qualités, dont une seule eût pu immortaliser un autre prince, ont fait le malheur de son pays. Il n'attaqua jamais personne ; mais il ne fut pas aussi prudent qu'implacable dans ses vengeances.

Il a été le premier qui ait eu l'ambition d'être conquérant sans avoir l'envie d'agrandir ses États ; il voulait gagner des empires pour les donner. Sa passion pour la guerre et pour la vengeance, l'empêcha d'être bon politique : qualité sans laquelle on n'a jamais vu de conquérant. Avant la bataille, et après la victoire, il n'avait que de la modestie ; après la défaite, que de la fermeté ; dur pour les autres comme pour lui-même, comptant pour rien la peine et la vie de ses sujets, aussi bien que la sienne : homme unique plutôt que grand homme, admirable plutôt qu'à imiter. Sa vie doit apprendre aux rois combien un gouvernement pacifique et heureux est au-dessus de tant de gloire.

VI. - GABRIEL BONNOT DE MABLY.

1. *Les Grecs et les Romains.*

Quoi qu'en dise un des plus judicieux écrivains de l'antiquité qui cherche à diminuer la gloire des Grecs, leur histoire ne tire point son principal lustre du génie et de l'art des grands hommes qui l'ont écrite. Peut-on jeter les yeux sur tout le corps de la nation grecque, et ne pas avouer qu'elle s'élève souvent au-dessus des forces de l'humanité? On voit quelquefois tout un peuple être magnanime comme Thémistocle, et juste comme Aristide. Salluste nierait-il que Marathon, les Thermopyles, Salamine, Platée, Mycale, la retraite des Dix-Mille, et tant d'autres exploits exécutés dans le sein même de la Grèce pendant le cours de ses guerres domestiques, ne soient au-dessus des louanges que leur ont données les historiens? Les Romains n'ont vaincu les Grecs que par les Grecs mêmes. Mais quelle aurait été la fortune de ces conquérants, si, au lieu de porter la guerre dans la Grèce corrompue par mille vices, et affaiblie par ses haines et ses divisions intestines, ils y avaient trouvé ces capitaines, ces soldats, ces magistrats, ces citoyens qui avaient triomphé des armes de Xerxès? Le courage aurait été alors opposé au courage, la discipline à la discipline, la tempérance à la tempérance, les lumières aux lumières, l'amour de la liberté, de la patrie et de la gloire, à l'amour de la liberté, de la patrie et de la gloire.

Un éloge particulier que mérite la Grèce, c'est d'avoir produit les plus grands hommes dont l'histoire doit conserver le souvenir. Je n'en excepte pas la république Romaine, dont le gouvernement était toutefois si propre à échauffer les esprits, à exciter les talents, et à les produire dans tout leur jour. Qu'opposera-t-elle à un Lycurgue, à un Thémistocle, à un

Cimon , à un Epaminondas , etc. etc. ? On peut dire que la grandeur des Romains est l'ouvrage de toute la république. Aucun citoyen de Rome ne s'élève au-dessus de son siècle et de la sagesse de l'État , pour prendre un nouvel essor et lui donner une face nouvelle. Chaque Romain n'est sage , n'est grand , que par la sagesse et le courage du gouvernement ; il suit la route tracée , et le plus grand homme ne fait qu'y avancer de quelques pas plus que les autres. Dans la Grèce , au contraire , je vois souvent de ces génies vastes , puissants et créateurs , qui résistent au torrent de l'habitude , qui se prêtent à tous les besoins différents de l'État , qui s'ouvrent un chemin nouveau , et qui , en se portant dans l'avenir , se rendent les maîtres des événements. La Grèce n'a éprouvé aucun malheur qui n'ait été prévu long-temps d'avancé par quelqu'un de ses magistrats ; et plusieurs citoyens ont retiré leur patrie du mépris où elle était tombée , et l'ont fait paraître avec le plus grand éclat. Quel est , au contraire , le Romain qui ait dit à sa république que ses conquêtes devaient la mener à sa ruine ? Quand le gouvernement se déformait , quand on abandonnait aux proconsuls , une autorité qui devait les affranchir du joug des lois quel Romain a prédit que la république serait vaincue par ses propres armées ? Quand Rome chancelait dans sa décadence , quel citoyen est venu à son secours , et a opposé sa sagesse à la fatalité qui semblait l'entraîner ?

Dès que les Romains cessèrent d'être libres , ils devinrent les plus lâches des esclaves. Les Grecs , asservis par Philippe et Alexandre , ne désespérèrent pas de recouvrer leur liberté : ils surent en effet se rendre indépendants sous les successeurs de ces princes. S'il s'éleva mille tyrans dans la Grèce , il s'y éleva aussi mille Thrasybule.

Ecrasée enfin sous le poids de ses propres divisions et de la puissance Romaine, la Grèce conserva une sorte d'empire, mais bien honorable, sur ses vainqueurs. Ses lumières et son goût pour les lettres, la philosophie et les arts, la vengèrent, pour ainsi dire, de sa défaite, et soumirent à leur tour l'orgueil des Romains. Les vainqueurs devinrent les disciples des vaincus, et apprirent une langue que les Homère, les Pindare, les Thucydide, les Xénophon, les Démotène, les Platon, les Euripide, etc., avaient embellie de toutes les grâces de leur esprit. Des orateurs qui charmaient déjà Rome allèrent puiser chez les Grecs ce goût fin et délicat, peut-être le plus rare des talents, et ces secrets de l'art qui donnent au génie une nouvelle force; ils allèrent, en un mot, se former au talent enchanteur de tout embellir. Dans les écoles de philosophie, où les Romains les plus distingués se dépouillaient de leurs préjugés, ils apprenaient à respecter les Grecs; ils rapportaient dans leur patrie leur reconnaissance et leur admiration, et Rome rendait son joug plus léger; elle craignait d'abuser des droits de la victoire, et par ses bienfaits distinguait la Grèce des autres provinces qu'elle avait soumises. Quelle gloire pour les lettres d'avoir épargné au pays qui les a cultivées, des maux dont ses législateurs, ses magistrats et capitaines n'avaient pu le garantir! Elles sont vengées du mépris que leur témoigne l'ignorance, et sûres d'être respectées, quand il se trouvera d'aussi justes appréciateurs du mérite que les Romains.

Observations sur l'Histoire de France.

VII. LE PRÉSIDENT HÉNAULT.

1. *Le siècle d'Auguste et le siècle de Louis XIV.*

On a remarqué, avec raison, que les règnes d'Auguste et de Louis XIV se ressemblaient par le concours des

grands hommes de tous les genres qui ont illustré leurs règnes. Mais on ne doit pas croire que ce soit l'effet seul du hasard ; et si ces deux règnes ont de grands rapports, c'est qu'ils ont été accompagnés à peu près des mêmes circonstances. Ces deux princes sortaient des guerres civiles, de ce temps où les peuples, toujours armés, nourris sans cesse au milieu des périls, entêtés des plus hardis desseins, ne voient rien où ils ne puissent atteindre, de ce temps où les événements heureux et malheureux mille fois répétés, étendent les idées, fortifient l'âme à force d'épreuves, augmentent son ressort, et lui donnent ce désir de gloire qui ne manque jamais de produire de grandes choses.

Voilà comme Auguste et Louis XIV trouvèrent le monde. César s'en était rendu le maître, et avait devancé Auguste ; Henri IV avait conquis son propre royaume, et fut l'aïeul de Louis XIV. Même fermentation dans les esprits ; les peuples, de part et d'autre, n'avaient été pour la plupart que des soldats, et les capitaines, des héros. A tant d'agitation, à tant de troubles intestins succède le calme que produit l'autorité réunie. Les prétentions des républicains et les folles entreprises des séditions détruites laissent le pouvoir dans les mains d'un seul ; et ces deux princes devenus les maîtres (quoiqu'à des titres bien différents), n'ont plus à s'occuper qu'à rendre utile à leurs États cette même chaleur qui jusqu'alors n'avait servi qu'au malheur public. Leur génie et leur caractère particulier se ressemblaient encore par là, ainsi que leurs siècles.

L'ambition et l'ardeur de la gloire avaient été égales entre eux : héros sans être téméraires, entreprenants sans être aventuriers, tous deux avaient été exposés aux orages de la guerre civile ; tous deux avaient commandé leurs armées en personne ! l'un et l'autre avaient su vaincre et pardonner. La paix les trouva encore semblables par un

certain air de grandeur, par leur magnificence et leur libéralité. Chacun d'eux possédait ce goût naturel, cet instinct heureux qui sert à démêler les hommes. Leurs ministres pensaient comme eux, et Mécène protégeait auprès d'Auguste, ainsi que Colbert auprès de Louis XIV, tout ce que Rome et la France avaient de génies distingués. Enfin, le hasard les ayant fait naître l'un et l'autre dans le même mois, tous deux moururent presque au même âge, et, ce qui contribue à rendre ces règnes célèbres, aucuns princes ne régnèrent si long-temps.

Par combien de moyens il fallait que la nature préparât deux siècles si beaux ! Le même fonds qui avait produit des hommes illustres dans la guerre, produisit des génies sublimes dans les lettres, dans les arts et dans les sciences : l'émulation prit la place de la révolte ; les esprits, accoutumés à l'indépendance, ne la cherchèrent plus que dans les vues saines de la philosophie. Il n'était plus question d'entreprendre sur ses pareils, il fallut s'en faire admirer ; la supériorité acquise par les armes fut remplacée par celle que donnent les talents de l'esprit ; en un mot, les mêmes circonstances réunies donnèrent à l'univers les règnes d'Auguste et de Louis XIV.

VIII. GUILLAUME THOMAS RAYNAL.

I. *Les Français.*

Voyagez beaucoup, et vous ne trouverez pas de peuple aussi doux, aussi affable, aussi franc, aussi poli, aussi spirituel, aussi galant que le Français ; il l'est quelquefois trop : mais ce défaut est-il donc si grand ? Il s'affecte avec vivacité et promptitude, et quelquefois pour des choses très-frivoles, tandis que des objets importants, ou le touchent peu, ou n'excitent que sa plaisanterie. Le ridicule est son arme favorite, et la plus redoutable pour les autres et pour lui-même. Il passe rapidement du plaisir à

la peine, et de la peine au plaisir. Le même bonheur le fatigue. Il n'éprouve guère de sensations profondes. Il s'engoue, mais il n'est fantasque, ni intolérant, ni enthousiaste. Il ne se mêle jamais d'affaires d'État que pour chansonner ou dire son épigramme sur les ministres.

Cette légèreté est la source d'une espèce d'égalité dont il n'existe aucune trace ailleurs; elle met de temps en temps l'homme du commun qui a de l'esprit au niveau du grand seigneur; c'est en quelque sorte un peuple de femmes: car c'est parmi les femmes qu'on découvre qu'on entend, qu'on aperçoit à côté de l'inconséquence, de la folie et du caprice, un mouvement, un mot, une action forte et sublime. Il a le tact exquis, le goût très fin; ce qui tient au sentiment de l'honneur, dont la nuance se répand sur toutes les conditions et sur tous les objets. Il est brave. Il est plutôt indiscret que confiant, et plus libertin que voluptueux.

La sociabilité qui le rassemble en cercles nombreux, et qui le promène en un jour en vingt cercles différents, use tout pour lui en un clin d'œil, ouvrages, nouvelles, modes, vices, vertus. Chaque semaine a son héros en bien comme en mal; c'est la contrée où il est le plus facile de faire parler de soi, et le plus difficile d'en faire parler long-temps. Il aime les talents en tout genre; et c'est moins par les récompenses du gouvernement que par la considération populaire qu'ils se soutiennent dans son pays. Il honore le génie; il se familiarise trop aisément; ce qui n'est pas sans inconvénient pour lui-même, et pour ceux qui veulent se faire respecter. Le Français est avec vous ce que vous désirez qu'il soit; mais il faut se tenir avec lui sur ses gardes. Il perfectionne tout ce que les autres inventent.

Tels sont les traits dont il porte l'empreinte, plus ou moins marquée dans les contrées qu'il visite plutôt pour satisfaire sa curiosité que pour ajouter à son instruction;

aussi n'en rapporte-t-il que des prétentions. Il a des connaissances sans nombre, et souvent il meurt seul. C'est l'être de la terre qui a le plus de jouissances et le moins de regrets. Comme il ne s'attache à rien fortement, il a bientôt oublié ce qu'il a perdu. Il possède supérieurement l'art de remplacer, et il est secondé dans cet art par tout ce qui l'environne. Si vous en exceptez cette prédilection offensante qu'il a pour sa nation, et qu'il n'est pas en lui de dissimuler, il me semble que le jeune Français, gai, léger, plaisant et frivole, est l'homme aimable de sa nation, et que le Français mûr, instruit et sage, qui a conservé les agréments de sa jeunesse, est l'homme aimable et estimable de tous les pays.

2. *Un sergent Écossais aux Américains sauvages, dont il est prisonnier, pour se soustraire aux tortures de la mort.*

« Héros et patriarches du monde occidental, vous n'étiez pas les ennemis que je cherchais; mais enfin vous avez vaincu. Le sort de la guerre m'a mis dans vos mains. Usez à votre gré du droit de la victoire: je ne vous le dispute pas. Mais, puisque c'est un usage de mon pays d'offrir une rançon pour sa vie, écoutez une proposition qui n'est pas à rejeter.

« Sachez donc, braves Américains, que, dans le pays où je suis né, certains hommes ont des connaissances surnaturelles. Un de ces sages, qui m'était allié par le sang, me donna, quand je me fis soldat, un charme qui devait me rendre invulnérable. Vous avez vu comme j'ai échappé à tous vos traits: sans cet enchantement, aurais-je pu survivre à tous les coups mortels dont vous m'avez assailli? car, j'en appelle à votre valeur, la mienne n'a ni cherché le repos, ni fui le danger. C'est moins la vie que je vous demande aujourd'hui, que la gloire de vous

révéler un secret important à votre conservation , et de rendre invincible la plus vaillante nation du monde. Laissez-moi seulement une main libre , pour les cérémonies de l'enchantement dont je veux faire l'épreuve moi-même en votre présence. »

Les Indiens saisirent avec avidité ce discours, qui flattait en même temps et leur caractère belliqueux et leur penchant pour les merveilles. Après une courte délibération , ils délièrent un bras au prisonnier. L'Écossais pria qu'on remît son sabre au plus adroit , au plus vigoureux de l'assemblée, et, dépouillant son cou, après l'avoir frotté en balbutiant quelques paroles avec des signes magiques , il cria d'une voix haute et d'un air gai :
 « Voyez maintenant, sages Indiens, une preuve incon-
 « testable de ma bonne foi. Vous, guerrier, qui tenez
 « mon arme tranchante, frappez de toute votre force :
 « loin de séparer ma tête de mon corps, vous n'enta-
 « merez pas seulement la peau de mon cou. »

A peine eût-il prononcé ces mots, que l'Indien, déchargeant un coup terrible, fit sauter à vingt pas la tête du sergent. Les sauvages étonnés restèrent immobiles, regardant le corps sanglant de l'étranger, puis tournant leurs regards sur eux-mêmes, comme pour se reprocher les uns aux autres leur stupide crédulité. Cependant, admirant la ruse qu'avait employée le prisonnier pour se dérober aux tourments en abrégeant sa mort, ils accordèrent à son cadavre les honneurs funèbres de leur pays.

3. *Frédéric-le-Grand, Roi de Prusse.*

Ce prince , dans l'âge des plaisirs, eut le courage de préférer à la molle oisiveté des cours l'avantage de s'instruire. Le commerce des premiers hommes du siècle, et ses réflexions, mûrissaient dans le secret, son génie naturellement actif, naturellement impatient de s'éten-

dre. Ni la flatterie, ni la contradiction, ne purent jamais le distraire de ses profondes méditations. Il forma de bonne heure le plan de sa vie et de son règne. On osa prédire, à son avènement au trône, que ses ministres ne seraient que ses secrétaires; les administrateurs de ses finances, que ses commis; ses généraux, que ses aides-de-camp. Des circonstances heureuses le mirent à portée de développer aux yeux des nations des talents acquis dans la retraite. Saisissant, avec une rapidité qui n'appartenait qu'à lui, le point décisif de ses intérêts, Frédéric attaqua une puissance qui avait tenu ses ancêtres dans la servitude. Il gagna cinq batailles contre elle, lui enleva la meilleure de ses provinces, et fit la paix aussi à propos qu'il avait fait la guerre.

En cessant de combattre, il ne cessa pas d'agir. On le vit aspirer à l'admiration des mêmes peuples dont il avait été la terreur. Il appella les arts à lui, et les associa à sa gloire. Il réforma les abus de la justice, et dicta lui-même des lois pleines de sagesse. Un ordre simple, invariable, s'établit dans toutes les parties de l'administration. Persuadé que l'autorité du souverain est un bien commun à tous les sujets, une protection dont ils doivent tous également jouir, il voulut que chacun d'eux eût la liberté de l'approcher et de lui écrire. Tous les instants de sa vie étaient consacrés au bien de ses peuples; ses délassements mêmes leur étaient utiles.

Nous n'ignorons pas qu'il est difficile d'apprécier ses contemporains. Les princes sont surtout ceux qu'on peut le moins se flatter de bien connaître. La renommée en parle rarement sans passion. C'est le plus souvent d'après les bassesses de la flatterie, d'après les injustices de l'envie, qu'ils sont jugés. Le cri confus de tous les intérêts, de tous les sentiments qui s'agitent et changent autour d'eux, trouble ou suspend le jugement des sages mêmes.

Cependant, s'il était permis de prononcer d'après une multitude de faits liés les uns aux autres, on dirait de Frédéric qu'il sut dissiper les complots de l'Europe conjurée contre lui, qu'il joignit à la grandeur et à la hardiesse des entreprises un secret impénétrable dans les moyens; qu'il changea la manière de faire la guerre, qu'on croyait, avant lui, portée à sa perfection; qu'il montra un courage d'esprit dont l'histoire lui fournissait peu de modèles; qu'il tira de ses fautes mêmes plus d'avantages, que les autres n'en savent tirer de leurs succès; qu'il fit taire d'étonnement ou parler d'admiration toute la terre, et qu'il donna autant d'éclat à sa nation, que d'autres souverains en reçoivent de leurs peuples.

IX. JEAN JACQUES BARTHELEMY.

i. *Périclès.*

Périclès s'aperçut de bonne heure que sa naissance et ses richesses lui donnaient des droits et le rendaient suspect. Un autre motif augmentait ses alarmes. Des vieillards qui avaient connu Pisistrate, croyaient le retrouver dans le jeune Périclès; c'était, avec les mêmes traits, le même son de voix et le même talent de la parole: il fallait se faire pardonner cette ressemblance, et les avantages dont elle était accompagnée. Périclès consacra ses premières années à l'étude de la philosophie, sans se mêler des affaires publiques, et ne paraissant ambitionner d'autre distinction que celle de la valeur.

Après la mort d'Aristide et l'exil de Thémistocle, Cimon prit les rênes du gouvernement, mais souvent occupé d'expéditions lointaines, il laissait la confiance des Athéniens flotter entre plusieurs concurrents incapables de la fixer. On vit alors Périclès se retirer de la société, renoncer aux plaisirs, attirer l'attention de la multitude par une démarche lente, un maintien décent, un exté-

ricur modeste, et des mœurs irréprochables. Il parut enfin à la tribune; et ses premiers essais étonnèrent les Athéniens; il devait à la nature d'être le plus éloquent des hommes, et, au travail, d'être le premier des orateurs de la Grèce.

Les maîtres célèbres qui avaient élevé son enfance, continuant à l'éclairer de leurs conseils, remontaient avec lui aux principes de la morale et de la politique; et de là cette profondeur, cette plénitude de lumières, cette force de style, qu'il savait adoucir au besoin; ces grâces qu'il ne négligeait point, qu'il n'affecta jamais; tant d'autres qualités qui le mirent en état de persuader ceux qu'il ne pouvait convaincre, et d'entraîner ceux même qu'il ne pouvait ni convaincre ni persuader.

On trouvait dans ses discours une majesté imposante sous laquelle les esprits restaient accablés. C'était le fruit de ses conversations avec le philosophe Anaxagore, qui, en lui développant le principe des êtres et les phénomènes de la nature, semblait avoir agrandi son âme naturellement élevée.

On n'était pas moins frappé de la dextérité avec laquelle il pressait ses adversaires, et se dérobaient à leurs poursuites. Il la devait au philosophe Zénon d'Élée, qui l'avait plus d'une fois conduit dans les détours d'une dialectique captieuse, pour lui en découvrir les issues secrètes. Aussi l'un des plus grands antagonistes de Périclès disait souvent: « Quand je l'ai terrassé, et que je le tiens
« sous moi, il s'écrie qu'il n'est point vaincu, et le per-
« suade à tout le monde. »

Périclès connaissait trop bien sa nation, pour ne pas fonder ses espérances sur le talent de la parole; et l'excellence de ce talent, pour n'être pas le premier à le respecter. Avant que de paraître en public, il s'avertissait en secret qu'il allait parler à des hommes libres, à des Grecs, à des Athéniens.

Cependant il s'éloignait le plus qu'il pouvait de la tribune , parce que , toujours ardent à suivre avec lenteur le projet de son élévation , il craignait d'effacer par de nouveaux succès l'impression des premiers , et de porter trop tôt l'admiration du peuple à ce point d'où elle ne peut que descendre. On jugea qu'un orateur qui dédaignait des applaudissements dont il était assuré , méritait la confiance qu'il ne cherchait pas , et que les affaires dont il faisait le rapport devaient être bien importantes , puisqu'elles le forçaient à rompre le silence.

On conçut une haute idée du pouvoir qu'il avait sur son âme , lorsqu'un jour que l'assemblée se prolongea jusqu'à la nuit , on vit un simple particulier ne cesser de l'interrompre et de l'outrager , le suivre avec des injures jusque dans sa maison ; et Périclès ordonner froidement à un de ses esclaves , de prendre un flambeau , et de conduire cet homme chez lui.

Quand on vit enfin que partout il montrait non seulement le talent , mais encore la vertu propre à la circonstance ; dans son intérieur , la modestie et la frugalité des temps anciens ; dans les emplois de l'administration , un désintéressement et une probité inaltérables ; dans le commandement des armées , l'attention à ne rien donner au hasard , et à risquer plutôt sa réputation que le salut de l'État , on pensa qu'une âme qui savait mépriser les louanges et l'insulte , les richesses , les superfluités , et la gloire elle-même , devait avoir pour le bien public cette chaleur dévorante qui étouffe les autres passions , ou qui du moins les réunit dans un sentiment unique.

Ce fut surtout cette illusion qui éleva Périclès ; et il sut l'entretenir , pendant près de quarante ans , dans une nation éclairée , jalouse de son autorité , et qui se lassait aussi facilement de son admiration que de son obéissance.

Il avait subjugué le parti des riches en flattant la mul-

titude; il subjuga la multitude en réprimant ses caprices, tantôt par une opposition invincible, tantôt par la sagesse de ses conseils, ou par les charmes de son éloquence. Tout s'opérait par ses volontés; tout se faisait en apparence, suivant les règles établies; et la liberté, rassurée par le maintien des formes républicaines, expirait, sans qu'on s'en aperçût, sous le poids du génie.

Plus la puissance de Périclès augmentait, moins il prodiguait son crédit et sa présence. Renfermé dans un petit cercle de parents et d'amis, il veillait, du fond de sa retraite, sur toutes les parties du gouvernement tandis qu'on ne le croyait occupé qu'à pacifier ou bouleverser la Grèce. Les Athéniens, dociles au mouvement qui les entraînait, en respectaient l'auteur, parce qu'ils le voyaient rarement implorer leurs suffrages : et aussi excessifs dans leurs expressions que dans leurs sentiments, ils ne représentaient Périclès que sous les traits du plus puissant des Dieux. Faisait-il entendre sa voix dans les occasions essentielles, on disait que Jupiter lui avait confié la foudre et les éclairs. N'agissait-il dans les autres que par le ministère de ses créatures, on se rappelait que le souverain des cieux laissait à des génies subalternes les détails du gouvernement de l'univers.

Périclès, dans la troisième année de la guerre du Péloponèse, mourut des suites de la peste; et cette perte fut pour les Athéniens la plus irréparable. Quelque temps auparavant, aigris par l'excès de leurs maux, ils l'avaient dépouillé de son autorité, et condamné à une amende: ils venaient de reconnaître leur injustice, et Périclès à leur avait pardonnée, quoique dégoûté du commandement par la légèreté du peuple, et par la perte de sa famille et de la plupart de ses amis, que la peste avait enlevés.

Près de rendre le dernier soupir, et ne donnant plus aucun signe de vie, les principaux d'Athènes, assemblés

autour de son lit, soulageaient leur douleur, en racontant ses victoires et le nombre de ses trophées, » Ces exploits, leur dit-il en se soulevant avec effort, sont l'ouvrage de la fortune, et me sont communs avec d'autres généraux : le seul éloge que je mérite, est de n'avoir fait prendre le deuil à aucun citoyen. » *Voyage d'Anacharsis.*

2. *Alcibiade.*

Des historiens ont flétri la mémoire de cet Athénien ; d'autres l'ont relevée par des éloges, sans qu'on puisse les accuser d'injustice ou de partialité. Il semble que la nature avait essayé de réunir en lui tout ce qu'elle peut produire de plus fort en vices et en vertus.

Une origine illustre, des richesses considérables, la figure la plus distinguée, les grâces les plus séduisantes, un esprit facile et étendu, l'honneur enfin d'appartenir à Périclès : tels furent les avantages qui éblouirent d'abord les Athéniens, et dont il fut ébloui le premier.

Dans un âge où l'on n'a besoin que d'indulgence et de conseils, il eut une cour et des flatteurs ; il étonna ses maîtres par sa docilité, et les Athéniens par la licence de sa conduite. Socrate qui prévint de bonne heure que ce jeune homme serait le plus dangereux des citoyens d'Athènes, s'il n'en devenait le plus utile, rechercha son amitié, l'obtint à force de soins, et ne la perdit jamais : il entreprit de modérer cette vanité qui ne pouvait souffrir dans le monde ni de supérieur ni d'égal ; et tel était dans ces occasions le pouvoir de la raison ou de la vertu, que le disciple pleurait sur ses erreurs, et se laissait humilier sans se plaindre.

Quand il entra dans la carrière des honneurs, il voulut devoir ses succès moins à l'éclat de sa magnificence et de ses libéralités qu'aux attraites de son éloquence. Il parut à la tribune : un léger défaut de prononciation prêtait à ses

paroles les grâces naïves de l'enfance; et, quoiqu'il hésitât quelquefois pour trouver le mot propre, il fut regardé comme un des plus grands orateurs d'Athènes. Il avait déjà donné des preuves de sa valeur; et d'après ses premières campagnes, on augura qu'il serait un jour le plus habile général de la Grèce. Je ne parlerai point de sa douceur, de son affabilité, ni de tant d'autres qualités qui concoururent à le rendre le plus aimable des hommes.

Il ne fallait pas chercher dans son cœur l'élévation que produit la vertu; mais on y trouvait la hardiesse que donne l'instinct de la supériorité. Aucun obstacle, aucun malheur ne pouvait ni le surprendre, ni le décourager: il semblait persuadé que, lorsque les âmes d'un certain ordre ne font pas tout ce qu'elles veulent, c'est qu'elles n'osent pas tout ce qu'elles peuvent. Forcé par les circonstances de servir les ennemis de sa patrie, il lui fut aussi facile de gagner leur confiance par son ascendant que de les gouverner par la sagesse de ses conseils. Il eut cela de particulier, qu'il fit triompher le parti qu'il favorisait, et que ses nombreux exploits ne furent jamais ternis par aucun revers.

Dans les négociations, il employait tantôt les lumières de son esprit, qui étaient aussi vives que profondes; tantôt des ruses et des perfidies, que des raisons d'État ne peuvent jamais autoriser; d'autres fois, la facilité d'un caractère que le besoin de dominer ou le désir de plaire pliait sans effort aux conjonctures. Chez tous les peuples, il s'attira les regards, et maîtrisa l'opinion publique. Les Spartiates furent étonnés de sa frugalité; les Thraces, de son intempérance; les Béotiens, de son amour pour les exercices les plus violents; les Ioniens, de son goût pour la paresse et la volupté; les Satrapes de l'Asie, d'un luxe qu'ils ne pouvaient égaler. Il se fût montré le plus vertueux des hommes, s'il n'avait jamais eu l'exemple du vice; mais le vice l'entraînait sans

l'asservir. Il semble que la profanation des lois et la corruption des mœurs n'étaient à ses yeux qu'une suite de victoires remportées sur les mœurs et sur les lois; on pourrait dire encore que ses défauts n'étaient aussi que des écarts de sa vanité. Les traits de légèreté, de frivolité, d'imprudence, échappés à sa jeunesse ou à son oisiveté, disparaissaient dans les occasions qui demandaient de la réflexion et de la constance. Alors il joignait la prudence et l'activité, et les plaisirs ne lui dérobaient aucun des instants qu'il devait à sa gloire ou à ses intérêts.

Sa vanité aurait tôt ou tard dégénéré en ambition; car il était impossible qu'un homme si supérieur aux autres, et si dévoré de l'envie de dominer, n'eût pas fini par exiger l'obéissance après avoir épuisé l'admiration. Aussi fut-il toute sa vie suspect aux principaux citoyens, dont les uns redoutaient ses talents, les autres ses excès, et tour à tour adoré, craint et haï du peuple qui ne pouvait se passer de lui. Et comme les sentiments dont il était l'objet devenaient des passions violentes, ce fut avec des convulsions de joie ou de fureur que les Athéniens l'élevèrent aux honneurs, le condamnèrent à la mort, le rappelèrent, et le proscrivirent une seconde fois.

Dans un moment d'ivresse, le petit peuple proposait de rétablir la royauté en sa faveur; mais comme il ne se serait pas contenté de n'être qu'un roi, ce n'était pas la petite souveraineté d'Athènes qui lui convenait, c'était un vaste empire qui le mit en état de conquérir d'autres.

Né dans une république, il devait l'élever au-dessus d'elle-même, avant que de la mettre à ses pieds. C'est là, sans doute, le secret des brillantes entreprises dans lesquelles il entraîna les Athéniens. Avec leurs soldats

il aurait soumis des peuples, et les Athéniens se seraient trouvés asservis sans s'en apercevoir.

Sa première disgrâce, en l'arrêtant presque au commencement de sa carrière, n'a laissé voir qu'une vérité: c'est que son génie et ses projets furent trop vastes pour le bonheur de sa patrie. On a dit que la Grèce ne pouvait porter deux Alcibiade; on doit ajouter qu'Athènes en eut un de trop. *Ibidem.*

3. *Alexandre.*

Je vis alors cet Alexandre, qui depuis a rempli la terre d'admiration et de deuil. Il avait dix-huit ans, et s'était déjà signalé dans plusieurs combats. A la bataille de Chéronée, il avait enfoncé et mis en fuite l'aile droite de l'armée ennemie. Cette victoire ajoutait un nouvel éclat aux charmes de sa figure. Il a les traits réguliers, le teint beau et vermeil, le nez aquilin, les yeux grands, pleins de feu, les cheveux blonds et bouclés, la tête haute, mais un peu penchée vers l'épaule gauche, la taille moyenne, fine et dégagée, le corps bien proportionné et fortifié par un exercice continuel. On dit qu'il est très-léger à la course, et recherché dans sa parure. Il entra dans Athènes sur un cheval superbe qu'on nommait Bucéphale, que personne n'avait pu dompter jusqu'à lui, et qui avait coûté treize talents.

Bientôt on ne s'entretint que d'Alexandre. La douleur où j'étais plongé ne me permit pas de le suivre de près. J'interrogeai dans la suite un Athénien qui avait long-temps séjourné en Macédoine; il me dit; » Ce prince joint à beaucoup d'esprit et de talents un désir insatiable de s'instruire, et du goût pour les arts qu'il protège sans s'y connaître. Il a de l'agrément dans la conversation, de la douceur et de la fidélité dans le commerce de l'amitié, une grande élévation dans

les sentiments et dans les idées. La nature lui donna le germe de toutes les vertus , et Aristote lui en développa les principes. Mais au milieu de tant d'avantages, règne une passion funeste pour lui, et peut-être pour le genre humain; c'est une envie excessive de dominer, qui le tourmente jour et nuit. Elle s'annonce tellement dans ses regards, dans son maintien, dans ses paroles et ses moindres actions, qu'en l'approchant on est pénétré de respect et de crainte. Il voudrait être l'unique souverain de l'univers, et le seul dépositaire des connaissances humaines. L'ambition et toutes ces qualités brillantes que l'on admire dans Philippe, se trouvent dans son fils, avec cette différence que chez l'un elles sont mêlées avec des qualités qui les tempèrent, et que chez l'autre la fermeté dégénère en obstination, l'amour de la gloire en frénésie, le courage en fureur: car toutes ses volontés ont l'inflexibilité du destin, et se soulèvent contre les obstacles, de même qu'un torrent s'élance en mugissant au-dessus d'un rocher qui s'oppose à son cours.

Philippe emploie différents moyens pour aller à ses fins: Alexandre ne connaît que son épée. Philippe ne rougit pas de disputer, au jeux olympiques, la victoire à de simples particuliers; Alexandre ne voudrait y trouver pour adversaires que des rois. Il semble qu'un sentiment secret avertit sans cesse le premier qu'il n'est parvenu à cette haute élévation qu'à force de travaux; et le second, qu'il est né dans le sein de la grandeur.

Jaloux de son père, il voudra le surpasser; émule d'Achille, il tâchera de l'égaliser. Achille est à ses yeux le plus grand des héros, et Homère le plus grand des poètes, parce qu'il a immortalisé Achille. Plusieurs traits de ressemblance rapprochent Alexandre du modèle qu'il a choisi: c'est la même violence dans le caractère, la même impétuosité dans les combats, la même sensibilité

dans l'âme. Il disait un jour qu'Achille fut le plus heureux des mortels, puisqu'il eut un ami tel que Patrocle, et un panégyriste tel qu'Homère. *Ibidem.*

X. MILOT.

1. *Art Militaire chez les Grecs.*

Tous les beaux arts, en se perfectionnant, n'empêchèrent pas les progrès de l'art militaire. C'est à la discipline des troupes, à l'habileté des généraux, qu'il faut attribuer tant de victoires des Grecs. J'entrerais encore dans quelques détails sur leur milice; car il importe d'avoir une idée des ressorts qui ont produit les grands événements et décidé le destin des nations.

Les citoyens naissaient pour défendre la patrie, ils devaient être ses soldats; et l'esprit républicain, l'amour de la liberté et de la gloire, faisaient naturellement des héros. Un spartiate marchait aux combats depuis trente ans jusqu'à soixante. Les jeunes et les vieillards gardaient la ville, où ils vivaient plus durement que les autres à l'armée. La guerre seule tempérant un peu l'austérité de ce peuple, dont toutes les institutions avaient la guerre pour fin. Lycurgue avait trouvé le secret de leur en faire un plaisir. Quant aux Athéniens, dès l'âge de dix-huit ans, il s'engageaient au service de la république par un serment solennel, et ils portaient les armes jusqu'à soixante ans. Des hommes qui combattent pour leurs biens, pour leurs femmes et leurs enfants, surtout pour leur liberté, doivent être supérieurs aux guerriers ordinaires; et cependant que ne font pas dans les nations modernes la discipline et même l'honneur.

Quand les guerres devinrent longues, et se firent dans des pays éloignés, il fallut pourvoir à la subsis-

tance des troupes. Périclès établit une paye pour les soldats. Le fantassin avait quatre oboles, le cavalier une drachme, le matelot trois oboles. On a vu les Spartiates même soudoyés en Asie par les Perses.

Les armes des Grecs étaient le casque, la cuirasse, le bouclier, l'épée, la lance et le javelot, l'arc et les flèches. Ces armes se perfectionnèrent avec le temps. Yphicrate, Athénien, rendit les boucliers plus courts et plus légers, les épées et les piques plus longues; il fit faire des cuirasses de lin, trempé dans du vinaigre mêlé de sel, qui étaient, dit-on, meilleures que celles de fer; chose difficile à comprendre. Il exerçait continuellement les troupes aux évolutions militaires, et cette partie importante acquit beaucoup de perfection.

L'infanterie faisait la force des armées Grecques. Ils avaient abandonné les chars, si communs autrefois et si inutiles ou plutôt si dangereux. Leur cavalerie très-peu nombreuse faute de chevaux, combattait en bon ordre. On ne connaissait ni étriers, ni selles ni bottes et l'on savait s'en passer. Ce que l'histoire rapporte des Numides, est plus étonnant. Sans mords, sans brides, ils gouvernaient parfaitement leurs chevaux. Tant l'habitude et l'industrie peuvent suppléer à des secours que nous jugeons nécessaires.

Dans les guerres de Sparte contre les Messéniens, la ville d'Ithomé, par sa seule position sur une montagne, avait soutenu un siège de dix-neuf ans. L'art de la guerre était donc encore dans son berceau; il fit des progrès rapides à mesure que la Grèce s'éclaira, et que les peuples réfléchirent sur leurs intérêts. Les campements avantageux, les belles dispositions de bataille, les manœuvres savantes, les secrets de l'attaque et de la défense des places, ne furent plus des secrets. On employa toutes sortes de machines de guerre, catapultes, balistes, tours mobiles, tortues, béliers, dont

la description se trouve partout. Il ne faut que lire les sièges de Syracuse et de Tyr, pour concevoir ce que le génie et le courage fournissait de ressources aux anciens.

Je n'ai pas besoin de répéter que la vigueur de la discipline, les récompenses et les peines, la passion de la gloire et la crainte de l'infâmie, furent les principales causes qui donnèrent aux Grecs tant de supériorité sur leurs ennemis. Ils ne négligeaient aucun moyen de former des hommes invincibles. Quoique les Spartiates fussent accoutumés dès l'enfance à braver la mort, ils portaient à la guerre des habits rouges, afin que le sang des blessés ne parût point. Dans tous les genres, on doit aider la nature; et quelquefois de petites choses en apparence produisent de grands effets. Que ne peuvent donc pas produire les deux grands mobiles du cœur humain, l'espérance, et la crainte, lorsque leur action est dirigée avec sagesse?

XI. GAILLARD.

1. *Passage des Alpes par François I.*

On part; un détachement reste et se fait voir sur le Mont-Cénis et sur le Mont-Genèvre, pour inquiéter les Suisses, et leur faire craindre une attaque. Le reste de l'armée passe à gué la Durance, et s'engage dans les montagnes, du côté de Guillestre; trois mille prisonniers la précèdent. Le fer et le feu lui ouvrent une route difficile et périlleuse à travers des rochers; on remplit des vides immenses avec des facines et de gros arbres; on bâtit des ponts de communication; on traîne, à force d'épaules et de bras, l'artillerie dans quelques endroits inaccessibles aux bêtes de somme: les soldats aident les prisonniers; les officiers aident les soldats; tous indistinctement manient la pioche et la coignée, poussent aux

roues, tirent les cordages ; on gravit sur les montagnes ; on fait des efforts plus qu'humains ; on brave la mort qui semble ouvrir mille tombeaux dans ces vallées profondes que l'Argentièrre arrose, et où des torrents de glaces et de neiges fondues par le soleil se précipitent avec un fracas épouvantable. On ose à peine les regarder de la cime des rochers sur lesquels on marche en tremblant par des sentiers étroits, glissants et raboteux, où chaque faux pas entraîne une chute, et d'où l'on voit souvent rouler au fond des abîmes et les hommes et les bêtes avec toute leur charge. Le bruit des torrents, les cris des mourants, les hennissements des chevaux fatigués et effrayés, étaient horriblement répétés par tous les échos des bois et des montagnes, et venaient redoubler la terreur et le tumulte.

On arriva enfin à une dernière montagne où l'on vit avec douleur tant de travaux et tant d'efforts prêts à échouer. La sape et la mine avaient renversé tous les rochers qu'on avait pu aborder et entamer ; mais que pouvaient-elles contre une seule roche vive, escarpée de tous côtés, impénétrable au fer, presque inaccessible aux hommes ? Navarre qui l'avait plusieurs fois sondée commençait à désespérer du succès, lorsque des recherches plus heureuses lui découvrirent une veine plus tendre qu'il suivit avec la dernière précision ; le rocher fut entamé par le milieu, et l'armée introduite au bout de huit jours dans le marquisat de Saluces, admira ce que peuvent l'industrie, l'audace et la persévérance.

Histoire de François I.

XII. SIMOND DE SISMONDI.

1. *La Peste de Florence.*

En 1348, la peste infecta toute l'Italie, à la réserve de Milan et de quelques cantons au pied des Alpes, où

elle fut à peine sentie. La même année, elle franchit les montagnes, et s'étendit en Provence, en Savoie, en Dauphiné, en Bourgogne, et, par Aigues-Mortes, pénétra en Catalogne. L'année suivante elle comprit tout le reste de l'Occident jusqu'aux rives de la mer Atlantique, la Barbarie, l'Espagne, l'Angleterre et la France. Le Brabant seul parut épargné, et ressentit à peine la contagion. En 1350, elle s'avança vers le Nord, et envahit les Frisons, les Allemands, les Hongrois, les Danois et les Suédois. Ce fut alors, et par cette calamité, que la république d'Islande fut détruite. La mortalité fut si grande dans cette île glacée, que les habitants épars cessèrent de former un corps de nation.

Les symptômes ne furent pas partout les mêmes. En Orient, un saignement de nez annonçait l'invasion de la maladie; en même temps, il était le présage assuré de la mort. A Florence, on voyait d'abord se manifester, à l'aîne ou sous les aisselles, un gonflement qui surpassait même la grosseur d'un œuf. Plus tard, ce gonflement, qu'on nomma *gavoccio*, parut indifféremment à toutes les parties du corps. Plus tard encore, les symptômes changèrent, et la contagion s'annonça le plus souvent par des taches noires ou livides, qui, larges et rares chez les uns, petites et fréquentes chez les autres, se montraient d'abord sur les bras ou les cuisses, puis sur le reste du corps, et qui, comme la *gavoccio*, étaient l'indice d'une mort prochaine. Le mal bravait toutes les ressources de l'art, la plupart des malades mouraient le troisième jour, et presque toujours sans fièvre, ou sans aucun accident nouveau.

Bientôt tous les lieux infectés furent frappés d'une terreur extrême, quand on vint à remarquer avec quelle inexprimable rapidité la contagion se propageait. Non-seulement converser avec les malades ou s'approcher d'eux, mais toucher aux choses qu'ils avaient touchées,

ou qui leur avaient appartenu, communiquait immédiatement la maladie. Des animaux tombèrent morts en touchant à des habits qu'ils avaient trouvés dans les rues. On ne rougit plus alors de laisser voir sa lâcheté et son égoïsme. Les citoyens s'évitaient l'un l'autre; les voisins négligeaient leur voisins; et les parents mêmes, s'ils se visitaient quelquefois, s'arrêtaient à une distance qui trahissait leur effroi. Bientôt on vit le frère abandonner son frère, l'oncle son neveu, l'épouse son mari, et même quelques pères et mères s'éloigner de leurs enfants. Aussi ne resta-t-il d'autre ressource à la multitude innombrable des malades, que le dévouement héroïque d'un petit nombre d'amis, ou l'avarice des domestiques, qui, pour un immense salaire, se décidaient à braver le danger. Encore ces derniers étaient-ils, pour la plupart, des campagnards grossiers et peu accoutumés à soigner les malades; tous leurs soins se bornaient, d'ordinaire, à exécuter quelques ordres des pestiférés, et à porter à leur famille la nouvelle de leur mort.

Cet isolement et la terreur, qui avait saisi tous les esprits, fit tomber en desuétude la sévérité des mœurs antiques et les usages pieux par lesquels les vivants prouvent aux morts leur affection et leurs regrets. Non-seulement les malades mouraient sans être entourés, suivant l'ancienne coutume de Florence, chacun de ses parents, de ses voisines, et des femmes qui lui appartenaient de plus près; plusieurs n'avaient pas même un assistant dans les derniers moments de leur existence. On était persuadé que la tristesse préparait à la maladie; on croyait avoir éprouvé que la joie et les plaisirs étaient le préservatif le plus assuré contre la peste, et les femmes même cherchaient à s'étourdir sur le lugubre appareil des funérailles, par le rire, le jeu et les plaisanteries. Bien peu de corps étaient

portés à la sépulture par plus de dix ou douze voisins ; encore les porteurs n'étaient-ils plus des citoyens considérés et de même rang que le défunt, mais des fossoyeurs de la dernière classe, qui se faisaient nommer *becchini*. Pour un gros salaire, ils transportaient la bière précipitamment, non point à l'église désignée par le mort, mais à la plus prochaine, quelquefois précédés de quatre ou six prêtres avec un petit nombre de cierges, quelquefois aussi sans aucun appareil religieux, et jetaient le cadavre dans la première fosse qu'ils trouvaient ouverte.

Le sort des pauvres et même des gens d'un état médiocre était bien plus déplorable ; retenus par l'indigence dans des maisons malsaines, et rapprochés les uns des autres, ils tombaient malades par milliers, et comme ils n'étaient ni soignés, ni servis, ils mouraient presque tous. Les uns, et de jour et de nuit, terminaient dans les rues leur misérable existence ; les autres, abandonnés dans les maisons, apprenaient leur mort aux voisins par l'odeur fétide qu'exhalait leur cadavre. La peur de la corruption de l'air, bien plus que la charité, portait les voisins à visiter les appartements, à retirer des maisons les cadavres, et à les placer devant les portes. Chaque matin on en pouvait voir un grand nombre ainsi déposés dans les rues ; ensuite on faisait venir une bière, ou à défaut, une planche sur laquelle on emportait le cadavre. Plus d'une bière contient en même temps le mari et la femme, ou le père et le fils, ou deux ou trois frères. Lorsque deux prêtres avec une croix cheminaient à des funérailles, et disaient l'office des morts, de chaque porte sortaient d'autres bières qui se joignaient au cortège, et les prêtres, qui ne s'étaient engagés que pour un seul mort, en avaient sept ou huit à ensevelir.

La terre consacrée ne suffisant plus aux sépultures, on creusa dans les cimetières des fosses immenses, dans

lesquelles on rangeait les cadavres par lits , à mesure qu'ils arrivaient , et on les recouvrait ensuite d'un peu de terre. Cependant les survivants , persuadés que les divertissements, les jeux, les chants, la gaîté, pouvaient seuls les préserver de l'épidémie, ne songeaient plus qu'à chercher des jouissances, non seulement chez eux, mais dans les maisons étrangères, toutes les fois qu'ils croyaient y trouver quelque chose à leur gré. Tout était à leur discrétion; car chacun, comme ne devant plus vivre, avait abandonné le soin de sa personne et de ses biens. La plupart des maisons étaient devenues communes, et l'étranger qui y entraît, y prenait tous les droits du propriétaire. Plus de respect pour les lois divines et humaines; leurs ministres, et ceux qui devaient veiller à leur exécution, étaient ou morts, ou frappés, ou tellement dépourvus de gardes et subalternes, qu'ils ne pouvaient imprimer aucune crainte; aussi chacun se regardait-il comme libre d'agir à sa fantaisie.

Les campagnes n'étaient pas plus épargnées que les villes; les châteaux et les villages, dans leur petitesse, étaient une image de la capitale. Les malheureux laboureurs qui habitaient les maisons éparses dans la campagne, qui n'avaient à espérer, ni conseils de médecins, ni soins de domestiques, mouraient sur les chemins, dans leurs champs, ou dans leurs habitations, non comme des hommes, mais comme des bêtes. Aussi, devenus négligents de toutes les choses de ce monde, comme si le jour était venu où ils ne pouvaient plus échapper à la mort, ils ne s'occupaient plus à demander à la terre ses fruits ou le prix de leurs fatigues, mais se hâtaient de consommer ceux qu'ils avaient déjà recueillis. Le bétail, chassé des maisons, errait dans les champs déserts, au milieu des récoltes non moissonnées, et le plus souvent, il rentrait de lui-même le soir dans

ses étables, quoiqu'il ne restât plus de maîtres ou de bergers pour le surveiller.

Aucune peste, dans aucun temps, n'avait encore frappé tant de victimes. Sur cinq personnes, il en mourut trois, à Florence et dans tout son territoire. Boccace estime que la ville seule perdit plus de cent mille individus. A Pise, sur dix, il en périt sept; mais, quoique dans cette ville on eût reconnu, comme ailleurs, que quiconque touchait un mort ou ses effets, ou même son argent, était atteint de la contagion, et quoique personne ne voulût pour un salaire rendre aux morts les derniers devoirs, cependant nul cadavre ne resta dans les maisons, privé de sépulture. A Sienné, l'historien Agnolo de Tura raconte que, dans les quatre mois de mai, juin, juillet et août, la peste enleva quatre-vingt mille âmes, et que lui-même ensevelit, de ses propres mains, ses cinq fils dans la même fosse. La ville de Trapani, en Sicile, resta complètement déserte. Gênes perdit quarante mille habitants, Naples soixante mille, et la Sicile, sans doute avec la Pouille, cinq cent trente mille. En général, on calcula que dans l'Europe entière, qui fut soumise, d'une extrémité à l'autre, à cet épouvantable fléau, la peste enleva les trois cinquièmes de la population.

XIII. ROLLIN.

1. *Bataille de Coronée.*

L'armée des Thébains et celle des Lacédémoniens, à peu-près égales en forces, se trouvèrent en présence dans la plaine de Coronée, et se mirent en bataille. Agésilas donna aux Orchoméniens l'aile gauche et prit pour lui la droite; de l'autre côté, les Thébains étaient à la droite et les Argiens à la gauche. Xénophon écrit que ce fut la plus furieuse de toutes les

batailles qui eussent été données de son temps ; et il doit être cru, car il y était et combattait auprès d'Agésilas.

La première charge ne fut pas fort opiniâtre et ne dura pas fort long-temps. Les Thébains mirent d'abord en fuite les Orchoméniens, et Agésilas renversa et mit en déroute les Argiens. Mais les uns et les autres ayant su que leur aile gauche était fort maltraitée et qu'elle fuyait, ils tournèrent incontinent Agésilas pour s'opposer aux Thébains et pour leur ravir la victoire, et les Thébains, pour suivre leur aile gauche qui s'était retirée vers l'Hélicon. Dans ce moment Agésilas pouvait remporter une victoire sûre, s'il avait voulu laisser passer les Thébains pour les charger ensuite en queue ; mais, emporté par l'audace de son courage, il voulut s'opposer à leur passage et les attaquer de front pour les renverser de vive force. En quoi, dit Xénophon, il montra plus de valeur que de prudence.

Les Thébains voyant qu'Agésilas marchait contre eux, réunirent dans l'instant même toute leur infanterie en un seul corps, en formèrent un bataillon carré, et reçurent l'ennemi sans s'étonner. La mêlée fut âpre et sanglante dans tous les endroits, mais plus encore dans celui où Agésilas combattait, au milieu de cinquante jeunes Spartiates que la ville lui avait envoyés. La valeur et l'émulation de ces jeunes guerriers furent d'un grand secours pour Agésilas ; et l'on peut dire qu'ils lui sauvèrent la vie, combattant autour de lui avec beaucoup d'ardeur, et s'exposant les premiers pour mettre sa personne en sûreté. Ils ne purent pas néanmoins l'empêcher d'être blessé, et il reçut au travers de ses armes plusieurs coups de pique et d'épée ; mais après de grands efforts ils l'arrachèrent encore vivant aux ennemis, et lui faisant un rempart de leurs corps, ils lui immolèrent grand nombre de Thébains, et plusieurs de ces jeunes

héros demeurèrent aussi sur la place. Enfin voyant qu'ils ne viendraient pas à bout de renverser le front des Thébains, ils furent forcés d'en venir à ce qu'ils avaient refusé de faire d'abord. Ils ouvrirent leurs phalanges pour leur donner passage ; et après qu'ils furent passés, comme ils marchaient avec plus de désordre, ils tombèrent sur eux, les attaquèrent en flanc et en queue. Ils ne purent pourtant jamais les rompre ni les mettre en fuite. Ces braves Thébains firent leur retraite en combattant toujours, et gagnèrent l'Hélicon, bien fiers du succès de ce combat, où de leur côté ils s'étaient toujours maintenus invincibles.

2. *Vie et mort de Socrate.*

Socrate naquit à Athènes, la quatrième année de la soixante-dix-septième olympiade. Son père était sculpteur et se nommait Sophronisque.

Il s'était accoutumé de bonne heure à une vie sobre, dure et laborieuse. Il est difficile de porter plus loin qu'il le fit le mépris des richesses et l'amour de la pauvreté : il regardait comme une perfection divine de n'avoir besoin de rien, et il croyait qu'on approchait d'autant plus près de la divinité, qu'on se contentait des moindres choses. Il avait pour amis les plus riches citoyens d'Athènes, qui ne purent jamais gagner sur lui qu'il accepta une partie de leurs richesses. Quand il avait quelque besoin, il ne rougissait point de l'avouer ; mais il ne s'adressait jamais à personne en particulier.

L'austérité dans laquelle il vivait ne le rendait ni sombre, ni sauvage. Dans les compagnies et les conversations il était fort gai et fort enjoué. Quoique très-pauvre, il se piquait d'être propre sur lui et dans sa maison. Une de ses qualités les plus marquées était une tranquillité d'âme que nul revers, nulle injure

nul mauvais traitement, ne pouvait altérer. Sans sortir de sa maison, il trouva de quoi exercer sa patience dans toute son étendue. Xantippe, sa femme, le mit aux plus rudes épreuves par son humeur bizarre, violente, emportée; mais elle ne put jamais le forcer au moindre mouvement de colère, d'emportement et même d'impatience.

Les anciens ont beaucoup parlé du démon ou du génie de Socrate : or, ce génie n'était autre chose qu'un jugement juste et pénétrant, une prudence exquisite, qui lui faisaient entrevoir et pressentir, jusqu'à un certain point, ce que la providence a réglé pour l'avenir. Il se consacra principalement à l'instruction de la jeunesse : il n'avait point d'école ouverte; c'était un philosophe de tous les temps et de toutes les heures. Il enseignait partout, dans les assemblées, dans les repas, à l'armée, au sénat, dans sa prison même; et lorsqu'il buvait la ciguë, il philosophait et instruisait le genre humain.

Ses envieux lui suscitèrent des ennemis qui l'accusèrent publiquement de ne point reconnaître les dieux de la république et de corrompre la jeunesse d'Athènes.

Au jour marqué, les parties comparurent devant les juges; et Mélitus, un de ses accusateurs, porta la parole. A la place des raisons qui lui manquaient, il substitua l'éclat d'une éloquence vive et brillante. Au contraire, Socrate se défendit sans art et avec simplicité, mais avec toute la force de la vérité et de la vertu. Son air, son geste, son visage n'étaient point d'un accusé. On l'eût pris pour le maître de ses juges, tant il parlait avec assurance et grandeur d'âme. Une contenance si noble et si majestueuse indisposa les esprits et il fut condamné à boire la ciguë, sorte de supplice usité à Athènes.

Cette injuste sentence n'ébranla point la constance de Socrate. Il s'achemina vers la prison avec cette fermeté qui avait tenu ses juges en respect. Ses amis l'y suivirent et continuèrent à le visiter pendant les trente jours qui se passèrent entre sa condamnation et sa mort.

Pendant cet intervalle la mort eut tout le loisir de présenter à ses yeux toutes ses horreurs et de mettre sa constance à l'épreuve. Dans ce triste état, il ne laissait pas de jouir de cette profonde tranquillité d'âme que ses amis avaient toujours admirée en lui, et Criton, l'un d'eux, observe que, la veille de sa mort, il dormait aussi paisiblement qu'en un autre temps.

Le jour fatal étant arrivé, ses amis se rendirent dès le matin dans sa prison, où ils le trouvèrent délié, et Xantippe, sa femme, qui était assise auprès de lui, tenant un de ses enfants entre ses bras. Comme elle faisait retentir la maison de ses cris et de ses sanglots, il donna ordre qu'on l'emmenât chez elle. Il passa le reste de la journée avec ses amis, et s'entretint gaîment et tranquillement avec eux sur l'immortalité de l'âme. Après un discours éloquent sur ce grand sujet, il se baigna et se mit sur son lit.

On apporta la coupe qui contenait le poison. Il la reçut sans aucune émotion, sans changer ni de couleur, ni de visage, garda quelque temps le silence et la but ensuite tout entière, avec une tranquillité et une douceur qu'on ne saurait exprimer. A ce spectacle, ses amis, qui s'étaient fait violence pour retenir leurs larmes, n'en furent plus les maîtres et elles coulèrent en abondance; lui seul n'était point ému, il leur fit même quelques reproches avec sa douceur ordinaire.

Cependant il continuait à se promener; mais quand il sentit ses jambes s'appesantir, il se coucha sur le

dos, comme on le lui avait recommandé. Lorsqu'il vit que le poison commençait à lui gagner le cœur, s'étant découvert la tête, il appela Criton, et lui recommanda de l'acquitter d'un vœu qu'il avait fait, en offrant un coq à Esculape. Il rendit, bientôt après le dernier soupir.

XIV. MONTESQUIEU.

1. *De l'Art de la guerre chez les Romains.*

Les Romains se destinant à la guerre et la regardant comme le seul art, mirent tout leur esprit et toutes leurs pensées à la perfectionner : C'est sans doute un Dieu, dit Végèce, qui leur inspira la légion.

Ils jugèrent qu'il fallait donner aux soldats de la légion des armes offensives et défensives, plus fortes et plus pesantes que celles de quelque autre peuple que ce fût.

Mais comme il y a des choses à faire, dans la guerre, dont un corps pesant n'est pas capable, ils voulurent que la légion contînt dans son sein une troupe légère, qui pût en sortir, pour engager le combat, et si la nécessité l'exigeait, s'y retirer ; qu'elle eût encore de la cavalerie, des hommes de trait et des frondeurs, pour poursuivre les fuyards et achever la victoire ; qu'elle fût défendue par toutes sortes de machines de guerre qu'elle traînait avec elle ; que chaque fois elle se retranchât, et fût, comme dit Végèce, une espèce de place de guerre.

Pour qu'ils pussent avoir des armes plus pesantes que celles des autres hommes, il fallait qu'il se rendissent plus qu'hommes, et c'est ce qu'ils firent par un travail continuel qui augmentait leur force, et par des exercices qui leur donnait de l'adresse, laquelle

n'est autre chose qu'une juste dispensation des forces que l'on a.

On accoutumait les soldats romains à aller le pas militaire, c'est-à-dire à faire en cinq heures vingt milles et quelquefois vingt-quatre. Pendant ces marches on leur faisait porter des poids de soixante livres. On les entretenait dans l'habitude de courir et de sauter tout armés. Ils prenaient, dans leurs exercices, des espèces de javelots, des flèches, d'une pesanteur double des armes ordinaires, et ces exercices étaient continuels.

Ce n'était pas seulement dans le camp qu'était l'école militaire : il y avait dans la ville un lieu où les citoyens allaient s'exercer (c'était le champ de mars). Après le travail ils se jetaient dans le Tibre, pour s'entretenir dans l'habitude de nager et nettoyer la poussière et la sueur. Des hommes si endurcis étaient ordinairement sains. On ne remarque pas dans les auteurs, que les armées romaines, qui faisaient la guerre en tant de climats, prérissent beaucoup par les maladies ; au lieu qu'il arrive presque continuellement, aujourd'hui, que des armées, sans avoir combattu, se fondent, pour ainsi dire, dans une campagne.

La force de leurs exercices, les chemins admirables qu'ils avaient construits, les mettaient en état de faire des marches longues et rapides. Leur présence inopinée glaçait les esprits ; ils se montraient surtout après un mauvais succès, dans le temps que leurs ennemis étaient dans cette négligence que donne la victoire.

Leurs troupes étaient toujours les mieux disciplinées. Il était difficile que dans le combat le plus malheureux ils ne se ralliassent quelque part, ou que le désordre ne se mît quelque part chez les ennemis ; aussi les voit-on continuellement dans les histoires, quoique surmontés dans le commencement par le nombre ou

par l'ardeur des ennemis, arracher enfin la victoire de leurs mains.

Leur principale attention était d'examiner en quoi leur ennemi pouvait avoir de la supériorité sur eux, et d'abord ils y mettaient ordre. Ils s'accoutumaient à voir le sang et les blessures dans les spectacles des gladiateurs, qu'il prirent des Etrusques. Les épées tranchantes des Gaulois, les éléphants de Pyrrhus, ne les surprirent qu'une fois. Ils suppléèrent à la faiblesse de leur cavalerie, d'abord en ôtant les brides des chevaux, pour que leur impétuosité ne pût être arrêtée, ensuite en y mettant des Vélites. Quand ils eurent connu l'épée espagnole, ils quittèrent la leur. Ils éludèrent la science des pilotes, par l'invention d'une machine que Polybe nous a décrite. Enfin comme dit Joseph, la guerre était pour eux une méditation, la paix un exercice. Jamais nation ne prépara la guerre avec tant de prudence et ne la fit avec tant d'audace.

XV. CONDILLAC.

I. *Épicure.*

Épicure naquit à Gargetius, en Attique; il se fixa à Athènes dans la trente sixième année de son âge. Toutes les sectes qui tenaient école dans cette ville déclamaient contre la volupté, et le public applaudissait. Ce n'est pas qu'il aimât, ou que même il comprît cette doctrine; mais il applaudissait, parcequ'il était étonné. L'ostentation de ces prétendus sages lui en imposait, et d'ailleurs il s'amusait de leurs disputes.

Épicure plaça le bonheur dans la volupté; c'était tout-à-la-fois paraître s'accommoder aux mœurs du temps et combattre les philosophes qu'on admirait. A ces deux titres il devait attirer l'attention, et il l'attira.

Dans sa bouche, néanmoins, ce mot n'était qu'un piège : car, d'après ses principes, la volupté ne pouvait se trouver que dans l'exercice des vertus. On accourut cependant, on écouta : on fut sensible aux charmes de son éloquence. La vertu, qu'elle faisait connaître, parut avec les mêmes charmes : le caractère qu'elle prenait dans le caractère même d'Épicure, acheva de persuader, et l'école de ce philosophe devint bientôt une des plus célèbres.

Le plaisir, selon lui, est le motif ou le but de toutes nos actions. Malheur à celui qui ne le goûterait pas dans sa vertu ! Quel est en effet, le caractère de l'homme vertueux, sinon de trouver son plaisir dans ses devoirs, et de ne le trouver que là ? C'est donc pour le plaisir que nous cherchons la vertu : c'est parcequ'elle nous plaît, et qu'elle nous entraîne plus que d'autres plaisirs que nous lui sacrifions.

2. *Morale d'Épicure.*

Ce n'est pas dans le luxe qu'il faut chercher le bonheur : peu de choses suffisent aux besoins de la nature. Le sage trouve des commodités dans un bâtiment simple, une étoffe commune le garantit des injures de l'air ; les mets les moins recherchés aiguissent également sa faim.

Le grand qui se fait un besoin de tout son attirail, n'en impose qu'aux yeux du vulgaire. L'apparence du bonheur est au dehors, l'ennui le devore au dedans. Il succombe sous le faix, il souffre et n'ose se plaindre.

Parmi ceux qui soupirent après la grandeur, il en est donc bien peu qui sachent ce qu'ils désirent. Ils s'agitent, ils se tourmentent pour des superfluités qu'ils n'obtiendront pas, ou qui ne les rendront pas heureux.

Dans un vaisseau que les flots agitent, est-il une place où les secousses puissent ne pas se faire sentir ?

Ne cherchons donc point à nous rendre insensibles. Attendons-nous à des maux, puisqu'à chaque instant les chagrins, les infirmités, les maladies, nous menacent.

Le sage combine. Il se résout à souffrir un mal pour se procurer un plus grand bien, et à se priver d'un bien pour éviter un plus grand mal. S'il cherche le plaisir, c'est un plaisir éclairé, et il le trouve dans la modération. Sobre, il entretient la santé de son corps, ou du moins il se garantit de bien des douleurs. Citoyen vertueux, il est cher à sa patrie, à ses amis, à l'étranger même : ainsi, quelle que soit sa position, toujours des compensations s'offrent à lui de quelque part. Il est malheureux dans les tourmens, sans doute; il l'est moins cependant qu'un autre. Il sait la considération et l'amour qu'il inspire; il voit l'intérêt que les citoyens prennent à ses maux; il jouit des soins d'une multitude d'amis; et ces idées toujours présentes à son esprit, le pénètrent d'un sentiment vit et délicieux, qui paraît, par intervalles au moins, le dérober à la douleur.

Un bonheur continu n'est pas fait pour l'homme. Il serait bientôt fatigué de son existence; s'il voyait se réaliser toutes les fictions de l'âge d'or. Un printemps éternel, un ciel toujours pur, des fruits sans cesse renaissans, des champs couverts de moissons qui préviendraient tous nos désirs : alors, sans arts, sans travail, nous serions promptement dégoûtés d'un état qui n'aurait du bonheur que le nom : nous redemanderions et nos terres et nos charmes, et nos leçons.

XVI. LE COMTE DE SÉGUR.

I. *Combat des Horaces.*

Sous le règne de Tullus Hostilius, successeur de Numa, la jalousie d'Albe contre Rome ayant allumé

la guerre, les deux peuples se disputent la prééminence, et leurs armées se mettent en campagne; on nomme de part et d'autre trois frères, les Horaces et les Curiaces pour décider la querelle par un combat singulier.

Animés de courage et chargés des intérêts de deux armées, les six guerriers s'avancent; leurs yeux se menacent, leurs épées brillent: ils s'attaquent; ils se pressent; l'air retentit du choc de leurs glaives et de leurs boucliers. Les deux peuples, présents à cette lutte terrible, attentifs, immobiles, silencieux suivent des yeux tous leurs mouvemens, et semblent avoir perdu la voix et la respiration.

Les trois Albains voient les premiers couler leur sang; mais impatients de venger leurs blessures, ils percent et renversent deux Romains, qui tombent morts sur l'arène. Au bruit de leur chute, Albe pousse des cris de joie et Rome frémit de crainte. Un seul défenseur, un seul Horace lui reste; entouré par ses trois ennemis, sa défaite semble inévitable. Cependant Horace n'avait point reçu des blessures; trop faible pour combattre à-la-fois ses trois adversaires, mais plus fort que chacun d'eux, il prend la fuite pour les séparer, certain qu'ils le suivraient plus ou moins lentement, selon que leurs blessures leur laissent plus ou moins de vigueur.

Les Romains, ne démêlant pas son artifice, s'indignent de sa lâcheté et l'accablent d'imprécations. Albe triomphe: elle crie à ses combattans de hâter leur marche et d'achever leur victoire. Mais tout-à-coup, Horace, voyant les trois Curiaces qui le poursuivaient assez éloignés l'un de l'autre, s'arrête, se retourne, se précipite sur celui qui était le plus près, l'attaque, le perce, le tue, avant que ses frères, excités par les cris des Albains, puissent arriver à son secours. L'espoir re-

naît dans le cœur des Romains ; ils encouragent Horace du geste et de la voix. Plus ardent que leur vœux, plus rapide que leurs pensées, il atteint le second Curiace et l'étend sans vie à ses pieds. Tout le camp d'Albe jette un cri de terreur. Il ne restait plus de chaque côté qu'un combattant ; mais aucune blessure n'affaiblissait la vigueur du Romain ; l'Albain, au contraire, épuisé par une longue course et par le sang qui sortait de son flanc, se traîne, peut à peine soutenir ses armes et ne présente qu'une victime au vainqueur. Ce ne fut plus un combat, mais un sacrifice. Horace certain de son triomphe, s'écrie : « J'ai offert deux Albains aux mânes de mes frères, j'offre le troisième à ma patrie ; je termine, en l'immolant la querelle des deux peuples, et je donne à Rome l'empire sur Albe. » A ces mots ; il enfonce le glaive dans le sein de son ennemi et lui enlève son armure.

Rome triomphante, Albe consternée, se réunissent pour célébrer les funérailles des deux Romains et des trois Curiaces morts dans ce combat. Du temps d'Auguste, on voyait encore leurs tombeaux placés dans le lieu où chacun d'eux avait péri.

Les passions les plus nobles, lorsqu'elles sont portées à l'excès deviennent fanatisme et conduisent au crime. L'amour de la patrie et la haine de ses ennemis enflammaient le cœur d'Horace et l'avaient fait triompher des Albains ; mais il ne pouvait supporter qu'une âme romaine demeurât indifférente à la victoire de Rome et qu'elle plaignît les vaincus. En rentrant dans la ville, il rencontre sa sœur Camille : elle aimait l'un des Curiaces et devait l'épouser. A la vue de son frère revêtu de la cotte d'armes de son amant, elle arrache ses cheveux, déchire ses vêtemens, verse un torrent de larmes, se frappe le sein, éclate en sanglots, et s'adressant avec fureur au meurtrier du malheureux Al-

bain : » Tu es dit-elle, le plus féroce de tous les hommes; tu m'as privé de mon époux ! Le sang de Curiace coule sur tes armes ! Tu insultes à ma douleur et tu triomphes de ton crime ! Puissent les Dieux te punir ! Puissent-ils immoler aux mânes de mon amant le dernier Romain sur les débris de Rome !

Horace, furieux de voir sa sœur irritée de sa victoire, affligée de la joie publique, et de l'entendre former des vœux contre son pays, n'écoute ni la raison, ni la pitié, ni la nature : emporté par une rage sanguinaire, il plonge son glaive dans le sein de Camille, en s'écriant : » Sœur dénaturée ! tu oublies ta patrie et tes frères ! Va rejoindre ton Curiace et qu'ainsi périsse toute Romaine qui pleurera l'ennemi de Rome.

Ce crime glaça d'horreur le sénat : Horace fut appelé en jugement. Le roi chargea deux juges, nommés décemvirs, de prononcer sur son sort. Justement condamné, il allait tomber sous la hache du licteur, lorsque le vieil Horace, son père, s'avancant au milieu de l'assemblée du peuple arrêta le coup fatal, invoque les antiques lois, rappelle ses droits paternels, prétend qu'il est le premier juge de sa famille et qu'il aurait lui-même tranché les jours de son fils s'il l'avait jugé digne de mort ; il appelle au peuple de l'arrêt des décemvirs. A l'aspect de ses cheveux blancs, de sa profonde douleur, les citoyens émus l'entourent et lui prêtent une oreille attentive. » Romains, dit-il, je vous conjure de me laisser le seul enfant qui me reste : toute ma famille vous a été sacrifiée ; souffrirez-vous qu'on enchaîne la main qui vous rend libres ? laisserez-vous traîner au supplice ce guerrier dont l'ennemi n'a pu soutenir les regards ? L'excès de son amour pour vous lui coûtera-t-il la vie ? Mais l'arrêt est prononcé : viens, licteur ; lie ces mains victorieuses ; couvre d'un voile funèbre la tête du libérateur de la patrie ; frappe celui

qui a donné l'empire au peuple romain. Mais quel lieu choisiras-tu pour le supplice ? Sera-ce dans ces murs ? ils viennent d'être témoins de son triomphe. Hors des murs ? au milieu du camp romain ? entre les tombeaux des Curiaces ? Tu ne trouveras pas un seul lieu où tu ne rencontres un monument de sa gloire et une sauve garde contre son supplice.

Le peuple entraîné par la reconnaissance et par la pitié, fit taire les lois et accorda la vie au coupable ; mais, pour concilier la clémence et la justice, on le fit passer sous un joug qu'on appela solive de la sœur, et il fut condamné à une amende que son père paya.

2. *Victoires de Bélisaire sur les barbares.*

Bélisaire, depuis deux lustres, vivait retiré et oublié dans la capitale. Rarement il paraissait au milieu de la foule frivole des courtisans, dans laquelle il était à peine aperçu. Le danger public rappella sa gloire. Justinien, effrayé, se souvint qu'il avait un grand homme près de lui et implora son secours.

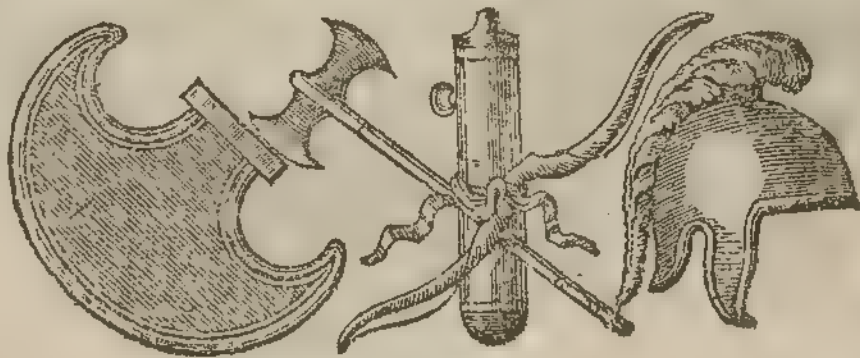
Bélisaire était courbé sous le poids des malheurs et des ans ; mais, à la vue du péril, à l'appel de sa patrie, son âme héroïque rend une nouvelle vigueur à sa vieillesse. Au son de la trompette, il rajeunit, il reprend son glaive victorieux, son casque ombragé de lauriers ; vient de nouveau couvrir ses cheveux blancs. Enfin, il se lève, il se montre menaçant dans cette ville où régnait la crainte : à sa vue, la terreur se dissipe, l'espérance renaît.

Au bruit de son nom, une foule de citoyens et de paysans accourent sous son étendard, mais dans toute cette multitude, vieillie dans l'oisiveté, il ne trouve que trois cents hommes qui aient manié une arme et couché sous une tente. A la tête de cette faible

troupe , il sort hardiment de la ville, fortifie son camp , fait observer les mouvemens de l'ennemi et ordonne d'allumer au loin des feux pour faire croire qu'il est suivi d'une nombreuse armée. Les barbares, trompés par cette ruse ; perdent du temps, se tiennent quelques jours sur la défensive , mais rassurés enfin lorsqu'ils voient qu'on ne les attaque pas ils s'avancent impétueusement avec plus d'ardeur , que de prudence. Bélisaire avait placé dans une forêt deux cents archers en embuscade. A la tête de trois cents cavaliers , il charge les ennemis avec le courage et la témérité d'un jeune capitaine , s'élance au milieu des barbares et en tue quatre cents ; au même moment, ses archers se lèvent et attaquent les Huns en flanc. D'un autre côté, selon les ordres du général, tous les paysans qui suivaient ses drapeaux jettent de grands cris , traînent sur la terre de gros arbres , et forment ainsi un nuage de poussière qui persuade aux Huns qu'une armée innombrable marche contre eux.

L'épouvante les saisit , ils prennent la fuite, et, dans leur désordre , Bélisaire en fait un grand carnage. Ainsi le génie d'un seul homme vainquit toute une armée et sauva l'empire.

FIN DU GENRE HISTORIQUE.



CHAPITRE IV.

I.

GENRE DES DIALOGUES.

Ce genre d'écrire, le *Dialogue oratoire*, ainsi nommé par opposition au dialogue dramatique, est en général un entretien de deux ou de plusieurs personnes, dans lequel on expose, ou une question qu'on veut discuter et résoudre, ou une vérité qu'on veut faire connaître et solidement établir. Les interlocuteurs doivent y développer leur sentiment particulier avec la plus exacte précision et y déployer toute la force du raisonnement. Il faut qu'ils ne disent rien, qui ne se rapporte entièrement à la question; par-là, le dialogue sera direct: qu'ils ne fassent jamais attendre la réplique; par-là, le dialogue sera vif: qu'ils parlent toujours à propos, par-là, le dialogue sera bien coupé: ces trois qualités lui sont essentielles. Le style ne saurait être ni trop clair, ni trop simple. Une délicatesse sans raffinement, une élégance sans pompe et sans affectation, des grâces naïves en doivent faire tout l'ornement. Au reste l'art du dialogue peut convenir à tous les sujets, soit graves, soit badins, soit littéraires, soit scientifiques. Domairon.

II.

DIALOGUEURS LES PLUS CÉLÈBRES.

DOMINIQUE-BOUHOURS, qui vivait au milieu du dix-septième siècle, est un des premiers qui se soient acquis quelque réputation dans ce genre d'écrire. Les Dialogues de cet auteur eurent beaucoup de vogue dans leur nouveauté, quoique son style ait une élégance trop affectée et recherchée. C'est à

BERNARD LE BOUVIER DE FONTENELLE, (voyez la Poésie pastorale, la Philosophie et l'Éloquence académique)

Tome I. Prose. 14

que la littérature française doit le vrai dialogue de Lucien. Les dialogues de Fontenelle obtinrent un accueil favorable et fondèrent sa grande réputation. Ils roulent sur la littérature et la philosophie; mais on leur reproche des pensées recherchées et précieuses. Outre cela les caractères ne sont pas soutenus et bien maniés; de quelque pays que soient les personnages de Fontenelle, ils deviennent tous Français sous sa plume.

FRANÇOIS DE SALIGNAC DE LA MOTTE-FÉNÉLON, archevêque de Cambrai (voyez la Philosophie, la Morale, la Littérature), se rapproche beaucoup de Lucien, son modèle. Ses dialogues furent composés pour former le caractère du duc de Bourgogne et ils traitent ordinairement des matières de morale, et de politique, quelquefois de littérature. Quoique écrits sans beaucoup de préparation, on y sent cependant, dit Laharpe, le naturel et l'on y apperçoit un bon esprit qui est préférable au babil spirituellement raffiné qui fatigue dans ceux de Fontenelle.

TOUSSAINT-RÉMOND DE SAINT-MARD, se fit connaître par ses *Dialogues des Dieux*. Ils sont écrits avec esprit et avec grâce. Il y enveloppe des idées fines et spirituelles sous des expressions familières. Chaque dialogue est semblable à la scène d'un drame; mais l'expression ne répond pas toujours à la majesté des êtres divins qui y parlent.

JEAN-JACQUES-VERNET, mort vers la fin du dix-huitième siècle. L'un des hommes les plus modestes et en même temps un des plus grands critiques et littérateurs, connu particulièrement par ses *Dialogues Socratiques*, traduits en plusieurs langues. Ils sont écrits avec une pureté remarquable. Cette marche de Socrate qui s'adapte si bien à l'instruction y est fidèlement suivie. On sait que ce philosophe, par une suite de questions proposées avec art, cherchait à conduire

insensiblement ses disciples à la vérité : telle est dans l'ouvrage estimable dont nous parlons la méthode du professeur genévois.

M. F. A. DE VOLTAIRE sut dans ce genre joindre la simplicité naturelle et animée de la conversation aux caractères et aux mœurs de ses personnages, et adapter à chacun d'eux cette manière de penser et ces tournures d'expressions qui les distinguent les uns des autres.

III.

MODÈLES DE DIALOGUES.

I. FONTENELLE.

1. *Érostrate et Démétrius de Phalère.*

ÉROSTRATE.

Trois cent soixante statues élevées dans Athènes à votre honneur ! c'est beaucoup.

DÉMÉTRIUS.

Je m'étais saisi du gouvernement ; et après cela il était assez aisé d'obtenir du peuple des statues.

ÉROSTRATE.

Vous étiez bien content de vous être ainsi multiplié vous-même trois cent soixante fois, et de ne rencontrer que vous dans cette ville ?

DÉMÉTRIUS.

Je l'avoue : mais, hélas ! cette joie ne fut pas de longue durée. La face des affaires changea du jour au lendemain ; il ne resta pas une seule de mes statues : on les abbatit, on les brisa.

ÉROSTRATE.

Voilà un terrible revers ! Et qui fut celui qui fit cette belle expédition ?

DÉMÉTRIUS.

Ce fut Démétrius Poliorcète, fils d'Antigonus.

ÉROSTRATE.

Démétrius Poliorcète ! J'aurais bien voulu être en sa

place. Il y avait beaucoup de plaisir à abattre un si grand nombre de statues faites pour un même homme.

DÉMÉTRIUS.

Un pareil souhait n'est digne que de celui qui a brûlé le temple d'Éphèse. Vous conservez encore votre ancien caractère.

ÉROSTRATE.

On m'a bien reproché cet embrasement du temple d'Éphèse: toute la Grèce en a fait beaucoup de bruit! mais en vérité cela est pitoyable; on ne juge guère sainement des choses.

DÉMÉTRIUS.

Je suis d'avis que vous vous plaigniez de l'injustice qu'on vous a faite de détester une si belle action, et de la loi par laquelle les Éphésiens défendirent que l'on prononçât jamais le nom d'Érostrate.

ÉROSTRATE.

Je n'ai pas du moins sujet de me plaindre de l'effet de cette loi; car les Éphésiens furent de bonnes gens, qui ne s'aperçurent pas que défendre de prononcer un nom, c'était l'immortaliser. Mais leur loi même, sur quoi était-elle fondée? J'avais une envie démesurée de faire parler de moi, et je brûlai leur temple. Ne devaient-ils pas se tenir bien heureux que mon ambition ne leur coûtât pas davantage? on ne les en pouvait quitter à meilleur marché. Un autre aurait peut-être ruiné toute la ville et tout leur État.

DÉMÉTRIUS.

On dirait, à vous entendre, que vous étiez en droit de ne rien épargner pour faire parler de vous et que l'on doit compter pour des grâces les maux que vous n'avez pas faits.

ÉROSTRATE.

Il est facile de vous prouver le droit que j'avais de brûler le temple d'Éphèse. Pourquoi l'avait-on bâti avec

tant d'art et de magnificence ? Le dessin de l'architecte n'était-il pas de faire revivre son nom ?

DÉMÉTRIUS.

Apparemment.

ÉROSTRATE.

Hé bien , ce fut pour faire vivre aussi mon nom que je brûlai ce temple.

DÉMÉTRIUS.

Le beau raisonnement ! Vous est-il permis de ruiner pour votre gloire les ouvrages d'un autre ?

ÉROSTRATE.

Oui : la vanité qui avait élevé ce temple par les mains d'un autre, l'a pu ruiner par les miennes ; elle a un droit légitime sur tous les ouvrages des hommes ; elle les a faits , et elle les peut détruire : les plus grands États même n'ont pas sujet de se plaindre qu'elle les renverse , quand elle y trouve son compte ; ils ne pourraient pas prouver une origine indépendante d'elle. Un roi qui, pour honorer les funérailles d'un cheval, ferait raser la ville de Bucéphalie, lui ferait-il une injustice ? je ne le crois pas , car on ne s'avisa de bâtir cette ville que pour assurer la mémoire de Bucéphale, et par conséquent elle est affectée à l'honneur des chevaux.

DÉMÉTRIUS.

Selon vous rien ne serait en sûreté : je ne sais si les hommes mêmes y seraient.

ÉROSTRATE.

La vanité se joue de leurs vies, ainsi que de tout le reste. Un père laisse le plus d'enfants qu'il peut, afin de perpétuer son nom. Un conquérant, afin de perpétuer le sien, extermine le plus d'hommes qu'il lui est possible.

DÉMÉTRIUS.

Je ne m'étonne pas que vous employez toutes sortes de raisons pour soutenir le parti des destructeurs ; mais

« enfin, si c'est un moyen d'établir sa gloire que d'abattre les monuments de la gloire d'autrui, du moins il n'y a pas de moyen moins noble que celui-là.

ÉROSTRATE.

Je ne sais s'il est moins noble que les autres; mais je sais qu'il est nécessaire qu'il se trouve des gens qui le prennent.

DÉMÉTRIUS.

Nécessaire!

ÉROSTRATE.

Hé! assurément. La terre ressemble à de grandes tablettes où chacun veut écrire son nom. Quand ces tablettes sont pleines, il faut bien effacer les noms qui y sont déjà inscrits, pour y en mettre de nouveaux. Que serait-ce, si tous les monuments des anciens subsistaient? Les modernes n'auraient pas où placer les leurs. Pouviez-vous espérer que trois cent soixante statues fussent long-temps sur pied? Ne voyez-vous pas bien que votre gloire tenait trop de place?

DÉMÉTRIUS.

Ce fut une plaisante vengeance que celle que Démétrius Poliorcète exerça sur mes statues; puisqu'elles étaient une fois élevées dans toute la ville d'Athènes, ne valait-il pas autant les y laisser?

ÉROSTRATE.

Oui: mais avant qu'elles fussent élevées, ne valait-il pas autant ne les point élever? Ce sont les passions qui font et qui défont tout. Si la raison dominait sur la terre, il ne s'y passerait rien. On dit que les pilates craignent au dernier point ces mers pacifiques où l'on ne peut naviguer, et qu'ils veulent du vent, au hasard d'avoir des tempêtes. Les passions sont chez les hommes des vents qui sont nécessaires pour mettre tout en mouvement, quoiqu'ils causent souvent les orages.

II. FÉNÉLON.

1. *Démocrite, Héraclite.*

Comparaison de Démocrite et d'Héraclite, où l'on donne l'avantage au dernier, comme plus humain.

DÉMOCRITE.

Je ne saurais m'accommoder d'une philosophie triste.

HÉRACLITE.

Ni moi d'une gaie. Quand on est sage, on ne voit rien dans le monde qui ne paraisse de travers, et qui ne déplaie.

DÉMOCRITE.

Vous prenez les choses d'un trop grand sérieux : cela vous fera mal.

HÉRACLITE.

Vous les prenez avec trop d'enjouement : votre air moqueur est plutôt celui d'un satyre que d'un philosophe. N'êtes-vous point touché de voir le genre humain aveuglé, si corrompu, si égaré ?

DÉMOCRITE.

Je suis bien plus touché de le voir si impertinent et si ridicule.

HÉRACLITE.

Mais enfin ce genre humain, dont vous riez, c'est le monde entier avec qui vous vivez, c'est la société de vos amis, c'est votre famille, c'est vous-même.

DÉMOCRITE.

Je ne me soucie guère de tous les fous que je vois, et je me crois sage en me moquant d'eux.

HÉRACLITE.

S'ils sont fous, vous n'êtes guère sage, ni bon, de ne les pas plaindre et d'insulter à leur folie. D'ailleurs, qui vous répond que vous ne soyez pas aussi extravagant qu'eux ?

DÉMOCRITE.

Je ne puis l'être, pensant en toutes choses le contraire de ce qu'ils pensent.

HÉRACLITE.

Il y a des folies de diverses espèces. Peut-être qu'à force de contredire les folies des autres, vous vous jetez dans une extrémité contraire qui n'est pas moins folle.

DÉMOCRITE.

Croyez-en ce qu'il vous plaira, et pleurez encore sur moi si vous avez des larmes de reste : pour moi, je suis content de rire des fous. Tous les hommes ne le sont-ils pas ? Répondez.

HÉRACLITE,

Hélas ! ils ne le sont que trop ; c'est ce qui m'afflige : nous convenons, vous et moi, en ce point, que les hommes ne suivent point la raison. Mais moi, qui ne veux pas faire comme eux, je veux suivre la raison qui m'oblige de les aimer ; et cette amitié me remplit de compassion pour leurs égarements. Ai-je tort d'avoir pitié de mes semblables, de mes frères, de ce qui est, pour ainsi dire, une partie de moi-même ? Si vous entreriez dans un hôpital de blessés, ririez-vous de voir leurs blessures ? Les plaies du corps ne sont rien en comparaison de celles d'âme. Vous auriez honte de votre cruauté, si vous aviez ri d'un malheureux qui a la jambe coupée : et vous avez l'inhumanité de vous divertir du monde entier qui a perdu la raison !

DÉMOCRITE.

Celui qui a perdu une jambe est à plaindre, en ce qu'il ne s'est point ôté lui-même ce membre ; mais celui qui perd la raison, la perd par sa faute.

HÉRACLITE.

Eh ! c'est en quoi il est plus à plaindre. Un insensé furieux qui s'arracherait lui-même les yeux, serait encore plus digne de compassion qu'un autre aveugle.

DÉMOCRITE.

Accommodons-nous. Il y a de quoi nous justifier tous deux, il y a partout de quoi rire et de quoi pleurer. Le

monde est ridicule, et j'en ris; il est déplorable, et vous en pleurez: chacun le regarde à sa mode et suivant son tempérament. Ce qui est certain, c'est que le monde est de travers. Pour bien faire, pour bien penser, il faut penser autrement que le grand nombre: se régler par l'autorité et par l'exemple du commun des hommes, c'est le partage des insensés.

HÉRACLITE.

Tout cela est vrai; mais vous n'aimez rien, et le mal d'autrui vous réjouit: c'est n'aimer ni les hommes ni la vertu qu'ils abandonnent.

2. *Le Connétable de Bourbon et Bayard.*

Il n'est jamais permis de prendre les armes contre sa patrie

LE CONNÉTABLE.

N'est-ce point le pauvre Bayard que je vois au pied de cet arbre, étendu sur l'herbe, et percé d'un grand coup? Oui, c'est lui-même. Hélas! je le plains. En voilà deux qui périssent aujourd'hui par nos armes, Vendenesse et lui. Ces deux Français étaient deux ornements de leur nation par leur courage. Je sens que mon cœur est encore touché pour sa patrie. Mais avançons pour lui parler. Ah, mon pauvre Bayard! c'est avec douleur que je te vois en cet état.

BAYARD.

C'est avec douleur que je vous vois aussi.

LE CONNÉTABLE.

Je comprends bien que tu es fâché de te voir dans mes mains par le sort de la guerre: mais je ne veux point te traiter en prisonnier, je te veux garder comme un bon ami, et prendre soin de ta guérison, comme si tu étais mon propre frère. Ainsi tu ne dois point être fâché de me voir.

BAYARD.

Eh! croyez-vous que je ne sois point fâché d'avoir obligation au plus grand ennemi de la France! Ce n'est

point de ma captivité, ni de ma blessure que je suis en peine. Je meurs dans un moment : la mort va me délivrer de vos mains.

LE CONNÉTABLE.

Non, mon cher Bayard ; j'espère que nos soins réussiront pour te guérir.

BAYARD.

Ce n'est point là ce que je cherche ; et je suis content de mourir.

LE CONNÉTABLE.

Qu'as-tu donc ? Est-ce que tu ne saurais te consoler d'avoir été vaincu et fait prisonnier dans la retraite de Bonnivet ? Ce n'est pas ta faute, c'est la sienne : les armes sont journalières. Ta gloire est assez bien établie par tant de belles actions. Les Impériaux ne pourront jamais oublier cette vigoureuse défense de Mézières contre eux.

BAYARD.

Pour moi, je ne puis jamais oublier que vous êtes ce grand connétable, ce prince du plus noble sang qu'il y ait dans le monde, et qui travaille à déchirer de ses propres mains sa patrie, et le royaume de ses ancêtres !

LE CONNÉTABLE.

Quoi, Bayard, je te loue, et tu me condamnes ! je te plains, et tu m'insultes !

BAYARD.

Si vous me plaignez, je vous plains aussi, et je vous trouve bien plus à plaindre que moi : Je sors de la vie sans tache ; je meurs pour mon pays, pour mon roi, estimé des ennemis de la France, et regretté de tous les bons Français. Mon état est digne d'envie.

LE CONNÉTABLE.

Et moi, je suis victorieux d'un ennemi qui m'a outragé ; je me venge de lui, je le chasse du Milanais ; je fais sentir à toute la France combien elle est malheureuse

de m'avoir perdu, en me poussant à bout. Appelles-tu cela être à plaindre ?

BAYARD.

Oui, on est toujours à plaindre quand on agit contre son devoir. Il vaut mieux périr en combattant pour la patrie, que la vaincre et triompher d'elle. Ah ! quelle horrible gloire que celle de détruire son propre pays !

LE CONNÉTABLE.

Mais ma patrie a été ingrate, après tant de services que je lui avais rendus. Madame m'a fait traiter indignement par un dépit d'amour. Le roi, par faiblesse pour elle, m'a fait une injustice énorme ; on a détaché de moi jusqu'à mes domestiques Matignon et d'Argouges. J'ai été contraint, pour sauver ma vie, de m'enfuir presque seul. Que voulais-tu que je fisse ?

BAYARD.

Que vous souffrissiez toutes sortes de maux, plutôt que de manquer à la France et à la grandeur de votre maison. Si la persécution était trop violente, vous pouviez vous retirer : mais il valait mieux être pauvre, obscur, inutile à tout, que de prendre les armes contre nous. Votre gloire eût été au comble dans la pauvreté et dans le plus misérable exil.

LE CONNÉTABLE.

Mais ne vois-tu pas que la vengeance s'est jointe à l'ambition pour me jeter dans cette extrémité ? J'ai voulu que le roi se repentît de m'avoir traité si mal.

BAYARD.

Il fallait l'en faire repentir par une patience à toute épreuve, qui n'est pas moins la vertu d'un héros que le courage.

LE CONNÉTABLE.

Mais le roi étant si injuste, et si aveuglé par sa mère méritait-il que j'eusse de si grands égards pour lui ?

BAYARD.

Si le roi ne le méritait pas, la France entière le méritait

la dignité même de la couronne, dont vous êtes un des héritiers, le méritait. Vous vous deviez à vous-même d'épargner la France, dont vous pouviez être un jour roi.

LE CONNÉTABLE.

Hé bien, j'ai tort, je l'avoue; mais ne sais-tu pas combien les meilleurs cœurs ont de peine à résister à leur ressentiment ?

BAYARD.

Je le sais bien: mais le vrai courage consiste à résister. Si vous connaissez votre faute, hâtez-vous de la réparer. Pour moi, je meurs, et je vous trouve plus à plaindre dans vos prospérités, que moi dans mes souffrances. Quand l'empereur ne vous tromperait pas, quand même il vous donnerait sa sœur en mariage, et qu'il partagerait la France avec vous, il n'effacerait point la tache qui déshonore votre vie. Le connétable de Bourbon rebelle! ah, quelle honte! Écoutez Bayard mourant comme il a vécu, et ne cessant de dire la vérité.

FIN DU GENRE DES DIALOGUES ET DE LA PREMIÈRE
PARTIE DE LA PROSE.





